

29
JEAN-MARC LEPERS

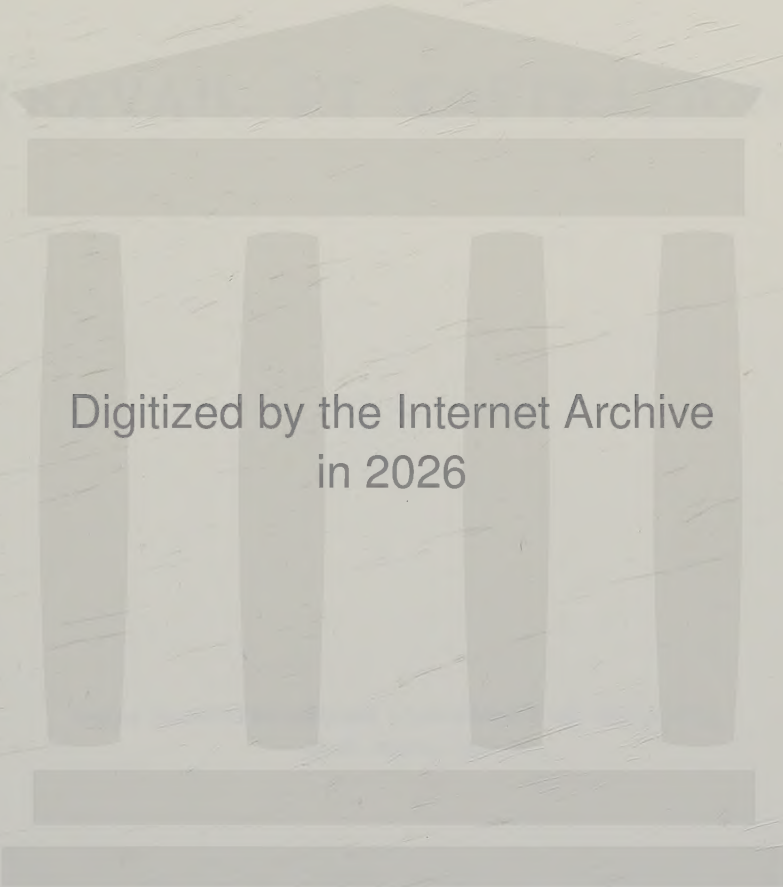
TRAVAIL ET CASTRATION

THESE PRESENTEE DEVANT L'UNIVERSITE DE PARIS VIII

— LE 30 AVRIL 1974 —

SERVICE DE REPRODUCTION DES THESES
UNIVERSITE DE LILLE III

- 1974 -



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41549917_0017

JEAN-MARC LEPERS

TRAVAIL ET CASTRATION



THESE PRESENTEE DEVANT L'UNIVERSITE DE PARIS VIII

— LE 30 AVRIL 1974 —

SERVICE DE REPRODUCTION DES THESES
UNIVERSITE DE LILLE III

- 1974 -

TRAVAIL ET CASTRATION



Avertissement

Cet ouvrage est conçu de manière linéaire, historique : les éléments étudiés tour à tour ont fait chacun en leur temps l'objet d'une étude précise. Chaque texte est dépassé par les textes qui le suivent : il semble en effet impossible de créer un texte qui soit d'emblée entièrement cohérent, pour cette seule raison que l'écriture elle-même est linéaire, alors que le stockage des données dans le cerveau humain s'apparente probablement plus à un stockage en trois dimensions, ou même multi-dimensionnel : en effet le cerveau humain est toujours capable de mettre en rapport des éléments distincts à la fois dans le temps et dans l'espace. N'importe lequel des concepts employés dans notre étude peut de fait être rattaché à une quasi-infinité d'autres concepts, à une quasi-infinité de domaines de l'anthropologie, de l'ethnologie, de l'histoire des religions, de l'histoire politique et économique, de la sociologie, de la biologie, des mathématiques, de la physique, etc. En fait, il s'agit là réellement d'un travail sur une multitude de dimensions, tel qu'est capable de le mener par exemple un ordinateur. Pour donner un exemple, prenons la notion d'"espace" : elle peut se rattacher à chacun des domaines dont nous avons parlé plus haut; de même pour la notion de "mort", ou la notion de système, ou celle d'infini. On comprend dès lors qu'il est extrêmement difficile de transmettre une idée, dans la mesure où elle recoupe l'ensemble des domaines du Savoir : le moyen "classique" de l'écriture est en effet un moyen strictement linéaire, condamnant d'emblée la possibilité de fournir une perception claire, spatiale, de l'ensemble d'une pensée. Nous sommes condamnés cependant à user de ce moyen techniquement très imparfait, qui nous laisse la possibilité de mettre en rapport patiemment chacun des éléments en question, un par un, pour donner peu à peu une intuition du système d'ensemble. Qu'il reste cependant posé que tout système de pensée complet ne peut se concevoir que multi-dimensionnel, applicable à tous les "domaines" du savoir, et que sa transcription linéaire dans l'écriture n'est qu'un moyen approximatif de transmission des connaissances, un peu à la manière dont un graphe fait intuitivement une géométrie à plusieurs dimensions. Qu'il soit donc bien clair que les éléments approfondis ne peuvent être que des éléments partiels, destinés à permettre une intuition générale du système d'analyse exposé.

INTRODUCTION

INTRODUCTION

Le présent ouvrage est le produit d'une réflexion sur Marx et Freud, réflexion ayant débuté par une recherche de la place du corps et du "Besoin", se développant dans une analyse du "désir" chez Freud, et se terminant par la mise en place de la notion de "Phallus", considéré en tant que ce par rapport à quoi l'ensemble des "besoins" ou des "désirs" prend sens.

Cette réflexion peut être considérée également comme une tentative de fusion des deux champs de pensée, freudien et marxiste, donc comme une oeuvre "freudo-marxiste", comme il en fleurit un bon nombre ces derniers temps. Signe des temps, d'ailleurs, que ces fleurs, nées d'un besoin grandissant d'une "théorie unitaire" qui rende compte de l'ensemble des activités humaines, et relie les profondeurs de l'Inconscient dont le champ a été analysé par Freud à l'insertion et à la dynamique sociales dont aucune analyse ne peut plus se faire sans référence au moins implicite à l'oeuvre de Marx.

De la mise en place d'une telle théorie unitaire du comportement humain (comportement individuel et comportement social) dépend entièrement toute possibilité ultérieure de réunion ultérieure des champs pour l'instant strictement séparés des Sciences Physiques et des Sciences Humaines. "Matérialistes" l'un comme l'autre, Marx et Freud ont préparé cette réunion en s'attachant à trouver des fondements matériels aux activités humaines. Que leurs théories aient pu dégénérer en idéologies est sans doute beaucoup plus le fait de leurs disciples que d'eux mêmes. Il nous faudra retrouver les bases de l'oeuvre de Marx et de Freud pour renouer avec leur première vocation scientifique et matérialiste.

Forme de l'ouvrage

L'analyse est divisée en trois parties, correspondant à trois "moments" de la réflexion.

La première partie porte sur une lecture de Marx, revêtant d'abord la forme d'une analyse de texte assez précise.

La seconde partie est une analyse de Freud, s'attachant beaucoup moins au texte que l'analyse de Marx. Elle a été écrite environ une année plus tard, et des idées plus personnelles y sont avancées.

Ces deux premières parties, se rattachant encore à la pensée d'auteurs précis, ne sont pas encore délivrées de la "gangu" idéologique que la connaissance des auteurs fait peser sur la pensée ; la troisième partie par contre est plus personnelle, elle développe des idées relativement libérées de l'emprise des idées dominantes, c'est à dire des idées de Freud et de Marx. Elle tente de constituer un dépassement.

Dans la troisième partie il sera question de l'extraction du signifiant Phallus comme modèle d'explication général de l'homme en société, signifiant distribuant l'ensemble des significations dans toute la chaîne signifiante, codifiant tous les aspects de la vie humaine, sociale, et qui paraît pouvoir dans nos sociétés être assimilé au Capital-Argent, distribuant les Valeurs dans l'ensemble de la société.

Dans une Introduction assez longue, et elle aussi divisée en trois Parties, nous exposerons nos principales conclusions sur les auteurs cités et dégagerons une première approche d'une analyse en termes de signifiant Phallus, nous réservant la conclusion pour une ouverture sur d'autres horizons, comme le rattachement des sciences humaines à la théorie énergétique d'Einstein, à la biologie, aux théories cybernétiques, etc.

Les trois parties de l'Introduction sont les suivantes :

- Signification du Travail Théorique
- Marx (Conclusions résumées sur Marx)
- Freud (Conclusions résumées)
- Le signifiant Phallus (Introduction)

§ I : SIGNIFICATION DU TRAVAIL THEORIQUE

L'objet du travail théorique dans les sciences "humaines" est de rendre compte d'une époque. Il permet de faire la synthèse des éléments de connaissance disponibles à une époque donnée. Par cette synthèse qu'il assume, et qui se veut dès l'abord totalisante, se présentant comme un tout entièrement structuré, il assure son propre dépassement. En effet, toute synthèse laisse obscurs, inexplicables, certains éléments du réel, que l'on peut qualifier de "résiduels". La théorie masque toujours cet état de fait en "oubliant" les éléments résiduels, en les tenant pour non-importants, pour non-significatifs, comme faits du hasard, ou "indéterminés". C'est toujours là une manière de les faire rentrer de force dans son système logique, toujours plus ou moins rationalisé.

Evidemment, les éléments résiduels ne se laissent pas longtemps enfermer ; en ce sens, ils jouent le rôle de symptômes. Ils annoncent l'insuffisance de la théorie existante et la nécessité de lui substituer une théorie plus large, incluant les anciens éléments résiduels et en faisant par le même coup apparaître d'autres, qui joueront à leur tour le rôle de symptômes, etc. L'objet d'une théorie serait donc d'expliquer et d'intégrer un certain nombre de symptômes non entièrement expliqués par les théories préexistantes, et ce dans le but d'en faire apparaître plus clairement d'autres, plus profonds, signifiants d'autres phénomènes non encore apparus dans le champ de la conscience. A partir du moment où un phénomène apparaît comme difficilement explicable, l'explication théorique en vue de l'explication de ce dont il est le symptôme est de fait en cours dans la conscience humaine.

Un travail théorique est tout entier contenu dans la problématique qu'il met en place, problématique qui n'est que la mise en rapport de certaines entités ; ainsi en est-il de l'Energie et de la Masse, de l'état des Moyens de Production et des rapports de Production, de la structure libidinale et des pulsions.

Chaque Théorie ouvre le champ d'une Pratique. C'est précisément cette pratique, en tant qu'elle a pour but de faire entrer les anciens symptômes "déviant" dans le champ de la Connaissance humaine et par là même de socialiser l'Energie dont ils sont le signe (de la rendre humaine, compréhensible et non plus répréhensible, de la "comprendre" dans le champ général de l'activité humaine), qui fait apparaître d'autres symptômes non entièrement compréhensibles dans cette pratique même, "incompris", ou compris de force, toujours plus ou moins réprimés et non acceptés. C'est toujours dans ce qu'une science néglige, refuse de voir, ou réprime avec le plus de violence, que se trouvent les éléments susceptibles d'entraîner une théorisation plus large, englobant même la science ancienne. Et c'est peut-être pour cela, parce que les Prêtres des anciennes Sciences le sentent obscurément qu'ils s'acharnent tant à combattre les éléments nouveaux, et ceci de toute éternité, que ce soit dans le domaine de l'art, de la religion, de la science, de la philosophie etc. C'est toujours en définitive à leur Pouvoir qu'il est fait atteinte.

quent

Une théorie nouvelle rend conscients des éléments du réel autrefois inconscients, mais cependant déjà existants. Les pommes ont toujours été soumises à la gravitation, mais il fallait justement que Newton en fasse la théorie. Les lois réelles, une fois devenues conscientes, sont le support de l'activité humaine consciente : elles entrent alors dans le cadre de la logique. Elles impliquent d'une certaine action, on peut attendre un certain résultat. Tout autant que la Physique, le marxisme et la psychanalyse se conçoivent comme sciences, puisqu'elles supposent qu'un certain type d'action entraînera un certain type de résultat. Tout autant que la Physique, elles ont des faits matériels concrets sur lesquels elles peuvent se baser pour élaborer leur théorie. Le seul problème des Sciences Humaines est d'échapper au type de pensée "magique", dans lequel le désir du résultat est le meilleur garant de son obtention... .. Les Sciences Humaines, on le sait, ne sont pas expérimentales... et pourtant, l'histoire mondiale nous offre une gigantesque "expérience" de la pensée marxiste, et beaucoup d'expériences individuelles sont des illustrations très "parlantes" de la pensée freudienne. Et, comme pour toute autre science, c'est dans les éléments "inexpliqués" des pensées marxiste et freudienne que nous chercherons la voie d'une compréhension plus totale de l'histoire humaine.

L'objet de cette étude est de relier la sexualité, posée par Freud comme étant le moteur des comportements individuels, à la dynamique sociale telle qu'elle a été formalisée par Marx. Nous tenterons de montrer comment l'Inconscient peut être considéré comme le véritable "moteur de l'Histoire", et ceci dans le sens à la fois dialectique et infrastructurel auquel Marx entendait la Force de Travail, alimentant la dynamique de la lutte des classes.

Les éléments inexpliqués des théories marxiste et freudienne ne se trouvent pas ailleurs que dans leur champ même. On ne pourrait pas reprocher à la théorie psychanalytique de ne pas expliquer les phénomènes sociaux, ou à la théorie marxiste de ne pas expliquer les rêves, puisque tel n'est pas leur objet. On peut remarquer que la théorie freudienne se heurte au champ des psychoses, et que la théorie marxiste explique très mal les mouvements de libération sexuelle qui prennent une place de plus en plus importante dans les mouvements de contestation contemporains, du moins dans les pays industriels les plus avancés où Marx prévoyait que se passerait

le passage au Communisme, alors même que la théorie marxiste est de plus en plus invoquée par les pays "sous-développés" et s'y réfugie. Bien sûr, la théorie "orthodoxe" tente toujours d'expliquer les phénomènes, mais dans des termes où généralement on distingue mal l'analyse de la condamnation : cela ne "devrait" pas exister. Mouvements petits bourgeois, homosexualité refoulée, révolte contre le Père ou absence du Nom du Père sont les explications que donne alors une "science" dont on peut alors se demander si elle est plus soucieuse de se sauvegarder et de se justifier ou de comprendre réellement l'essence, la signification profonde de phénomènes qui sont de fait des symptômes. Car le problème réel est bien là : qu'est ce que "ça" veut dire ? Et ça veut dire quelque chose, quelque chose qui n'est certainement pas réductible aux interprétations qu'en donnent les sciences orthodoxes puisque les intéressés eux-mêmes ne s'y reconnaissent pas. Alors que le capitaliste peut très bien se reconnaître dans l'image qu'en donne Marx, alors que le névrosé se ~~ne~~ reconnaît dans l'image que lui propose Freud, pour le gauchiste ou le psychotique, pour le "marginal" ça ne marche plus. Il ne se reconnaît pas dans l'image qu'on lui propose de lui-même. Rien à faire, il n'y entrera pas. Il s'agit d'un cadre dans lequel il ne veut pas, ne peut pas exister. Tout comme le rayonnement du Radium dans la Physique non-atomique. Ça ne rentre pas, rien à faire. Chaque science a un code dans lequel elle interprète les événements, les reconstruit dans un système logique. Mais l'événement lui-même peut ne pas s'y reconnaître.

Dans les sciences humaines, l'événement est l'homme lui-même. La psychanalyse applique au psychotique son code ; si celui-ci ne s'y reconnaît pas, s'il "fuit", peut-on dire que l'événement a tort ? Certainement pas, et c'est pourtant la réponse la plus courante de tout scientifique "orthodoxe", et ceci depuis que les sciences, les religions, les philosophies existent. C'est en ce sens qu'on peut dire qu'un délire échappe au code ; il échappe à l'image qu'on veut lui donner de lui-même. On sait l'importance qu'a dans l'analyse l'image du Père, ou Nom du Père, ou à son défaut l'image de l'analyste lui-même ; qu'en est-il si précisément le "malade" refuse de s'y reconnaître ? De même dans la théorie marxiste la "conscience" qu'a la classe d'elle-même a une importance considérable ; qu'en est-il si elle refuse de se considérer en tant que classe ? La validité d'une théorie dans les sciences humaines dépend de ce seul fait que les individus puissent s'y reconnaître. Le "stade du miroir" dont parle Lacan n'est-il pas le phantasme même de la reconnaissance de soi dans l'image de soi-même que renvoie l'analyse ? Et justement, refusé de se voir, être incapable de se reconnaître dans ce miroir que nous propose la théorie socialement acceptée, n'est-ce pas là le fondement de ce qu'on appelle "dissociation de la personnalité" ? Je suis cela et autre chose ; Psychose. Je ne suis pas l'image que me renvoie le miroir. Est-ce ma faute, est-ce celle du miroir ? Le miroir est aussi le Modèle, l'image structurante. Donc j'ai tort. Mais je sais que je ne peux avoir "tort", : je brise le miroir. J'aggrave mon cas, sans miroir je n'existe plus. Je le redemande. J'essaie de me transformer, de me faire ressembler à mon image. Impossible. Seule solution : transformer le miroir. C'est là la motivation du travail culturel, théorique : tenter de se reconnaître, à travers l'ensemble des phénomènes dans lesquels nous sommes impliqués. Adopter une problématique, c'est également se poser, soi, par rapport au monde, et ce dans une autre position que celles que nous proposent les problématiques socialement acceptées : dans la position de créateur et non plus de sujet inconsciemment impliqué dans des lois qui le dépassent. C'est ainsi

que Marx a tenté de fonder théoriquement la reconnaissance de l'ouvrier par lui-même comme créateur, par la connaissance même des lois dans lesquelles il était impliqué, le dominant comme une "force étrangère"; de même Freud fonde sur la reconnaissance des forces pulsionnelles à l'intérieur de la vie psychique l'accession du sujet à l'autonomie, par la reconnaissance même de sa dépendance. L'accession à la conscience des lois mêmes qui l'enchaînent est la condition de la liberté du sujet. La plus grande liberté à laquelle l'homme puisse aspirer est celle d'avoir une conscience entière de son esclavage.

Construire une théorie est également appeler à une pratique nouvelle. Après Marx, qui estime que la société ne se transforme que dans des mouvements collectifs, et Freud, qui pense que l'individu ne peut accéder à une pleine conscience que dans l'analyse, nous pensons qu'il est temps de considérer les phénomènes individuels, et particulièrement les phénomènes marginaux, comme significatifs d'un état de choses général, dans lequel existe une interaction réciproque de l'environnement et de l'individu, ce qui a pour conséquence que l'individu ne peut changer que si la société elle-même change, et réciproquement. Dans le symptôme lui-même est déjà contenu le problème que la société a à résoudre, car ce ne sont jamais des individus isolés qui sont atteints, mais toujours au contraire des individus extrêmement significatifs d'un état de choses général. A partir du moment où le symptôme affleure à la conscience, le problème est de fait posé à la société toute entière, qu'elle le veuille ou non. La société se transforme en fonction précisément de ses symptômes, toute tentative pour les nier ou pour les "récupérer" étant par avance vouée à l'échec. Tout le problème est alors de savoir si ce que le symptôme veut dire peut ou non être entendu par l'environnement; ce qui détermine l'ampleur et la profondeur de la crise dont le symptôme est le signe. La présente théorie se veut un outil de compréhension des symptômes de la crise moderne, et ce dans le but d'éviter que ladite crise soit trop douloureuse.

Les sociétés occidentales vivent en effet actuellement, dans le processus croissant de marginalisation d'individus de plus en plus jeunes, dans le mouvement de libération sexuelle et de libération de la femme la crise la plus profonde de leur histoire (plus précisément sans doute, le début seulement de cette crise). La violence de la crise dépendra de la capacité de la société à remettre ses propres normes en question.

Nous concevons le travail théorique (et, en général, tout travail de rationalisation) comme le produit d'un désir de reconnaissance. Chacun effectue ce travail dans son domaine propre; chaque individu a son propre système de repérage théorique pour faire face à tous les problèmes de la vie. Le théoricien reconnu socialement comme tel, le "chercheur" a seulement ceci de particulier qu'il ne peut plus se contenter des systèmes théoriques existants pour bâtir son propre système de repérages. Il partage cette particularité avec le déviant reconnu comme tel, le "fou". Le clivage entre le "fou" et le "génie" est un clivage social : le système théorique de l'un est accepté, celui de l'autre ne l'est pas. Tout ceci ramène au langage : il existe un langage socialement accepté, celui de la Culture (Science, Art, etc) par lequel il faut obligatoirement passer pour avoir quelques chances d'être reconnu.

Le présent essai a pour but de dire en langage "scientifique" ce que les symptômes d'un état de malaise dans la société veulent dire. Il se veut également lui-même en tant que tel un symptôme, exprimé dans un autre langage que celui, plus direct, dans lequel le symptôme est généralement exprimé. De fait, il est l'expression d'une réflexion en langage théorique sur ce que "Je", en tant qu'entité par rapport au monde, à la société, veut dire. Il est l'expression en langage théorique de ce que mon existence signifie sur le plan pratique.

De même analyserons nous les thèses de Marx, de Freud ou la signification de la pensée du Christ. Toutes ont de fait une signification profondément humaine, que l'on peut relier à la figure de Moïse et au développement de la pensée juive. Nous verrons comment chaque époque, chaque culture place l'homme face à un certain nombre d'images fondamentales, miroirs de lui-même, par rapport auxquelles il a à se déterminer. C'est la permanente évolution du rapport de l'homme aux structures qui le déterminent, c'est la recherche permanente de son "Je" qui est sans doute le moteur le plus puissant de l'Histoire, où apparaissent quelques grandes figures qui ont précisément réussi à "être", à incarner les structures de leur époque et à se déterminer par rapport à une image qu'ils ont eux-même façonnée. Il en est probablement ainsi de Moïse, le fondateur de la Loi Judaïque qui fascinait Freud, qui, en incarnant dans sa propre personne la Loi, devait sans doute impulser par la suite tout le mouvement scientifique, dont le principal ressort est la recherche des Lois de l'Univers. De même pour le Christ, dont l'accession à l'être ne pouvait passer que par l'affirmation qu'il était lui-même Dieu, la Loi, puisqu'aucun autre débouché n'existait. A partir de Moïse, Dieu seul est. "Je suis celui qui est", dit Dieu. L'homme n'est plus. Dès sa naissance, il est symboliquement offert à Dieu et circoncis. La mort du Christ signifie son accession à l'être que sa religion lui refusait.

Ce désir d'être (et la certitude de ne pas être) ont des origines lointaines dans ce que Freud a appelé la "castration", ou dans ce que Marx a appelé "aliénation", dépossession du produit du Travail. Historiquement, il faut rechercher l'origine de ce sentiment dans une castration plus ou moins réelle, à l'aube de l'humanité du type de celle que l'on peut rencontrer encore dans les tribus australiennes, les plus "primitives" actuellement existantes. On peut dire qu'on ne rencontre pas d'homme qui ne soit plus ou moins "châtré", et nous verrons comment la castration fonde la loi humaine les rapports interindividuels et comment elle est ce sur quoi se fonde le processus de sublimation, la création culturelle des images idéales; comment elle régit les rapports de l'homme et de la femme, etc.

Alors que Freud fonde l'angoisse de castration soit sur des événements réels de la petite enfance, soit sur la perpétuation dans la mémoire collective du souvenir du "meurtre du Père" et de la culpabilité qui lui est attachée, nous en ferons un processus essentiellement social et collectif; nous examinerons le processus matériel, concret, qui a rendu cette castration nécessaire; nous verrons également les transformations que cette "castration" a subies au cours du développement culturel qu'elle a impulsé. Nous la considérons comme l'origine consciente de l'humanisation, et non comme le résultat d'une culpabilité, dont nous verrons qu'elle est le fruit d'une non-acceptation de la totalité des conséquences de la castration (le désir de meurtre du Père, en particulier, dont Freud se débarrasse en le considérant comme déjà réalisé, à une époque reculée de l'histoire humaine).

§2 MARX (Conclusions résumées sur Marx)

La théorie marxiste est la seule théorie "unitaire", "totalisante", actuellement existante dans le champ de la Sociologie et de l'Economie politique. Elle est la seule qui donne un sens à l'action humaine, qui l'inscrive dans un jeu de forces historique en tant que production, c'est à dire qui l'inscrive dans des forces et des rapports historiques qui la conditionnent et qu'elle même produit. Le "matérialisme dialectique" est la théorie de la production du monde humain par l'homme. Il analyse les rapports du producteur à son produit, les rapports de l'homme à lui-même dans la société.

Nous appliquerons à la pensée de Marx un mode de critique marxiste : nous verrons en effet comment l'insertion sociale particulière de Marx, le moment où il écrivait ont pu conditionner sa pensée, et par là même nous essaierons de la mieux comprendre. En particulier, ses rapports à la pensée hégélienne et à l'économie politique anglaise méritent un approfondissement.

Que voyons nous en effet apparaître en premier lieu dans la pensée de Marx ? : l'homme comme producteur, "toolmaker animal". Cette conception principale, qui ne sera jamais remise en cause depuis les écrits de 48 où nous la verrons apparaître, il nous faudra voir d'où elle provient : elle apparaît dans les oeuvres des premiers économistes classiques, Smith en tête. Cette conception que Marx ne remettra jamais en cause naît précisément avec les premiers efforts de la bourgeoisie pour théoriser sa pratique, efforts couronnés dans la création d'une science "officielle", l'Economie Politique. C'est dire que si Marx est le penseur le plus fécond du Capitalisme, il n'en a pas moins gardé certains des concepts les plus fondamentaux.

On notera d'ailleurs que les critiques de Marx portent principalement sur la rationalité du système capitaliste, ou sur son inhumanité : le produit se retourne contre son producteur. Mais elles ne semblent pas s'attaquer aux principes mêmes de la classe bourgeoise : sanctification du Travail et de la Production, et même nécessité de l'accumulation. L'accumulation, dit Marx, est nécessaire puisque c'est uniquement quand l'état des forces productives est suffisamment développé et transformé que peuvent changer les rapports de production dépassés par l'état des forces productives. A ce niveau, tout se passe de fait comme si Marx avait fourni à la classe ouvrière l'outil nécessaire pour qu'elle puisse participer à l'édification du capitalisme en ayant l'illusion de participer à sa libération future. On connaît même, paradoxe supérieur, tous les retards qu'a pu apporter à l'amélioration réelle du sort des travailleurs l'idée que toute revendication "réformiste" fait le jeu de la Bourgeoisie et que seule importe l'organisation politique en vue de la "Révolution".

De même, la conception marxiste de l'homme comme producteur permet de comprendre que les pays "socialistes" aient en fait un système de valeurs et un type d'activités très proches des pays "capitalistes". En fait, la différence principale entre les deux "systèmes" est au niveau idéologique. Les pays "socialistes", qui sont ou qui étaient au moment de leur "révolution" des pays relativement sous-développés, ont besoin au moment de la mise en place de leur système de production et d'accumulation capitaliste d'une idéologie qui les soutienne, et ce d'autant plus que le régime de type féodal

détruit par la Révolution est plus autoritaire et centralisé. Le système "socialiste" s'est toujours installé dans des pays où le capitalisme ne l'était pas vraiment, et où l'organisation hiérarchique et idéologique de la société était très forte : Russie des Tzars ou Empire chinois. En ce sens on peut dire que l'idéologie marxiste est une idéologie bourgeoise transformée, critique d'elle-même, mais dont les principes les plus fondamentaux sont restés inchangés. Elle satisfait au besoin de vision totale-totalisante du monde éprouvé par les couches révolutionnaires de la société en lutte contre la société totalisante féodale. L'un des principaux paradoxes du marxisme est aussi dans cette constatation : la révolution industrielle ne s'est passée de la manière dont Marx décrit les révolutions que dans un seul pays, la Grande Bretagne. Là en effet le pouvoir économique naissant de la bourgeoisie a balayé le pouvoir royal dès que les forces productives ont rendu superfétatoires les rapports de production féodaux. De plus la bourgeoisie ne s'est justifiée par aucune idéologie, ses supports philosophiques étant le matérialisme et le libre-arbitre. Déjà la Révolution Française sera plus longue et plus douloureuse : il lui faudra le support idéologique du Siècle des Lumières, une crise violente et sanglante et l'instauration de la dictature bonapartiste pour assurer le pouvoir de la bourgeoisie. Ceci est dû au fait que toute société a besoin d'une vision totale-totalisante (consciente ou inconsciente) qui lui permette d'assumer l'ensemble de ses fonctions, de fixer pour chacun de ses membres et pour chacune de ses actions une signification précise. Cette vision totalitaire, la pensée de Marx la donnera aux pays qui, encore sous l'emprise d'un pouvoir féodal, auront besoin qu'une vision neuve de l'homme et de l'histoire remplace la vision ancienne.

Pourquoi précisément la pensée de Marx ? La réponse tient dans la situation de Marx lui-même, bourgeois allemand dans une Allemagne soumise à l'impérialisme prussien, confronté à la fois au système hégélien, à la Révolution Française et ses avatars (Napoléon, les émeutes ouvrières de 48, la Commune) et le développement industriel de la Grande-Bretagne. Le cas de la France, que Marx a particulièrement étudié, montrait bien que dans un régime autoritaire, appuyé par une forte idéologie, la bourgeoisie ne peut prendre le pouvoir sans le secours des masses populaires. D'autre part, les masses populaires sont incapables d'assurer elles-mêmes le pouvoir. L'absence d'une unité idéologique profonde entre les masses et la bourgeoisie prétendant au pouvoir, dans le cas de la France, l'incapacité de la bourgeoisie à canaliser l'élan révolutionnaire des masses dans une idéologie acceptable par tous, "de masse", entraîneront finalement la dictature et la reconstruction d'un Etat fort, chargé de transporter la Révolution dans le monde. La lutte entre la bourgeoisie française et les ouvriers ne signifiait pas la volonté réelle des ouvriers de prendre le pouvoir, mais l'incapacité de la bourgeoisie à remplir un rôle dirigeant. Le sort de l'Allemagne, un siècle et demi plus tard, sera pire encore avec l'épopée hitlérienne. Là encore, la bourgeoisie n'avait pas encore complètement assuré son pouvoir face aux masses populaires, lesquelles commençaient à avoir un début d'organisation politique : le résultat immédiat en fut le fascisme. De même pour l'Espagne et l'Italie, qui comme l'Allemagne n'avaient pas connu de Révolution bourgeoise. Ce à quoi il convient d'ajouter le mysticisme profond de ces pays, ce qui rendait encore plus difficile la tâche de la bourgeoisie de s'implanter idéologiquement, ses bases étant originellement le matérialisme et le libre-arbitre.

La pensée marxiste fournira l'idéologie manquante qui permettra l'avènement des Révolutions Industrielles sur d'autres bases que celles des anciennes bourgeoisies de l'Ouest européen (libre-échange, liberté individuelle, etc). Elle permettra surtout d'apporter à la Révolution le soutien des masses populaires, puisque c'est pour leur libération (et non pour un autre esclavage) que la révolution sera faite, et que ce sont elles qui seront censées avoir le pouvoir. Bref, le marxisme fournit cette pensée totalisante et unificatrice qui manquait tant à la bourgeoisie française, puis aux bourgeoisies allemande, espagnole et italienne. Ce n'est pas un hasard si Marx est l'héritier direct de la grande pensée totalisante de Hegel.

La pensée négélienne n'est pas encore totalement libérée de la théologie: elle est l'expression du totalitarisme prussien. A côté de cela, des éléments de la pensée bourgeoise apparaissent: l'idée que l'homme se réalise dans les objets dont il a la propriété, par exemple. Mais tout le système converge toujours vers l'Idée; l'expression concrète de la Raison est toujours l'Etat tout-puissant. En remettant cette pensée "sur ses pieds", Marx ne faisait rien d'autre que tenter de renverser tout l'édifice de la pensée théologique et féodale, idéaliste et autoritaire, et lui opposer un autre ordre, ordre matérialiste sur lequel pourrait se fonder la lutte contre le système théocratique. En y intégrant à une place fondamentale les ouvriers, les "masses", il permettait l'union entre les dirigeants et les dirigés dans une cause commune. Alors que Hegel exprimait les craintes de la bourgeoisie qui se réfugie derrière l'Etat tout-puissant au lieu de l'affronter, Marx exprime la possibilité d'une révolution dans laquelle il y aurait accord entre les masses et leurs dirigeants. L'erreur était de croire que cette révolution puisse avoir lieu là où la bourgeoisie avait déjà établi son pouvoir, alors que c'est là où elle ne l'avait pas encore établi de façon définitive que le problème se posera, y compris pour l'Allemagne elle-même d'où Marx était issu. Les fascismes sont toujours apparus dans des pays où la tendance anarchiste et marxiste était assez forte pour menacer la bourgeoisie. Marx a voulu appliquer son système d'analyse au capitalisme mondial, et en particulier à la Grande-Bretagne d'où le capitalisme était issu; il n'a pas vu qu'issu d'un terrain culturel où la révolution bourgeois n'avait pas encore eu entièrement lieu (l'Allemagne), le matérialisme dialectique tel qu'il l'a conçu ne pouvait être la pensée annonciatrice du déclin de la bourgeoisie, mais la pensée qui permettrait aux idées fondamentales de la révolution industrielle (primauté de l'économique, l'homme comme producteur, etc) de pénétrer les travailleurs eux-mêmes, en leur faisant ressentir cette révolution comme leur oeuvre propre. Analyse de la dépossession, le marxisme devait devenir un rite de possession. Marx ne dira pas: "La propriété, c'est le vol", mais: ce que je produis, ce qui m'aliène, c'est à moi. Ainsi dans l'acte de production même les ouvriers accèdent à l'existence, cette existence que la Loi anglaise avait reconnue par la garantie des libertés individuelles. C'est sur cette base que s'édifieront les sociétés "socialistes", alors que les sociétés "bourgeoises", tant que les "masses" n'auront pas intériorisé le système de valeurs capitaliste, seront toujours attirées par le pôle fasciste autoritaire. C'est dire que les systèmes industriels sont encore "jeunes" et non encore entièrement stabilisés; le système de valeurs bourgeois commence à peine à être intériorisé par les différentes couches de la société. C'est d'ailleurs à partir de ce moment qu'un dépassement est possible.

On notera en effet que le dépassement d'un système n'est possible que quand celui-ci a atteint son apogée et sa limite. L'édification nationale par la royauté était une étape nécessaire à franchir avant le développement des industries, lesquelles avaient besoin d'un territoire unifié suffisamment grand, pour tendre d'ailleurs à le dépasser dans le libre-échange. De même le système capitaliste ne pourra-t-il sans doute être entièrement dépassé que quand il aura atteint son but ultime, à savoir l'établissement d'un marché mondial. Le capitalisme contient en soi le germe de sa destruction, puisqu'il travaille à l'élargissement intensif des marchés. Il contient en puissance le dépassement du nationalisme hérité des constructions monarchiques. Il a d'emblée une vocation internationale, qui s'exprime d'ailleurs dans le développement des moyens de transport, les doctrines libres échangistes, etc. Même si le libre-échange n'est plus affirmé comme un dogme, les relations entre les grandes puissances économiques créent de fait un marché mondial, créant par là un système économique mondial dans lequel toutes les parties sont interdépendantes. On peut remarquer d'ailleurs que tous les mouvements de retrait par rapport à la montée du capitalisme se caractérisent par un refus des relations économiques internationales, par exemple en ce qui concerne le fascisme. "Proletaires de tous les pays, unissez-vous" est la contrepartie marxiste de l'internationalisation des échanges et de l'union très réelle du capitalisme international.

De plus, dans tout système en voie d'achèvement on peut noter les germes d'un changement futur. Ainsi la bourgeoisie au coeur du système monarchique. Mais les contradictions d'un système ne se résolvent jamais au profit de l'un des deux termes antagoniques : ainsi la contradiction principale du système féodal se situe entre les nobles et les paysans, et c'est une troisième voie, celle des communes bourgeoises, qui allait créer petit à petit une idéologie nouvelle ; de même ce n'est pas le prolétariat qui créa une nouvelle idéologie (on a vu que celle qui lui était prêtée par le bourgeois Marx était fondamentalement celle même de la bourgeoisie) mais sans doute une troisième voie, encore à venir ou à distinguer.

Le problème du passage d'un système à un autre ne se pose pas seulement en termes de forces de production, il se pose également en termes d'idéologie. Seule une classe développant une idéologie qualitativement différente de celle acceptée à la fois par les dominants et les dominés peut assurer le passage à un ordre différent.

Marx résout le problème du passage d'un système à un autre en invoquant le développement des forces productives. On peut noter que, effectivement, la prise du pouvoir par la bourgeoisie répond à cette définition : le projet conscient de la bourgeoisie est bien, en effet de renverser un ordre qui l'empêchait de se développer librement, de développer son économie. Mais ce type de révolution est spécifique d'une révolution particulière, la révolution bourgeoise ; Marx a simplement appliqué le schéma de la révolution bourgeoise à toutes les révolutions passées et à venir. Or la mise en avant des facteurs économiques n'apparaît dans aucune autre révolution que les révolutions ayant pour but l'industrialisation. S'il est un facteur important des transformations des systèmes, l'état des forces productives n'est certainement pas le seul. En tous cas, il ne devient un facteur conscient qu'avec l'industrialisation. De plus, il rend mal compte de toutes les révolutions sauf de la dernière ; comment expliquer la révolution néolithique, le passage aux premières formes de "despotisme oriental", etc ? Il y a certainement dans l'évolution humaine des motivations inconscientes beaucoup plus importantes que

l'accumulation de la puissance productive. Celle-ci pourrait n'être que le signe, sans être le moteur lui-même. Il est temps de revoir la théorie marxiste selon laquelle tout développement se fait sur la base de la lutte de classe pour l'élargir à la notion plus générale d'une lutte des idéologies et des conceptions de la société et de la vie. Nous verrons cela en étudiant le développement concret des sociétés.

§3 FREUD (Introduction à l'analyse)

Au contraire de l'oeuvre de Marx, d'emblée philosophique et politique, l'oeuvre de Freud se voulait au départ uniquement clinique et pratique. Alors que Marx recherche une "praxis" transformatrice du monde, l'oeuvre de Freud est dès le départ expérimentale, et peu à peu s'élargira à une conception générale du monde et de la société. Cependant, on peut trouver dès le départ de l'oeuvre de Freud, dans ses présupposés cliniques, les germes de ce qui sera à la fin de sa vie la théorisation ultime de la psychanalyse, devenant elle aussi une théorie totalisante. Au cours de l'oeuvre de Freud nous voyons apparaître peu à peu les phantasmes du père de la psychanalyse : le meurtre primitif du Père, l'amour de la Mère pour le Fils, l'impossibilité de relations sexuelles entièrement satisfaisantes, et enfin l'existence d'un "instinct de mort", la tendance à la répétition et au retour à l'inorganique, plus forte même, selon Freud, que la tendance de l'Eros à créer des unités de plus en plus étendues, reliées entre elles par des liens libidinaux.

L'Introduction à la Psychanalyse, au début de l'oeuvre, de l'expérience de Freud, marque déjà clairement la limite imposée aux satisfactions libidinales : la Société ne peut accepter la satisfaction des pulsions, elle s'exerce sous forme de "principe de réalité" opposé au principe de plaisir. La contrainte sociale est nécessaire, parce que la libération des pulsions aurait comme résultat de détruire l'effort civilisateur déjà accompli par la société. Plus tard, Freud renforcera cette thèse en postulant l'existence d'un instinct de mort autonome, plus puissant même que l'instinct de vie, et que la répression des pulsions réfrènerait en premier lieu. Ainsi se trouve justifiée toute l'action répressive de la société sur les pulsions en général, puisque c'est l'instinct de mort, prédominant, qui est particulièrement combattu, alors même que c'est à l'instinct de vie, érotique, qu'est dévolu la tâche de construire la civilisation dans sa lutte contre l'instinct de mort. Ainsi, par un tour de passe-passe, l'instinct sexuel et la société autrefois ennemis se trouvent réconciliés dans une lutte commune contre un instinct de mort censé exister dans l'homme de toute éternité. Freud trouve même des justifications théoriques de cette affirmation dans le règne animal. Pourtant, on peut aisément constater que les animaux, en dehors de celle nécessaire à la satisfaction de leurs besoins essentiels (nourriture, sexe, organisation hiérarchique) ne se montrent guère agressifs, et en core moins "pervers". Les différents "stades" d'organisation du système libidinal, qu'il reconnaît chez l'homme et auxquels il donne invariablement une origine matérielle, naturelle, ne semblent pas exister en tant que tels chez les animaux. De même, Freud semble souvent, et ce dès le début, confondre le plaisir avec ce que l'éducation fait ressentir comme étant un plaisir. Par exemple, on parlera d'agression orale : or il ne peut y avoir de plaisir dans l'agression orale que s'il y a eu précédemment frustration qui fasse ressentir l'acte d'agression comme source de plaisir, anticipant sur le plaisir réel de la satisfaction

orale que peut apporter l'agression. Demême, Freud cite la rétention anale comme source de plaisir, alors même que l'éducation de la propreté a pour but de provoquer la rétention; le plaisir originel étant évidemment tiré de la non-rétention, de la liberté totale d'excrétion. Ainsi Freud cite comme source de plaisir naturel ce qui ne peut être source de "plaisir" qu'inséré dans des rapports sociaux complexes, par exemple par anticipation d'une récompense ou d'une non-punition. Freud appellera toujours plaisir ce qui peut parfaitement être, au niveau simplement physique, un déplaisir, mais en même temps une source de satisfactions sociales substitutives, ou de soulagement dans l'évitement d'une punition. C'est sur l'ambiguïté originelle de la notion de plaisir chez Freud que découlera par la suite la conception d'un instinct de mort autonome, puisqu'il ne distingue pas dans l'apparence du plaisir la part des satisfactions naturelles réprimées et celle des satisfactions sociales. Toutes les formes de sadisme sont en effet des manifestations compensatoires, et l'expression déformée, indirecte, des pulsions naturelles. Elles expriment précisément l'agressivité latente contre la société et le monde ressentis comme répressifs, en se fondant sur les pulsions originelles transformées par l'action de l'éducation, mais ne sont certainement pas elles-mêmes des pulsions originelles. Freud voit dans les pulsions à la fois le processus naturel et la transformation sociale sans distinguer l'un de l'autre. Ainsi il pourra postuler l'existence de pulsions agressives autonomes, "naturelles", puisqu'à aucun moment il n'a admis que celles-ci puissent être créées par l'action même de l'éducation, et les considérer comme des pulsions quasi-biologiques.

De même il considère comme un fait acquis, biologique lui aussi, que la seule relation d'amour existante soit celle entre la Mère et le Fils...laquelle affirmation est pour le moins curieuse, surtout si on la met en parallèle avec le phantasme correspondant du meurtre du Père, la combinaison de ces deux axiomes constituant le "complexe d'Oedipe". Ici aussi, on ne peut manquer d'être étonné par l'affirmation de Freud selon laquelle, nécessairement, le jeune garçon désire sa mère et désire tuer son père. D'autant plus que dans une analyse d'enfant rapportée par Freud lui-même, celle du petit Hans dans les Cinq Psychanalyses, on voit très clairement l'enfant arrivé à l'âge de la structuration oedipienne affirmer son désir d'aller dormir avec une petite fille de son âge, ce à quoi sa mère lui répond qu'il ferait beaucoup mieux de rester avec elle... ce qui entraîne qu'on puisse se poser la question : d'où vient l'Oedipe ? Est-ce réellement le désir de l'enfant, ou est-ce plutôt le désir des parents projeté sur les enfants ? Après qu'on lui interdit de rejoindre la petite fille, Hans se retournera vers la seule relation permise, celle à sa mère, et développera alors le besoin d'être protégé, rassuré, de dormir dans son lit, se heurtera au refus et à la colère du père furieux d'être supplanté (et on pourrait en dire long sur la jalousie des pères par rapport à leurs propres fils), demandera plus encore de protection à sa mère, etc, toutes choses qu'il ne faisait pas avant que son désir de relation avec une petite fille ait été réorienté, pratiquement de force, vers sa mère. Ainsi on peut se demander si l'Oedipe, dont le petit Hans avait effectivement des manifestations typiques (désir de la mère, peur et agression refoulée du père) est dû à une manifestation naturelle, biologique, et par là inéluctable, ainsi que le supposait Freud, ou s'il est bien plutôt dû au désir des parents sur les enfants, la manipulation des désirs infantiles en vue de resserrer l'"accrochage" des enfants sur les

parents, bref s'il est suscité par une forme particulièrement subtile et, pourrait-on dire, occulte d'éducation, et donc un phénomène non plus biologique, mais social et ancré sur des faits biologiques (l'accession biologique au stade "génital" dès la quatrième année de l'existence du petit d'homme, ce qui est excessivement précoce par rapport à l'âge de sa maturité sociale. Chez les animaux, il n'y a aucune disparité entre la puberté réelle, biologique, et la puberté sociale). La sexualité précoce de l'enfant est un terrain de choix pour la manipulation sociale. Nous verrons que l'on peut sans doute construire un schéma d'évolution des sociétés et de la civilisation qui tienne compte de ce fait que les grandes catégories du psychisme et du comportement humain ne sont pas uniquement ancrées biologiquement, mais sont des créations culturelles par la manipulation des énergies biologiques. Ainsi dans les différentes cultures que nous étudierons pour les comparer nous ne retrouverons pas éternellement les mêmes archétypes, les mêmes réalités biologiques "générales" et "éternelles" (Eros-Thanatos), mais nous saisirons la marque d'un développement, d'une transformation culturelle des fondements biologiques. Le psychisme de l'homme lui-même est une manifestation culturelle, jusque dans ses manifestations les plus profondes (l'Oedipe).

Après la critique de Marx et de Freud, nous devons tenter l'élaboration d'une théorie qui rende compte du développement de l'humanité. Nous verrons que cette théorie retiendra à la fois les hypothèses les plus fondamentales du matérialisme dialectique (non comprise l'hypothèse de la lutte des classes, qui est déjà une hypothèse d'un certain matérialisme dialectique, celui qui voit dans l'économie le moteur principal de l'évolution des sociétés, et qui en tant que tel reste attaché à une époque particulière pendant laquelle l'économie était au premier rang des préoccupations de la société et de sa "classe" dominante, la bourgeoisie), ou plus précisément ce qu'on peut appeler méthode dialectique, et les résultats cliniques et théoriques les plus fondamentaux de l'oeuvre de Freud.

Marx admet que l'ensemble des productions intellectuelles, "idéologiques", se fonde sur la production et la reproduction des biens, du "capital", et donc en dernière analyse sur le travail "productif", celui qui produit des biens matériels. Ainsi se distinguent une "base matérielle" (l'"infrastructure"), et les productions intellectuelles qualifiées de "superstructure". Nous approfondirons cette théorie en montrant qu'il n'y a absolument pas de coupure entre "infra" et "super" structure, qu'il y a effectivement une production, mais que celle-ci est principalement une production abstraite, à laquelle la production matérielle est entièrement liée, et dont elle est entièrement dépendante. D'où vient cette production ? Pour produire, il faut de l'Energie : d'où vient-elle ? Le Travail en tant que tel n'est pas une réponse, car il n'indique pas précisément ce qui le constitue en tant que Travail, en tant qu'activité productrice; le Travail est chez Marx ce "phlogistique" qui explique tout, mais il n'explique pas d'où provient le Travail, d'où vient cette forme d'énergie unique dans le développement animal.

Nous chercherons à cette question des éléments de réponse dans l'oeuvre de Freud qui, le premier, a mis l'accent sur l'importance de la sexualité dans le comportement humain. Nous verrons que c'est dans celle-ci qu'il faut rechercher le moteur ultime de toute l'activité productrice humaine, ce que Freud n'a pas entièrement théorisé, ne s'attachant surtout qu'à l'importance psychologique de

la sexualité vécue vers la fin de son oeuvre comme "pulsion" opposée à une pulsion contraire, l'apulsion de mort. Tout comme Marx faisait de l'activité productrice de biens matériels le phlogistique de sa théorie, Freud faisait d'Eros et de Thanatos le phlogistique de la sienne. Les deux théories ramènent en dernière analyse à un moteur quasiment métaphysique, d'origine inconnue et inexpliquée. D'où vient le Travail ? D'où vient l'opposition entre Eros et Thanatos ? Nous montrerons que sexualité et activité productrice sont reliées entre elles, et ce d'une manière absolument biunivoque et dialectique; nous verrons également que le lien entre l'activité sexuelle et le travail social peut être désigné par le terme de "castration", que c'est cette castration et elle seule qui permet l'élaboration d'une oeuvre sociale par l'énergie qu'elle retire à la sexualité primitive. Cette théorisation n'est d'ailleurs qu'une reprise et une systématisation des connaissances plus ou moins occultes transmises et conservées par l'humanité depuis les temps les plus reculés. La Cabale, le texte le plus proche de nos sociétés est particulièrement claire sur ce point, puisqu'elle désigne le sexe sous le terme de "Fondement". De même les Yogas primitifs insistent particulièrement sur la nécessité de contrôler l'Energie sexuelle pour la transformer en d'autres formes d'énergie, acquérir des "pouvoirs", etc (Tantrisme primitif). Les Yogas ultérieurs insistent plus particulièrement sur la respiration qui, comme l'a montré Wilhelm Reich, est directement liée aux sensations sexuelles.

Notre objet est donc de constituer une théorie dialectique du développement humain, théorie fondée sur l'utilisation de l'énergie libidinale humaine à des fins productrices.

§ 4 : LE SIGNIFIANT PHALLUS (Introduction)

Chaque réflexion nouvelle est entièrement restructurante. Une idée nouvelle restructure entièrement le champ des connaissances, et transforme de manière immédiate l'ensemble de la distribution des données dans le cerveau. Ce qui fait qu'à chaque étape de la réflexion, l'ensemble des données contenues dans le cerveau est entièrement restructuré, et que la structure acquise à l'étape précédente est entièrement refondue. Chaque étape de la réflexion reclasse les données dans un ordre différent; ainsi le travail de l'écriture, par exemple, est-il particulièrement complexe dans la mesure où il s'agit de fournir un tout cohérent, logique et ordonné : l'ordre logique conçu quand je commence à écrire n'est plus du tout le même quand je termine. Chaque réflexion nouvelle devrait pouvoir entraîner une refonte totale de l'écrit, tout comme elle entraîne une refonte totale des données contenues dans le cerveau. L'oeuvre théorique écrite s'inscrit dans le temps et dans l'espace, et elle prétend illusoirement ne pas tenir compte du temps, l'oeuvre étant censée être un tout achevé, ordonné, exact reflet de l'ordre de la pensée, alors même que cette pensée est essentiellement mouvante, et recrée perpétuellement un ordre différent. L'illusion de l'oeuvre finie peut apparaître dans la philosophie de Hegel ou dans la construction des systèmes mathématiques ou physiques, mais elle ne supporte pas l'épreuve de la réalité : la pensée sociale et historique, la pensée de l'homme-dans-le-monde, est une pensée en éternelle mouvance dialectique, étant branchée en dernière analyse, comme nous le verrons, sur l'inconscient et sur le Désir. Quoi de plus mouvant, quoi de plus incontrôlable que les phénomènes de la vie inconsciente, le rêve en premier lieu ? Toujours ils nous ramènent à autre chose que la réalité codifiée dans laquelle nous nous mouvons plus ou moins aisément. De même l'Histoire, dont les détours sont toujours absolument imprévisibles, à proprement parler impensables. C'est pourquoi la pensée sociale et historique ne peut être qu'une pensée "ouverte", toujours remise en cause par de nouvelles interrogations, et que le fait même qu'une pensée soit structurée indique déjà sa sclérose, sa fermeture aux interrogations nouvelles.

La pensée de Marx, l'une des plus solidement charpentées du XIX^e siècle, se clôt sur une interrogation, sur un doute : comment le système capitaliste peut-il dépérir, puisque les besoins matériels des ouvriers augmentent sans cesse, et justifient un développement incessant de la production ? De même pour la pensée de Freud : l'analyse ne risque-t-elle pas d'être interminable quand les patients ne veulent pas renoncer à leurs revendications, refus de la castration, de la soumission à un autre homme et désir du pénis (pour une femme) ? Ainsi, quand il s'agit de l'homme réel, les interrogations nouvelles ne cessent d'abonder : l'homme est réellement l'énigme de l'homme, ce qu'il cherche perpétuellement à comprendre et ce qu'il ne peut ensermer étroitement dans un tissu logique. D'où la vanité de toute oeuvre "cartésienne" sur ce sujet, qui ne peut de toutes façons apporter des réponses qui ne sont que des tromp^e-l'oeil. Nous l'avons déjà dit : il n'est de pensée humaine, historique que branchée sur l'inconscient et le désir, ce qui est d'ailleurs le meilleur garant que l'homme ne puisse se figer, s'achever que dans la mort de son désir, ce qui n'est sans doute pas tout près d'être réalisé.

Tout système cartésien est déjà le jouet du désir, en ce sens que désirant fournir à l'homme de l'homme une image entièrement ordonnée et définitive, il manifeste le désir de protéger du désir, d'enclorre la réalité humaine dans des limites et d'abolir par là le désir qui l'introduit à l'historicité. L'Histoire est bien fille du Désir en ce sens qu'elle n'obéit jamais aux schémas "rationnels" que l'homme lui propose, mais suit toujours un chemin radicalement autre. Tous les systèmes historiques construits par les hommes pour "expliquer" leur présent et se situer dans l'histoire par rapport à leur passé se sont révélés complètement faux. Ce qui ne veut pas dire qu'ils n'aient pas leur utilité propre, qui est d'inscrire à chaque époque le désir dans un champ limité et par là de rassurer l'homme contre les dangers de son propre désir, de méconnaître l'action historique du désir. La construction rationnelle est toujours une construction rassurante, destinée à être bouleversée par l'histoire, remplacée par une autre, etc. Elle est également structurante, formant un code dans lequel le désir doit se couler pour être socialement accepté. Toutes les sociétés disposent d'un tel code, et la marque des sociétés les plus primitives est qu'elles le suivent très scrupuleusement, comme si elles craignaient perpétuellement de perdre leur "humanité" par un manquement au code, une libération des flux du désir. Les sociétés modernes par contre sont beaucoup plus sensibles aux pressions du désir, et par conséquent révisent leur code de manière perpétuelle, ce qui leur permet d'évoluer très rapidement. Alors que les sociétés primitives s'attachent à reproduire inchangés leurs mythes et leur code général, toutes leurs activités étant soumises à un modèle précis, les sociétés occidentales remettent perpétuellement leur système en cause, laissant de plus en plus s'exprimer le désir réel, profond. La société occidentale tend toujours à aller "par delà le bien et le mal", à dépasser ses systèmes de valeurs pour retrouver une unité fondamentale, au delà des systèmes sociaux de référence. La marque des grandes civilisations est toujours d'avoir tenté ce décodage systématique, ce dépassement des valeurs, de toute dichotomie, de tout clivage de la réalité humaine. Taoïstes et Cyniques sont les avant-gardes de cette contestation radicale, de cet effort de dépassement qui ne pourra s'achever que dans le dépassement de la dualité sociale homme-femme, corps-esprit, support de toutes les autres dualités.

Le but de cet essai est de montrer comment l'évolution historique est précisément fondée sur le désir, et sur ce qui introduit l'homme au désir et à l'historicité, c'est à dire la castration. Nous y ferons bien sûr une critique de Marx et une critique de Freud, prémisses indispensables à tout travail de ce type. Avec Marx et Freud, plus Nietzsche, l'homme tend à s'affranchir de la Morale pour devenir sujet historique. Le capitalisme correspond à ce dépassement progressif de la Morale liée, comme l'a montré Kant, à l'idée de Dieu. L'économie Politique, la science bourgeoise, se veut entièrement amoral, et tend à mettre en équations chiffrées la réalité sociale, qui se réduit à des phénomènes quantifiables par l'unité de mesure universelle, l'Argent. La puissance bourgeoise se mesure à la quantité d'argent, tout comme la puissance royale se mesure à la quantité de Grâce Divine qu'elle contenait. On aurait tort après tout de penser que le système bourgeois est plus "réaliste" que le pouvoir féodal : la Grâce Divine avait, tout comme le Capital, le pouvoir d'attirer des prestations en nature, de la richesse, du pouvoir.

Le grand avantage du système de l'Argent est d'être extrêmement souple, apte à quantifier n'importe quel don ou n'importe quel travail, et donc d'assurer le déplacement rapide du pouvoir social, sans qu'il soit nécessaire de recourir directement à la force pour assurer les dominations. L'Argent est le Dieu amoral de la bourgeoisie et de tout le système bourgeois. Il fonde une autre morale fondée sur le Travail et l'Accumulation, sur la possession de l'Argent. L'amoralité n'est en fait qu'apparente; en fait, le système de l'argent introduit une autre morale, différente certes de la morale féodale ou clanique, mais tout aussi envahissante et omniprésente. Cette morale introduit l'individu dans le système du Travail et du Surtravail. Le Capital ne se reproduit pas parce qu'il force les travailleurs à le reproduire, mais parce que la recherche de l'Argent s'est mondialisée, atteignant les pays les plus "attachés". L'argent est plus que fétiche, il est le support ultime de toutes les valeurs, jouant le rôle de Dieu dans la société monarchique. Support de toutes les Valeurs : c'est le rôle que nous reconnaissons comme celui du signifiant Phallus.

Le signifiant Phallus regroupera dans cette étude tous les produits de l'idéalisation, en tant que signifiant-clé de toute l'organisation, de toute la structuration du désir. Il va de soi que ce signifiant a pris des formes extrêmement diverses au cours de l'évolution historique, et que les formes anciennes se sont conservées alors que de nouvelles se formaient simultanément. Ainsi, les formes religieuses ou militaires subsistent simultanément au capitalisme, qui développe pourtant ses formes propres d'organisation. Le Phallus, signifiant d'une organisation structurale de la société, sera opposé au pénis, l'organe sexuel, qui lui en tant que tel ne signifie rien, qui a seulement une réalité concrète, matérielle, alors que le Phallus est toujours un objet phantasmé, ce qui ne veut pas dire qu'il soit entièrement abstrait, en tant qu'il est le support phantasmatique de toutes les activités concrètes d'une société. Le Phallus dans notre analyse est ce sur quoi vient se greffer le désir dans la société humaine, ce pôle qui attire le désir introduit par la castration.

Il regroupera tous les effets de l'idéalisation, s'opposant par là au pénis, représentant la sexualité non sublimée, le Corps. Pour faire un parallèle avec les études récentes de Deleuze (*L'Anti-Oedipe*, Paris, Ed. de Minuit, 1972), le Phallus représente le Corps sans Organe, c'est à dire le corps mort, désincarné, sur lequel vient se greffer le désir. Quant au pénis, c'est à dire le corps vivant, il n'existe chez Deleuze que sous la forme de machines désirantes, qui sont finalement des machines productrices autonomes, productrices en tant que telles, grâce à la vertu d'un nouveau phlogistique, et que le "corps sans organe" recodifierait obstinément, contrôlant des flux qui existeraient en tant que tels indépendamment de toute "Loi". D'après Deleuze, le désir n'est pas soumis à la Loi, il est pur jeu de "machines"; nous montrerons qu'au contraire, le désir est toujours fonction de la Loi, et que précisément la redécouverte du corps correspond à un affranchissement du désir, en tant qu'il est ce désir barré soutenu par la Loi.

Deleuze introduit des machines dans l'inconscient humain; mieux, il introduit des machines productrices. Le désir produit, dit-il; mais pourquoi le désir produirait-il, si ce n'est parce qu'il est tributaire, dépendant de la Loi, parce qu'il est créé de la Loi et du Manque ? Précisément, le sexe en tant que tel, le corps en tant que tel ne produit rien d'autre que sa jouissance, la jouissance dans l'immédiateté de la vie même; il faut la médiation de la castration, de la loi, pour qu'apparaisse le désir, qui est à proprement parler désir du Phallus et qui est producteur par rapport à ce Phallus, qui ne produit que par rapport au désir d'être le Phallus, désir qui perpétuellement porte l'homme hors de lui-même dans le domaine de l'abstraction, de l'Idéal phallique. Il n'existe pas de "machines désirantes" nées d'on ne sait quelle auto-production du désir, nées de flux, de coupures et autres, de systèmes de vibrations à la Lawrence (quoique la réalité sexuelle fondamentale soit certainement de nature vibratoire, mais elle est fondamentalement improductrice de quoi que ce soit d'autre que de la jouissance), il n'y a production que parce qu'il y a Loi, Loi-Phallus qui fait entrer de force le sexe, l'énergie sexuelle dans le système du désir qui est aussi, effectivement et d'emblée système de production, par définition pourrait-on dire, puisque l'objet Phallus lui-même est créé, produit par l'opération de la castration qui fait entrer la vie humaine dans le système productif du désir. Les démonstrations de Deleuze ne sont pas sans rappeler celles de Marcuse, qui affirme dans Eros et Civilisation (Paris, Ed. de Minuit, 1963) que s'il y a libération des pulsions, il y aura probablement une auto-régulation libidinale : ce qui revient à affirmer que les "pulsions" ne sont pas en elles-mêmes dangereuses, qu'on peut faire une révolution libidinale sans risque, qu'il n'y a pas de risque à libérer la sexualité, etc; bref, la fonction première de ce type de discours est de rassurer sur le danger que peut représenter la libération sexuelle actuellement en cours. L'idée fondamentale reste bien que les pulsions peuvent être dangereuses, et c'est contre cette idée que Marcuse et Deleuze essaient de se prémunir. Deleuze montre que les "machines désirantes" marchent toutes seules, produisent toutes seules, et donc à quoi bon la Loi, puisque de toutes façons on continue à produire ? Parce que tout est là, il faut continuer à produire quelque chose, même des flux décodés. En fait, affirmer que la Loi est inutile, qu'elle est "rabattue" sur une production désirante qui existe de toutes façons, et qu'elle ne fait que canaliser sans d'aucune façon la produire, affirmer que la Loi n'est finalement qu'un cadre oppressif c'est trouver là le moyen de s'en débarrasser à bon compte tout en se rassurant sur l'essentiel, qui reste : est-ce que ça fonctionne encore, sans la Loi ? Plus de Loi, mais des machines désirantes fonctionnant toutes seules, que la Loi code et surcode, mais qu'importe le codage, de toutes les façons les machines fonctionneront sans lui. On peut dire qu'il y a là une négation du rôle réel de la Loi, un refus d'admettre que la "production désirante" est de toutes façons sous le regard de la Loi.

Et si précisément les machines étaient créées par la Loi elle-même ? Et si le dépassement de la Loi était aussi le dépassement de la production, sacro-sainte Production, base des systèmes capitalistes ? Car le capitalisme, en effet, peut marchander n'importe quelle production désirante; ce qui lui importe seulement, c'est

qu'il soit produit quelque chose, quelque chose qui soit d'une certaine manière capitalisable : c'est en cela que l'oeuvre du schizo est hautement capitalisable, et il suffit pour s'en convaincre de considérer le gigantesque appareil (hôpitaux, cliniques, médecins, psychanalystes et même philosophes) monté pour récupérer sa production, la théoriser, en extraire une "utilité" pour la compréhension du psychisme et des systèmes, en définitive la capitaliser et la transformer en Revenu, en Argent. Le schizo, comme tout le monde, plus que tout le monde, produit dans un certain rapport à la Loi, au Capital; rapport où il est essentiellement prolétaire, puisque ce sont les autres, ceux qui possèdent le Savoir institutionnalisé, qui sont chargés de récupérer sa production et de la transformer en lois, en Théorie qui pourra par la suite trouver des applications pratiques. Chacun sait que la population des cliniques psychiatriques est une réserve utile de cobayes pour les expériences psychiatriques.

La présente étude tente de montrer comment tout désir, toute production de désir humain est dépendant du Phallus, qui à proprement parler crée le désir dans ce qu'il a d'humain, c'est à dire dans ce qu'il a d'inaccessible, d'impossible à satisfaire, et donc en tant que moteur de la production. Le désir et le système de références phalliques créent la production, par le manque qu'ils introduisent dans la structure libidinale humaine. Il n'y a pas de production "pour rien", gratuite; toute production entre dans le système du désir lui-même subordonné à la Loi. La production et l'histoire sont les enfants du désir, le temps lui-même est créé par le désir, puisqu'il introduit au devenir, à la recherche d'autre chose que ce qui est déjà-là.

PREMIERE PARTIE

ANALYSE DE MARX

Chapitre I : BLOCAGE DU MATERIALISME DIALECTIQUE

Chapitre 2 : LE CORPS ET LE MATERIALISME

Chapitre 3 : LE "DEPASSEMENT" DE L'OEUVRE DE MARX

PREMIERE PARTIE

ANALYSE DE MARX

(Pour un changement de base du matérialisme dialectique)

CHAPITRE I : BLOCAGE DU MATERIALISME DIALECTIQUE

A) NECESSITE ET BESOIN : LA FIN DU "CAPITAL"

§1) Analyse de texte

Nous allons analyser dans une première approche le cheminement de la pensée de Marx. Trois moments principaux de cette pensée seront pris en considération : 1° "Ebauche d'une Critique de l'Economie Politique", in les Manuscrits de 1844 (sous le titre "Economie et Philosophie", T.2 Editions de la Pléiade, Gallimard Paris 1968), les "Thèses sur Feuerbach" in l'Idéologie Allemande (Paris, Ed. Sociales, 1968), et les conclusions du Capital, dans l'édition de la Pléiade déjà citée.

Ces trois documents marquent trois étapes dans la pensée de Marx, les "Thèses sur Feuerbach" pouvant être considérées comme le passage, la charnière entre les deux étapes extrêmes.

Dans le tome III du Capital, Marx écrit :

"Nous avons vu que le processus de production capitaliste est une forme historiquement déterminée du processus social de la production en général. Tout en créant les conditions matérielles de l'existence humaine, ce processus social s'accomplit dans un système spécifique de rapports de production socio-économiques : il produit et reproduit ces rapports de production eux-mêmes et, par la suite, les agents de ces processus, les conditions matérielles de leur existence et leurs relations mutuelles, autrement dit la structure économique particulière de la société où ils vivent. En fait, la totalité des relations que ces agents entretiennent avec la nature et entre eux-mêmes et dans lesquels ils produisent cette totalité constitue précisément la société, si on la considère dans sa structure économique." (1)

et une cinquantaine de lignes plus loin :

"A la vérité, le règne de la liberté commence seulement à partir du moment où cesse le travail dicté par la nécessité et les fins extérieures; il se situe donc, par sa nature même, au delà de la sphère de la production matérielle proprement dite. Tout comme l'homme primitif, l'homme civilisé est forcé de se mesurer avec la nature pour satisfaire ses besoins, conserver et reproduire sa vie; cette contrainte existe pour l'homme dans ~~XXXXXXXXXX~~ toutes les formes de société et sous tous les types de production. Avec son

Note (1) : Le Capital, op.cit., Page 1485

développement, cet empire de la nécessité naturelle s'élargit parce que les besoins se multiplient; mais, en même temps, elle développe le processus productif pour les satisfaire."(1)

.... "L'empire de la nécessité n'en subsiste pas moins. C'est au delà que commence l'épanouissement de la puissance humaine qui est sa propre fin, le véritable règne de la liberté qui, cependant, ne peut fleurir qu'en se fondant sur ce règne de la nécessité. La réduction de la journée de travail est la condition fondamentale de cette libération." (2)

Les idées fondamentales de ces deux citations sont claires :

1) La production est sociale. Le système de production social constitue la totalité des relations de l'homme à la nature et de l'homme à l'homme.

2) Le règne de la liberté commence au delà de l'empire de la nécessité, mais se fonde sur lui. Le seul moyen de réduire l'empire de la nécessité est de réduire le temps de travail par une organisation plus rationnelle de la société.

On voit dans ces deux textes que tout vient de la société et retourne à la société :

-elle est le moyen de satisfaire les besoins, l'organisation de la production

- la libération ne peut se faire qu'à l'intérieur même de la société, par une organisation plus rationnelle.

Ou encore :

- la liberté n'est possible qu'en dépassant le règne de la nécessité

- la société est l'organisation qui permet de répondre aux nécessités

- c'est par un changement dans la société qu'il est possible d'acquérir la liberté.

Deux points fondamentaux restent non éclaircis :

-est-il possible de dépasser effectivement le règne de la nécessité, puisque : "avec son développement, cet empire de la nécessité naturelle s'élargit parce que les besoins se multiplient; mais, en même temps, se développe le processus productif pour les satisfaire." (3); ce qui implique que le dépassement n'est possible que si le processus productif continue à se développer sans que les besoins s'accroissent

- la liberté n'est pas objectivement définie, sinon de manière négative par le "non-travail"; elle n'a pas de contenu positif. Sa condition essentielle, la satisfaction de tous les

Note (1) : op. cit. , page 1487
(2) : op. cit. , page 1488
(3) : op. cit. , page 1487

besoins, peut éventuellement la définir, mais le principal terme de la définition, le terme "besoin", n'est pas, lui non plus, effectivement défini. La "liberté" est donc ici un terme encore vide de contenu.

Les raisons de cette indétermination ne sont pas à imputer à un défaut delogique de Marx; dans les circonstances objectives de son époque, le problème principal à résoudre est effectivement le problème de la libération du temps de l'individu. De plus, le problème en question était insoluble : qu'est ce que le besoin réel, et partant : qu'est ce que la liberté ? On ne peut répondre qu'en ayant une expérience concrète de ce que peut être une libération de l'individu. L'homme ne se pose que les problèmes qu'il peut résoudre, "La manière de poser un problème implique déjà sa solution".

Le seul besoin pour lequel Marx ait apporté une solution concrète est donc le besoin que les circonstances objectives de son époque l'amenaient à considérer comme fondamental : le besoin de disposer "librement" de son temps. Mais son analyse ne dépasse pas ce cadre. L'activité humaine reste indéterminée dans le cadre d'un temps libre, les besoins humains autres que celui de la liberté temporelle ne sont pas déterminés.

§2) Positions actuelles par rapport au changement social.

Il semble donc nécessaire d'étendre l'analyse matérialiste à l'ensemble des besoins humains, l'évolution depuis Marx ayant permis la prise de conscience de plus en plus nette de ces besoins, et ce parce que, précisément, une appropriation du temps propre par des couches plus larges de la société, intellectuels en particulier, a permis une prise de conscience des besoins humains, et la prise de conscience corrélatrice que ces besoins réels sont la plupart du temps en contradiction fondamentale et irréductible avec l'organisation sociale.

Une première attitude possible est celle du refus. Refus de la société dans son ensemble, apparent dans le phénomène "beatnick", avec construction de nouvelles valeurs, plus humaines mais "asociales" ce qui ne peut être la solution que de petits groupes parasitaires.

Refus de la prise en considération des phénomènes réels, d'autre part, et espoir d'un changement "total", d'une "Révolution" qui changerait d'emblée toute l'infrastructure et les rapports sociaux, libérant l'homme, remettant, cette fois, l'économie, la société "sur leurs pieds".

Ces deux attitudes sont tout aussi inefficaces l'une que l'autre.

La première pour des raisons évidentes : elle refuse le changement social, ou espère un changement global de l'humanité, sans en concevoir les moyens.

La seconde, quoique volontariste, bloque en fait toute action

d'une part, parce que ses tenants sont eux-mêmes en situation contradictoire : déjà libérés de l'aliénation de leur temps, il n'y a aucune raison pour qu'ils tendent à faire une Révolution dont le principal but est de réduire le travail social et d'abolir des privilèges dont le principal est évidemment l'oisiveté;

d'autre part parce que leurs véritables motivations inconscientes ne sont pas explicitement avouées dans leur action même, mais la sous-tendent et la dirigent effectivement : c'est dans les formes d'action, dans la pratique, que transparaît la motivation réelle sous le vernis idéologique.

En fait, ces deux groupes sont en position antagonique, chacun n'ayant pris conscience que d'un aspect du problème :

le premier reproche au second de ne pas "aller jusqu'au bout", de ne pas prendre en considération ses motivations réelles; mais de son côté, s'il ressent effectivement beaucoup plus profondément les contradictions réelles de la société, il ne dispose pas d'une analyse qui lui permette de s'organiser et de lutter : il se cantonne dans la mystique, le mépris, la critique systématique et le refus total.

le second dispose effectivement d'une analyse qui est un moteur pour son action, mais cette analyse ne correspond pas aux motivations réelles; elle mêle la "jouissance" et la "lutte des classes", pour trouver une base d'action solide, efficace, "scientifique" qui soit également une solution possible à leurs problèmes réels. La forme d'action (la lutte des classes) est inadéquate de fait au but (la jouissance). De ce fait, leur action est forcément condamnée à l'échec. Affirmant que la jouissance est leur but, ils n'en gardent pas moins les formes traditionnelles de l'analyse dialectique comme fondements de leur action.

Le vocabulaire même de Marx a donc été employé pour étayer une critique qui de fait n'avait plus rien de marxiste. Cela peut être vrai même pour les organisations les plus proches de l'"idéologie" de Marx; l'exemple du terme "aliénation" est très significatif à cet égard. "Aliénation" est un terme qui n'est que rarement employé par Marx, hors de ses oeuvres de jeunesse, et encore ne l'emploie-t-il que "pour se faire comprendre des philosophes". De plus, il a un sens bien précis : "perte de soi" dans l'objet, alors même que l'objet est produit par l'homme. Or, le terme "aliénation" est employé maintenant pour caractériser plusieurs aspects de la vie moderne : vie en grands ensembles, etc, qui ne sont pas directement liés au Travail. Par exemple, on peut très bien habiter un grand ensemble, être donc "aliéné", sans aliéner sa force de travail. Le mot a donc acquis un sens beaucoup plus large qu'à l'origine. Le fait que l'on ait, inconsciemment, éprouvé le besoin d'élargir le champ d'application d'un mot qui chez Marx avait un sens limité et précis semble indiquer que le champ primitif de l'analyse

marxiste se révèle dans la pratique trop étroit. Le constant élargissement de fait de la critique de la société n'a pas été accompagné d'un changement dans la terminologie; ce qui entraîne des confusions parce que ce sont toujours les mêmes mots qui sont employés, mais sans plus avoir le même sens; il y a dans le langage employé référence implicite aux thèses de Marx, alors même que le sens des mots pour ceux qui les emploient est peut-être en complète contradiction avec la pensée de Marx. Les expressions "capitalisme", "lutte des classes", "aliénation", etc, n'ont plus du tout le sens que leur donne, de manière très précise, la théorie marxiste.

Il est indispensable de cerner le champ de l'analyse marxiste pour poser clairement les différences entre notre situation objective et l'analyse de Marx sur sa situation objective, ce qui suppose également une critique de l'analyse de même de Marx sur sa propre situation objective à partir des enseignements que nous pouvons tirer de notre propre situation.

B) L'IDEOLOGIE ALLEMANDE

§1) Analyse du texte

Le moment où Marx cerne, clôt le champ de son analyse, de manière définitive, est celui de l'Idéologie Allemande, et plus précisément celui des Thèses sur Feuerbach. C'est en analysant ces thèses que nous pouvons comprendre en quoi le champ de l'analyse marxiste se révèle trop étroit pour expliquer notre situation objective.

La première idée de ce texte est la suivante : le monde sensible doit être saisi en tant qu'"activité humaine concrète, en tant que pratique, de façon non subjective" (1). Il y a donc pour Marx une activité humaine concrète, objective et générale; la seconde idée du texte nous permet de dégager ce qui est l'"essence" de cette pratique. "L'essence de l'homme n'est pas une abstraction inhérente à l'individu isolé. Dans la réalité, elle est l'ensemble des rapports sociaux." (2)

D'où suit : "Toute vie sociale est essentiellement pratique." (3)

Marx considère donc l'homme en tant que rapport social. Pour lui, il ne peut par définition y avoir de pratique a-sociale. C'est pourquoi, le rapport social étant l'"essence" de l'homme, c'est par la transformation du rapport social que l'homme peut être changé; et le rapport social se transforme lui-même "objectivement", "il faut comprendre la base temporelle dans sa contradiction pour la révolutionner ensuite pratiquement en supprimant la contradiction." (4)

La "pratique" de l'homme est donc liée à la compréhension des contradictions dans la base temporelle, qui sont en dernière analyse des contradictions dans les rapports sociaux, donc dans l'"essence" de l'homme lui-même.

Donc, la contradiction n'est pas vécue pratiquement entre l'homme et la société; elle est vécue comme contradiction dans l'essence même de l'individu, qui est le rapport social; la théorie et la pratique révolutionnaires résolvent cette contradiction en modifiant, dépassant, le système des rapports sociaux existants.

Pour que cette démonstration soit logique, il faut encore que soit prouvé que le changement peut se développer à l'intérieur même des rapports sociaux, donc qu'une analyse objective du système permet son dépassement, le changement dans l'"essence" de l'homme ne pouvant s'effectuer que dans le changement du système social.

Note 1 : Idéologie Allemande, Paris, Editions Sociales, 1968, p. 137

(2) : op. cit., p.140

(3) : idem, p. 141

(4) : idem, p. 139

- 2 -

Les rapports sociaux ont pour Marx leur propre dynamique latente; l'homme, dont l'essence même est contenue dans le rapport social, n'est que l'interprète des rapports sociaux qui le dépassent; il peut prendre conscience des contradictions dans sa propre essence, donc des contradictions dans les rapports sociaux, et révolutionner théoriquement et pratiquement ces rapports sociaux pour résoudre et dépasser ces contradictions.

Toute l'oeuvre postérieure de Marx consistera précisément à analyser les contradictions à l'intérieur du champ social, pour permettre de mieux les dépasser. Par l'analyse de ces contradictions, permettant leur dépassement, Marx espère provoquer un changement dans l'"essence" de l'homme, qui est le rapport social.

L'essence de l'homme étant le rapport social, il ne peut y avoir d'opposition irréductible entre l'"homme" et la société. L'homme, déchiré dans les contradictions de son essence, oriente sa pratique en vue de chager les rapports sociaux et de résoudre les contradictions "objectives" qui sont la source de ses contradictions subjectives, agissant donc toujours à l'intérieur du champ social. Il ne s'oppose donc pas au système en tant qu'homme subjectif, mais en tant qu'homme social objectif ayant pris conscience des contradictions inhérentes aux rapports sociaux, et pensant résoudre ses propres problèmes par la résolution des problèmes sociaux. La contradiction n'existe pas entre l'"homme" et un système social, mais dans le système social lui-même; la résolution de la contradiction passe par la prise de conscience par l'homme du fait qu'il est entièrement un être social.

La logique du raisonnement de Marx repose sur ce présupposé : tout l'objectif est social. Si tout l'objectif ne rentre pas dans le champ du social, des rapports sociaux, alors il n'est pas juste de dire que l'"essence" de l'homme est le rapport social, si tout l'objectif n'est pas social, alors il est possible que des contradictions apparaissent entre l'"homme" objectif et l'organisation sociale elle-même, et que ces contradictions soient à même de changer cette organisation sociale, non plus par le biais d'une "prise de conscience" de ses contradictions internes, mais par la tentative d'une résolution d'une contradiction fondamentale entre l'homme objectif et l'organisation sociale. Dans ces conditions, la société n'est plus dynamique en soi, par le simple jeu de ses contradictions internes; ce n'est plus la résolution de ses contradictions internes qui peut changer l'essence de l'homme, mais c'est l'homme qui change la société avec laquelle il se trouve en conflit irréductible.

La X° et la XI° Thèses sur Feuerbach sont pleines d'enseignement à ce sujet :

X° : "... Le point de vue du nouveau matérialisme, c'est la société humaine, ou l'humanité socialisée" (1)

XI° : "Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières, ce qui importe, c'est de le transformer." (2)

(1) et (2) : op. cit. , p. 142

La XI^e Thèse est irréfutable, évidente presque. Ce qui importe est effectivement la transformation du monde. Mais quel est le moyen de la transformation du monde ? Affirmer la nécessité de la transformation en posant que cette transformation est nécessairement une transformation des rapports sociaux, et que ces rapports sociaux se transforment par le dépassement de leurs contradictions internes, n'est-ce pas déjà empêcher toute transformation radicale ? La transformation des rapports sociaux ne peut-elle provenir du rapport de l'homme à la société, aux institutions culturelles ? N'est ce pas partir d'un a priori philosophique que d'affirmer que le point de vue du "nouveau matérialisme" est celui de l'humanité "socialisée" ? Certes, à l'époque de Marx, c'était un grand progrès que d'affirmer que l'homme est un être objectif, réel; mais une analyse plus profonde aurait sans doute permis de déceler que son objectivité n'est pas réductible à une objectivité "sociale", mais qu'elle est une objectivité plus fondamentale, plus profonde, objectivité qui peut se trouver en contradiction avec l'"humanité socialisée", apparaissant alors comme du domaine des idéologies.

§2) L'Humain et le Social

Il nous faut expliquer pourquoi et comment Marx a pu restreindre le champ de sa pensée, à l'origine très étendu, aux seuls rapports sociaux. Le projet primitif de tout révolutionnaire est le bonheur de l'homme. A son époque, effectivement, le bonheur de l'homme était conditionné entièrement par un changement des rapports sociaux; il est donc logique que Marx ait centré son étude sur ces rapports et sur leur perspective de changement.

Nous allons voir comment il est passé de l'"homme générique" à l'"homme social". Nous pourrions, par l'analyse du cheminement de la pensée de Marx, déterminer pourquoi il a restreint son projet de départ, général et abstrait (libérer l'homme) pour faire une analyse précise, totalisante, des rapports sociaux et plus précisément encore des rapports économiques.

Ce qu'il nous faudra bien voir, c'est que l'analyse des rapports socio-économiques est dans l'oeuvre de Marx la conséquence directe du projet initial : libérer l'homme; et ce dont il nous faut prendre conscience, c'est que l'analyse cherche les moyens d'adapter la situation concrète au projet initial; l'élément déterminant dans l'analyse elle-même est donc le projet initial. L'analyse ne vaut que dans une situation concrète très particulière, celle de l'Europe de la fin du XIX^e, et prend son sens par rapport à cette situation concrète. De fait, s'en tenir à l'analyse marxiste quand la situation a évolué revient pratiquement à renier le projet initial : la libération.

Le texte de Marx dont nous analyserons l'évolution est l'Ebauche d'une Critique de l'Economie Politique, des Manuscrits de 1844. On sait que ces textes ont été utilisés maintes fois pour fonder un "humanisme marxiste"; le retour de certains penseurs marxistes à ces textes "dépasseés" selon Marx lui-même

semble indiquer que le dépassement par Marx de son ancienne vision philosophique n'a pas été intégral; certains penseurs marxistes sont donc revenus aux premiers écrits de Marx pour tenter de compléter la théorie marxiste par des textes qui, certes, sont de Marx lui-même, mais qu'il a réfutés ainsi que toute pensée ayant une approche de type "philosophique".

C) EBAUCHE D'UNE CRITIQUE DE L'ECONOMIE POLITIQUE

Dans le texte étudié, Marx développe ses conceptions générales sur l'homme, le Travail, la Nature. Le texte se compose lui-même de plusieurs fragments manuscrits, sans lien les uns avec les autres. Chaque fragment manuscrit est donc un tout qui ne peut être étudié dans son rapport avec les autres textes.

Dans la mesure où ces textes développent des aspects fondamentaux de la théorie marxiste, et en particulier le rôle essentiel du travail comme activité pratique sociale de l'homme, et les mettent en relation avec une philosophie globale de l'homme, on peut analyser dans ces textes comment Marx a été amené à restreindre le champ de son analyse au travail social et aux rapports sociaux, considérés comme "essentiels".

§1) Essence humaine et rapports sociaux

Dans un premier texte, Marx analyse le travail aliéné. On y trouve déjà les idées fondamentales du *Capital*, quoiqu'elles ne soient pas fondées sur une analyse critique scientifique de la marchandise et la démonstration de l'existence de la "Plus-Value" : "Le produit du Travail vient s'opposer au Travail comme être étranger, comme une puissance indépendante du producteur." (1). Cette constatation, intuitive encore dans ce premier texte, sera reprise constamment par Marx au cours de son analyse ultérieure du *Capital*, après l'analyse de "La Plus-Value et le *Capital*" (Livre I, Chapitre XXIV).

Marx développera donc au cours de son oeuvre des pensées intuitives sur le Travail qui apparaissent déjà dans les Manuscrits de 44. Dans ces textes, il analysera également les rapports du Travail et de l'Homme; c'est dans les textes de jeunesse de Marx que l'on peut reconnaître pourquoi il a ensuite centré le champ de son analyse dans le domaine de l'Economie Politique, et la philosophie implicite qui sous-tend son analyse de la production et de la reproduction, tout comme une philosophie implicite, celle de l'individualisme "rationnel" bourgeois, sous-tend l'analyse des économistes "classiques". Comme l'affirme Marx lui-même : "La manière de poser le problème implique déjà sa solution."

Les textes étudiés ici ont encore une optique "philosophique"; ils se veulent explication totale de l'homme. Comme Marx y met déjà l'accent sur le phénomène du Travail qui sera

Note (1) : *Ebauche d'une Critique de l'Economie Politique*, Paris Gallimard 1968 (coll. Pléiade), p. 50.

le point d'intérêt central de toute son oeuvre économique, on peut y déceler comment l'ensemble du phénomène "homme" a pu se résoudre dans le Travail et les rapports sociaux.

Nous pourrions voir se dessiner peu à peu la philosophie implicite de Marx au cours de ses développements :

"L'activité de l'ouvrier n'est pas son activité propre; elle appartient à un autre, elle est déperdition de soi-même.

"On en vient donc à ce résultat que l'homme (l'ouvrier) n'a de spontanéité que dans ses fonctions animales : le manger, le boire, et la procréation, peut-être encore dans l'habitat, la parure, etc; et que, dans ses fonctions humaines, il ne se sent plus qu'animalité : ce qui est animal devient humain, et ce qui est humain devient animal.

"Sans doute, manger, boire, procréer, etc, sont aussi des fonctions authentiquement humaines. Toutefois, séparées de l'ensemble des activités humaines, érigées en fins dernières et exclusives, ce ne sont plus que des fonctions animales." (1)

Est donc considérée comme activité "humaine" l'activité pratique de Production, le Travail. Ce qui peut sembler curieux, c'est que précisément ce sont les activités "humaines" qui deviennent "animales", et vice versa. La critique de Marx est donc typiquement dialectique, hégélienne même. L'objet ne correspond pas au concept, l'animal paraît humain, et vice versa. On peut faire aisément le rapprochement avec la formulation de Hegel : "L'Idee est le Concept adéquat, le Vrai objectif, ou le Vrai comme tel. Lorsqu'une chose est vraie, elle l'est par son Idee, ou encore elle n'est vraie que pour autant qu'elle est Idee." (Wissenschaft des Logik, L. III, Sect. III)

Ainsi chez Marx, le réel observable ne correspond pas au réel "réel". On peut noter que cette attitude est elle-même idéaliste, au sens même où Marx entendait combattre l'idéalisme. Ne peut-on admettre que l'"animalité" apparente des activités "humaines" de production est bien le fondement même de l'humanité, que l'humanité est en elle-même "inhumaine", et que seules les fonctions dites "animales" sont authentiquement, profondément humaines, c'est à dire hors de l'inhumanité de la "condition humaine" ? Pourquoi ces "fonctions animales" devraient-elles pour devenir "authentiquement humaines" être reliées à d'autres activités définies a priori comme "humaines", alors même que Marx est obligé de constater que ces activités ne sont plus qu'"animalité" ? Ne fallait-il pas plutôt remettre en cause l'idée reçue a priori d'une "humanité" de l'activité "humaine", si on considère que cette activité "humaine" est précisément celle qui, par la production d'objets et d'un continuum espace temps humains, tend à annihiler la spontanéité de l'être complexe "Homme", en lui imposant un univers codifié, une organisation sociale "humaine", des goûts et des besoins sociaux "humains", etc; la production de l'"Humain" par l'homme tend à annihiler la spontanéité de l'homme au profit de cette production même.

(1) : op. cit. , p. 61

On verra dans un prochain texte comment Marx estime que le "renversement" des rapports de production, la "production de l'homme par l'homme" est le but ultime, l'"ultima ratio" de l'organisation sociale; or dans l'exploitation de l'ouvrier par le capitaliste cette "production de l'homme par l'homme" existe déjà à l'état latent; elle apparaît de plus en plus dans la société réifiée moderne, et on peut se demander si la production de l'homme par l'homme est une solution réelle aux problèmes humains, dans la mesure où elle réifie tous les rapports et toutes les activités humaines.

D'après Marx, l'homme a "une activité vitale consciente". C'est seulement pour cela que son activité est activité "libre". Le travail aliéné renverse ce rapport, si bien que l'homme, parce qu'il est un être conscient, fait de son activité vitale, de son essence, un simple moyen de subsistance."

"L'objet du Travail est la réalisation de la vie générique de l'homme."

"L'homme produit alors même qu'il est libéré du besoin physique et il ne produit vraiment que lorsqu'il en est libéré."

Mais quelle est la motivation du Travail, de l'activité humaine ? Est ce "réaliser la vie générique de l'homme" ou y a-t-il des causes plus profondes au travail, l'activité humaine ? N'est-il pas paradoxal d'affirmer que l'homme ne produit vraiment que lorsqu'il est libéré du besoin, ou alors faut-il admettre que les producteurs réels ne sont pas les ouvriers obligés de travailler, mais ceux qui peuvent produire en dilettantes ? Ou alors la production vraie est elle irréductible à la production d'objets matériels ?

Il semble que Marx ne critique que le Travail "aliéné", mais valorise le "Travail" et l'"activité humaine" qui sont, selon les principes de la dialectique, la "vérité" du Travail aliéné. Mais il est évident qu'en dehors d'un univers mythique (celui des "primitifs" tels que Marx les imaginait) le Travail non aliéné, l'activité humaine "libre" n'existent pas. D'où l'ambiguïté de sa critique, que Marx résoudra d'ailleurs dans le texte cité p. 20 (Le Capital, T. III) : " Le règne de la Liberté commence seulement à partir du moment où cesse le travail dicté par la nécessité et les fins extérieures". Cette affirmation, des plus nettes, est aussi l'une des plus tardives de Marx. Elle se heurte évidemment au problème : où s'arrêtent les besoins, où s'arrêtent les "fins extérieures" ? Question non résolue, puisque celles ci restent non définies. Marx ne précise pas quel est le dépassement possible du travail aliéné, et comment il pourrait se transformer en travail "libre".

Sans doute la possibilité du dépassement est-elle contenue dans les oeuvres antérieures aux "Thèses sur Feuerbach", puisque toute l'analyse de la pratique sociale ayant suivi ces Thèses part du présupposé que les rapports sociaux, c'est à dire l'essence concrète de l'homme, portent en eux-mêmes la solution du problème de l'"aliénation" du Travail et de l'activité humaine,

par la destruction de l'appropriation privative des produits de cette activité par une classe sociale déterminée. Dans les premiers textes de Marx, l'"essence de l'homme" n'est pas encore réductible aux rapports sociaux; on peut donc y trouver des indications qui nous éclaireront sur le sens à donner à une critique de l'ensemble de l'oeuvre de Marx.

§2) Rapports sociaux et rapports sexuels

Un second texte peut nous éclairer sur le sens de cette réduction de l'"homme" aux "rapports sociaux". A quelques pages d'intervalle, deux citations rapprochées ont une résonnance singulièrement commune :

" Le rapport immédiat, naturel, nécessaire de l'homme à l'homme est le rapport de l'homme à la femme. Dans le rapport naturel des sexes, le rapport de l'homme à la nature est immédiatement son rapport à l'homme; de même, celui-ci est son rapport immédiat à la nature, sa propre vocation naturelle. Il est la manifestation sensible, la démonstration concrète du degré jusqu'où l'essence humaine est devenue la nature, ou celle-ci l'essence de celle là...

... Ce rapport révèle aussi dans quelle mesure ~~XXXXXXXXXXXX~~ le besoin de l'homme est devenu un besoin humain, donc dans quelle mesure l'autre en tant que tel lui est devenu un besoin, dans quelle mesure son existence la plus individuelle est en même temps celle d'un être social." (1)

et, quelques lignes plus loin :

"L'essence humaine de la nature n'existe d'abord que pour l'homme social; car c'est là seulement que la nature est pour lui un lien avec l'homme, c'est là qu'il vit pour l'autre et l'autre pour lui, c'est là qu'elle est le fondement de sa propre existence humaine et l'élément vital de l'humaine réalité. C'est là seulement que sa vie naturelle est sa vie humaine, que la nature est devenue pour lui humaine. La société est l'unité essentielle et parfaite de l'homme avec la nature, la vraie résurrection de la nature, le naturalisme accompli de l'homme et l'humanisme accompli de la nature." (2)

Ainsi, le rapport direct de l'homme à la nature et à l'homme s'exprime de deux manières : rapport de l'homme à la femme et rapport de l'homme aux hommes en général dans la société. Il apparaît que si une phrase telle que : "dans le rapport naturel des sexes, le rapport de l'homme à la nature est immédiatement son rapport à l'homme" est indiscutable, l'affirmation que "La société est l'unité essentielle et parfaite de l'homme avec la nature" peut prêter à discussion, et ce d'autant plus qu'on peut arguer du fait que l'ensemble des rapports homme-femme, par leur socialisation même, ont été réprimés et ne sont

(1) : Manuscrits de 44, "Communisme et Propriété", Ed. Pléiade T. II, P. 78, Paris Gallimard 1968.

(2) : idem, p.81

plus à même de réaliser cette unité de l'homme et de la nature dont parle Marx. En effet le rapport homme-femme, en tant que rapport social, est un rapport faussé; il n'est plus directement un rapport à la "nature". C'est peut-être même dans le rapport entre l'homme et la femme qu'on peut le mieux sentir à quel point la nature nous est devenue étrangère, et combien nous sommes conditionnés par le poids de la culture.

De même les rapports sociaux, qui devraient être des liens entre les hommes, tendent à n'être que des rapports entre des entités réifiées, socialisées à un point tel que l'homme n'existe plus, mais a été remplacé par l'homme social; or les rapports entre hommes sociaux, créés par l'évolution même de cette société, semblent n'être que les rapports créés pour les besoins du fonctionnement de la machine sociale, et non des rapports entre hommes matériels, qui ne seraient "sociaux" que par l'agrégation de l'ensemble des rapports matériels des hommes entre eux. Le rapport des hommes entre eux, pour être réel, doit être fondé sur une base matérielle; le rapport des hommes socialisés, ayant plus pour but de perpétuer la société que d'assurer la communication réelle des hommes entre eux, est un rapport immatériel.

Plusieurs exemples peuvent éclaircir ces affirmations : le rapport des hommes sociaux entre eux s'exprime principalement dans la communication de masse, dans les relations de travail, dans les "loisirs" même; tous les rapports des hommes sociaux entre eux sont "socialement orientés" : tout en maintenant la cohérence du groupe social, ils restreignent les rapports des hommes entre eux à des rapports sociaux; or la société n'a pas de finalité proprement humaine; son organisation est principalement celle de sa cohérence et de sa conservation. Les buts humains ne peuvent être trouvés que dans l'homme lui-même, l'homme matériel, et non dans l'organisation de la cohérence du groupe.

De même, de manière très frappante, le rapport de l'homme à la femme ne peut plus être un rapport profond, humain, que s'il n'est plus un rapport "socialisé", que s'il retrouve le réel, le concret, à travers le masque des conventions sociales.

La socialisation dénature le rapport entre l'homme et la femme, rapport fondamentalement biologique, perçu de manière sensible; elle en fait un rapport abstrait, idéalisé, normatif; de là découle la psychanalyse. La socialisation de l'homme est essentiellement l'intériorisation du système répressif.

Marx, dans ce texte, restreint déjà l'homme à l'homme social; mais on peut observer le caractère assez idéologique, "religieux", du passage du rapport homme-femme comme rapport à la Nature à la considération de ce rapport comme rapport social, le rapport social lui-même étant considéré comme rapport à la Nature. L'adéquation parfaite entre "société" et "rapport à la Nature" posé par Marx empêche la prise de conscience de l'existence de problèmes humains "naturels", matériels, qui ne peuvent être résolus dans la sphère sociale que si on les considère d'abord comme phénomènes naturels pour tenter la résolution dans la sphère sociale. Nous paraphraserons Marx quand il affirme que "la famille terrestre est le secret de la famille céleste",

et que la pratique dans cette famille terrestre résoudra le problème de la famille céleste : le besoin sexuel est le secret de la famille sociale; la résolution du problème social des rapports familiaux n'est possible que par une théorie des fondements matériels des rapports sociaux et leur changement pratique. Tout comme la résolution des problèmes de la philosophie passe par la résolution des problèmes sociaux, la résolution des problèmes sociaux passe par la résolution des problèmes matériels, sexuels des hommes. Le changement, la révolution de l'organisation sociale ne changent pas plus profondément la situation matérielle de l'homme qu'une révolution dans la philosophie, tant que ce changement social n'est pas lui-même fondé sur la volonté de satisfaire les besoins réels, matériels de l'homme. Un changement social qui n'est pas fondé sur une théorie des besoins réels, matériels de l'homme, mais s'induit de lui-même tout comme la philosophie a l'illusion de se changer par elle-même, n'a aucune chance de transformer la vie réelle de l'homme; tout au plus en changera-t-il l'expression sociale, le vernis, l'apparence idéologique; il développera une nouvelle manière pour l'homme d'accepter et de rationaliser sa condition.

§3) Essence religieuse, essence humaine et rapports sociaux

Revenons aux Thèses sur Feuerbach. La thèse IV affirme :

"Feuerbach résout l'essence religieuse en l'essence humaine. Mais l'essence de l'homme n'est pas une abstraction inhérente à l'individu isolé. Dans sa réalité, elle est l'ensemble des rapports sociaux (das Ensemble des gesellschaftlichen Verhältnisse)." (1)

On peut remarquer

1) que le rapport social est lui-même, par rapport à l'homme matériel, une abstraction

2) que si Feuerbach n'a résolu aucun problème en parlant d'essence "humaine", c'est parce qu'il en a fait une abstraction. Cependant, dans chaque individu isolé existent des fondements instinctuels réels, matériels, et généraux. Ces fondements matériels sont dans leur réalité l'essence humaine, beaucoup plus généraux et plus fondamentaux que les rapports sociaux contingents.

3) que si la perception, le mode de vie, la pratique sont socialement déterminés, leur origine et leur finalité sont cependant à un niveau beaucoup plus élémentaire que le niveau social : elles sont dans l'homme même. La société n'est qu'une médiation entre le besoin réel de l'homme et sa satisfaction. Considérer la société comme la finalité et le fondement de l'homme, accepter que les besoins et leur mode de satisfaction soient sociaux, c'est accepter un nouveau "fétiche", c'est nier l'existence de besoins instinctuels et leur origine "bestiale",

(1) : Op. cit., p. 140

c'est refuser de prendre en considération le besoin physiologique de l'homme pour ne considérer que son apparence sociale.

Marx écrit dans la Thèse IX : "Toute vie sociale est essentiellement pratique. Tous les mystères qui détournent la théorie vers le mystérieux trouvent leur solution rationnelle dans la praxis humaine et dans la compréhension de cette praxis." (1)

La formulation française n'implique pas la relation biunivoque qui existe dans la formulation originale : "Alles gesellschaftliche Leben ist wesentlich praktisch." Ce qui signifie à la lettre que toute la vie sociale est la pratique, donc que la Praxis est sociale. Cette affirmation n'implique cependant pas que la finalité de cette pratique soit la société elle-même; sinon la pratique sociale ne déboucherait que sur la société tout comme la pratique philosophique débouche sur la philosophie. Marx semble avoir répondu de manière assez floue, dans la thèse X : "Le point de vue de l'ancien matérialisme est la société "bourgeoise". Le point de vue du nouveau matérialisme, c'est la société humaine, ou l'humanité socialisée." (2)

La finalité de la pratique sociale est donc en dernière analyse l'homme. Mais les fondements réels de cette société humaine ne sont pas précisés. L'humanité est socialisée, dans la société bourgeoise comme dans toute autre. Le point de vue de la "société humaine", restant un point de vue social, ne peut résoudre les problèmes fondamentaux humains. D'où la XI^e thèse peut prendre tout son sens révolutionnaire réel : "Les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde de différentes manières; ce qui importe, c'est de le transformer." (3)

La transformation du monde n'est possible que si elle s'appuie sur des bases réelles, matérielles; la pratique sociale n'est que le moyen nécessaire d'une libération de l'homme, elle n'est pas le but lui-même; le but doit être trouvé dans l'homme concret, matériel, dans ses relations avec des objets concrets, matériels; la "transformation" du monde existe indépendamment du penseur; la théorie peut définir des buts concrets pour cette pratique. La pratique sociale est le moyen de parvenir à des buts humains, elle ne constitue pas l'"humanité" de l'homme par rapport à sa "bestialité" originelle.

(1) , (2) et (3) : op. cit. , p. 142

CHAPITRE II : LE CORPS ET LE MATERIALISME DIALECTIQUE

A) LE SEXUEL, FONDEMENT D'UNE THEORIE MATERIALISTE

§ 1) Sexualité et Répression : l'oeuvre de Wilhelm Reich

Les analyses matérialistes de l'homme sont très peu nombreuses. Après Darwin, qui ne s'est pas penché spécifiquement sur l'homme, mais dont la théorie de l'évolution a certainement eu une grande influence sur les théories de l'évolution sociale et humaine, seul Wilhelm Reich a tenté une analyse matérialiste de l'homme, dépassant la théorie psychanalytique de Freud pour retrouver la source biologique fondamentale explicative des comportements humains. Freud expliquait l'homme et la civilisation par une théorie des "pulsions" abstraites; Reich les explique concrètement par la structure biologique de l'homme; il définit les besoins authentiquement humains, naturels; plus qu'un vague "plaisir", l'homme recherche, a besoin biologiquement de l'orgasme qui seul est à même de décharger un trop plein d'énergie. Nous sommes en présence d'une théorie scientifique, concrète, rationnelle, et Reich arrive dans ses expériences à des résultats concrets : le besoin d'orgasme est inhérent à tout homme; plus, l'orgasme est le seul plaisir total de l'homme. (1)

Cette constatation est d'une importance capitale pour toute théorie du changement social. Que dire en effet d'une théorie qui verrait dans la pratique sociale à la fois le ~~seul~~ ~~seul~~ moyen et le but, qui ne définirait pas de buts précis en fonction des possibilités réelles de plaisir de l'être humain ? Que la pratique sociale soit le moyen de la libération de l'homme, c'est certain. Encore faut-il que cette pratique s'attaque aux sources mêmes de l'aliénation humaine : l'aliénation de l'énergie érotique naturelle au profit de la production sociale. Il semble que le dépassement de la propriété privée, qui est la clé du dépassement social, ne puisse être effectif que si la propriété privée n'est plus nécessaire; la propriété privée ne peut cesser d'être nécessaire qu'à partir du moment où les besoins sociaux peuvent être tous satisfaits, à partir du moment où on dépasse le "règne de la nécessité"; or la société crée sans cesse de nouveaux besoins sociaux qui perpétuent le système de production sociale, elle ne survit que par cette création. Dépasser la propriété privée signifie donc dépasser le système des besoins sociaux; or ces besoins sociaux sont précisément des besoins de compensation à la frustration des besoins réels de l'homme; permettre à l'homme de retrouver ses besoins réels est dépasser le système des besoins sociaux, c'est lui permettre de dépasser la propriété privée. En reprenant les termes classiques de "valeur d'échange" et de "valeur d'usage", le contact érotique est celui qui a la plus grande valeur d'usage; et c'est pourtant celui qui est le plus réprimé dans la civilisation.

(1) : La fonction de l'orgasme, Paris, L'Arche, 1952

Cette répression est-elle inhérente à toute forme de société ? Il ne semble pas qu'elle prenne partout des formes aussi violentes que dans la société occidentale. Dépasser la répression n'est donc pas entièrement une proposition abstraite, vide de tout sens pratique.

Beaucoup d'anthropologues ont étudié des sociétés et ont constaté qu'elles étaient beaucoup moins répressives que la nôtre. J'en prendrai pour exemple la célèbre étude de Malinowski sur "Sexualité et Répression dans les Sociétés Primitives". (1) Malinowski étudie une société du Pacifique, les Trobriandais, qui ignore toute répression sexuelle hors du clan d'appartenance des hommes et des femmes. Son étude démontre que les possibilités de bonheur de l'homme dans une telle société sont beaucoup plus grandes que dans les sociétés plus répressives, telles que les sociétés occidentales. Ses définitions de l'instinct et de la Culture peuvent nous éclairer. Pour lui, l'Instinct est "un mode de comportement fixé, associé à certains mécanismes anatomiques, répondant à des besoins organiques, et se manifestant d'une façon uniforme chez tous les représentants de l'espèce", tandis que la culture est ambivalente : elle réprime l'instinct et encourage au changement, à l'activité sociale. "Quelle que soit la forme de coopération organisée qu'on envisage, on constate, après un bref examen, qu'elle repose sur des artifices culturels et est régie par des normes conventionnelles."

Ainsi, l'instinct semble avoir un caractère statique, immuable, tandis que les formes de la coopération, la culture, sont essentiellement changeantes. Le changement dans la sphère culturelle, s'il se veut libération de l'homme, ne peut donc pas être fondé sur la seule analyse des normes conventionnelles déjà existantes, mais doit viser à satisfaire le mieux possible les instincts fondamentaux, réels de l'homme. La définition de Malinowski exclut les instincts "grégaire", etc, qui n'ont pas de base concrète; toute organisation sociale est le fruit de la nécessité et de la "convention". La "convention" sociale est sans doute déterminée, mais elle est déterminée en dehors d'elle-même; un bouleversement culturel radical doit changer la société non pas en fonction d'elle-même, pour mieux organiser, par d'autres conventions, le système de production, mais en fonction des satisfactions instinctuelles possibles. Il est probable que l'organisation sociale ait été créée pour permettre une satisfaction instinctuelle compatible avec les besoins de la société. (cf l'échange des femmes selon Lévi-Strauss). Il est nécessaire de revenir aux fondements mêmes de toute société, actuellement masqués par un envahissement incessant des artifices culturels. L'artifice culturel a pris une valeur en soi, mais une valeur d'échange uniquement; la société fondée sur l'échange a complètement oublié la jouissance résultant de l'usage des facultés concrètes.

(1) : Malinowski, Sexualité et répression dans les sociétés primitives, Paris, Petite Bibliothèque Payot

92) Le dépassement du "matérialisme dialectique" classique

Le problème ainsi posé est celui de savoir, de déterminer quelle est la place de l'homme dans le monde, et quelle est la pratique sociale qui peut permettre à l'homme de dépasser le plus consciemment son état présent, compte tenu des connaissances nouvellement acquises. Plus précisément, il s'agit en dernière analyse de replacer l'homme dans le cadre du cosmos même. L'analyse marxiste, se plaçant dans le même champ que l'analyse de Darwin, envisageait l'évolution de l'homme, "toolmaker animal", dans le cadre de l'humanité et du monde; le prolétariat est international, le dépassement du capitalisme par le communisme ne se conçoit primitivement qu'à l'échelle mondiale. Le champ d'analyse que recouvre de fait toute théorie visant à expliquer l'homme est un champ d'analyse "cosmique"; la connaissance de l'homme s'étend à l'"infiniment" grand et l'"infiniment" petit. La théorie de la pratique sociale doit nécessairement tenir compte de cette évolution de la science; il s'agit là d'une des affirmations les plus nettes d'Engels : "La forme du matérialisme dialectique doit inévitablement changer avec toute découverte faisant date dans le domaine des Sciences Naturelles." (1)

La place de l'homme est de plus en plus située non plus seulement par rapport à l'ensemble du vivant (théorie darwinienne), mais par rapport à l'ensemble de la Matière; on découvre en effet des "seuils" entre les phénomènes ondulatoires, la matière "inerte", le vivant et l'homme; dans l'état actuel de la science, en rester à une analyse qui considère l'homme comme "vertébré dans lequel la Nature arrive à la conscience d'elle-même"(2) est assurément insuffisant. En effet une analyse ne vaut que pour un temps limité; l'état de la connaissance n'est pas indépendant des formes de la vie sociale; vouloir agir sur la vie sociale sans tenir compte des formes nouvellement acquises de la connaissance, formes qui sont elles mêmes l'expression la plus abstraite de l'ensemble de la réalité humaine, c'est se condamner à une action sociale qui n'atteindra pas les problèmes les plus fondamentaux.

Le système féodal, c'est le moulin à vent, mais c'est aussi la pensée d'Aristote; le début de l'ère moderne, c'est surtout la révolution galiléenne, les grandes découvertes, liées aux premiers développements de la bourgeoisie et des manufactures; l'un est entièrement relié à l'autre. La pensée de Galilée n'est pas née des manufactures, ni les manufactures de la pensée de Galilée; il y a simplement interpénétration de la pensée et des réalisations sociales : l'attachement à l'expérience, la découverte des lois scientifiques permettront le développement d'une production industrielle des objets, la création de nouveaux objets qui seront produits pour permettre la réalisation de nouveaux bénéfices; ainsi la pensée et le système social sont entièrement interdépendants.

(1) et (2) : Engels, Dialectique de la nature

B) RECHERCHE DE LOIS D'EVOLUTION GENERALES

§1) La différenciation

Dans le passage du "Chaos" initial à l'homme, si long temps que l'"expansion" de l'Espace (rappelons que tous les corps, toutes les planètes et tous les systèmes connus tendent à s'éloigner de plus en plus rapidement les uns des autres et d'un point initial qui aurait contenu primitivement sous forme indifférenciée tous les corps connus) se constitue une différenciation de plus en plus fine des individus, des systèmes d'organisation constitués. Ceci rejoint d'ailleurs curieusement les intuitions de la plupart des religions anciennes (théorie de la Bindu chez les Hindouistes : différenciation de l'Un initial, Théorie du Chaos originel chez les Juifs, ainsi que chez beaucoup de primitifs : oeuf originel, etc). La biologie moderne nous apprend même que tous les animaux sont différenciés au niveau de leurs cellules; chaque cellule a un "bagage" hormonal qui la différencie de toutes les autres constituant un autre "individu". La différenciation au niveau des particularités génétiques est amplifiée chez les hommes par les différenciations dues aux contenus différents de la mémoire de chaque individu; cette "mémoire" différente, cette somme d'acquisitions différente entraîne des comportements différents pour tout individu humain, comportements "acquis", dans n'importe quelle situation.

Deux tendances fondamentales donc dans l'évolution : tendance à l'autonomie et à la différenciation des individus constitués. Une "cellule" vivante se différencie du l'"inorganique" en ce qu'elle est capable de se reproduire, à partir d'éléments donnés; elle est capable de reproduire sa structure, qui devient autonome, invariante. Les cellules vivantes se différencient et se spécialisent à l'extrême, sur le même modèle de base; de même les individus humains ont tendance à se spécialiser de plus en plus, tout en participant du même modèle général. La complexification elle-même est un support de la différenciation : c'est des structures chimiques les plus complexes que naît la vie, et c'est de la plus grande complexité animale, de l'animal le moins spécialisé, le plus universellement adaptable, que naît l'homme. Il semble donc qu'on puisse poser que dans l'homme même se produise un processus de différenciation; plus même, il est probable que ce processus de différenciation soit de plus en plus rapide. Il ne semble pas qu'il y ait des raisons quelconques pour que ce processus soit ou freiné, ou inversé. Nous verrons rapidement comment cette différenciation croissante s'accomplit au cours de l'Histoire; nous en tirerons la conclusion que cette différenciation est une loi générale et qu'en tant que telle, elle est explicative du présent et peut donner des moyens d'action pour l'avenir.

On peut adopter une infinité de conceptions de l'Histoire. On peut parler d'"élites", de "lutte des classes", de "succession de hasards", de "cross fertilization", de "dérive", etc. Bref, le fait historique, fait complexe puisque englobant

la totalité de la réalité humaine à un instant du Temps, est susceptible d'une foule d'interprétations ayant chacune une certaine vérité, mais dont aucune ne peut prétendre rendre compte de la totalité du réel, de tous les enchaînements des faits entre eux. Les seules lois qu'on puisse dégager en Histoire sont sans doute des lois d'une extrême généralité; par exemple la loi de la lutte des classes n'est valable (avec toutes les réserves de Marx et Engels quant au sens infrastructurel, non directement apparent, de cette loi) que pour une succession d'époques données; en gros pour la société occidentale jusqu'au XX^e siècle.

La seule loi qui semble s'appliquer à l'ensemble, la totalité de l'histoire connue est celle de la différenciation de plus en plus forte des hommes eux-mêmes. Cette différenciation joue à deux niveaux : elle reste une différenciation génétique, et nous avons vu qu'elle n'était pas en ce sens spécifique de l'espèce humaine; elle est aussi une différenciation sociale, de plus en plus poussée, qui interfère avec la différenciation génétique pour accentuer les différences existant dans la structure et le comportement des hommes.

§2) Les modèles généraux abstraits

Nous avons vu que ce qui différenciait l'homme de l'animal était la possibilité d'une mémorisation abstraite. C'est par cette mémorisation que tout homme est radicalement différent d'un autre; les éléments mémorisés par chacun sont toujours différents. L'organisation d'un groupe social est fonction de la mémoire collective des membres du groupe. Plus le groupe sera large, inclura des éléments différents, plus sa mémoire collective tendra à s'élargir, par apport de nouvelles techniques, de modes d'organisation, etc.

Dans les sociétés primitives, la mémoire des individus et du groupe est encore peu développée. Un type de comportement commun, un type de relations entre les membres du groupe tend à prédominer complètement : il s'agit là d'un modèle général de comportement, d'une distribution des rôles figée, non évolutive (ou très peu). Les qualités individuelles, les besoins, les désirs sont déterminés par un modèle unique qui n'est pas remis en cause. Les rôles sociaux sont peu différenciés; ils se réduisent à quelques rôles possibles : il n'y a pas de choix large possible. Le particulier tend à se conformer au général, à l'image sociale; la mémoire de chacun des individus ne comporte pas d'expériences très éloignées de celles que permet le modèle général.

Dans la société moderne, au contraire, les images sociales, la mémoire collective se sont considérablement développées et différenciées. La société moderne a hérité de toutes les mémoires collectives des sociétés qui l'ont précédée, le modèle général qu'elle propose devient donc de plus en plus général et abstrait, s'appliquant à des individus de plus en plus différenciés. Les qualités reconnues comme socialement nécessaires tendent à se différencier, à couvrir des champs de plus en plus larges. Les comportements se différencient à l'infini, selon les

milieux dans lesquels l'homme est appelé à évoluer; les codes sociaux non seulement changent d'un milieu à un autre, mais encore sont en perpétuel changement. Il y a un comportement adapté à chaque champ particulier du vécu social. Le système de références n'est plus aussi unifiant que dans une société primitive, dans laquelle chaque individu adhère au modèle global. Dans les sociétés modernes, les critères de la réussite deviennent de plus en plus abstraits ("gagner de l'argent"). Les rôles sociaux se différencient de plus en plus : chaque individu particulier peut et doit devenir de plus en plus spécialisé pour remplir son rôle social spécifique, de plus en plus spécialisé. Il est certain qu'il existe des régularités, des modèles généraux, mais il n'en reste pas moins que tous les groupes sociaux sont fortement différenciés.

La société globale, dont la mémoire collective tend à s'élargir de plus en plus, tend à adopter des modèles forcément de plus en plus abstraits. Tout modèle rattaché plus particulièrement à un groupe, ne satisfaisant que les intérêts d'un groupe, est forcément contesté; on tendra toujours à le remplacer par un modèle qui englobe une part plus importante des individus. Un système se caractérise par la valorisation d'un certain type de comportement reconnu par le groupe dominant et une grande partie des groupes dominés comme étant le comportement "social". Dans l'état de différenciation extrême de nos sociétés, ce modèle doit forcément devenir de plus en plus abstrait pour ne pas susciter d'antagonismes trop évidents; dans la mesure même où le modèle devient abstrait la marge d'autonomie de chaque individu, de chaque groupe social tend à s'étendre. Le groupe social lui-même tend à devenir de plus en plus abstrait; les hommes deviennent en fait si différents que leur accord n'est plus possible que sur des normes très générales. La manière de vivre le rêve, le travail, le loisir, la réflexion, la sexualité devient tellement particulière, individuelle, que des solutions collectives ne peuvent être apportées que si elles sont générales et abstraites. La manière dont les problèmes et leur solution seront vécus restera toujours dans nos sociétés individuelle. Qu'on se souvienne que certaines sociétés primitives ne connaissent pas le terme "Je", n'ont pas conscience du "Moi". Certaines sociétés très primitives parlent en "Nous", parlant de l'ensemble du groupe comme sujet de toutes les actions. Dans nos sociétés, le sujet est l'individu, la société, le groupe, est un ensemble de plus en plus abstrait. D'autre part, la formation de la mémoire individuelle est de moins en moins confiée à un groupe restreint (famille, groupe social); elle est assurée par un ensemble de relais de plus en plus large. La télévision permet de prendre contact avec l'ensemble du monde; les voyages sont facilités, les possibilités d'expérience élargies. Cette mémorisation de plus en plus importante, de plus en plus large, et jamais entièrement terminée, permet certainement à chaque individu de prendre mieux et plus profondément conscience de lui-même. Pour en donner un exemple simple, considérons le cas de la religion au Moyen Age et de nos jours. L'exclusion du groupe, le bûcher sanctionnaient la déviance par rapport au dogme. Aujourd'hui, les déviances sont plutôt "récupérées". Chaque individu choisit de plus en plus une activité en fonction de ses capacités propres, de sa personnalité propre.

C) LES MODELES GENERAUX ABSTRAITS : L'ARGENT ET LE PLAISIR

§1) Le modèle général bourgeois

Deux mouvements coexistent dans la société : l'expansion du groupe (élargissement de la société capitaliste à l'échelle mondiale) et la diversification extrême à l'intérieur du groupe lui-même. Il nous faut analyser comment ces deux mouvements sont compatibles, et comment les systèmes successifs résolvent le problème de l'évolution. Notons tout d'abord que l'élargissement et la diversification ne sont pas "a priori" incompatibles; l'un est même la condition de l'autre. Mais leurs interactions continuelles posent des problèmes divers qui peuvent être analysés en abordant l'un ou l'autre côté de la question. L'expansion du groupe appelle, nécessite une abstraction de plus en plus grande des modèles sociaux; l'homme sera défini de façon de plus en plus large. Dans la mesure où le modèle social n'est plus assez abstrait pour contenir l'ensemble des vécus individuels, il tend à être rejeté. La prise de conscience par des individus de l'insuffisance de l'abstraction du modèle social peut entraîner le remplacement de ce modèle.

Ce sont précisément les individus les plus différenciés, les plus évolués qui se réclameront d'un modèle général abstrait, valable pour l'ensemble des individus mais dont le besoin est d'abord ressenti par eux-même. Les individus dont la mémoire individuelle aura largement dépassé le stade reconnu par la communauté, auront dépassé le modèle social et paraîtront donc plus "individualistes" ou plus "asociaux" que les autres, tendent à remplacer l'ancien modèle social par un autre plus abstrait, plus général, rendant compte de l'ensemble du vécu qu'ils connaissent et proposant par là même un modèle social dans lequel ils peuvent se reconnaître. Les sociétés s'écroulent donc quand elles deviennent trop étriquées, ne laissant plus assez de champ libre à l'activité humaine.

Dans l'ensemble de l'Histoire, il apparaît que les sociétés sont de plus en plus différenciées et que ce sont les sociétés les plus différenciées qui réussissent. Il semble donc qu'il y ait là une nécessité historique dont il faut tenir compte. Marx voit que l'homme tend à dominer la Nature, et pouvait en déduire les lois de la lutte des classes, ainsi que sa nécessité pour l'évolution générale. Il faut aujourd'hui pour comprendre le problème le replacer dans une perspective beaucoup plus vaste. Il est évident que le passage des sociétés "capitalistes" au "socialisme" ne peut se faire que par la seule action du "prolétariat" : la plupart du temps, la révolution est ressentie comme nécessaire et possible d'abord par les intellectuels; ce sont eux qui assurent la réussite du mouvement, et ce parce que, disposant d'une conscience des problèmes beaucoup plus vaste, d'une plus grande "mémoire", ils ont beaucoup plus de chances de vaincre leurs adversaires. Une "classe" ne prend le pouvoir à une autre "classe" que si elle est capable d'assurer une plus grande abstraction des modèles sociaux.

Dans un domaine particulier, le domaine économique, cela peut s'exprimer par un conflit entre les forces productives et le mode de production. Mais le conflit n'est pas uniquement économique. Il peut revêtir d'autres formes. Mais, si on veut analyser en détail l'oeuvre de Marx, il semble qu'il ait surtout fait la théorie de la révolution économique, et effectivement exprimable en termes de conflit entre forces de production et mode de production. Et il a fait cette théorie à partir du modèle déjà existant : la Révolution Industrielle européenne, qui avait vu effectivement un groupe en remplacer un autre dans l'exercice du pouvoir pour des raisons économiques. L'économie n'existe pas de manière consciente dans la société féodale. Elle n'existe que pour quelques individus qui feront finalement sauter le système. C'est pourquoi la pensée de Marx n'a pu être appliquée pratiquement que par des pays n'ayant pas accompli entièrement la Révolution Industrielle : elle introduisait la conscience de l'économique. Mais elle n'est pas une théorie du dépassement des sociétés industrielles elles-mêmes. A la Révolution Industrielle doit succéder une révolution qui ne sera plus économique, mais dont le champ sera forcément plus large que l'économie; elle englobera une part plus grande du Savoir humain. Il est probable que les prochains changements tendront de plus en plus à remplacer les classes "bourgeoises" par des classes de techniciens, d'hommes de pensée, etc, les problèmes posés par les sociétés industrielles modernes étant trop complexes pour que la classe bourgeoise puisse encore les résoudre efficacement seule. Il y aura donc transmission de pouvoir; et avec la transmission de pouvoir les modèles sociaux changent également; il est probable que l'argent, le profit, sont des critères qui tendront à s'effacer devant d'autres plus abstraits et plus efficaces.

Marx, en philosophe et en humaniste, a compris qu'un système fondé sur le profit et l'argent n'est pas entièrement satisfaisant; mais il ne peut prévoir l'avenir et quels sont les modèles sociaux qui remplaceront ceux de la bourgeoisie (quoiqu'il en ait l'intuition fréquente dans ses oeuvres de jeunesse), ni surtout quelles sont les formes que prendra ce dépassement; pour démontrer ce dépassement, il sera obligé d'utiliser le seul matériau que lui offre la science bourgeoise : l'Economie Politique, et de prendre exemple sur la seule Révolution qu'il connaisse : celle qui remplaçait la Noblesse par la Bourgeoisie.

Il nous faut donc chercher quel est le modèle social susceptible de remplacer le modèle social actuellement existant; pour nous aider nous aurons encore une fois recours à la période antérieure.

L'analyse marxiste met en évidence que le noyau du système industriel est le Travail. Elle critique donc le système capitaliste comme un système qui exploite le Travail par le biais de la production de Marchandises et l'extraction de Plus-Value. Les sociétés socialistes, se référant à l'oeuvre de Marx, tentent de détruire le fétiche Marchandise-Argent dans leur organisation économique. Mais dans toutes les sociétés industrielles, le Travail reste la valeur sociale fondamentale. L'Argent n'est qu'un moyen, une "carotte", une "récompense" promise aux individus fournissant un certain travail.

Marx en développant la théorie selon laquelle le Travail est essentiel pour l'homme restait dans le champ des idées reçues de son époque; sa théorie était d'ailleurs en pratique adoptée par la bourgeoisie : le Travail devenait pour la bourgeoisie l'"âme" humaine. La critique de Marx est finalement une critique logique; elle nie l'efficacité, la nécessité du système bourgeois des Marchandises et de l'Argent pour développer et organiser la Production. Marx utilisait l'état des connaissances de son époque et projetait dans l'avenir une Révolution socialiste sur le modèle de la Révolution économique bourgeoise qui venait d'avoir lieu. Pouvons nous éviter de retomber dans de telles erreurs ? Rien ne peut le garantir. Nous sommes toujours obligés d'utiliser le matériau que nous offre notre époque, notre mémoire; une théorie sociale, une théorie de l'homme ne sert qu'à rendre conscients des matériaux inconscients; elle se fonde toujours sur l'activité humaine passée et sur son analyse. Les conclusions auxquelles elle parvient ne sont nécessairement justes que pour un temps limité. Une théorie peut au plus permettre, en la rendant consciente, d'organiser mieux une action qui est inconsciemment ressentie comme nécessaire et qui utilisera éventuellement des analyses périmées pour se justifier. En la rendant consciente, elle la rendra plus efficace. Mais elle ne pourra en aucun cas prévoir l'avenir. Des lignes directrices peuvent être menées; en fait ce qui apparaît comme utopique à une époque donnée, et qui n'est que la projection dans le temps futur d'éléments déjà réels, est toujours en dessous de ce qui sera réalisé effectivement. Nos propositions les plus utopiques resteront toujours dans notre cadre de pensée actuel, elles seront fondées sur notre mémoire présente; elles ne peuvent imaginer ce qui sera quand la mémoire, le code de pensée auront changé. C'est pourquoi les propositions dites utopiques sont de fait des propositions minimales.

§2) Le modèle général du Plaisir

Quel est le modèle abstrait susceptible de remplacer le modèle général de l'Argent et de la Marchandise, actuellement existant ? Il semble que le modèle destiné à remplacer le modèle du Travail soit celui du Plaisir. Ce modèle réunit en effet toutes les conditions d'un modèle unifiant : il est général et abstrait, et peut réintroduire la plupart des activités déviantes dans le modèle général de la société. Les révoltes actuelles des intellectuels, le "fer de lance" des Révolutions, sont en effet fondamentalement des revendications du plaisir, de la liberté, et de ce qui la conditionne, une meilleure organisation des rapports humains et de la production des biens. La révolte a pour cause l'insatisfaction profonde de ceux qui, tout en étant à peu près délivrés des contraintes du travail entièrement aliéné, ont le temps de s'apercevoir qu'ils restent soumis au modèle social de comportement en matière de plaisir, et, devant l'impossibilité de s'épanouir, sont obligés de tendre à refondre le modèle social en un modèle plus large dans lequel les satisfactions instinctuelles trouveraient leur place. Une libération individuelle ne peut être complète tant quelle se heurte à des modèles sociaux de comportement qui la répriment. C'est pourquoi elle passe par une libération collective, c'est pourquoi tout effort de libération individuelle est aussi une tentative de refonte des modèles sociaux.

Le plaisir est un principe à la fois abstrait et général, et matériel; c'est à dire que son existence réelle est ressentie par tous. C'est pourquoi il peut être un principe général abstrait, et devenir un modèle social de comportement en remplacement du principe de Travail. La division du Travail permet la production de masse, l'extrême différenciation des hommes eux mêmes permet un nombre infini de relations humaines, à condition que celles-ci ne soient pas réifiées, marchandise. La nécessité de relations humaines doit entraîner l'écroulement d'un système fondé sur des relations réifiées. Le modèle social doit changer quand la conscience de certains de ses membres tend à le dépasser et à le critiquer. Le dépassement doit être à la fois abstrait et matériel : la revendication du plaisir remplit ces deux conditions. La revendication du plaisir tend à devenir une revendication sociale; ce qui déjà implicite dans l'oeuvre de Freud est clairement explicité dans l'oeuvre de Reich. La revendication est placée sur la scène sociale; Reich parle de "Révolution" sexuelle. C'est dire le caractère général et abstrait d'une telle revendication. Et on a vu que les groupes contestataires tendent à s'emparer de cette revendication pour lui donner une portée générale. Après le "bonheur", c'est le "plaisir" qui est une idée neuve dans les sociétés industrielles.

La revendication du plaisir est fondée sur des bases concrètes, matérielles; là encore l'oeuvre scientifique d'un Wilhelm Reich fournit à la revendication une base solide que ne lui fournissait pas une psychanalyse encore trop idéologique. Ce qui satisfait aux conditions posées par Marx; en regard d'une analyse biologique de l'homme, d'une théorie du bonheur et de l'équilibre humains fondée sur des réalités biologiques, répondant pour une part au problème non résolu jusque là des besoins humains fondamentaux, une théorie qui s'obstine à ne considérer l'homme que par son "activité pratique" exprimée dans sa production apparaît singulièrement incomplète. Ce qui compte en effet, c'est toujours l'homme; définir ses besoins fondamentaux, c'est définir des buts concrets à la pratique sociale. Une pratique sociale qui a sa propre fin en elle-même, qui ne tend qu'à transformer l'organisation de la société trouve rapidement sa propre limite; ses buts sont forcément vagues et abstraits, et en tous les cas conditionnés par le changement social qui doit en principe tout résoudre; la libération est donnée comme récompense à ceux qui ont bien su transformer leur organisation sociale, qui ont su la perfectionner pour en extirper toutes les contradictions. Mais que les contradictions ne sont pas liées à une forme d'organisation, à un système, mais bien plutôt aux conflits profonds entre le système et les besoins humains, voilà ce qui doit être mis en évidence.

L'analyse des besoins humains ne peut pas se résoudre en l'analyse du besoin de produire, en l'analyse du Travail; elle doit aller plus profondément aux rapports fondamentaux de l'homme et du monde. Transformer le monde implique également une théorie qui puisse rendre compte des rapports de l'homme au monde, de manière à rendre conscients les rapports objectifs toujours masqués par un vernis idéologique tendant à conserver les rapports antérieurs. Notons d'ailleurs qu'opposer rapports objectifs et

idéologie n'est toujours vrai qu'à un moment du temps; opposer les besoins biologiques de l'homme à la nécessité du Travail sublimé est remplacer un rapport idéologique par un rapport objectif, ce qui ne veut pas dire que remplacer la religion par le travail n'est pas également remplacer un rapport idéologique par un rapport plus objectif et que le besoin biologique ne puisse pas devenir lui même idéologique s'il est posé comme but unique, et ultime par rapport à d'autres réalités matérielles qui apparaîtront plus fondamentales dans le développement ultérieur de la pensée. Le travail est objectif, comme tout rapport de l'homme au monde est objectif; c'est leur sublimation qui en fait des idéologies. L'accumulation des connaissances est aujourd'hui telle qu'une théorie matérialiste de l'homme doit être perpétuellement révisée. Le blocage de l'analyse dans un état déterminé, ou plutôt sa constante révision qui laisse subsister les concepts fondamentaux ne sont plus admissibles de nos jours. Nous essaierons d'étayer cette constatation en analysant la notion de "système". Un exemple en sera donné par un emprunt aux sciences physiques : nous voyons que chaque théorie nouvelle remet en cause les fondements mêmes de la théorie qui la précédait, et redéfinit des concepts fondamentaux. Entre deux théories successives, l'accumulation des connaissances particulières rend quasiment impossible l'explication par la théorie ancienne, sinon au prix d'acrobaties peu satisfaisantes qui rendent nécessaire l'élaboration d'une théorie nouvelle.

De même, il nous semble que la théorie marxiste originelle ne peut plus rendre compte des phénomènes sociaux contemporains. Son dépassement apparaît donc nécessaire.

La théorie marxiste définit un système selon certains critères : appropriation, mode de production, d'exploitation, etc. Tous ces phénomènes étant étroitement reliés les uns aux autres. Les caractéristiques du système n'ayant pas radicalement changé, n'ayant changé que de forme, on en arrive facilement à la conclusion que le capitalisme existe toujours et que la révolution amènera quelque jour le socialisme. C'est négliger complètement cette constatation également très simple que ce sont toujours les formes de l'appropriation qui ont jusqu'à présent caractérisé un système, et que l'hypothèse selon laquelle le passage du capitalisme au communisme verrait disparaître l'appropriation pourrait fort bien ne pas être vérifiée. Dans ce cas, un mode d'appropriation différent caractérisant un système différent pouvait succéder au système capitaliste. Il semble bien que ce soit le cas aujourd'hui dans les sociétés industrielles.

La possession des instruments de production n'a plus l'importance qu'elle avait au XIX^e; de plus, elle s'est largement institutionnalisée; elle se sépare des possesseurs directs. La consommation immédiate des biens est de plus en plus le critère qui permet de distinguer la place des individus dans l'échelle sociale, le "niveau de revenu" tend à remplacer la distinction entre "rentier", "patron", "manuel", etc, quoique ces distinctions subsistent encore, mais sans la même efficacité. La direction réelle des affaires est de moins en moins assurée par les possesseurs du Capital, remplacés par les "managers"; la "puissance" tend à remplacer le "profit". Plusieurs thèses existent à ce

sujet; elles mettent l'accent sur des points différents de cette évolution, mais s'entendent pour affirmer que la situation a considérablement changé depuis le XIX^e siècle.

Une analyse qui affirme que les pays occidentaux sont des pays "capitalistes", en référence directe à Marx, ne peut rendre compte de la totalité de la réalité. Elle est en retard d'un système; et peut-être sommes nous déjà sur le point de dépasser le système "technocratique", "monopoliste d'Etat", la "société de consommation", "post-industrielle", etc. Les systèmes sociaux connaissent une vie et une mort extrêmement rapides à notre époque.

Nous continuerons notre étude en tentant de replacer l'oeuvre de Marx dans son contexte historique, et en tentant de réactualiser la pensée de Marx, de la remodeler pour en extraire des lois d'évolution valables pour notre époque.

CHAPITRE III : LE "DEPASSEMENT" DE L'OEUVRE DE MARX

A) MARX, HEGEL, ET LE SYSTEME DE REFERENCES BOURGEOIS : L'ECONOMIE POLITIQUE

Nous allons tenter d'analyser les fondements historiques de l'oeuvre de Marx; en suite de quoi, en considérant notre propre situation historique, il nous sera peut-être possible de réactualiser cette oeuvre. Il est indispensable de replacer l'oeuvre théorique de Marx dans la situation historique concrète où elle a été écrite, pour en dissocier les idées fondamentales des considérations dictées par l'époque.

§1) Situation historique de Marx

Les premiers écrits théoriques de Marx le situent dans le courant des Jeunes Hegéliens, dont il se distinguera plus tard. Les Jeunes Hegéliens sont préoccupés principalement par une critique de la Religion et de l'Etat, suivant en cela la démarche de Hegel lui-même, mais dans un sens critique. Ceci s'explique par leur situation concrète : l'Allemagne est en retard d'une Révolution bourgeoise par rapport à ses voisins immédiats occidentaux. Les écrits des jeunes hégéliens, sous une forme beaucoup plus théorisée, reprennent les attaques du Siècle des Lumières contre le régime monarchique. Ce contre quoi Marx, beaucoup plus lucide, réagit rapidement, en se rendant compte du retard d'une telle théorie par rapport à la pratique bourgeoise existant déjà en France et surtout en Angleterre, où elle est depuis longtemps implantée, et théorisée sous la forme de l'Economie Politique.

Marx dépasse donc les Jeunes Hegéliens en faisant, lui, la théorie du système bourgeois, avec l'instrument théorique de ce système, l'Economie Politique. "Philosophe allemand", Marx exprime sa théorie de l'Economie Politique en un système complet qui vise à rendre compte de l'ensemble du réel, du vécu social. Et de même que les Jeunes Hegéliens tentent de renverser l'idéologie, la "religion" et estiment possible par ce renversement la "libération" de l'homme, Marx qui a bien vu que le renversement de la religion s'est concrètement réalisé par l'accession de la bourgeoisie au pouvoir et par la substitution de l'Economie Politique au dogme religieux tente de renverser l'Economie Politique pour dépasser le système bourgeois.

De même que le dépassement du système féodal, fondé sur la Politique (les rapports de force) et la Religion, était possible par un système bourgeois fondé sur l'Economie (dite "Politique" à ses débuts), il est probable que le dépassement du système bourgeois ne soit possible que dans les termes d'une science qui ne soit pas l'Economie Politique. Si, en effet, les attaques

doivent porter sur l'idéologie même du système, (ainsi les attaques du Siècle des Lumières et des Jeunes Hegéliens sur la religion "aliénante"), le système n'est concrètement dépassé que lorsqu'il est remplacé par un autre fondé sur un autre type d'idéologie, de croyance. Le système remplaçant le système capitaliste (sous toutes ses formes) ne peut être fondé sur une autre conception de l'Economie, mais sur une idéologie entièrement nouvelle.

Les faits semblent confirmer cette généralisation à partir des faits historiques du XIX^e. Avant d'y arriver, il serait bon d'analyser comment Marx a pu développer une théorie dont la conclusion pratique est que le prolétariat peut faire une révolution qui supprimera définitivement la lutte des classes.

D'une part, ainsi que je l'ai déjà suggéré, Marx s'appuie constamment sur un exemple historique concret (et relativement récent à son époque) de remplacement d'une classe par une autre : le remplacement de la noblesse par la bourgeoisie. Comme ce remplacement avait effectivement un caractère de classe accentué, on pouvait formuler l'hypothèse que tous les rapports sociaux étaient des rapports de classe et que c'est le remplacement d'une classe par une autre qui était la caractéristique essentielle d'un changement de système, ou "mode de production". D'autre part, comme la Révolution Industrielle (conséquence et cause de la révolution bourgeoise) a un caractère essentiellement économique, on peut également penser que la révolution suivante aurait également un caractère économique, que elle marquerait un changement du mode de production.

Historiquement, il semble pourtant que la Révolution bourgeoise et industrielle soit la seule qui ait eu des buts et une idéologie purement économiques; les changements sociaux antérieurs méconnaissent l'économie, au moins au niveau du conscient. De même les révolutions postérieures à la révolution bourgeoise ne sont plus strictement des révolutions économiques, parce qu'elles s'appuient sur une idéologie particulière, Marxiste, qui propose à l'homme un but, une interprétation globale du monde.

Un fait apparaissait difficilement explicable à un observateur qui constatait que les révolutions "socialistes" non seulement n'avaient pas lieu dans les pays les plus avancés, ainsi que le prévoyait la théorie de Marx, mais dans des pays déjà en retard d'une révolution. On pouvait expliquer ce fait par la théorie du "maillon le plus faible", il n'en reste pas moins que le fait était curieux. Car même si la Révolution Française avait lieu dans le maillon le plus faible du système absolutiste, elle avait pour exemple la longue évolution de la Grande-Bretagne qui avait déjà fait sa Révolution bourgeoise. Un examen objectif des faits, qui ne tiennent pas compte du vernis idéologique dont s'entourait la révolution bolchévique, pouvait noter que les révolutions "économiques" se succédaient avec des vernis différents, de la Révolution anglaise à la révolution bolchévique puis à la révolution chinoise; différentes par leur idéologie et,

éventuellement, en conflit avec l'ensemble des autres sociétés de leur époque, elles ont quand même en commun de toutes remplacer un système "religieux", "politique", par un système dont l'économie est la base principale, alliée à une indépendance nationale.

§2) Marx et la théorie hégélienne

Après avoir resitué Marx dans les phénomènes concrets de son époque, nous pouvons également le resituer par rapport aux courants de pensée prédominants. En particulier, les rapports de sa pensée et du système hégélien méritent d'être signalés.

Hegel, on l'a souvent dit, est le plus grand théoricien du système bourgeois. Il semble, après une analyse approfondie, que Hegel soit surtout le plus grand théoricien du système absolutiste et de la religion ; en fait, il est le dernier penseur religieux absolu. On peut voir les traces du système de pensée bourgeois dans l'analyse qu'il fait de la propriété et des rapports du Sujet avec les Objets ; mais la démarche générale est une démarche fondamentalement religieuse. La possession des objets dans lesquels le Sujet se reconnaît et se réalise n'est qu'un moyen pour permettre la fusion du Concept subjectif avec les Objets ; la possession par les Sujets des Objets sert surtout à rendre ces objets conformes à leur Concept ; elle n'a pas le fondement utilitariste que lui reconnaîtra l'Economie Politique. En quelque sorte, loin d'être un théoricien bourgeois, Hegel est un théoricien réactionnaire à son époque : il "récupère" l'appropriation des objets, donc l'industrialisation, etc, au profit d'une téléologie religieuse, métaphysique. Cela se comprend parfaitement, devient très clair si on replace Hegel dans son milieu : l'Etat allemand, réactionnaire par rapport aux systèmes bourgeois avancés.

L'Ideologie des systèmes bourgeois réside en effet dans l'Economie Politique, et non dans le système de Hegel. C'est là la principale découverte de Marx au début de son oeuvre. C'est ce qui le démarquera définitivement par rapport au courant néo hégélien.

Marx applique la méthode de Hegel à l'Economie Politique, nous verrons comment ; tout comme Hegel est le plus grand théoricien des systèmes despotiques et religieux, Marx est le plus grand théoricien du système bourgeois.

Ce n'est pas par hasard si la philosophie fleurissait en Allemagne prussienne de ses derniers bourgeois : la philosophie tout comme la religion est la préoccupation principale des sociétés n'ayant pas encore donné à l'Economie la place principale dans leurs préoccupations. La philosophie allemande s'éteint avec l'accession de la bourgeoisie au pouvoir. La bourgeoisie allemande du XIX^e conteste dans les termes mêmes des sciences dominantes : c'est à dire dans les termes de la philosophie. Mais en contestant dans les termes de la philosophie, de la métaphysi-

que (science-clé d'un système absolutiste) elle vise à assurer son pouvoir économique. Peu importe le résultat réel de la lutte à propos de la philosophie; le renversement de la religion n'amène pas la libération de l'homme, comme le pensent naïvement Bauer et Stirner, mais l'accession au pouvoir de la bourgeoisie.

Peut-être peut-on en tirer une loi générale, à savoir que la contestation d'un système se fait dans le langage officiel d'un système, alors que les objectifs réels de la contestation ne sont plus exprimables dans le même langage.

Quels sont les problèmes que se pose l'homme du XIX^e ? Le principal est celui des rapports entre l'homme et la "Nature", les "objets". Cette préoccupation est tout aussi forte chez Hegel que chez Marx; mais Hegel donnera à ces rapports un sens métaphysique, voyant dans tout objet "l'accord du Concept et de la Réalité" (1), alors que Marx pose plus simplement l'homme comme l'espèce qui "produit pratiquement un monde d'objets". Dans tous les cas, le rapport Sujet (l'homme) - Objet (la Nature) est posé comme rapport directement antagonique, quoique dans tous les cas le sujet transformant fasse partie de ce qu'il transforme : l'homme fait partie de la Nature qu'il transforme, le concept préexiste dans l'objet qui lui devient conforme.

Le problème principal est donc celui-ci : quelle est la signification de la production des objets ?

Marx répond à cette question dans les termes mêmes de l'idéologie bourgeoise ; dans les termes de l'Economie Politique. L'homme transforme la Nature dans une série de systèmes économiques qui se succèdent, caractérisés par un état des forces productives et un mode de production. Marx reprend la vision téléologique de Hegel dans les termes de l'Economie Politique; pour lui également il doit y avoir une fin, un aboutissement au processus de transformation; le Prolétariat universel est appelé à créer une société sans classes. Marx reste pour faire sa démonstration dans les termes de l'Economie Politique; or il pouvait se demander si l' Economie Politique recélait en elle-même la solution possible de toutes les contradictions. La critique marxiste en termes d'Economie Politique n'est peut-être pas suffisante pour faire s'écrouler un système aussi bien implanté que le système bourgeois. De même que Marx résolvait le problème des philosophes allemands de manière radicale, par une "coupure épistémologique" qui, notons le bien, lui faisait analyser la situation allemande réactionnaire du point de vue avancé d'un économiste et d'un sociologue, on peut se demander si la critique radicale de la société bourgeoise ne nécessite pas une nouvelle "coupure épistémologique". Tout comme les néo-hégéliens tournent en rond, les économistes modernes ne font plus que consacrer et perpétuer une contestation ritualisée qui preconise le renversement de l'économie bourgeoise pour son remplacement par une économie socialiste, mais n'en est pas le dépassement. Le dépassement de la société "capitaliste" ne se fera pas dans le champ de l'Economie Politique. Précisons une fois de plus que les sociétés "socialistes" ne se distinguent des sociétés "capitalistes" que par les moyens employés pour assurer l'accumulation du capital social.

Autre analogie avec les penseurs néo hégéliens : dans le champ de l'Economie Politique, Marx croit à une libération de l'homme tout comme les néo hégéliens croyaient à sa libération dans le champ métaphysique. Dans les deux cas, on pense résoudre les problèmes d'un système dans le langage même de ce système; l'histoire semble montrer que le dépassement d'un système entraîne un changement complet du pôle d'intérêt de la Société.

Toutes les analyses de Marx sont des analyses dans les termes mêmes de l'Economie bourgeoise. Si c'en est la critique, c'en est également l'achèvement au XIX°. Quoi de plus bourgeois en effet qu'une conception du travail comme rapport privilégié et transformateur de l'homme à la Nature ? Quoi de plus conforme à toute l'idéologie développée dans les textes des premiers économistes ? Si les conséquences que tire Marx de son analyse ne sont pas en faveur de la bourgeoisie, dont le rôle essentiellement transitoire dans l'évolution des sociétés est affirmé, la forme même de l'analyse ne lui est pas étrangère; elle lui est même singulièrement familière. Et c'est parce qu'il a voulu se battre sur son terrain même que Marx n'a pu faire une théorie qui soit fondamentalement anti-bourgeoise; toute théorie économique permet au système bourgeois "capitaliste" de se défendre et de se "réviser", puisque les faits prouvent que sa rationalité est encore solide dans le domaine économique. Attaquer le système capitaliste sur le terrain économique, c'est l'attaquer sur le terrain qu'il a lui-même construit. Cela équivaudrait, pour les premières communes bourgeoises du système féodal, à vouloir construire des châteaux-forts et à attaquer les seigneurs.

Seules les critiques "morales" de Marx portent encore : critique de l'appropriation privée des moyens de production créés par un travail collectif, contradiction entre valeur d'usage et valeur d'échange, régime fondé sur le profit.

La critique philosophique de Marx en vient à prendre une importance que sa critique proprement économique n'a plus : c'est la contradiction entre le Travail et la Marchandise, le produit du travail retourné contre son auteur comme une "force étrangère", etc, qui sont les bases réelles d'une critique marxiste de la société, et non pas l'analyse proprement économique de Marx qui d'ailleurs, ne se veut pas critique, mais uniquement "scientifique", exposé de lois d'évolution nécessaires et inéluctables.

B) DEPASSEMENT DE L'ECONOMIE ET DEPASSEMENT DU SYSTEME BOURGEOIS

§1) La recherche du dépassement de la rationalité bourgeoise

Une révolution nouvelle dans les pays industriels avancés semble donc devoir avoir nécessairement d'autres bases que des bases économiques. Nous verrons plus loin comment ces constatations peuvent s'inscrire dans un ensemble cohérent.

D'ores et déjà, il semble que la solution du problème soit là précisément où Marx a arrêté son analyse : la définition des besoins humains.

La libération de l'homme n'est possible que par bonds successifs : la libération de l'économie n'est pas forcément incluse dans le champ économique même : au contraire elle passe par une prise de conscience qui dépasse le champ de l'économie politique. En effet le système "capitaliste" est viable, tout comme une royauté fondée sur des mythes religieux est viable; il faut un élément nouveau (la bourgeoisie dans le système féodal) pour faire évoluer et éclater un système. De plus, Marx pensait que la clé du changement était dans le rapport même des deux classes qu'il voyait en présence à son époque : Proletariat et Bourgeoisie. Or, ici encore l'Histoire montre que le changement provient non pas des principaux antagonistes dont la contradiction est la plus forte, la plus apparente (Paysan - Propriétaire foncier) mais des couches de la population qui sont précisément situées en dehors du système de références général, qui sont en quelque sorte "non intégrés" au système de valeurs général, qui sont "marginaux" : par exemple la Bourgeoisie naissante dans l'Ancien Régime, ni noble ni serve, "Tiers" Etat. Pour reprendre encore cet exemple de la Révolution Française cher à Marx (il le reprend constamment dans le "Manifeste"), il faut remarquer que si la contradiction se plaçait sur le plan économique entre la Bourgeoisie et la Noblesse ("Contradiction Principale", dirait Mao tse Toung), cela n'était vécu consciemment comme tel que par la classe bourgeoise, et non par la classe noble à qui l'économie était tout à fait étrangère, en dépit des efforts d'un Quesnay qui ne faisait que l'apologie du "statu quo", des relations fondées sur l'agriculture.

Il semble également qu'une classe s'impose à elle même sa propre limite. Tout comme la noblesse ne pouvait pas se libérer d'un système de références fondé sur l'honneur, il semble que la bourgeoisie soit incapable de se dégager du système Argent-Profit-Croissance qui l'empêche de prendre conscience des problèmes généraux, à l'échelle planétaire, que pose l'ère industrielle.

La classe dirigeante des sociétés "économiques" ne sera renouvelée et renversée que par des groupes qui proposent une idéologie différente de celle de la "croissance", après que ces groupes aient détruit le terrain sur lequel est bâtie toute l'idéologie bourgeoise, celui de la primauté de l'économie.

Un exemple historique nous en est fourni par l'échec de tous les mouvements ouvriers. Aucun n'a effectivement réussi dans les sociétés industrielles avancées à assurer la prise du pouvoir par le Proletariat. Toutes les "Révolutions" ont au contraire eu lieu dans des pays non développés économiquement. Les mouvements ouvriers ne proposent pas en effet une rationalité radicalement autre que celle de la Bourgeoisie. Au contraire même, autant dans les pays "socialistes" que dans les pays "capitalistes", on assiste à une progressive assimilation par les mouvements dits "ouvriers" des valeurs les plus "bourgeoises". Le renversement de la bourgeoisie ne peut être que le renversement de l'idéologie bourgeoise, et le remplacement de la rationalité bourgeoise par une autre rationalité. D'où le rôle particulier reconnu nouvellement par les marxistes à la lutte idéologique, etc. Mais jusqu'à présent le modèle révolutionnaire ne propose pas un changement total dans le champ d'intérêt de la société. Il n'y a pas "coupure épistémologique". Or pour un changement radical, il faut que le changement dans les motivations et la rationalité ait lieu. S'il n'y a pas changement dans la rationalité du système, il n'y a pas en fait de changement radical, il n'y a qu'un changement dans l'exercice du pouvoir.

§2) Une rationalité du plaisir et des besoins humains

Un mouvement de recherches se fait peu à peu jour qui cherche précisément d'autres rationalités que celle de la croissance. En particulier, les recherches de Marcuse (Eros et Civilisation) sur la rationalité possible du plaisir sont significatives à cet égard.

Nous avons posé l'hypothèse que le système bourgeois (système fondé sur l'économique) ne pouvait être dépassé que par un système dont la rationalité ne serait pas une rationalité économique. Quel peut être ce système ?

Pour répondre à cette question (à laquelle d'ailleurs, nous avons partiellement répondu en abordant le problème des Besoins chez Marx) il nous faut examiner quel est le sens de l'évolution d'un système à l'autre. Le passage historique d'un système religieux et féodal à un système bourgeois économique s'est caractérisé par un retour au réel que Marx, dans sa polémique avec les Jeunes Hégléiens et les philosophes allemands, a d'ailleurs revêtu au niveau théorique. Les systèmes industriels (capitalisme privé et capitalisme d'Etat) ont toujours été marqués à leur origine par un fort utilitarisme, un refus de l'idéologie religieuse, un retour au concret, au matériel, etc. Bien entendu, chaque système lors de sa consolidation fait appel aux "fétiches" de l'idéologie. Mais toujours dans le renversement du système despotique antérieur, l'argument du retour au concret, de la lutte contre les idéologies a été très fort. Ainsi les attaques du Siècle des Lumières, déjà "matérialistes", préfigurent celles de Marx et sont la base idéologique de la Révolution Française.

On peut donc postuler que le remplacement du système bourgeois se fera par un système qui apparaîtra plus "réaliste" que lui. C'est dans la mesure même où le système bourgeois devient "idéologique", où il ne se perpétue plus que par une pression constante sur les mentalités, les habitudes de consommation, etc, que ce système devient dépassable; c'est alors que la rationalité effective, réelle, d'une société fondée sur l'économie, la croissance, l'argent disparaît. Le maintien de la domination bourgeoise devient inutile quand les problèmes de la société tendent à ne plus se poser principalement au plan économique. C'est ce qu'a bien vu, quoique de manière schématique, Marx : le communisme n'est possible que dans une société d'abondance. Le seul problème réel est de définir l'abondance. L'abondance, notion absolue, peut en fait devenir une notion relative. Elle n'est pas réductible à une notion absolue, telle que : possession de n'importe quel bien désiré par n'importe qui. En fait, nos sociétés, déjà libérées des besoins fondamentaux, sont déjà des sociétés d'abondance. Mais pour la plupart des humains, l'abondance est bien plutôt : posséder autant que le voisin (ou, si possible, plus).

Le dépassement du système bourgeois serait donc possible par la proposition de modèles (protés par des groupes) qui puissent utiliser efficacement, pour le plus grand bonheur et le développement le plus harmonieux, la société d'abondance. On a vu que la bourgeoisie a utilisé à des fins économiques le système politique centralisé qui lui était légué par l'achèvement du système féodal. De même il semble que des groupes, une classe porteuse d'une rationalité autre que la rationalité économique puisse utiliser le système bourgeois achevé.

Comment s'achève le système bourgeois ? Par une rationalisation de plus en plus grande de l'économie. Par un transfert progressif du pouvoir réel de décision des possesseurs aux organisateurs. L'économie tend à être de plus en plus "souple" et de plus en plus "automatique" à la fois. Elle est organisée, centralisée, gérée. En quelque sorte, elle tend à se libérer de l'initiative individuelle, elle entre peu à peu au service de la collectivité. La stratégie économique se définit par elle même en dehors des projets individuels. En quelque sorte, l'économie devient "majeure", comme un Etat devient "majeur". Elle peut de ce fait même sortir du champ principal des préoccupations humaines, et être remplacée par d'autres centres d'intérêt.

Si l'économie ne nécessite plus une appropriation privée des biens de production, et si une direction autoritaire n'est elle même plus nécessaire, il devient évident que la bourgeoisie en tant que telle peut disparaître de la scène politique. Elle ne subsiste plus qu'en gonflant artificiellement ses profits par la création de besoins artificiels. Mais si l'artificialité de ces besoins est démontrée, si des besoins humains plus fondamentaux entrent dans le champ de la conscience humaine, faisant apparaître les besoins antérieurs comme artificiels, alors il devient possible de renverser l'ordre économique. Le besoin doit en effet être considéré comme besoin humain, réel, concret, vital pour briser l'armature idéologique "fétichiste" de la bourgeoisie.

C) LE LANGAGE ET LE REEL

§1) Langage idéologique et besoins réels

Le problème est posé d'étudier comment, dans une société où la bourgeoisie n'est plus nécessaire, celle-ci arrive à se maintenir au pouvoir et comment le système capitaliste sera probablement dépassé.

On pourrait, à partir d'une vision globale de l'Histoire, déterminer abstraitement quels sont les "équivalents généraux" qui peuvent emplacer l'équivalent général qu'est l'Argent dans le système capitaliste. Equivalent général en ce sens qu'il est la mesure de toute Marchandise et de tout Travail, de tout objet et de tout temps, et que c'est sur l'acceptation générale de cette mesure que reposent dans la société capitaliste la quasi-totalité des relations des hommes entre eux. Il semble plus simple de procéder autrement : dans l'analyse même du système capitaliste moderne et des moyens qu'il emploie pour se perpétuer peut apparaître le moteur du dépassement. En effet, si on prend encore pour exemple l'Etat absolutiste français du XVIII^e, on voit qu'il a de plus en plus besoin d'une bourgeoisie que cependant il combat, et que l'édification du pouvoir royal s'est faite grâce en partie à l'appui des communes opposées aux féodaux locaux; même si l'idéologie dominante du système monarchique refuse le système marchand, elle ne peut cependant s'en passer. Les révolutions d'inspiration marxiste franchissent une étape de plus : de même que la Monarchie avait besoin des bourgeois, la bourgeoisie a besoin des prolétaires pour "faire la révolution" : elle peut donc elle-même être dépassée comme classe dominante. Mais les révolutions prolétariennes n'ont pas fondamentalement des buts différents des révolutions bourgeoises antérieures : elles tendent principalement à assurer un développement économique.

Le système capitaliste est particulièrement vulnérable parce qu'il repose sur l'échange de marchandises. Lorsque le système tend à se scléroser, la seule "fuite en avant" possible est la production de marchandises nouvelles qu'il faut à tout prix écouler sur le marché. Pour écouler ces marchandises, l'entreprise doit recourir à la publicité; elle doit créer des désirs. Elle ne peut les créer qu'en faisant appel aux désirs fondamentaux, instinctuels, des hommes. Ainsi la publicité est-elle amenée à utiliser de plus en plus la motivation sexuelle pour vendre. Cette utilisation même entraîne une libération, de moins en moins contrôlable, de la sexualité. Elle reste pour l'instant réprimée dans la vie quotidienne, mais il semble que la sexualité ne puisse rester indéfiniment un outil de marketing. La prise de conscience sociale de son importance ne peut manquer de naître dans une société où tout rappelle, suggère l'érotisme, sans lui donner la possibilité de s'épanouir concrètement.

Dans les pays "communistes", où l'idéologie de la "croissance", même si elle n'est pas unanimement acceptée, reste très cohérente, monolithique, la prise de conscience est plus difficile. Elle implique une opposition radicale au système qui n'est que très difficilement tenable. Si la contradiction entre l'idéologie et les besoins réels est beaucoup plus flagrante que dans les pays capitalistes, elle n'en est pas moins beaucoup plus difficilement dépassable. Les régimes "communistes" se perpétuent par une pression idéologique qui maintient la cohérence d'un ensemble fondé sur des bases idéologiques; dans les pays capitalistes la situation est moins nette : le capitalisme doit trouver à la fois des artifices qui permettent la reproduction du mode de production, et mener une bataille idéologique pour cacher ces artifices.

Le mode de production capitaliste, en devenant capitalisme monopoliste d'Etat, tend à se structurer de plus en plus unitairement. Dans le mode de production, la concurrence individuelle des entreprises est de moins en moins importante; on voit s'opposer des stratégies de firme à firme élaborées par des techniciens qualifiés. L'"entrepreneur" n'a plus le rôle individuel prépondérant de meneur qu'il pouvait avoir aux débuts de l'industrialisation. Dans ces conditions, la possession même des capitaux tend à ne plus être liée à la direction des affaires : la possession du capital s'assimile à la possession d'une rente.

Pour que le système capitaliste se maintienne, il faut principalement qu'il y ait continuation de l'accumulation du Capital. Il faut donc continuer à réaliser une plus value. On crée donc des biens qui demandent une grande quantité de travail pour maintenir le temps de travail à un niveau assez élevé. En effet le langage dominant dans le système capitaliste ne connaît que les marchandises, et non le temps de travail. L'environnement social ne connaît que la marchandise; l'homme est perpétuellement agressé par des objets dont on le persuade qu'ils lui sont nécessaires. C'est par une lutte idéologique permanente, par la publicité en particulier, que la bourgeoisie réussit à vendre les produits sur lesquels elle réalise la plus value.

Cette manipulation idéologique qui réussit à faire acheter des biens qui ont pour but principal non d'être utiles mais de réaliser une plus value qui permet la perpétuation du système, un temps de travail non diminué, n'est qu'un des aspects de la lutte idéologique, du modelage des mentalités qui s'effectue dans le système capitaliste. Elle serait trop apparente si l'homme avait conscience de ses besoins réels.

Si un jeune enfant a une conscience claire de ses besoins et les exprime clairement, il n'en va plus de même pour l'adulte. La répression des instincts fondamentaux (en particulier l'instinct sexuel) subie pendant l'"éducation" l'oblige à ne pas avouer, à lui même et aux autres, quelle est la nature réelle de ses besoins. Il utilisera pour se satisfaire un langage symbolique, comme dans les rêves, ou un langage détourné dans ses

relations avec autrui, langage dont le signifié est en dehors du signifiant, à un point tel qu'on ne puisse plus parler de "métalangage", mais qu'on doive en arriver à cette conception de deux langages simultanés, l'un inconscient, exprimant les rapports de force et les rapports érotiques sublimés, l'autre conscient et parlé, dans un domaine socialement accepté. Le rapport conscient entre les hommes reste dans le domaine socialement accepté. Les besoins réels des hommes sont satisfaits dans le domaine inconscient. Ce mode appris de satisfaction (à travers une éducation et l'idéologie dominante) est cohérent avec l'ensemble du système économique; si les hommes prenaient conscience de leurs véritables besoins, le capitalisme dans sa forme monopoliste ne pourrait pas même exister. Il serait à proprement parler inconcevable, tout comme un autre système est actuellement inconcevable pour les grandes masses, au moins au niveau de leur conscient.

D'où le sens extraordinairement lucide d'une oeuvre comme celle de Reich, qui pose le problème des besoins réels de l'homme, fondamentalement, sans justification inutile à travers un langage conventionnel. Marcuse étudie, quant à lui, la répression idéologique, comment les rapports sont "inversés", comment la société devient "unidimensionnelle", idéologique. Il ne semble pas estimer que ce "front idéologique" a en réalité des bases extrêmement fragiles. Cette simple affirmation (intuitive sans doute) permet de le démontrer : on ne peut indéfiniment à la fois refouler les tendances fondamentales de l'homme dans son enfance et se servir des mêmes tendances comme appâts pour vendre des marchandises inutiles aux mêmes hommes adultes. Inéluctablement, il arrive un moment où les jeunes, pas encore intégrés, refusent à la fois l'appât et la répression, et où les adultes se révoltent. Il est évidemment impossible qu'un adulte refuse le refoulement, il est trop ancré dans ses automatismes de pensée; les plus jeunes par contre n'ont pas encore totalement oublié leurs revendications instinctuelles fondamentales. Ils savent encore que le plaisir est ce qu'ils recherchent le plus, et savent encore faire la différence entre les satisfactions réelles et les satisfactions substitutives apportées par les symboles, les objets. Il est certain que dans l'état actuel de répression-sublimation des sociétés occidentales, accentué et extrémisé par le système capitaliste, le changement de système économique nécessite un renversement complet de l'idéologie dominante, renversement qui doit se produire jusque dans un domaine apparemment aussi neutre, aussi fonctionnel que celui du langage (cf Marcuse, L'homme unidimensionnel, Paris, Ed de Minuit 1969)

En allant plus loin que Marcuse, qui analyse surtout un détournement du langage (les mots ne veulent plus dire ce qu'ils doivent en principe dire, des contradictions apparentes dans des formules n'apparaissent à personne, etc) et s'en étonner, ne se l'explique pas, sinon par des expressions du type : "pression idéologique", etc, on peut affirmer en suivant la direction indiquée par Freud que ces détournements ont lieu dans le champ du langage conventionnel, du langage socialement accepté. Nous avons vu que ce langage est un langage appris, un langage répressif qui cache un autre langage, plus profond, inexprimé, "refoulé", inconscient, qui est le langage réel motivé par les besoins réels de l'individu. Si le langage parlé, le langage conscient,

est un langage social appris et plaqué sur la réalité de l'individu, il n'est pas étonnant que ce langage puisse être "détourné", voire complètement absurde : ses fonctions ne sont pas de transmettre des messages, mais de permettre un contact artificiel entre des hommes pour transmettre des messages réels qui eux, sont refoulés et non exprimés, et de maintenir une cohésion sociale entre les individus tous identiquement réprimés.

La seule opération réellement logique ne serait pas de critiquer ce langage social conventionnel selon les critères de la Logique, mais de tenter de faire réapparaître le langage refoulé, non dit, qui s'exprime à travers le langage social quel qu'il soit. C'est dans ces opérations de redécouverte d'un langage réel par l'étude et la prise de conscience de l'histoire personnelle de l'individu que Freud a tracé un chemin qu'il nous faut élargir. C'est à travers le langage symbolique que Freud redécouvre un langage réel qui est celui de l'histoire de l'individu, l'histoire de son refoulement; la destruction du langage symbolique permet au "patient" une prise de conscience de son histoire, l'acceptation de soi. De même, il faut au niveau social détruire le langage social par la remise au grand jour du langage réel, le langage des besoins.

§2) La recherche du réel

Un système fondé sur les besoins réels est nécessairement très différent du système capitaliste. On a vu au début que Marx, pour ne pas préciser quels sont les besoins humains réels, s'en tient à l'indication de l'abaissement du temps de travail comme progrès dans une société qui suive le système capitaliste. Il nous reste à préciser quels sont ces besoins et comment un système peut s'organiser autour de la prise en considération de ces besoins.

Tout système s'organise autour d'un thème central. Les besoins restent fondamentalement les mêmes dans tout type de société; mais le mode de satisfaction de ces besoins s'adapte aux situations concrètes. Le thème central résume le mode de satisfaction choisi par une société.

Dans les sociétés primitives; l'ensemble de la vie sociale s'articule autour du thème du Totem; le Totem est à la fois la prohibition d'activités anti-sociales (sexuelles) et l'affirmation du lien du sang entre les hommes d'un même totem. Le Totem assure la cohésion entre les individus du même clan.

Dans les sociétés ultérieures, le concept se diversifie; l'articulation se fait à la fois autour des thèmes de Dieu et du Roi, avec une prédominance de plus en plus nette du second. Dans la société capitaliste le thème central est incontestablement l'Argent; l'ensemble de la vie sociale s'organise autour de la reconnaissance par tous de l'Argent comme équivalent général des Marchandises.

En quoi l'analyse en termes d'équivalents généraux peut-elle nous aider ? D'une façon très simple, en ceci que dès qu'un équivalent général ne remplit plus sa fonction unificatrice d'une société, d'une institution quelconque, il est très rapidement contesté et il devient nécessaire de le remplacer par un autre. Par exemple, quand le Roi a perdu sa qualité divine, et que la royauté est devenue une idée suffisamment abstraite, indépendamment du Roi lui-même, que Royauté et Etat tendent à se confondre, les penseurs critiquent l'existence même de la royauté et la remplacent par l'idée d'un Contrat Social. Ils attaquent par là le fondement même de l'institution. Peu de penseurs avant les Révolutions bourgeoises s'intéressent directement aux problèmes de l'Economie Politique considérée sous son aspect principal, à savoir la Monnaie et le Capital; les Physiocrates tentent une dernière analyse justifiant l'Etat monarchique du point de vue de la Science qui tend à devenir dominante, l'Economie Politique; en fait personne n'a encore conscience au XVIII^e que la Monnaie, l'Argent, puisse remplacer le Roi. La critique se fait dans les termes mêmes qui justifient la Royauté parvenue à sa limite : en termes d'efficacité politique. Le contrat remplace le Droit Divin, pour permettre à un système fondé sur l'Argent de s'installer. Le système politique parvenu à son plus grand degré d'abstraction s'organise sur des bases "démocratiques", permettant à une "égalité" abstraite de remplacer la sujétion au Roi. De même on peut se demander si le système économique ne tend pas à un plus grand degré d'abstraction, si, en se technicisant de plus en plus, il ne rend pas inutile l'apport personnel d'une classe, la classe bourgeoise. Tout comme au XVIII^e la contestation se place sur le terrain ~~économique~~ politique, au XX^e elle se place sur le terrain économique. Mais la rationalité du système destiné à remplacer le système capitaliste est en dehors du champ économique. Le "socialisme", l'organisation différente de la production doit servir des buts autres que la production. Marx pensait un autre système possible en économie d'abondance; en fait, l'économie peut sortir du champ des préoccupations humaines principales en même temps qu'elle devient plus abstraite, plus technicisée, et que des décisions globales peuvent être prises et suivies dans n'importe quel ensemble économique. L'économie peut devenir une "courroie de transmission" tout comme le politique est actuellement la courroie de transmission des intérêts économiques de la classe dirigeante. L'homme peut définir les buts que l'économie doit atteindre, organiser la répartition entre son temps de travail et son temps de loisir, etc. Marx a fait la critique économique du système bourgeois tout comme le XVIII^e avait fait la critique politique du système monarchique; il semble que les faits apporteront un autre type de critique, beaucoup plus radicale, parce que possibilité de dépassement. Comme la Révolution bourgeoise est apparemment politique et en fait économique, la Révolution socialiste est apparemment économique et doit permettre bien autre chose qu'un changement économique. En fait, un champ nouveau de transformation doit s'ouvrir; ce champ est celui de la recherche d'une conception réaliste de l'homme, de ses besoins et de ses possibilités.

L'économie peut devenir le moyen de l'épanouissement proprement humain. Dans un système fondé sur l'abondance (l'abondance étant définie comme une notion relative : possession de l'indispensable socialement nécessaire) l'homme peut enfin penser à lui-même, chercher à vivre comme il le désire.

Que peut-on penser à priori des activités de l'homme dans une société désaliénée ? Seul Marcuse a tenté de répondre aux questions posées par la vie dans une société qu'il imagine non répressive. Selon lui, le plaisir se définit à lui-même sa propre limite, dans le but de rester un plaisir (cf Eros et Civilisation, op. cit.). Il est probable que l'une des tâches principales d'une société socialiste est de restituer au langage sa réalité perdue, de transformer les relations interindividuelles et les relations aux objets dans un sens de plus grande réalité. Dans une telle société, l'argent accumulable tel que nous le connaissons ne pourrait pas exister. Par contre, la plupart des relations entre individus et avec les objets retrouveraient leur dimension sexuelle cachée. L'équivalent général, lien entre tous les hommes, pourrait devenir non plus l'Argent reliant des biens produits par les hommes, mais un lien érotique concret entre les individus. (ce lien étant fort différent des liens abstraits, sublimés, entre l'homme réel et le Dieu abstrait). L'économie étant devenue "neutre", il est possible de mieux rechercher quel est le mode de vie le mieux adapté à l'homme.

La libération de l'oppression économique, la prise en considération des besoins réels ont également la signification d'une libération de la pensée. La répression du langage réel, appelé ci langage des besoins, le "ça" dans la terminologie de Freud, et l'obligation de passer par un langage conventionnel empêchent en fait la progression de la pensée. L'homme, en raisonnant dans le langage social qui lui est imposé, dans une problématique qui lui est imposée, ne résout pas ses problèmes réels, puisque ceux-ci ne parviennent pas à sa conscience, sont refoulés. D'où l'inutilité de toute pensée qui ne pose pas pour prémisses le problème des besoins réels, matériels, du penseur. Or, la plupart des réflexions modernes sont des exercices sur des thèmes socialement acceptés. L'opposition à Reich, par exemple, est très symptomatique à cet égard. Marx n'a pas été en butte à une persécution aussi directe que Reich, ce qui peut être une indication sur ce que sont les dangers réels pour la forme bourgeoise d'organisation sociale.

Libérer sa pensée des rationalisations apprises est une des tâches principales du "révolutionnaire" moderne dans les sociétés développées. Cette libération passe par la prise de conscience des besoins réels et fondamentaux et le rejet progressif de tous les schémas sociaux qui les masquent perpétuellement. A la limite, cette libération passe par une destruction, un rejet total du langage social et son remplacement par un langage plus réaliste, par lequel les relations réelles entre les individus et avec les objets seraient considérées objectivement. Parallèle à cette redécouverte du langage s'accomplit une modification

profonde du mode de vie. Si les détours prodigieux impliqués par l'utilisation d'un langage conventionnel dont le sens profond n'a qu'un rapport lointain avec le signifiant employé, peuvent être évités, un gaspillage considérable de temps et d'énergie peut être évité. Le passage continué par des médias entraîne un clivage permanent entre le désir profond et la réalisation concrète. Si ce détour peut être évité, sans doute les hommes pourraient-ils alors déterminer ce qui les intéresse et le faire.

Nous pouvons pour conclure cette brève étude sur la pensée marxiste citer Marcuse, qui s'est particulièrement attaqué au problème du rapport du marxisme et de la psychanalyse :

" Dans les pays capitalistes avancés, la société s'oppose à toute radicalisation des classes laborieuses, en paralysant la prise de conscience des exploités et en continuant à développer et à satisfaire des besoins qui perpétuent leur servitude. Dans la structure instinctuelle des exploités s'introduit ainsi un intérêt de propriétaire à l'égard du système existant, de sorte que la rupture avec le continuum de répression (condition préalable de la libération) n'a pas lieu; en conséquence, pour que la société existante puisse se transformer en société libre par un changement radical, il faudrait que celui-ci atteigne à une dimension de l'existence humaine qui n'entre guère en ligne de compte dans la théorie marxiste : la dimension "biologique", celle dont relèvent les besoins vitaux, impératifs, de l'homme, et leur processus de satisfaction. Pour autant que ces besoins et ces satisfactions reproduisent une existence de servitude, la libération présuppose dans cette dimension biologique un changement : l'apparition de besoins instinctuels différents et de nouvelles réactions du corps comme de l'esprit." (1)

(1) Herbert Marcuse, Vers la libération, Paris ed. de Minuit 1969, p. 29

DEUXIEME PARTIE

ANALYSE DE FREUD

Chapitre 1 : PSYCHANALYSE ET JOUISSANCE

Chapitre 2 : SEXE, PHALLUS ET POUVOIR

Chapitre 3 :

DEUXIEME PARTIE

ANALYSE DE FREUD

CHAPITRE I : PSYCHANALYSE ET JOUISSANCE

A) ANALYSE CRITIQUE DU TEXTE DE FREUD

§1) L'interdit de la jouissance totale

Notre étude du texte de Freud part de la phrase suivante :

"Quelque chose dans la nature même de l'instinct sexuel s'oppose à la réalisation de la satisfaction totale." (1)

Nous allons tenter de découvrir ce qui pour Freud peut constituer un empêchement à cette satisfaction totale dont nous postulerons, suivant en cela Reich, qu'elle est possible. Ainsi nous analyserons quels sont les "blocages" de la psychanalyse dans son élaboration théorique et pratique.

On sait que Freud, le "Père" de la Psychanalyse, n'a pas lui-même été analysé; il a transmis le savoir acquis dans l'analyse de ses patients et dans son auto-analyse, qui ont fondé le premier corpus théorique de la psychanalyse. On conçoit aisément que cette auto-analyse de Freud ait pu s'arrêter en un point très précis, qui est celui où Freud s'est refusé à aller plus avant dans son analyse propre. Nous verrons que ce point, qui est celui de la libération de la jouissance, est également celui de la rupture totale avec la société.

Nous commencerons l'analyse par les textes où Freud exprime le plus clairement ses phantasmes; nous verrons d'ailleurs que les phantasmes de Freud sont ceux sur lesquels est fondée la "civilisation" patriarcale, et que faute de la volonté de dépassement de cette civilisation, Freud ne pouvait pas les dépasser ni les percevoir clairement. C'est pourquoi ils lui paraîtront "éternels", impossibles à dépasser.

Citons d'abord un texte très clair de Malaise dans la Civilisation :

"En abolissant la propriété privée, on retire certes à l'agressivité humaine et au plaisir qu'elle procure, l'un de ses instruments, et sans doute un instrument puissant, mais non

(1) : Cit. de Freud, Revue Française de Psychanalyse n°1, 1936, p. 18

pas le plus puissant. En revanche, on n'a rien changé aux différences de puissance et d'influence dont l'agressivité abuse, non plus qu'à la nature de celle-ci. Car elle n'a pas été créée par la propriété mais régnait de façon presque illimitée en des temps primitifs où cette dernière était encore bien peu de chose. A peine l'instinct de propriété a-t-il perdu chez les enfants sa forme anale primitive que déjà l'agression se manifeste en eux; elle constitue enfin le sédiment qui se dépose au fond de tous les sentiments de tendresse ou d'amour unissant les humains, à l'exception peut-être d'un seul : du sentiment d'une mère pour son enfant mâle. Abolirait-on le droit individuel aux biens naturels que subsisterait le privilège sexuel d'où émane obligatoirement la plus violente jalousie ainsi que l'hostilité la plus vive entre des êtres occupant autrement le même rang. Abolirait-on en outre ce dernier privilège, en rendant la vie sexuelle entièrement libre, en supprimant donc la famille, cette cellule germinative de la civilisation, que rien ne laisserait prévoir quelles nouvelles voies la civilisation pourrait choisir pour son développement. Il faut en tous cas prévoir ceci : quelque voie qu'elle choisisse, le travail indestructible de la nature humaine l'y suivra toujours." (1)

Dans ce texte peuvent se lire simultanément deux affirmations :

1) L'agressivité existe au fond de tous les sentiments de tendresse et d'amour unissant les humains

2) Seul le sentiment de la mère pour l'enfant mâle échappe à l'agressivité. Donc seul le sentiment d'une mère pour son enfant mâle est réellement relation d'amour.

A côté de ce texte nous en plaçons un autre, de la même source :

"Nous en restons à peu près au même point en faisant découler l'opposition entre la civilisation et la sexualité du fait que l'amour sexuel est une relation à deux, ou un tiers ne saurait qu'être superflu ou jouer le rôle de trouble-fête, alors que la civilisation implique nécessairement des relations entre un grand nombre d'êtres. Au plus fort de l'amour, il ne subsiste aucun intérêt pour le monde ambiant; les amoureux se suffisent l'un à l'autre, n'ont même pas besoin d'un enfant commun pour être heureux." (2)

Ainsi, si on admet qu'une relation amoureuse totale entre un homme et une femme se suffit en elle-même, on peut aisément apercevoir que cette affirmation est contradictoire avec celle que la seule relation amoureuse réelle existe entre la Mère et le Fils. En effet, la relation entre un homme et une femme ne peut être totale tant que la relation Mère-Fils est privilégiée.

(1) : Malaise dans la Civilisation, édition pirate Vincennes, p. 41

(2) : Malaise dans la Civilisation, Denoël et Steele, Paris, 1934, p. 44.

Ceci nous ouvre une autre voie de réflexion. En effet, quand dans le premier texte Freud parle de la relation à la Mère, dans le second il affirme que ce sont des relations au Tiers qui empêcheraient une relation à deux totale. Il doit donc exister une liaison entre cette relation privilégiée à la Mère et les relations aux tiers, qui ont tous deux le même résultat : empêcher une relation d'amour totale, non agressive, entre homme et femme.

La primauté des relations Mère-Fils fait inévitablement penser au phantasme freudien du meurtre du Père, à la culpabilité et au "complexe d'Oedipe". Le "meurtre du Père", développant les sentiments de culpabilité, aurait selon Freud permis d'assurer les liens sociaux entre les hommes (Totem et Tabou, Paris, Petite Bibliothèque Payot n° 77). En fait, il est certain qu'historiquement le "Père Primitif" n'a jamais existé. Il convient donc d'examiner soigneusement la provenance, chez Freud, de ce phantasme.

Un rapport total à deux nécessite l'exclusion du tiers, donc de tout rapport social.

Or le rapport social est également la Loi, phantasmée sous l'aspect du Père.

Le Père (la Loi) empêche donc la relation totale de l'homme à la femme.

Le désir de meurtre du Père (désir de relation d'amour totale) est complémentaire du désir sexuel de la Mère, entraîne le désir de la Mère (et non l'inverse). Comme la relation d'amour totale, asociale, est estimée impossible, il y a fixation sur la Mère, à un point précis du développement infantile que nous préciserons plus loin.

Effectivement, Freud exprime le phantasme collectif de toute la Civilisation. Ce qu'il faut bien voir, c'est que l'amour de la Mère n'est que le complément nécessaire du meurtre du Père, alors que Freud affirme que le meurtre du Père est dû à la rivalité pour la possession de la Mère, et ce parce que Freud vit une fixation sur la Mère, qu'il tend tout naturellement à séparer du Père comme objet possédable, comme jouissance totale possible. C'est bien sûr le Père, le Dieu, la Loi qui possède la jouissance, puisque l'exclusion de la jouissance totale pour l'homme se fait au profit de ces derniers. Puisque c'est dans la Loi, le Père, Dieu, que se perd la jouissance totale (par la nécessité du tiers, de la relation sociale) c'est évidemment dans l'épouse du Père que se recherche phantasmatiquement cette même jouissance.

L'impossibilité de la jouissance totale et son interdit se retrouve dans toute l'œuvre de Freud. Son expression théorique ultime se trouve dans la division des instincts en deux grandes pulsions fondamentales : Eros et Thanatos, avec primauté de la tendance à l'inorganique et du retour au Nirvanâ (Au-delà du principe de plaisir, in Essais de Psychanalyse, Petite Bibliothèque Payot n° 44). Dès le début de son œuvre, Freud accordait une place importante aux "instincts de

conservation"; leur place ne fera que grandir jusqu'à devenir prépondérante.

Reich qui, le premier, a bien vu le danger de ces différenciations, ainsi qu'en témoigne ce texte de "La fonction de l'Orgasme" (Paris, L'Arche, 1968) :

" En 1923, Freud publia Le Moi et le Ca. L'effet immédiat de cette publication sur les praticiens qui avaient continuellement affaire aux difficultés sexuelles des patients, embrouilla tout. Dans la pratique, on ne savait trop que faire à cette époque avec le "surmoi" et les "sentiments inconscients de culpabilité". C'était encore des formulations théoriques sur des faits très obscurs. Il n'y avait pas de procédé technique pour les traiter. On préférait s'attaquer à l'angoisse de la masturbation ou à la culpabilité sexuelle. En 1920, avait paru Au delà du principe du plaisir, où Freud, hypothétiquement d'abord, plaça l'instinct de mort sur un pied d'égalité avec l'instinct sexuel. Mieux : il lui attribua une énergie instinctuelle issue d'un niveau plus profond encore. Les analystes qui ne pratiquaient pas et ceux qui étaient incapables de comprendre la théorie sexuelle semèrent à appliquer la nouvelle "théorie du moi". C'était un triste état de choses. Au lieu de sexualité, on disait maintenant "Eros". Le surmoi, introduit comme une notion théorique auxiliaire de la structure psychique, fut employé par des praticiens inintelligents comme s'il était un fait clinique. Le "ça" était "méchant". Le "surmoi" siégeait avec la longue barbe, et il était "sévère". Quant au pauvre "moi", il tâchait de ménager la chèvre et le chou. A la vie, à la description fidèle des faits, on en venait à substituer une sorte de tampon automatiquement appliqué, qui dispensait de tout effort de pensée. Les discussions cliniques cédèrent la place à la spéculation. Bientôt apparurent des "outsiders" qui n'avaient jamais fait une analyse et parlaient pompeusement du moi, du surmoi et des schizophrénies qu'il n'avaient jamais vues. La sexualité devint une coquille vide. La notion de la "libido" n'avait plus aucun contenu sexuel et se réduisit à une phrase creuse. Les communications psychanalytiques perdirent leur qualité sérieuse et dégénérèrent en un pathos qui rappelait celui des philosophes éthiques. Certains auteurs psychanalytiques se mirent à traduire la théorie des névroses dans la langue de la "psychologie du moi". L'atmosphère s'"épura". (op. cit., p. 104)

Dans les textes en question (Au delà du principe du plaisir et Le Moi et le Ca), Freud introduit un conflit à l'intérieur même de la vie instinctuelle, entre deux "adversaires éternels", Eros et Thanatos, Eros étant la tendance à la différenciation, à créer des unités de plus en plus complexes, et Thanatos la tendance à l'indifférenciation, au retour à l'inorganique. Alors que dans ses premières œuvres Freud s'attachait au principe de plaisir, comme principe premier de l'activité du vivant, dans Au delà du principe de plaisir il affirme :

"L'instinct ne serait que l'expression d'une tendance inhérente à tout organisme vivant et qui le pousse à reproduire, à rétablir un état antérieur auquel il avait été obligé de renoncer, sous l'influence des forces perturbatrices extérieures, l'expression d'une sorte d'élasticité organique ou, si l'on préfère, de l'inerte de la vie organique."

De même, le principe de plaisir est au service des instincts de mort: "Il a plus particulièrement pour tâche de parer aux augmentations d'intensité que peuvent subir les excitations internes et qui sont de nature à rendre plus difficile l'accomplissement de la tâche vitale."

Ce que Freud décrit dans ces lignes, en décrivant l'"instinct", c'est sa fixation propre à un stade donné. D'après ce que nous savons déjà des conceptions de Freud sur le complexe d'Oedipe et ses relations phantasmées à sa Mère, il est facile de voir que cette régression est à un stade dont Freud lui-même n'a pas parlé: la régression intra-utérine.

Freud lui-même dit que la phase orale est "peut-être la plus primitive" (1). Il est apparent que le "retour à l'inorganique", la "suppression des tensions" évoquent clairement cette tendance générale dans l'oeuvre de Freud. Nous pourrions la repérer tout au long de l'Introduction à la Psychanalyse, où le développement de ce fantasme, à travers les idées de "conservation du Moi", puis la division des instincts entre instincts sexuels et instincts de conservation, est très clair. Nous y verrons également le lien étroit avec l'organisation sociale.

§2) L'Introduction à la Psychanalyse. Refoulement, sublimation et société.

Nous parions du Chapitre XVIII, où Freud aborde le problème des fixations, du rattachement à un souvenir traumatique. Il est évident qu'on peut parler de "traumatisme de la naissance", Otto Rank a d'ailleurs appuyé ses thèses sur cette conception. Il apparaît que Freud, comme tout homme moderne, est resté fixé à ce traumatisme: la vie dans la civilisation exige la fixation à ce traumatisme. Nous verrons plus loin la liaison s'inscrire dans le raisonnement même de Freud.

Ensuite, Freud aborde les problèmes de la résistance et du refoulement (ch. XIX), puis, dans le chapitre XX, intitulé "La vie sexuelle de l'homme", il aborde le problème de la société dans le texte ci-dessous:

"Au point de vue de l'éducation, la société considère comme une de ses tâches essentielles de réfréner l'instinct sexuel lorsqu'il se manifeste comme besoin de procréation, de le limiter, de le soumettre à une volonté individuelle se pliant à la contrainte sociale. La société est également intéressée à ce que le développement complet du besoin sexuel soit retardé jusqu'à ce que l'enfant ait atteint un certain degré de maturité sociale, car dès que ce développement est atteint, l'éducation n'a plus de prise sur l'enfant. La sexualité, si

elle se manifestait de façon trop précoce, romprait toutes les barrières et emporterait tous les résultats si péniblement acquis par la culture. La tâche de réprimer le besoin sexuel n'est d'ailleurs jamais facile; on réussit à la réaliser tantôt trop, tantôt trop peu. La base sur laquelle repose la société humaine est, en dernière analyse, de nature économique : ne possédant pas assez de moyens de subsistance pour permettre à ses membres de vivre sans travailler, la société est obligée de limiter le nombre de ses membres et de détourner leur énergie de l'activité sexuelle vers le travail. Nous sommes là en présence de l'éternel besoin vital qui, né en même temps que l'homme, persiste jusqu'à nos jours." (1)

A ce stade, le refoulement est donc considéré comme nécessaire : la société ne peut exister sans lui. Nous verrons qu'en fait, le refoulement et la civilisation sont liés, mais pas objectivement : le critère "économique" dont parle Freud est une rationalisation consciente de ce qui l'empêche inconsciemment de se libérer totalement.

Au chapitre suivant en effet, (ch. XXI : Développement de la libido), Freud aborde l'étude des stades (oral, sadique-anal) et le Complexe d'Oedipe. Dans le développement inconscient de Freud, le complexe d'Oedipe suit l'affirmation de la nécessité des liens sociaux et du refoulement.

"Le développement ultérieur poursuit, pour nous exprimer aussi brièvement que possible, deux buts : 1° renoncer à l'auto-érotisme, remplacer l'objet faisant partie du corps même de l'individu par un autre qui lui soit étranger et extérieur; 2° unifier les différents objets des diverses tendances et les remplacer par un seul et unique objet. Ce résultat ne peut être obtenu que si cet unique objet est à son tour un corps complet, semblable à celui de son propre corps. Il ne peut également être obtenu qu'à la condition qu'un certain nombre de tendances soient éliminées comme inutilisables.

"Les processus qui aboutissent au choix de tel ou tel objet sont assez compliqués et n'ont pas encore été décrits de façon satisfaisante. Il nous suffira de faire ressortir le fait que lorsque le cycle infantile, qui précède la période de latence, est dans une certaine mesure achevé, l'objet choisi se trouve à peu près identique à celui du plaisir buccal de la période précédente. Cet objet, s'il n'est plus le sein maternel, est cependant toujours la mère. Nous disons donc de celle-ci qu'elle est le premier objet d'amour. Nous parlons notamment d'amour, lorsque les tendances psychiques de l'instinct sexuel viennent occuper le premier plan, alors que les exigences corporelles ou "sensuelles", qui forment la base de cet instinct, sont refoulées ou momentanément oubliées. A cette époque où la mère devient un objet d'amour, le travail du refoulement est déjà commencé chez l'enfant, travail à la suite duquel une partie de ses buts sexuels se trouve soustraite à sa conscience. A ce choix, qui fait de la mère un objet

(1) : Introduction à la psychanalyse, Paris Payot 1966, p. 335

d'amour, se rattache tout ce qui, sous le nom d'Oedipe-complexe, a acquis une si grande importance dans l'explication psychanalytique des névroses et a peut-être été une des causes déterminantes de la résistance qui s'est manifestée contre la psychanalyse." (1)

Ainsi, la fixation sur un objet est nécessairement la fixation sur la Mère. On peut se demander pourquoi on en reste là, puisque l'objet unique doit être un corps complet, semblable à celui de son propre corps, pourquoi cet objet ne serait-il pas une femme autre que la Mère, plus "semblable à son propre corps" que la mère avec qui la relation ne peut être d'équivalence totale ?

En effet, la relation agressive du complexe d'Oedipe, agression phantasmée sous forme de meurtre du Père, existe déjà et plus fondamentalement dans la relation Mère-Fils. Il ne peut y avoir équivalence totale entre la mère et le fils, il y a dépendance du fils par rapport à la mère. Et cette dépendance est également celle de l'individu par rapport à la société. Quand Freud analyse les institutions ou "foules conventionnelles" (2), il admet un attachement libidinal dans la foule, attachement libidinal provenant du fait que tous les individus de la foule ont remplacé leur idéal du Moi par un même objet. "Tous les individus veulent être égaux, mais dominés par un chef"; le chef seul possède un narcissisme absolu. En fait, ce qui est en jeu dans les "foules conventionnelles", cette identification du Moi au chef, est le processus même de recreation d'un état primitif d'indifférenciation, de satisfaction complète de tous : chacun revit alors fantasmatiquement l'état intra-utérin, dans cette Mère collective qu'est l'institution. L'Idéal du Moi dont parle Freud est donc l'état de satisfaction totale des besoins vécu à l'intérieur de la mère; le Chef, le Roi, est celui qui aux yeux des subordonnés vit cet état imaginaire de satisfaction et d'auto suffisance. Le Narcissisme même dont parle Freud, l'instinct de conservation du Moi et la tendance à l'inorganique, au Nirvanâ sont les expressions du désir du retour à l'état intra-utérin, à la satisfaction totale du besoin dans l'individualité, dans un monde entièrement clos où il n'y a pas de rapport à l'Autre en tant que tel, où la sexualité n'existe pas. Ainsi les "foules conventionnelles", les Institutions nient toutes la sexualité; elles sont des Mères collectives. Ainsi parle-t-on de la Société, une Église, etc.

Ainsi il apparaît que la Société est entièrement fondée sur les phantasmes de régression intra utérine. Il apparaît également que pour atteindre la satisfaction totale, le don complet et réciproque d'un homme et d'une femme, il faut détruire la fixation au stade intra-utérin, donc tuer la Mère et refuser par là même toute contrainte sociale; en particulier abandonner les mythes de l'indifférenciation possible des hommes et de l'Amour collectif chrétien.

(1) : Introduction à la Psychanalyse, op. cit., p. 355
(2) : Psychologie collective et Idéal du Moi

L'Amour collectif est un fantasme de régression intra utérine, il est également amour de la société; or l'amour total d'un homme et d'une femme exige l'abandon de ce fantasme; il exige une totale liberté et disponibilité. Bien évidemment, alors que pour l'homme il s'agit de tuer la Mère, pour la femme il s'agit de tuer le Père; mais ce dernier processus est peut-être plus facile, le Père symbolisant généralement l'Autorité, la non-liberté, etc. Pour l'homme le processus d'intégration sociale est plus complexe : l'autorité du Père, contre laquelle lutte l'enfant, favorise en fait l'attachement libidinal inconscient à la Mère, et c'est cet attachement qui fonde l'ordre social (et non l'autorité apparente du Père). Cette structure explique pourquoi la société est fondée sur les relations des hommes entre eux : tous combattent entre eux pour l'amour de la Mère, mais sont eux-mêmes liés par la culpabilité dont parle Freud, mais surtout liés par le désir d'arriver à une Communauté indifférenciée. C'est très net dans la religion catholique : Dieu le Père, possesseur de la jouissance, est lié à la Mère l'Eglise dans laquelle les fideles essaient de revivre l'état de satisfaction totale et indifférenciée. Quant au Fils, dont la mère est Vierge (ce qui veut dire qu'il n'a pas connu l'état intra-utérin), il est sacrifié puisqu'il possède en lui-même la jouissance par identification au Père. Il ne peut exister puisqu'il détruit l'ordre social.

De même chez Bouddha, qui ayant posé que la jouissance est impossible dans ce monde, revit phantasmatiquement la situation intra utérine par la découverte du Nirvanā, état dans lequel il n'est plus de désir ni de besoin. (noter la similitude avec Freud qui en arrive lui aussi à poser une tendance générale du vivant à l'inorganique, au Nirvanā.

Ce point limite auquel parviennent les penseurs les plus avancés de nos sociétés est donc ce point de la régression du Moi au niveau intra utérin, point au-delà duquel il y a affranchissement total de toute règle et refus de la Société. Freud a vu toutes les régressions du Moi possibles, sauf cette dernière qu'il a vécue à un niveau inconscient, sans en faire réellement l'analyse. Sans avoir une conscience claire de ce fait, il avait cependant l'intuition que sa théorie était insatisfaisante quant à certains points. Ainsi, à la fin du chapitre XXV de L'Introduction à la Psychanalyse, portant sur l'angoisse, il écrit : "Notre conception présente cependant encore une lacune qui vient de ce que nous ne savons à quoi rattacher ce fait, pourtant difficilement contestable, que l'angoisse réelle doit être considérée comme une manifestation des instincts de conservation du Moi." (1)

Simplement, si on admet que l'instinct de conservation du Moi est en fait une fixation de l'instinct sexuel général au stade intra-utérin, et non un instinct particulier, il est clair que cet "instinct"-fixation, du fait qu'il empêche la réalisation d'une relation complète à la femme, doit être générateur d'angoisse.

(1) : Introduction à la Psychanalyse, op. cit., p. 440

Comme il l'écrivait quelques pages auparavant : "L'angoisse qui signifie une fuite du Moi devant la libido est cependant engendrée par celle-ci." (1). Vers quoi tend la libido ? vers la satisfaction complète de l'homme et de la femme. Vers où fuit le Moi, poussé par l'"instinct de conservation" ? vers la fixation intra utérine, empêchant la satisfaction complète. Ce qui entraîne la transformation de la libido en angoisse.

" Le correctif suivant devait donc être apporté à la formulation originelle de Freud. Il n'y a pas de conversion de l'excitation sexuelle en angoisse. La même excitation qui apparaît comme un plaisir dans l'organe génital se manifeste comme une angoisse si elle stimule le système cardio-vasculaire. C'est-à-dire que, dans le dernier cas, elle apparaît comme l'opposé exact du plaisir. Le système vaso-végétatif fonctionnera à un moment donné dans la direction de l'excitation sexuelle et, à un autre moment, lorsque cette dernière est inhibée, dans la direction de l'angoisse. Cette réflexion se montra heureuse. Elle me conduisit en ligne droite à ma théorie actuelle : la sexualité et l'angoisse représentent deux directions opposées de l'excitation végétative. Il me fallut dix autres années pour établir le caractère bio-électrique de ce processus." (2)

Ainsi, nous sommes amenés à corriger les conceptions de Freud sur les instincts, les conceptions "spatiales" du cerveau, etc. En particulier, la distinction "ça", "moi", "surmoi", Eros et Thanatos, apparaissent vides de sens. On peut parler beaucoup plus simplement de principe de plaisir et de principe de réalité. C'est le principe de réalité (la Société) qui modèle entièrement le principe de plaisir et l'empêche d'arriver à son seul but, la jouissance complète, le don total d'un homme et d'une femme. Il apparaît également que toute l'histoire de l'humanité jusqu'à présent est fondée sur le refoulement et l'interdit de cette jouissance complète, refoulement exprime de tous temps dans les rêves et les mythes de l'humanité.

" La psychanalyse a montré qu'il existait un rapport étroit entre les réalisations psychiques des individus d'une part et celles des sociétés d'autre part, en postulant qu'il y avait une seule et même source dynamique pour les uns et les autres. L'idée de base est que la fonction principale du mécanisme mental est de soulager l'individu des tensions créées en lui par ses besoins. Une partie de cette tâche peut s'accomplir en soutirant des satisfactions du monde extérieur : et dans ce but il est essentiel d'avoir le contrôle du monde réel. Mais la satisfaction d'une autre partie de ces besoins - au nombre desquels certaines pulsions affectives - est régulièrement frustrée par la réalité, ce qui mène à la tâche suivante qui est de trouver d'autres moyens de venir à bout des impulsions

(1) : Introduction à la Psychanalyse, op. cit. , p. 433
(2) : REICH, La fonction de l'orgasme, op. cit. , p. 111

insatisfaites. Tout le cours de l'histoire de la civilisation n'est rien d'autre que la relation des différentes méthodes adoptées par l'espèce humaine pour lier ses desirs insatisfaits, qui, selon les changements de condition (modifiées, en plus, par les progrès technologiques) ont affronté une réalité qui lui a répondu parfois par la faveur, parfois par la frustration." (1)

(1) : The complete psychological works of Sigmund Freud,
vol. XIII, p. 186.

B) L'analyse anthropologique : Géza R  heim
PSYCHANALYSE ET ANTHROPOLOGIE

  1) Les sociétés australiennes et la castration

Dans une phrase que je cite approximativement, n'en ayant pas la référence exacte, Freud dit que chaque homme revit dans sa propre histoire tout le développement qui nous a fait humains. L'ontogenèse (développement de l'individu) serait donc un reflet de la phylogenèse (développement de l'espèce).

Ainsi, nous devrions trouver à l'aube de l'humanité les fantasmes les plus primitifs fondant la société (retour dans l'utérus, ainsi que nous l'avons vu dans l'analyse de Freud) et les répressions correspondantes dans la vie sexuelle.

Pour vérifier cette hypothèse, nous utiliserons le livre de Geza R  heim, Psychanalyse et Anthropologie, Paris, Gallimard, 1967, qui fournit un matériel considérable sur le mode de vie et les mythes de plusieurs sociétés primitives. Heureusement, l'auteur a distingué la pure description du mode de vie et des mythes de ses interprétations psychanalytiques, ce qui nous permet de les interpréter à notre tour, voire d'interpréter les interprétations.

Nous commencerons par une société primitive, la plus primitive connue : la société aborigène australienne. Si le phantasme d'une régression intra-utérine existe, ainsi que nous l'avons démontré dans l'analyse de Freud, nous devons le retrouver dans toutes les sociétés.

R  heim cherche précisément à démontrer que le "complexe d'O  dipe" existe dans toutes les sociétés. A la fin de la "psychanalyse de la culture australienne", in Psychanalyse et Anthropologie p. 193, il arrive à la conclusion suivante :

" Il me semble que, bien que les éléments oraux et de séparation soient indubitablement présents, ils constituent seulement un mécanisme de défense régressif et rituel, un rempart contre le complexe d'O  dipe, l'agressivité et la virilité. Pourquoi sont-ils plus virils que d'autres ? C'est là une grande question, à laquelle il serait difficile de répondre. L'histoire, si nous la connaissions, nous en donnerait-elle la clé ? Ou devons nous recourir à une typologie psychophysiologique ? Franchement, je n'en sais rien."

Nous remarquerons que R  heim recherche ce qui masque le complexe d'O  dipe. Il suit en cela la démarche de Freud pour la société occidentale : en effet le complexe d'O  dipe est masqué dans cette société par de nombreuses acquisitions culturelles. Or, nous verrons que, loin de masquer le complexe d'O  dipe, la société australienne le crée et le proclame : le complexe est la base culturelle, institutionnelle de la société.

Röheim, raccroché aux théories de la "fixation", ne peut évidemment comprendre que la prédominance d'éléments "oraux" soit compatible avec une grande virilité. Nous verrons au contraire que le développement de la culture est lié à une fixation à un stade de plus en plus avancé dans l'évolution de l'individu, et parallèlement à une sexualité de plus en plus perverse et détournée du but initial. Uterin, Oral, Anal sont des étapes dans la perversion, et en même temps évolution au niveau onto- et phylogénétique vers une sexualité normale. Pour clarifier, nous dirons qu'à partir du moment où la répression sexuelle s'est créée par régression aux premiers stades de l'existence (intra-utérin), l'homme devait nécessairement parcourir tous les stades, oral, anal, pour arriver à des relations amoureuses totales. Nous verrons plus loin les implications de ces affirmations.

Röheim se rapproche d'ailleurs de cette hypothèse :

" Il serait tentant de baser l'idée d'évolution culturelle sur l'incidence de l'interférence des parents avec les pulsions des enfants. Nous ferions alors cette hypothèse : plus tôt cette interférence se produit, et plus la modification de la structure de la personnalité est importante. Une interférence tardive entraîne d'autre part une moindre modification des pulsions, et les populations concernées sont primitives. En ce qui concerne les Australiens, il est évident que cette interférence n'a lieu qu'au niveau génital." (1)

Effectivement, l'interférence n'a lieu qu'au niveau génital. Mais ce que Röheim ne voit pas, c'est que l'Australien n'a pas vécu l'évolution de l'Occidental, n'est pas passé par des stades oraux, anaux, etc. Dans les jeux des enfants australiens on voit clairement que tous les éléments de leur vie (urine-lait-sexe) sont liés, avec prédominance de l'élément sexuel dans tous les jeux. S'il y a donc interférence au "niveau génital", cela veut dire que la seule répression dans la société australienne a lieu sur la possibilité d'une génitalité complète, et que cette interférence, réalisée au moyen des rites d'initiation, a clairement pour but de remplacer la possibilité des relations amoureuses libres entre homme et femme par un retour fantasmatique collectif dans l'utérus de la Mère commune, dans l'utérus de la Société. Alors qu'il n'y a pas de répression des fonctions orales, urétrales et anales, il y a une répression très forte et très accentuée des fonctions génitales, à un point tel que les rites d'initiation que nous allons décrire sont également un rituel de mutilation du sexe (circoncision et subincision, c'est-à-dire une incision sur toute la longueur du pénis et du scrotum), ce qui ne permet sans doute pas aux initiés d'avoir des relations sexuelles entièrement satisfaisantes. L'institution culturelle mêle la douleur au lieu du plaisir, transforme le pénis en lieu de douleur.

(1) Röheim, op. cit. , p. 189

" La différence entre le développement du moi d'un enfant australien et celui d'un enfant de notre civilisation est tout à fait frappante. Les petits Australiens s'adaptent à la réalité à partir de leurs activités ludiques : ils n'ont jamais à apprendre de nouvelles techniques, de nouvelles tâches, de nouveaux ajustements. Grandir n'a jamais le sens d'une restriction, d'un renoncement à un paradis infantile, de l'acceptation de règles prescrites par les adultes : c'est simplement un but désirable, vers lequel les êtres humains sont portés par la libido génitale. La période orale ne comporte pas de terminaison artificielle, les activités urétrales et anales sont très peu réprimées, la masturbation n'est pas prohibée. Il n'y a pas de période de latence (autant qu'on sache : mais cela n'est pas tout à fait certain), et l'on n'observe pas d'activités compulsives qui viendraient remplacer les activités ludiques de l'enfant. La seule pulsion qui soit soumise à des restrictions sérieuses est la pulsion génitale : en substance, le bébé et l'enfant ne sont pas censés voir le coût des parents, et bien entendu, n'ont pas droit à l'approche génitale de leur mère. Il y a abondance de signes de l'existence d'une angoisse de castration." (1)

Angoisse de castration : elle est normale et évidente si m'on pense que le sexe de tout Australien est effectivement "châtré", ou tout au moins subincisé, ce qui est une opération extrêmement douloureuse. Que cette "angoisse" se soit perpétuée dans nos civilisations, alors même qu'il n'y a plus mutilation, se conçoit fort bien si l'on admet que les répressions qui dans le développement de l'humanité viendront s'ajouter à la répression génitale (orale, anale et urétrale) laisseront subsister cette répression fondamentale de la génitalité. Et c'est précisément à ce stade que s'arrête la psychanalyse classique, ainsi que nous l'avons vu dans l'analyse de Freud. Il est impossible d'appliquer l'analyse psychanalytique à la société australienne, parce que au lieu de "masquer" le complexe d'Oedipe, ainsi que le croit Rönheim, cette société le crée. Si effectivement dans les sociétés occidentales modernes le complexe d'Oedipe est masqué, c'est parce que la culture, créant la perversion, a accumulé des sédiments successifs au dessus de cette structure répressive de base qui est le rapport privilégié, forcé à la Mère; cette structure répressive de base subsiste dans toutes les cultures, et effectivement Freud a raison quand il affirme que le "meurtre du Père" (qui est en réalité, nous l'avons vu, l'amour de la Mère) fonde la Culture.

Voyons quel est le rituel d'initiation de la société australienne :

" Un épisode du rite d'initiation consiste à "lancer" le novice dans le ventre de "la vieille femme" qui est symbolisée par une tranchée semi-circulaire appelée "runabibi". Le Serpent de l'Arc-en-ciel est gravé sur les murs de la tranchée. Un rhombe, qui porte le même nom que la "mère" et représente également son sein, son ombre, devient habité par l'ombre du garçon, au moment où celui-ci le lance. A la fin de la cérémonie, il est entermé dans la tranchée. Plus tard, son esprit le quittera pour retourner dans le domaine des esprits, et y attendre qu'une autre âme quitte un corps après la mort et

le rite d'inhumation final. On fabrique aussi un immense symbole du garçon, que l'on enterre également dans la tranchée à la fin de la cérémonie." (1)

Ainsi, le garçon est symboliquement réintégré dans le ventre de sa mère. En même temps, cette réintégration commune (tous les hommes assistent à la cérémonie d'initiation, pratiquent ensemble la subincision) fonde la communauté des hommes. Masturbation collective, imitation rituelle d'un orgasme collectif montrent clairement que la relation sociale, entre les hommes, prédomine sur la relation sexuelle entre un homme et une femme, relation exclusive qui briserait l'unité sociale.

Si elle s'exprime très clairement dans l'initiation et le mythe (dans lequel il est toujours question de retour à une "caverne primitive", etc), cette structure de base de la société australienne s'exprime également dans tous les actes de la vie courante. Ainsi les enfants sont éduqués à donner généreusement (pas de différence entre les hommes dans la société-utérus maternel; les rapports sexuels ont lieu entre hommes âgés et femmes qui ont l'âge d'être leur fille (ou l'inverse), le coït se pratique à genoux, position ritualisée ne permettant sans doute pas une satisfaction entière, et les hommes se mettent dans la même position pour accomplir ensemble les tremblements "alnkamentara" cérémoniels, imitant, se substituant à l'orgasme. Dans les cérémonies Père et Fils sont dits semblables (le père dit au fils : "tu es comme moi maintenant"), ils ont symboliquement la même Mère, et tous deux la même relation à la Mère. Il est évident qu'il n'y a pas de "meurtre du père", mais bien création d'une Mère commune et mythique, symbolisée éventuellement par la mère réelle. Après les cérémonies d'initiation, le fils peut être parfois symboliquement allaité par sa mère : c'est la société, le corps social qui l'a allaité, il doit maintenant donner en retour.

Nous pouvons encore citer Rönheim à propos des mythes :

" J'ai si souvent parlé de ce sujet, que je veux maintenant présenter la situation d'un point de vue global. Le mythe sacré est toujours l'histoire de l'apparition, à un endroit donné, d'un groupe d'ancêtres ou d'un ancêtre unique; de la façon dont ils (ou il) ont vagabondé, accomplissant des cérémonies et laissant derrière eux des "enfants-esprits"; de leur disparition finale dans le sol ou dans une caverne. La nature phallique du vagabondage est évidente, tout comme le caractère utérin du trou ou de la caverne dans lequel ils finissent par mourir ou devenir immortels sous la forme d'un tjurunga de bois ou de pierre." (2)

Ainsi, toute la culture primitive crée ce qui apparaîtra plus tard comme "complexe d'Oedipe". N'oublions d'ailleurs pas qu'Oedipe est Roi, et que c'est en couchant avec sa Mère qu'il devient Roi. Mais l'ordre social est fondé sur l'acceptation du Père et l'imitation du Père, c'est pourquoi Oedipe est finalement puni.

(1) & (2) : Rönheim, op. cit. , P. 113 & 161

Nous verrons maintenant comment les éléments ainsi créés vont se renforcer, tout en devenant moins apparents, parce que masqués sous d'autres. Nous verrons qu'après la répression initiale, violente du primitif (rituel figé, mutilation, etc) nécessaire pour empêcher le débordement du sexuel, la répression s'étendra aux autres fonctions non directement sexuelles et dans le même temps s'intellectualisera. Elle sera de plus en plus profondément interiorisée, parce que se situant à des stades de plus en plus précoces de l'évolution de l'enfant.

§2) La société mélanésienne et l'échange

Dans la société "matrilinéaire" étudiée par Rôheim après la société australienne, nous voyons encore apparaître des traits caractéristiques des sociétés modernes, traits qui seront également profondément interiorisés et refoulés dans nos sociétés, tout comme l'est le "complexe d'Oedipe".

Dans la société matrilinéaire, nous voyons apparaître dans le corps social la compétition et l'agressivité, ainsi que le Travail. Cette apparition est liée à une répression aux stades oral et anal, et plus particulièrement ce dernier. La relation, toujours nécessaire, entre hommes, prend d'autres formes que dans la société australienne. Dans la société matrilinéaire, on peut déjà voir en germe toutes les sociétés jusqu'à la société occidentale incluse. Simplement, les sociétés marchandes ultérieures perfectionneront et compliqueront la structure déjà existante dans cette société, développant l'agressivité sous forme de division du travail de plus en plus poussée.

Dans ces sociétés (de la matrilinéaire à la nôtre) se superpose au rapport fondamental à la Mère, rondant l'unité sociale, le rapport à la soeur qui fonde l'échange. Dans la société primitive australienne, il n'y a ni échange ni rapports privilégiés à la soeur, au frère, etc. La soeur ou le frère peuvent même être mangés dans les périodes de famine. Au contraire, dans les sociétés matrilinéaires la soeur est le moyen d'échange, le fondement de la relation sociale.

Alors que dans la société primitive australienne les rapports homme-femme étaient généralement sur le modèle père-fille, dans la société matrilinéaire ils seront sur le modèle frère-soeur.

Rôheim décrit les relations qu'ont les jeunes gens avec les filles lors de la quête amoureuse : "D'habitude, mais pas toujours, c'est le garçon qui va dans la maison de la fille. Il est censé la caresser ("sisunusunny", ils caressent). C'est un type de caresses très gentil et très tendre, celui que les garçons font d'abord à leur petite soeur. Sipeta raconte que tous les soirs, avant d'aller retrouver les filles, ses frères aînés la dorlotent de cette façon." (1)

(1) : Rôheim, op. cit. p. 213

Ce type de relations amoureuses, calqué sur le modèle frère-soeur, correspond à un certain type de relations entre les hommes dans la société. Une page après la première citation, Rôheim décrit une autre coutume de cette culture :

"L'eliamu" est une institution très caractéristique de cette culture. Deux garçons rendent visite à une fille. La fille se couche entre les deux garçons. À l'aube l'un des hommes dit à l'autre : "tu seras mon tabou, et nous nous nommerons mutuellement eliamu. Nous nous donnerons du tabac, des noix de bétel, de la viande, des ignames. Chacun appellera la femme de l'autre "soeur" ou "belle-soeur", et nous nous appellerons mutuellement "fils" ou "neveu" ou "beau-fils". Le mot "guhetau" signifie "il devient mon tabou", c'est-à-dire je me conduis comme s'il était mon frère, nous ne mangeons pas mutuellement notre "bwabware" (festin mortuaire). Une fois ou deux, les deux mêmes hommes retourneront ensemble chez la fille, puis ils cesseront, car ils seront "omayamaya" (honteux). Il est sous-entendu qu'aucun des deux ne fait l'amour avec la fille. L'amitié est plus importante que le coït. Un informateur nous a décrit comment les deux hommes dormaient ensemble, la femme entre eux. Puis ils prennent un igname et se mettent à le manger chacun à une extrémité, jusqu'à ce qu'ils se rencontrent dans le milieu. Dans la mesure où l'igname et la femme sont analogues, cela doit laisser entendre que tous deux ont eu des rapports sexuels avec la femme. D'autres aliments peuvent remplacer l'igname, par exemple la banane. Si l'un des hommes meurt, l'autre fait un grand bwabware uniquement composé de bananes, et cela marque la fin du tabou."

(1)

Ainsi, la relation commune à une femme fonde des relations entre les hommes, relation qui est en dernière analyse fondée sur le travail (l'igname). Nous verrons que l'igname a dans cette société une valeur particulière : c'est sur lui que se concentre l'activité des indigènes, alors même qu'il demande beaucoup de travail, ainsi que sur les coquillages précieux servant à l'échange "kula". Ignames et coquillages sont l'objet de toutes les compétitions entre hommes dans ces cultures ; l'igname sert au don ostentatoire ("sagari") dont le but est d'affirmer la supériorité de l'offreur sur celui qui reçoit (cf l'institution du "potlach" indien) et le coquillage à affirmer des relations de force dans les échanges ou "kune"; il sert de moyen d'échange universel. Les indigènes essaient d'acquiescer les coquillages les plus précieux au moyen de dons, dons d'objets précieux, de nourriture, d'ignames ou d'autres coquillages.

Les mariages ont lieu entre des membres de clans différents (système matrilocal), de préférence entre cousins croisés. Le mariage est également une occasion d'échanges cérémoniels importants (dons et contre-dons). Entre femme et mari se reflètent les relations entre clans : les deux partenaires s'estiment toujours lésés dans les dons réciproques.

(1) : Rôheim, op. cit. , p. 215

C'est ici qu'apparaît le rôle spécifique de la relation frère-soeur, relation qui fonde l'échange entre les clans. Lorsqu'un homme se marie, sa soeur offre à la nouvelle épouse un don énorme en ignames (lesquels, rappelons-le, demandent beaucoup de travail et nourrissent peu), don auquel celle-ci réplique par un énorme contre-don. Ces dons sont "censés être un symbole d'amour entre la personne qui les donne et la personne qui les reçoit." (1)

La relation privilégiée est donc toujours la relation frère-soeur; la soeur intervient constamment dans les relations du couple, de même que le frère qui, dans le système matrilineaire, assume les fonctions de père des enfants que sa soeur a avec son mari. Il est évident que dans ces conditions, les relations entre homme et femme ne peuvent être que continuellement empoisonnées par des références constantes au clan d'origine (le frère, la soeur, la mère). L'échange est alors la base des relations amoureuses.

Le mythe de Tauhau, également utilisé dans les cérémonies de dons et contre-dons du mariage, nous éclaire sur le rôle exact de la soeur.

"Tauhau le jeune vole la femme de Tauhau l'aîné. Elle est la soeur des deux Tauhau. Ils font l'amour, la semence s'échappe et devient sur le champ un enfant. L'enfant crie : "Père, Mère". Le père dit : "Retourne dans le vagin de ta mère", et l'enfant s'exécute.

.....

"Lorsque Tauhau décide de faire un mwadare en l'honneur de sa soeur, on coupe un porc en morceaux pour la fête. Dans de nombreux "sigaha" (incantations pour la magie amoureuse) recueillis par moi, la soeur de Tauhau est nommée de façon figurative "Tauhau anabawe" (le pore de Tauhau). Le porc est coupé en morceaux, mais Tauhau garde le ventre pour lui. Il s'attend à y trouver des excréments, mais à la place il trouve des coquillages précieux, "Bagi" et "Mwari." (2)

Les coquillages précieux sont ceux qui sont utilisés pour l'échange du kune (correspondant également à la recherche des femmes dans les autres clans). Ainsi, le kune, l'échange de coquillages généralisé entre plusieurs îles, opération risquée, dans laquelle des "sorcières" peuvent dévorer les participants, est le substitut de la compétition généralisée pour les femmes, compétition qui détruirait inévitablement la société. Au lieu d'une compétition pour la possession des femmes, il y a une compétition pour la possession des coquillages, et ce parce que chaque frère possède un moyen d'échange qui est sa soeur. Ce qui apparaît clairement dans le fait que les coquillages sont à l'intérieur du ventre de la soeur.

L'échange des femmes est également échange des enfants. Les enfants appartiennent à l'oncle maternel qui joue le rôle de père. Les enfants appartiennent donc toujours au clan de la mère, exactement comme si le frère et la soeur les avaient

(1) & (2) : Rëheim, pp. 224 & 225

faits ensemble. Non seulement la femme, mais également les enfants n'appartiennent pas réellement au Père : ils sont simplement échangés.

" Toute relation dans cette société est relation d'échange. Parallèlement, la relation possible à la femme apparaît comme chargé d'angoisse : dans l'expédition du "kune", les sorcières sont en réalité d'anciennes maîtresses ou femmes, ainsi que cela apparaît dans les rêves (p. 258). En même temps, elles ont un aspect maternel, résurgence du complexe d'Oedipe. Dans tous les aspects de leur vie, le mélange des deux niveaux (Oedipe et relation frère-soeur) est présent. Ce qui rend l'analyse beaucoup plus complexe que celle de la société australienne, dans laquelle un seul niveau, l'Oedipe, est institué.

Mais en définitive, c'est l'échange, fondé sur la répression anale, qui est le plus apparent. Ainsi Rôheim :

" Mais que sont ces coquillages rouges et blancs, les objets de valeur du kune ? Une parie du mythe de Tauhau nous l'explique. Après que Tauhau a commis l'inceste avec sa soeur, l'enfant naît immédiatement. Mais il dit à l'enfant : "Retourne dans le vagin de ta mère", et l'enfant s'exécute. Il décide alors de tuer un porc en l'honneur de sa soeur-épouse. Tauhau partage la chair, mais garde le ventre pour lui. Lorsqu'il commence à le nettoyer, s'attendant à y trouver des excréments, il n'en voit pas, il n'y a que des bagi et des mwari. Et telle fut l'origine du kune. Néanmoins le point intéressant est que dans les incantations les termes "le porc de Tauhau" tiennent souvent lieu de "ona semalimali" (parole symbolique) pour désigner l'épouse-soeur de Tauhau. A l'intérieur de son épouse-soeur, ces coquillages brillants, équivalents primitifs d'argent ou d'objets de valeur, sont en réalité des symboles excrémentiels. De plus, ils représentent aussi l'enfant dans son uterus, "les bons contenus corporels" (Mélanie Klein). " (1)

La répression au stade anal entraîne des relations d'échange généralisées. De même que les soeurs sont des moyens d'échange, les enfants, les ignames, les coquillages (bagi) servent aux relations d'échange généralisées. Cela apparaît dans un autre mythe :

" Un mwadare, ou maison de mwadare, est une construction en pente placée au centre du village. L'objet du rituel consiste à remplir d'ignames la maison de mwadare, puis à les en ressortir. L'incantation utilisée se base sur le mythe de l'arbre du monde ou du déluge. Une femme nommée Waine Nemuresi (Femme qui repand n'importe comment) trouve du poisson sous un manguier à la saison du sarclage : elle doit avoir reçu ce poisson d'un homme. Les hommes du village décident d'abattre l'arbre, mais toutes les entailles qu'ils font avec leur hache le jour se referment la nuit. Pour finir, des petits enfants jouant autour de l'arbre brûlent l'un des copeaux, et la brèche ne peut plus se refermer. Ils touchent cette brèche, et de

(1) : Rôheim, op. cit. , p. 250-251

l'eau se met à couler du tronc, menaçant de submerger le monde. waine Nemuresi arrête le déluge en bouchant son vagin avec un coquillage auquel elle adresse l'incantation. Le tronc du monde et le tronc qui sert de base à la maison de mwadare sont donc équivalents." (1)

La "femme qui répand n'importe comment" symbolise ici la possibilité de jouissance libre. Elle bouche son vagin pour empêcher le "déluge" qui emporterait le monde. Dans toutes les cultures, le déluge intervient comme épouvantail lorsqu'il y a libération sexuelle. Il symbolise le déferlement de la sexualité libre, qui peut effectivement briser la culture et toute relation sociale. En effet, dans ce cas précis, les enfants-ignames-travail appartiennent à n'importe qui, ou plus exactement à personne. L'échange n'est plus alors possible.

" L'igname est l'objet le plus important dans la vie de ces indigènes. Mais tous les ignames ne sont pas égaux : le "suasua" est considéré comme l'aristocrate d'entre eux. Les autres variétés sont de deuxième qualité, de troisième qualité, de troisième qualité, etc. J'ignore sur quoi cette classification est basée. Le "suasua" ne m'a pas semblé avoir meilleur goût que les autres. Lorsque deux femmes se querellent, l'une d'elles aura le dernier mot en disant : "Comment oses-tu me parler de cette façon ! Mes enfants ne mangent que du suasua." Il est nécessaire d'expliquer les relations des indigènes avec leur jardin. Il y a deux sortes de jardins, le "uranugeta" et le "sagari". Les semences d'ignames reçues en cadeau à une cérémonie sont plantées dans l'uranugeta, mais seules celles dont on a hérité sont plantées dans le jardin sagari. L'uranugeta est petit, et obéit à un but pratique qui est d'assurer la subsistance quotidienne de la famille. Le jardin sagari est grand, et remplit des fins cérémonielles. Sa fonction économique n'est pas directe. Il est nécessaire d'avoir un jardin sagari pour faire des présents d'ignames, mais bien entendu tout don sera suivi d'un don réciproque. Une autre différence importante est que le jardin sagari ne produit que des ignames, alors que dans l'uranugeta on plante à la fois des taro et des ignames (taro = "colocasia esculatum"; igname = "diocorea sp."). Les indigènes pensent tous qu'ils seraient mieux nantis s'ils plantaient davantage dans l'uranugeta. Pourtant seul un déviant agissait conformément à cette croyance. Un homme nommé Boredi (de Nadinadia) fut questionné : quand vas-tu planter tes ignames ? Tu ne plantes que des taro." Il répondit : "Vous êtes les fils de l'igname, je suis le fils du taro. Il n'y a qu'une moisson pour l'igname et beaucoup pour le taro !" Tandis que le but du petit jardin, de l'uranugeta, est purement économique, la fonction des autres jardins est sociale (psychologique). (2)

Ainsi, la société mélanésienne est fondée sur un travail "inutile" (Röheim note que les ignames ont la seule qualité de faire suer, ce qui est également un substitut de la sueur de l'amour, et que les indigènes pourraient parfaitement, et mieux,

se nourrir des ressources abondantes de la brousse). Ce travail inutile fonde l'échange des femmes, des enfants et la cohésion sociale.

Notons l'ambivalence fondamentale des individus dans ce type de société : le "héros" du sagari est celui qui donne beaucoup; le "héros" du kune est celui qui peut retenir longtemps, qui se montre "dur" dans les relations d'échange. Deux manières de dominer, liées aux relations fondamentalement hétérosexuelles des indigènes.

Le mythe de Kasabwaibleta montre également la fonction sociale du kune. Le héros découvre un "paradis" rempli de femmes; il redescend sur terre avec un coquillage "bagi". Le coquillage est coupé en deux, le père garde la moitié et les enfants l'autre. Ils perdent ainsi le "Paradis" (op. cit. p. 232). Ce type de relations entraîne une forte agressivité.

" Un autre personnage surnaturel est associé à la guerre : son nom est Silili ou Suyili, ce qui signifie : "Attrappe-le", c'est à dire l'ennemi. C'est ce qu'ils disent au départ, et au retour ils disent : "Je suis une femme" (Yabowaine), tous les reproches possibles ayant été réfutés. Nous devons prendre des mesures à l'égard des reproches, car nous avons tendance à les interioriser. La guerre et le cannibalisme semblent être des moyens de parer à ce danger. Il ne faut pas oublier que la victime mangée après l'expédition cannibale devient un yaboaine (c'est-à-dire une femme), tandis que le vainqueur ne fait que jouer à porter une jupe." (1)

Que voyons-nous apparaître en définitive dans les sociétés matrilineaires ? L'échange généralise, le travail et le remplacement de la compétition directement sexuelle par une compétition dans la possession de coquillages ou dans la possibilité d'offrir des ignames (plus précisément : la compétition des "bagi" est un substitut sexuel, tandis que le don d'ignames est l'affirmation ostentatoire que les relations entre les rivaux est une relation d'échange quasiment amoureux, dont les échanges de femmes sont une forme parmi d'autres.

Il ne manque à ces sociétés que le passage à une Loi commune, générale et abstraite, que le passage du travail comme activité rapportant de l'honneur au travail comme activité productrice pour être fort semblables aux nôtres.

Si le passage des sociétés "primitives" aux matrilineaires ne nous est pas connu, par contre on connaît le mode de passage des derniers avatars des sociétés de type matrilineaire aux sociétés modernes. Ce passage a été longuement décrit par Freud dans "Moïse et le Monothéisme".

(1) : op. cit., p. 274

C) LE SEXE ET L'ARGENT DANS LES SOCIÉTÉS OCCIDENTALES MODERNES

§1) Sexualité et échange

Dans l'évolution des sociétés matrilineaires aux nôtres, nous assistons à une simplification des lois de l'échange et à leur généralisation. A mesure que le système clanique disparaît, les échanges ne se font plus de clan à clan mais d'homme à homme; et en même temps tout devient échangeable. L'échange se généralise. La relation fondamentale entre hommes et femmes reste une relation d'échange, fondée généralement sur un contrat; à la limite, cette relation peut être généralisée : hommes et femmes s'échangent réciproquement. C'est là le "communisme vulgaire" dont parlait Marx; effectivement le "communisme" ne fait que refléter et étendre aux relations sexuelles les relations d'échange généralisées existant dans la société occidentale.

Deux "équivalents généraux" sont predominants dans les sociétés occidentales : le Sexe et l'Argent. Ils sont généralement liés, du fait même que la possibilité de la jouissance et du rapprochement érotiques est réservée à ceux qui possèdent l'argent, donc le temps de s'y adonner. Généralement, ce sont ceux qui personnalisent les mythes de la société qui s'y adonnent : acteurs, artistes, etc. Ils jouent perpétuellement le rôle mythique du Roi ou du Pharaon : celui de posséder en eux la jouissance. Nous nous rappelons que le Pharaon est celui qui est censé posséder la jouissance : il a la possibilité de l'inceste avec sa soeur.

Actuellement la possession réciproque d'une femme et d'un homme ayant une très grande attirance sexuelle leur permet à tous deux d'assurer leur pouvoir sur les autres hommes et les autres femmes, par l'intermédiaire de l'autre. Ainsi, homme et femme assument en réalité des relations de frère et de soeur, puisque chacun échange l'autre pour obtenir l'autre moyen d'échange, c'est-à-dire l'Argent. Cet échange peut se faire de multiples façons; la plus évidente est celle du film. On fait jouer des acteurs qui sont supposés jouir, et procurent aux autres le rêve de la jouissance.

Si c'est là le cas le plus typique, ce n'est que l'extrémisation de relations existant dans toute la société occidentale moderne. Toutes les relations sont des composés divers de ces deux relations fondamentales : relation aux femmes et relation à l'argent. Interviennent également de multiples autres facteurs. Mais, ainsi que le note la sémiologie moderne, les biens sont de plus en plus acquis en raison de leur "consommativité" : la possession de tel ou tel "signe" crée une "différence", "différence" elle-même fondée sur la possession de plus ou moins d'argent. La hiérarchie dans l'univers des signes tend à se modeler sur la hiérarchie de l'argent, et également sur une hiérarchie dans la jouissance.

Ce système de relations d'échange généralisés s'est peu à peu établi à partir des relations d'échange claniques décrites par les ethnologues. On peut considérer que le schéma de transformation est à peu près le suivant : passage progressif des relations de clan à la domination d'un clan sur les autres, ce qui entraîne la création progressive d'un Etat de plus en plus unifié. A ce stade l'Empereur, le Roi, le Pharaon symbolisent la jouissance commune; des relations claniques subsistent à l'intérieur même de l'Etat, sous forme de castes, de familles, etc. Les Etats peuvent subsister très longtemps, comme par exemple l'Empire chinois avant sa colonisation.

Freud a fort bien repéré le moment où ces Etats ayant gardé des traces des relations claniques totémiques peuvent passer à un autre type d'Etat, dans lequel la Loi, unique, s'impose à tous avec la même rigueur et permet des relations d'échange généralisées. Dans Moïse et le Monothéisme, coll. Idées n° 138, il repère le moment où le Pharaon Ikhnaton impose une religion unique, celle du soleil Aton.

Cette religion monothéiste détruit effectivement le système clanique; elle permet des relations d'échange généralisées. Trop avancée pour l'Egypte, elle sera reprise par Moïse qui l'imposera au "peuple élu". Le "peuple élu", uni dans la même Loi, existe en tant que Peuple : il est le premier peuple uni de l'histoire. Son existence n'est plus fonction des prises de pouvoir dans un Empire, des invasions, etc : il existe en tant que peuple parce qu'il est uni par la même Loi.

Loi extrêmement répressive au début ; Javeh est un Dieu vengeur, guerrier, etc; la Loi unissant les Juifs est surtout une série de préceptes, de rites, d'interdits; elle a pour principal objet de fonder une unité. Elle réinvente pour un peuple évolué et nombreux le système unitaire que l'on a pu observer chez les Australiens, tout en acceptant l'échange entre les membres du peuple. (et non l'échange avec les autres : les mariages se font strictement à l'intérieur du peuple juif). La loi juive crée donc une cellule plus évoluée vivant en autarcie quant à l'échange des femmes dans un monde encore partiellement au stade de l'échange clanique.

Le Christ permettra ensuite l'échange généralisé. Plus précisément, il permettra l'extension de la Loi juive à d'autres peuples. Il garde l'aspect principal de la Loi juive : le Père, Tout-puissant, qui est la Loi. Mais le Père n'a plus un peuple défini une fois pour toutes, il a un Fils, des enfants qui s'aiment les uns les autres". Tous sont "frères" et "soeurs", enfants du même Père; le Père les aime tous d'un amour égal. Dans la religion chrétienne, le Père tout-puissant crée la relation entre "frères" et soeurs" parmi les fidèles. Cette relation permet l'échange généralisé, en même temps qu'elle interdit la jouissance complète. L'exemple du Christ le rappelle : il est le Fils crucifié. L'amour total des "frères" et des "soeurs" ne peut l'amener qu'à la mort, précisément parce que la jouissance des frères et des soeurs est interdite. En même temps qu'elle fonde l'amour des "frères" et

des "soeurs", la religion catholique sublime cet amour en amour du Père. En même temps qu'elle pose l'amour de tous les hommes comme idéal (l'échange généralisé), la religion catholique (et l'ensemble des lois de la société occidentale) en empêche la réalisation pratique. En pratique, le couple subsiste dans la société chrétienne. A l'intérieur même du couple subsistent fondamentalement les rapports d'amour entre frère et soeur sublimes en amour du Père : les relations sont d'échange réciproque, de bonne entente, etc. Le maximum de liberté qu'atteignent les hommes et les femmes de ces sociétés est la mise en pratique effective des relations d'amour entre "frère" et "soeur", c'est-à-dire au dépassement des relations du couple pour arriver à des relations amoureuses généralisées. Simplement, il suffit pour arriver à ce résultat de dépasser la sublimation au Père, à la Loi : dans ce cas le couple disparaît. Cela permet effectivement des relations d'échange amoureux généralisé, et effectivement une jouissance plus complète, puisqu'elle permet l'impression de jouir avec tout le monde. Cependant, cette relation, qui apparaît le plus fréquemment dans les fantasmes de l'amour total dans la société occidentale, du marquis de Sade au Living Theatre, ne peut être une relation de don complet, donc de jouissance complète. Nous verrons ceci en étudiant la genèse même de ce fantasme d'amour universel et sa base réelle sado-masochiste, dans l'enfance de l'individu.

§2) Fondement des relations d'échange

Lorsque je lui demandai ce qu'elle avait ressenti lors de la naissance de son frère, une amie engagée dans ce type de relations amoureuses généralisées répondit : " Quand j'ai regardé dans le berceau, j'ai vu un trou noir. Je m'en rappelle très bien. Je l'ai refusé." Puis, lorsque je lui demandai pourquoi : " Parce qu'il me vole l'amour de mes parents. " Et également, en regardant dans le berceau, elle demanda : " Où sont mes jouets ?".

Ainsi, le frère ou la soeur vole l'amour exclusif des parents pour l'enfant aîné. A partir de la naissance de l'autre s'imposent des relations d'échange. Les relations avec cet autre qui vole l'amour des parents sont complexes : il s'agit d'un mélange d'amour et de haine, de peur et d'attirance. Le frère, la soeur apparaissent comme inaccessibles, l'impossible à atteindre : la relation frère-soeur ne peut jamais être totalement satisfaisante : elle est relation d'échange.

Cette relation prend une forme typique dans les sociétés occidentales parce que la relation d'échange est créée très tôt dans le développement de l'enfant ; ainsi que Freud l'a bien vu, la relation d'échange naît de la répression anale. L'enfant échange le plaisir de la défécation contre l'amour de ses parents. Par la suite, il échangera de la même manière certaines concessions quant à l'existence du frère ou de la soeur (qu'il désire profondément détruire) contre la garantie d'une part de l'amour de ses parents, et des biens de substitution d'autre part.

Fondées sur l'échange, vécues comme relations frère-soeur, toutes les relations entre hommes et femmes dans la société occidentale sont vécues comme mélange d'attraction et de répulsion. Fondées sur l'échange, elles créent également un ordre, une hiérarchie dans laquelle ceux qui possèdent le plus de moyens d'échange (attraction érotique, argent) dominent les autres, en même temps qu'ils vivent dans leurs relations les plus profondes des relations frère-soeur dans lesquelles la jouissance comme don est interdite : chacun échange avec l'autre son pouvoir, sa force, trouve dans l'autre sa garantie : la libération totale de l'énergie érotique dans ces conditions n'est plus possible, ni par le fait même la libération totale de l'esprit. Le fantasme de la possession de la puissance sexuelle nante l'homme occidental comme le mélanésien; chacun à sa manière recherche à afficher sa jouissance et son pouvoir (que ce soit sous forme de coquillages ou de voitures dernier modèle surpuissantes).

Ainsi, les apparences du dépassement de la compétition (religion, idéal d'égalité des hommes, de l'amour communautaire, etc) sont les moyens même de la perpétuer. Ou du moins de perpétuer certains rapports de l'homme à la femme qui sont dans leur essence compétitifs, donc des rapports compétitifs dans toute la société. On ne peut pour l'instant imaginer ce que peuvent être les rapports d'hommes et de femmes s'aimant sans contrainte; peut-être est-il alors possible de dépasser effectivement les relations du couple, dans la mesure où il y a totale certitude de leur jouissance pour tous les êtres. Nous n'en sommes évidemment pas là. On peut penser néanmoins que les rapports entre ces hommes et ces femmes seraient très différents, en ce sens que disparaîtrait tout esprit compétitif : il serait alors possible d'élaborer une oeuvre commune qui ne soit pas une maison à prières ou une quelconque réalisation ostentatoire. Il serait possible alors de choisir et de faire la vie humaine.

Röheim note dans son dernier chapitre (intitulé l'"unité du genre humain") que l'homme a tendance à se "foetaliser", reprenant un terme de Bölk, ou à se "juvéniliser". Effectivement, l'éducation de l'homme est de plus en plus longue, et parallèle à une sexualité précoce par rapport à celle des autres animaux. Pour l'instant, cette éducation est précisément fondée sur la répression de la sexualité. On peut se demander si cela est absolument nécessaire.

Il semble que l'homme soit, de tous les animaux, celui qui possède le plus d'énergie sexuelle. Ses capacités de jouissance sont presque illimitées. La répression de cette hypersexualité a fondé la Culture et la Civilisation jusqu'à nos jours; on peut se demander ce qui peut se passer si cette sexualité se libère; or il semble qu'elle doive se libérer : nous assistons peut-être à l'un des virages les plus fantastiques de l'histoire de l'humanité. La vie est à refaire.

Dans sa libération individuelle, chaque homme et chaque femme "éduqués" revivent des étapes de leur enfance. Ils redeviennent enfants, à la recherche d'une simplicité qu'on leur a interdite. C'est un travail long et douloureux, et on peut se demander s'il est réellement nécessaire. Le développement des capacités intellectuelles n'est-il possible que dans la répression ? On peut remarquer que des enfants élevés librement manifestent autant, sinon plus, de goût pour les activités manuelles et intellectuelles que ceux qui y sont forcés. Peut-être sera-t-il possible de créer des enfants ne connaissant pas la répression, libres et disposant de la totale capacité de leur cerveau. Sans doute la vie changerait-elle alors beaucoup...

...

CHAPITRE DEUX : SEXE, PHALLUS ET POUVOIR

A) SEXE ET POUVOIR CHEZ FREUD

§1) Sublimation et activité sociale

L'espoir d'une "libération" se concentre pour Marx en deux points, à la fin de son oeuvre :

- organisation par les producteurs eux-mêmes de leur production
- baisse du temps de travail.

Marx admettait les hypothèses implicites suivantes : l'homme se réalise entièrement dans son activité pratique, et c'est l'"aliénation" de cette activité pratique qui est le seul obstacle à la liberté de l'homme.

Il faut enrichir cette conception marxiste de l'aliénation. Nous savons maintenant que dans nos sociétés, toute "activité pratique", tout "travail" (que ce soit d'ailleurs celui du prolétaire ou du bourgeois) est le fruit d'une sublimation.

L'organisation par les prolétaires, par les producteurs eux-mêmes de leur production n'a donc un sens révolutionnaire radical que si elle n'est pas contradictoire avec l'aspiration instinctuelle au plaisir, si le Travail et le Plaisir se rejoignent.

Il ne suffit pas que les producteurs eux-mêmes organisent leur production, il faut que l'activité pratique ne soit plus un travail, qu'elle soit activité libre. Il faut bien sûr pour cela que l'homme lui-même soit "libéré" de ses fantasmes.

L'"activité pratique" est forcément le fruit d'une sublimation, et est forcément sociale. On ne peut pas poser l'hypothèse d'une activité pratique complètement différente dans un autre type de société, où les producteurs décideraient eux-mêmes de leur production, puisque la production elle-même est une activité sublimée, refusée profondément par l'"instinct" des individus. Il est évident que la possibilité offerte à tous d'agir librement entraînera principalement une libération instinctuelle. Les refoulements ne sont jamais assez bien ancrés dans l'homme, et il est toujours possible que la revendication fondamentale du plaisir ressurgisse. L'"activité pratique" n'existe donc pas en dehors de structures sociales répressives; l'effort de Marcuse (Eros et Civilisation) n'a pas réussi à résoudre totalement cette question. Les "producteurs associés" devraient forcément créer des structures répressives nouvelles, peut-être plus acceptables et moins directement contraignantes.

On ne peut concevoir qu'un seul type d'activité non sublimée; elle suppose que l'homme ait totalement dépassé la nécessité du Travail. Peut-être serait-il possible quelque jour de parvenir à cet état. Cela suppose également que

l'homme soit arrivé à un stade de son développement tel que la "sublimation" qui lui est encore nécessaire ne le soit plus, c'est-à-dire qu'il ait complètement maîtrisé la Matière, qu'il n'ait plus à se garder de lui-même. Cela suppose un saut qualitatif énorme.

En attendant, le refoulement et la sublimation existent, et on ne peut nier qu'ils soient nécessaires. L'effort à tenter est celui de libérer l'homme de ce refoulement, afin que son activité ne soit plus une activité de sublimation (donc "sociale") mais une activité pleinement humaine. Le problème n'est certes pas de créer un autre type de société et un autre type de sublimation, mais de libérer l'homme de la société telle qu'elle existe. On verra en effet en étudiant Freud que la sublimation est principalement une nécessité "sociale", de même que le complexe d'Oedipe.

Affirmer que l'homme se réalise dans sa pratique, c'est admettre les fondements de l'idéologie bourgeoise. L'idéologie bourgeoise n'est elle-même que la dernière en date et la plus achevée de toutes les conceptions du monde, de toutes les constructions idéologiques, fantasmatiques ayant existé depuis le début de la "Civilisation" et de l'humanité.

Marx considère que l'activité pratique de l'homme est "aliénée" parce que l'homme travaille pour d'autres hommes, pour un "capital" appartenant à d'autres qu'à lui-même. Si on développe le concept d'"aliénation" (comme cela s'est d'ailleurs fait spontanément dans le langage courant des "milieux de gauche") on peut dire que toute activité pratique sociale est aliénée, puisque répressive. Il ne peut exister d'activité pratique sociale non liée à une répression : si la répression disparaît, c'est la revendication instinctuelle qui deviendra prédominante, et non la construction d'une autre "pratique" "désaliénée".

L'homme ne peut se "désaliéner" en luttant contre les possesseurs du capital, il ne peut que se préparer une autre alienation. Il n'y a de pratique sociale qu'aliénée.

Cela veut-il dire qu'il n'y ait aucun espoir de changement de nos sociétés ou de notre "civilisation" ? Non. Au contraire, il faut envisager un changement global, radical, qui dépasse toute forme de société ayant existé ou même imaginable. Ce changement total exige le refus de toute activité pratique sociale comme activité aliénée, pour redécouvrir des activités propres à l'homme, pour permettre l'éveil de la conscience. Dès maintenant, des pionniers expérimentent, recherchent une liberté totale et absolue, refusent toute activité pratique aliénée. Il faut envisager des maintenant la destruction de la sublimation; il faut changer la vie.

§2) Freud, la Jouissance et le Pouvoir

Freud, le premier, a créé une théorie scientifique du plaisir. Freud admet que la sublimation est nécessaire. Cet a-priori provient de l'acceptation de la société telle qu'elle est : acceptant le complexe d'Oedipe, Freud accepte également la société. Il est temps d'envisager le changement de la Société, il est temps de créer une société non-répressive, de commencer à la créer. Cela entraîne dans un premier temps le refus de toute pratique sociale, puisque celle-ci est forcément aliénée. Il faut créer l'homme nouveau non réprimé, il faut redonner la priorité au principe de plaisir. La possibilité de libération actuelle de l'homme s'inscrit dans un processus historique. Peut-être sommes nous à l'aube d'une libération qualitativement très importante de l'humanité, beaucoup plus importante que celle qu'annonce Marx.

On voit se développer dans l'oeuvre de Freud cette négation constante de la possibilité de la libération instinctuelle, négation qui sera remplacée par Freud au niveau de l'instinct même. Freud, restant fidèle à sa logique propre, affirmera que l'instinct lui-même se refuse la jouissance, que les instincts sont doubles (Eros et Thanatos), etc. Il refusera de prendre en considération le rôle de la Société. Reich essaiera de le faire, mais sans dépasser une optique marxiste (lutte des classes, etc) qui est en contradiction avec la psychanalyse. Il ne réussira que partiellement la synthèse entre ses aspirations révolutionnaires et ses connaissances psychanalytiques.

Ce que Freud ne verra pas clairement, c'est l'importance de l'Image de la Mère dans l'acceptation de la répression-sublimation et l'acceptation du Travail. Dans la "civilisation", complexe d'Oedipe, infériorité de la femme, travail aliéné sont liés. Le Travail n'est accepté que parce qu'il y a acceptation du refoulement, et l'acceptation du refoulement liée à l'acceptation inconsciente de la priorité de la Mère sur la Femme. La femme n'est pour l'homme que le moyen de se relier à sa mère, et elle est également le moyen (le médiateur) entre l'homme et la société.

Dans notre Civilisation, la Mère tend à "investir" sur ses enfants mâles. Etant dans une position d'infériorité et de servitude, elle compense cette infériorité (que la psychanalyse affirme être "naturelle" sous forme de "manque de pénis" !) par l'éducation de ses enfants mâles qu'elle fera "valoir". Pour cela, elle sera forcément répressive. Elle créera d'autre part entre l'enfant et elle le désir, qui est, comme chacun le sait depuis Platon, l'effet d'un manque. Ce que reprend la psychanalyse moderne. Ce désir (de nature profondément instinctuelle) sera profondément interiorisé, refoulé, et entraînera l'enfant mâle à accomplir ce que sa mère lui demande : travailler, réussir socialement, donc qu'il devienne lui-même le Père repressif que la mère possèdera ainsi fantasmatiquement.

Le travail est donc profondément la réaction obligée à la suite d'une insatisfaction instinctuelle. L'enfant n'est pas satisfait par sa mère; il accomplit donc ce qu'il lui faut accomplir pour que son désir soit satisfait : il tente de devenir lui aussi un Père. Le désir de la Mère est le désir de la jouissance immédiate dont l'enfant se demande pourquoi elle lui est refusée par ses parents tout-puissants.

Culpabilise, il travaillera, prendra femme qui sera à son tour une servante, et dont il n'attendra pas qu'elle le satisfasse entièrement, puisque sa propre mère ne l'a pas satisfait. Dans ses rapports avec sa propre femme viendront s'interposer également tous les fantasmes religieux : culpabilité du Plaisir, Mère Vierge, etc, liés à la situation sociale, soutien fantasmatique et justification de l'infériorité de la femme.

Le Travail est donc recherche de la satisfaction de la Mère. Il ne répond pas à des buts objectifs. Il est principalement une activité fantasmatique. En même temps qu'il travaille, l'homme s'assure la protection de cette Mère collective qu'est la société. Vouloir changer complètement et profondément la société implique la reconnaissance de la mainmise de la Mère sur la vie instinctuelle enfantine et le rejet de la relation de dépendance qu'elle instaure. Il n'est pas possible de changer complètement la société, de renier la civilisation si on accepte encore l'Economie, si on accepte encore d'être rattaché aux "mamelles de la France". L'attachement à la Mère et à la Société est également acceptation de la priorité du Phallus et des relations autoritaires. Toute la Société est bâtie sur des relations autoritaires reproduisant le modèle d'autorité, de puissance symbolisé par le Phallus.

L'enfant veut être le Phallus que sa mère n'a pas; sa mère fait en sorte qu'il le soit. Il reproduit donc à son tour l'autorité qu'il a lui-même subie, cette autorité (pouvoir, ou encore argent) étant l'équivalent social du Phallus. Le Phallus n'est donc pas dans nos sociétés significateur général de la jouissance, mais significateur général de puissance.

§3) Le Phallus comme organe de Pouvoir

Le roi a pour sceptre une Image de Phallus. C'est dans cette transformation du Phallus d'organe de jouissance en organe de pouvoir que se joue la transformation de l'homme "instinctuel" en homme "social". Le Sexe laisse la place au Phallus. La femme est caractérisée comme celle qui n'a pas de Phallus. D'où son infériorité et son absence de pouvoir. D'où l'impossibilité d'une jouissance partagée et égale entre l'homme et la femme. D'où la "passivité" de la femme, l'"activité" de l'homme, etc, qui auraient des sources "naturelles"...

Il est bien évident que s'il y a des différences qualitatives entre l'homme et la femme, au niveau physiologique, elles ne sont pas suffisantes pour justifier la distinction Actif-Passif, Esprit-Matière, Phallus-Absence de Phallus, etc. Peut-être pourrait-on d'ailleurs élaborer un système général d'interprétation de la "dialectique", du "binaire" du langage humain, comme étant précisément une dialectique entre les sexes. Cela est particulièrement net dans les textes occultes (Kabale, etc) où les correspondances sont nettement affirmées :
 Homme = Actif, Esprit, Pouvoir, Dieu
 Femme = Passif, Matière, Servitude, Diable

Nous reviendrons plus précisément sur ce point, qui nécessite des développements approfondis.

L'"étoile de David" nous offre un résumé des conceptions de la "science juive" sur l'humanité, les rapports Esprit-Matière, Homme-Femme, etc. Les six pointes ont chacune une signification précise, héritée des sciences égyptiennes, telle qu'on peut la retrouver dans les lames du Tarot. Nous avons successivement :

- 1 : Esprit, Actif, Energie, Dieu, Homme
- 2 : Matière, Passif, Création, Incarnation, Femme
- 3 : Mouvement, gestation, Société, Mère, Cosmos
- 4 : Ordre, Equilibre, Pouvoir, Père
- 5 : Pouvoir spirituel, domination, sublimation
- 6 : Le "clivage" du sexe entre le palisir sensuel et l'amour spirituel (Femme et Mère)

A tous les niveaux de cette "étoile" dont les éléments se répondent les uns aux autres, nous pouvons repérer le fonctionnement du Phallus.

- 1 : L'homme possède le Phallus, l'Energie
- 2 : La femme est passive, elle est donc la servante de l'homme, et la Matière (la possibilité d'utiliser le sexe comme organe de jouissance et non comme organe de pouvoir, comme Phallus)
- 3 : La Mère est le mouvement, la gestation. Le rôle de la Femme (dû à l'enfantement) est donc de recréer l'Energie, le Phallus. C'est par son Manque (sa propre servitude) qu'elle recrée le sexe de son enfant mâle comme Phallus, comme organe de pouvoir et non plus organe de jouissance
- 4 : Le Père est celui qui possède le Phallus, le Pouvoir. C'est donc celui à qui l'enfant doit le ravir, puisqu'il a la jouissance de la Mère. Pour l'enfant, pouvoir et jouissance de la Mère sont donc ainsi liés, en même temps que se détruit

la possibilité de sa propre jouissance instinctuelle par la tranformation de son organe sexuel en Phallus. L'enfant estimera donc nécessaire d'acquérir le Pouvoir (donc de travailler) pour pouvoir à son tour accéder à la jouissance.

5 : La sublimation est donc nécessaire pour l'enfant, comme détour par le pouvoir pour assurer sa jouissance. D'où la négation du Sexe, le refus de la Femme, l'opposition Esprit-Matière, Vertu-Péché, Travail-jouissance, Dieu-Diable, etc. Le pouvoir du Phallus s'assure dans les rapports avec les autres hommes, avec les "frères". Celui qui subit la plus forte sublimation est également celui qui peut assurer le plus son pouvoir sur ses "frères", celui qui peut fournir le plus de Travail; c'est également celui qui tendra le plus à être ce Phallus que sa Mère a désiré posséder en sa personne. La sublimation est antagonique aux possibilités de jouissance. Pouvoir, Phallus et Jouissance sont donc irréductiblement opposés.

La religion, l'idéologie assurent la pérennité de ce type de relations. Tous les hommes sont "frères", fils d'un même "Père" mythique; Liberté, Égalité, Fraternité. Les Mères collectives : Nation, Eglise, Clan. En fait, la "fraternité" est l'idéologie recouvrant des relations agressives. Chacun veut dans nos sociétés être ce Phallus que sa Mère a voulu faire de lui pour prix de la Jouissance perdue.

L'affirmation de la "fraternité" est donc un complémentaire exact des relations réelles entre individus. Même si elle implique des relations d'"amour" entre les individus, elle implique également des relations agressives : lutte pour la faveur de la Mère, pour remplacer le Père. Les hommes ne s'"aiment" en aucun cas; ils ont une relation commune à la même Mère mythique perdue. On peut aisément imaginer un développement historique de cet amour de la Mère (lié aux débuts de la répression instinctuelle) dans les premières cellules familiales de l'humanité naissante à ces immenses familles que sont aujourd'hui les sociétés. C'est ainsi que les hommes luttent entre eux, mais restent liés entre eux par l'amour de la même Mère. Tous, ils veulent être le Phallus. Tous, ils veulent être le Père, Dieu, le Pouvoir, le Créateur. Pour cela, ils ont entre eux des relations agressives, mais dissimulées, sous des formes religieuses par exemple. Laisser apparaître clairement la relation agressive serait perdre à tout jamais la faveur de la Mère. Le Phallus est donc pouvoir, et nécessairement pouvoir sublimé. La domination sur les "frères" est donc une domination sublimée; elle se dissimule sous des formes idéologiques. Jamais dans l'histoire une domination ne s'est exercée sans une justification idéologique quelconque. Les bourgeois de Grande-Bretagne ont eu besoin de la justification anglicane, alors même que le matérialisme naissait en Angleterre. La domination doit se justifier en affirmant qu'elle est spirituelle autant que matérielle. La domination sur les femmes se justifie comme domination spirituelle qui aurait des conséquences matérielles. Tout pouvoir s'exerce de manière cachée; celui qui exerce le pouvoir lui-même ne veut pas le reconnaître comme pouvoir.

Il se dira choisi par Dieu (par le Père), etc. Bref, il trouvera une justification à son pouvoir. Le Christ est l'exemple typique d'un exercice de pouvoir caché sous des apparences "amoureuses". Il affirme en même temps être le Père (le Phallus) et la "fraternité" avec les autres hommes dont il se distingue par un mouvement radical, et d'ailleurs au prix de sa vie. C'est le premier mouvement du Fils qui veut être le Père, et dont la Mère est Vierge (c'est-à-dire non touchée par le Père réel), réconciliée par l'"Esprit". Le Christ est le premier exemple dans l'Histoire d'une Révolte contre le Père. En même temps qu'il affirme l'Amour du Père, etc, son langage s'adresse aux autres hommes dont il tend à se distinguer. Il est Homme-dieu, encore Fils mais en même temps Père, dans l'effort d'une pensée qui ne peut se dégager complètement des concepts anciens. Il sera le premier à oser crier publiquement son désir d'être le Père, et c'est pourquoi sa fin sera exemplaire et dramatique, et qu'en même temps que sa Parole, son Supplice sera montré aux foules en exemple. L'immortalité console l'homme de l'aridité d'une vie consacrée au Travail. Surtout, elle fait partager aux Fils les privilèges réservés au Père. Le Christ révèle le désir de tout homme de ~~s'affranchir~~ s'affranchir du quotidien, du temps, des obligations, pour être lui-même un absolu, libéré du travail et des relations compétitives avec ses frères, c'est-à-dire de devenir le Phallus, le Père, le Pouvoir, et cet affranchissement du temps (l'immortalité) qui n'existe que lorsque les relations autres que celles procurant du plaisir n'existent plus. L'immortalité est l'état intra-utérin, c'est-à-dire cet état où, quoique le temps existe, il n'y a pas de conscience du temps. La conscience du temps n'existe qu'avec l'insatisfaction des besoins, la création de buts, etc. L'homme qui ne connaîtrait aucune cause de déplaisir n'aurait pas plus conscience du temps que les animaux. Qu'est ce que l'"immortalité", sinon cette inconscience du Temps ?

6 : Que reste-t-il du Sexe érigé en Phallus ? Il est évident que l'exercice normal des fonctions sexuelles sera perturbé par la transformation du Sexe en Phallus. Plus que cela, c'est toute la fonction du plaisir qui est perturbée.

En effet, dès l'instauration de la différence Sexe-Phallus, on peut dire que tout le temps qui n'est pas consacré au Sexe est consacré au Phallus. C'est-à-dire que le temps du plaisir est directement antagonique au temps de la réflexion, de la possession, de la sublimation, du travail, bref du temps consacré à la société et à la possession de la Mère. Tiraille entre son Sexe et son Phallus, entre son Plaisir immédiat et le désir de sa Mère, le désir d'être soi-même le Phallus, l'homme ne peut en aucun cas exercer une sexualité normale, dans le seul but du plaisir. Sa sexualité n'a pas pour but la jouissance, mais l'exercice d'un pouvoir. L'homme est donc perpétuellement tiraillé entre l'"amour sensuel" et l'"amour idéal", entre l'amour de la Femme et l'amour de la Mère. L'impossibilité de la résolution du problème entraîne les hommes à travailler, pour approcher plus de l'idéal d'être le Phallus, etc. A la limite, le Travail est effectivement une opération qui procure du plaisir...! parce qu'elle permet de dominer, de devenir le Phallus; parce qu'il y a espoir d'une "récompense", etc.

La libération instinctuelle passe donc par une remise en question fondamentale du rapport de l'homme et de la femme, donc de la Famille autoritaire et du pouvoir de son chef, et de toute forme d'autorité quelle qu'elle soit, comme reflet dans une dimension plus large des rapports engendrés dans la Famille autoritaire. Le chef de famille est le premier à créer une relation autoritaire dans la vie de l'enfant, qui tendra lui-même par la suite à être ce chef.

La libération des hommes comme des femmes passe par la destruction de la Famille, donc par la remise en question par les hommes eux-mêmes de leur pouvoir, parce que leur pouvoir les empêche en fait de jouir. On voit l'admirable complexité du système autoritaire : l'homme doit effectivement accepter la perte de son propre pouvoir pour modifier ses relations à la femme et parvenir à une jouissance plus complète. C'est en abandonnant complètement leurs "rôles" d'homme et de femme que les individus peuvent accomplir leur révolution instinctuelle, obéir au principe de plaisir et dépasser le travail aliéné. La barrière est énorme, le pas extrêmement difficile à franchir : il faut en effet dépasser complètement la Civilisation qui nous a formes, le "complexe d'Oedipe" et la possession des femmes. Il faut également accepter de ne plus croire en rien, pour vivre libérés des fantasmes, pour vivre simplement. Toute croyance est un fantasme. Il n'y a que la Vie. Que ce soit Dieu, la dernière voiture du Salon, telle actrice de cinéma ou telle fille rencontrée dans la rue, ou le Prolétariat, toute fixation sur un objet, tout espoir est fantasmatique. Il n'y a en effet rien que le corps de l'homme et le corps de la femme, et les quelques éléments qui leur sont nécessaires pour se nourrir, se vêtir, etc (et qui sont infiniment moins nombreux qu'on se l'imagine habituellement). Il n'y a rien à désirer et à croire. Il n'y a qu'à jouir.

Les régimes actuels, les "modes de production" actuels ne se soutiennent qu'à grand renfort d'idéologie. Ce n'est qu'en imprimant sans cesse des espoirs nouveaux dans l'esprit humain que la Civilisation occidentale se perpétue. Les Marchandises, les Objets sont les derniers "joujoux" proposés aux foules, les derniers supports du fantasme. Notre époque matérialiste le deviendra fatalement plus encore : quand l'homme cessera de croire aux voitures pour croire à sa propre jouissance. La religion est en déroute, en complète contradiction avec le monde bourgeois matérialiste qui a pourtant essayé de la récupérer. Les carinaux américains bénissent les bombardiers du Viet-Nam. Seuls restent les objets, les gadgets compensateurs d'une vie manquée, par lesquels les hommes essaient de manifester leur puissance dérisoire. Quand ils s'apercevront du ridicule de leur démarche, comment la société capitaliste pourra-t-elle survivre ? Si les hommes et les femmes s'aperçoivent qu'ils peuvent très bien (et d'autant mieux) vivre heureux sans voitures, sans gadgets, quels rêves peut encore proposer la Civilisation, quels artifices peut-elle encore employer pour que l'homme ait l'illusion de la jouissance dans le Pouvoir, dans la Puissance ?

Notre civilisation doit s'écrouler. Ceux qui ne veulent pas le comprendre sont déjà dépassés, et le savent. Les Pères de nos sociétés, Ministres, Evêques, Capitaines d'Industrie, Chefs d'armée, n'ont plus d'enfants. Les enfants se revoltent. Ils ne veulent plus prendre la place de leur Père, et par là même ils ne veulent plus obéir. Ils refusent un pouvoir artificiel fondé sur l'auto-répression et la non-jouissance. Plus personne, dans la jeunesse, ne voudrait être ministre, sauf quelques débilés que leurs mamans ont soigneusement retranché du monde. Avant tout, nous voulons vivre. Les responsabilités sociales se paient toujours d'une renonciation instinctuelle.

La Civilisation doit s'écrouler. Mais est-ce la "fin du monde" ? Certainement pas. Une vie nouvelle doit se dégager de l'absurdité du monde contemporain. Seule l'étude de l'évolution des sociétés, de l'évolution de l'homme, peut nous permettre de déterminer ce que peut être la vie nouvelle qui succédera à notre Civilisation.

B) TRANSFORMATIONS DU PHALLUS ET PROCESSUS CIVILISATEUR

§1) Caractères généraux des systèmes phalliques

Les sociétés primitives se fondent principalement sur le Complexe d'Oedipe. L'initiation, réservée à l'homme, le réintroduit symboliquement dans la matrice d'une Mère commune à tous les hommes, dans la Terre. Tous les hommes sont donc Frères. Ils vivent en Clan, étroitement liés les uns aux autres. Tous ont avec les femmes le même type de relation de Père à Fille; tous subissent une mutilation sexuelle. La supériorité de l'homme sur la femme existe déjà, elle est institutionnalisée. Si la répression est beaucoup moins continue que dans nos sociétés et n'existe pas aux niveaux oral et anal, elle est beaucoup plus forte et traumatique au niveau génital. L'adolescent initié apprend principalement à se conformer au modèle général des relations homme-femme. Son sexe est transformé en Phallus par la mutilation : il peut alors posséder une femme, puisqu'il est initié. Le fait qu'elle soit plus jeune que lui garantit la survie de la relation de domination. Les hommes du Clan possèdent collectivement le Phallus, la domination sur les femmes, et ils sacrifient leur propre jouissance pour assurer cette domination et la coopération entre eux, due aux nécessités de la chasse. C'est sans doute au passage du grand anthropoïde à l'homme que s'est créée cette coopération, et en même temps la pratique de la "castration", de la mutilation sexuelle. En effet, quand le grand singe est devenu chasseur, est devenu homme, il a dû nécessairement organiser la coopération, étant incapable de chasser seul. Il chassait probablement en meute, comme les loups. La rivalité sexuelle est impossible dans ces conditions, surtout si le grand singe, dans sa transformation en homme, découvrait les armes et pouvait tuer ses rivaux très facilement, à distance par exemple. Il faut donc assurer une domination collective des hommes sur les femmes, et supprimer les différences trop apparentes entre les individus sur le plan sexuel. On sait que les chefs des grands singes possèdent plusieurs femelles, généralement les plus excitantes. Non seulement ils les possèdent; mais ils les satisfont sexuellement, alors que d'autres singes n'en possèdent aucune. C'est dire que ces individus possèdent à la fois une force physique et une sexualité plus importantes, les deux étant d'ailleurs indissolublement liées. Pour éviter les conflits mortels entre les grands singes devenus chasseurs, il fallait absolument éviter, éliminer le sujet principal de conflit : la jouissance des femelles. D'où la mutilation rituelle, la "communauté" initiatique des hommes, la servitude collective des femelles. Chez les grands singes, si plusieurs femelles se retrouvent autour d'un seul mâle, ce n'est pas parce qu'il les asservit, mais bien parce qu'il les satisfait. Le mâle choisit, mais simplement parce que le mâle qui a su imposer son choix est également le meilleur partenaire possible, et il choisit à coup sûr les femelles les plus capables de le satisfaire.

L'homme, au contraire, impose son choix en tant qu'homme, en tant qu'initié, que possesseur du Phallus. La femme est dans un état de dépendance totale. Alors que sa jouissance est perturbée tout autant que celle de l'homme initié, elle n'a pas cette compensation qui est la possession du Phallus. Elle subit entièrement la répression. D'où sa tendance à rechercher à son tour le Phallus, le pouvoir dans son enfant mâle.

Le processus civilisateur est enclenché. Les mythes, l'intelligence de l'homme augmentent à mesure de sa répression. Alors que l'acquit fondamental de la castration, du complexe d'Oedipe, de la possession du Phallus et de la servitude de la femme reste dans toutes les sociétés, le processus historique développera une répression de plus en plus forte, étendue à des âges de plus en plus jeunes, en même temps que les hommes se différencieront en ce qu'ils posséderont plus ou moins le Phallus, le Pouvoir, et les images de ce Phallus.

L'extension de la répression au stade anal entraînera une compétition et une agressivité entre les hommes, pour la possession des symboles de valeur (coquillages et ignames). En même temps naît le travail inutile, dont le seul but est d'assurer au travailleur un surcroît de pouvoir, de Phallus. Ainsi naîtra plus tard la Monnaie, symbole général de Puissance, et la Capitalisation.

L'apprentissage de la propreté est également un apprentissage de l'échange. C'est pourquoi l'homme tendra à affirmer son pouvoir par l'échange avec d'autres hommes et par le travail. La relation agressive directe devient une relation d'échange, relation agressive détournée. Il n'y a plus lutte entre les singes pour la jouissance, mais lutte entre les hommes pour la possession de l'Image du Phallus.

En même temps, l'interdit de l'inceste s'étend à la soeur, qui devient également objet d'échange. Dans nos sociétés modernes, la femme est devenue complètement objet d'échange : elle a une certaine valeur dont son possesseur est conscient et dont il se sert (cf les entreprises américaines tenant compte des femmes de leurs employés comme agents de public-relations).

Au terme de l'évolution de la civilisation, la femme est devenue femme-objet; elle est un support de valeur; elle permet à l'homme d'avoir plus ou moins de puissance, d'être plus ou moins le Phallus que sa mère a désiré qu'il soit.

Mais en même temps, la femme a développé un secteur propre. L'agriculture est à l'origine le fait des femmes, et la chasse le fait de l'homme. La disparition du grand gibier, la plus grande facilité de se nourrir par les produits agricoles ont peu à peu entraîné l'homme à abandonner ses privilèges de chasseur, non sans regret sans doute. Ce n'est pas par hasard si la chasse est un privilège réservé aux Seigneurs, qui méprisent le bourgeois considère comme ne possédant pas de Phallus, de pouvoir. L'agriculture est une activité de femme, liée également à la servitude. Ce n'est qu'à contre-cœur que les

hommes deviennent à leur tour agriculteur et commerçant. La femme développe ainsi un processus de capitalisation qui doit en définitive la libérer. Car la principale raison de son esclavage est au départ la pénurie économique, la rareté du gibier et la difficulté de la chasse qui nécessite la coopération entre les hommes. En développant d'abord un secteur agricole qui s'étendra de plus en plus, elle crée une stabilisation économique qui à long terme doit la libérer de l'esclavage. Bien sûr, les enfants sont de plus en plus nombreux, mais cela n'empêche pas le développement : au contraire, cela accélère la destruction du gibier et donc le développement de l'agriculture, puis, plus tard, de l'industrie.

Les hommes, de plus en plus, abandonnent leur privilèges. La division du travail homme-femme tend à disparaître. Si effectivement, l'homme avait des qualités particulières de force lui permettant de chasser, aujourd'hui la femme peut accomplir les travaux hautement spécialisés et intellectualisés des hommes. En même temps qu'elle atteint de fait une égalité avec l'homme dans le domaine des activités ~~politiques~~ pratiques, son statut est de plus en plus nettement affirmé comme statut de femme-objet (publicité, etc) qui crée une contradiction flagrante. Alors qu'elle connaît ses possibilités intellectuelles, toute la culture la présente comme un être inférieur. Un renversement total est donc nécessaire.

En même temps, une libération du problème des subsistances devient possible. Il suffit de peu de travail quotidien, aujourd'hui, pour nourrir correctement et loger les habitants de la planète. Peut-être est-il temps d'abandonner les rêves conquérants et paranoïaques de l'homme. En fait, il ne s'agit pas même d'arrêter le "progrès". Il n'y a pas de "fin de l'Histoire". Mais sans doute est-il possible de parvenir à accélérer le "développement" en travaillant moins, ce qui paraît paradoxal mais peut être très clairement démontré.

D'une part, il faut compter encore sur un formidable développement de l'intelligence humaine. En effet, dans la mesure même où il se libère de ses fantasmes, un cerveau humain est capable d'accomplir un plus grand nombre d'opérations. Des blocages inconscients empêchent effectivement le cerveau de fonctionner en mobilisant toutes ses potentialités. Seul le tiers du cerveau fonctionne normalement, est "opérationnel". A quoi servent les deux autres tiers ? Sans doute d'armée de réserve de l'Inconscient, ils seraient utilisés pour résoudre les conflits trop violents entre les desirs du Moi et l'extérieur. En même temps que se développe une vie intellectuelle, théorique, se développe un inconscient qui permet de concilier la distorsion entre le Moi pensant et le Réel. La sublimation développe les capacités réflexives parce que l'homme a à faire face à des opérations de plus en plus complexes, et développe en même temps l'Imaginaire puisqu'il y a de plus en plus de distance entre le pouvoir, le savoir, l'intelligence, etc et la satisfaction instinctuelle directe, entre le Phallus et le Sexe. La libération de l'inconscient signifie donc également libération de capacités cervicales jusque là utilisées en mécanismes de défense contre l'extérieur et sa propre revendication instinctuelle.

D'autre part, l'homme se libérant des contraintes de l'économie pourrait consacrer plus de temps à l'éducation de ses enfants. Ici se pose le problème de l'éducation non répressive. L'enfant apprend d'autant mieux qu'il est plus libre. C'est un fait maintes fois constaté. La répression dans les écoles tend plus à étouffer les qualités individuelles qu'à les développer. Seuls y réchappent les individus particulièrement souples. A tel point que l'intelligence est souvent assimilée à la capacité d'adaptation, ce qu'elle est sans doute, et rien de plus. Elle n'est pas une capacité individuelle, elle est la capacité de les avoir toutes et aucune. Une éducation non répressive permettrait certainement un épanouissement plus complet et plus rapide des enfants.

On voit que tous ces processus sont cumulatifs. Nous n'avons aucune idée du développement que peut créer la libération instinctuelle. Sans doute peut-elle créer un dépassement qualitatif à la fois énorme et très rapide dans l'histoire de l'humanité. Que pourra faire l'homme quand il aura libéré toutes ses capacités instinctuelles ainsi que ses capacités intellectuelles ? Il est actuellement impossible de le prévoir. Les rêves les plus fous sont près de se réaliser. Ils se réalisent peu à peu. Qui sait ce que sera l'avenir ?

§2) Le développement historique

Il nous faut revenir plus précisément sur certains points du développement historique. En particulier, le passage de la société égyptienne à la société judaïque, déjà étudié par Freud dans "Moïse et le Monothéisme" (op. cit.), et le passage du judaïsme au christianisme sont particulièrement intéressants à étudier.

On sait que la société égyptienne restait fondamentalement une société clanique. Les dieux différaient d'une région à l'autre, gardant encore le caractère de "Totem". C'est là d'ailleurs la caractéristique principale de toutes les sociétés qu'on appelle "mode de production asiatique" : société égyptienne, chinoise, inca. Ce sont des sociétés claniques extrêmement évoluées; une famille possède l'ensemble des autres et les domine, et possède la terre. L'Empereur symbolise l'ordre du monde, il est le Dieu vivant, le Totem vivant de toute la société. Il reproduit à l'échelle de l'Empire le rôle que joue chaque Père, chaque Chef aux échelons de la famille et du Clan: il est la personification de l'Energie, du Phallus. Il est le Phallus vivant, et vénéré comme tel par l'ensemble des sujets. Il possède donc la Toute-Puissance, et c'est son action qui détermine la fortune du Royaume. Il est le lien entre le Ciel et la Terre, entre Dieu et l'homme. La société chinoise antique, extrêmement ritualisée, réalise une perfection certaine à ce point de vue.

Ces sociétés peuvent se perpétuer indéfiniment. Elles sont l'aboutissement, la perfection du système clanique. Il ne leur est pas possible d'évoluer plus. Le Roi-règle entièrement la vie de ses sujets, au moyen d'une administration développée. Il règle les cycles naturels; toute la vie est ritualisée et officialisée. Des saisons précises donnent lieu à des activités précises; en Chine par exemple le sacrifice de Printemps de l'Empereur permet aux paysans de sortir de leurs abris d'hiver, puis une autre déclaration publique entraîne des réjouissances et l'accouplement des jeunes gens dans des lieux spécialement réservés à cet effet, etc.

Rien n'est donc laissé au hasard. Tout comme dans le Clan l'individu n'a pas conscience clairement d'une individualité. Son existence religieuse, par exemple, se limite à des rites qu'il faut pratiquer, mais qui n'impliquent pas un rapport direct entre un Dieu-Conscience et le Fidéle. En fait, toutes les activités ont un sens à la fois religieux et politique. L'ordre politique et l'ordre cosmique sont étroitement liés. Ainsi dans le Yi King, le plus ancien livre chinois, habituellement utilisé pour la divination, partout est utilisée cette correspondance. Il n'y a aucune coupure entre le monde naturel et la psychologie individuelle. L'ensemble est entièrement clos. L'individu est entièrement engagé dans un ordre politique et cosmique qui le dépasse entièrement.

L'histoire de la philosophie chinoise sera celle de sa décadence à partir du Livre fondamental; elle suivra d'ailleurs la longue décadence de l'Empire chinois. Déjà avec Confucius, l'accent n'est plus mis que sur les obligations morales; Lao Tseu tentera de recréer une conscience profonde de l'ordre du monde en introduisant la notion de "Tao", d'ailleurs indéfinie ("Le Tao que l'on peut dire n'est pas le Tao"...), mais déjà en introduisant cette notion nouvelle il trahissait l'esprit du Yi King qui s'en passait fort bien. Déjà pour Confucius et Lao-Tseu, Morale et Tao sont opposés à l'individualisme naissant, à la perte de cette conscience unique caractéristique de la société antique. De plus en plus, on dégénérera vers l'"amour des autres", le "jen" de Mencius, opposé à l'anarchisme total de Tchouang-Tseu. Pour qu'une société aussi hautement centralisée soit cohérente, il faut que chaque individu ait une place reconnue, qu'il accepte comme étant sa place dans l'ordre du monde. C'est évidemment intenable à long terme, dans la mesure où l'inconscient et le désir existent. Tant que l'homme aura des désirs inconscients, une société parfaitement libre, dans laquelle chacun accepte sa place, ne peut pas exister.

De même dans la société égyptienne, le Pharaon est Dieu vivant. C'est à partir du moment où un Pharaon érigeria le culte unique du Soleil Aton que la société égyptienne commencera à faiblir, et que les juifs prendront le relais en restaurant un Dieu unique, maître du "Peuple élu". L'Egypte reproduit à peu près le même schéma que celui de la Chine Antique, à ceci près qu'elle est soumise à de multiples influences, au fait qu'elle se trouve en bord de Méditerranée, alors que la Chine est resté un pays extrêmement fermé et cloisonné pour des raisons topologiques, ajoutant à cela un cloisonnement politique (Grande Muraille, etc). L'Egypte était ouverte à l'extérieur, ce qui permit l'exportation de son système, ou plutôt l'utilisation de quelques-uns de ses principes fondamentaux pour créer un système plus élaboré, ce qui sera l'oeuvre fondamentale de Moïse.

Ce que réussira Moïse est la transformation de l'unité politico-religieuse des Grands Royaumes, fondée sur la possession d'un sol et centrée sur un Empereur, en une unité idéologique et religieuse d'un "Peuple élu", nomade à l'origine, unité tellement ancrée qu'elle subsiste encore de nos jours, alors même que ce "Peuple" n'a plus aucune assise territoriale depuis près de deux mille ans. Fait unique dans l'histoire.

Quelle est l'opération que réalise Moïse ? Il transforme l'unité politico-économique en unité idéologique; l'Empereur-Dieu, centre de l'équilibre de l'Empire, devient Dieu, la Loi. C'est là une opération de conceptualisation hardie et qui portera ses fruits; en fait, Moïse accomplit le dépassement des sociétés claniques, le remplacement du symbole anthropomorphique de l'Empereur par la Loi. L'Empereur, personnification symbolique du Phallus, Puissance sur terre, dernier symbole

du Totem, est remplacé par Dieu Tout-Puissant, la Loi. C'est là une opération d'abstraction considérable. La Loi, la Puissance n'ont plus besoin de support matériel ou Totem, de l'Individu chargé de Puissance, symbole phallique; la domination et la répression ne sont plus contenus dans un homme-symbole qui dispose également de la force physique, elles deviennent entièrement "métaphysiques". Le Peuple naît avec le peuple juif. Le Totem disparaît. En même temps, la répression morale s'accroît d'autant : circoncision, abaissement de la femme et très grande importance de la Mère, gardienne de la Tradition. Moïse réussit ce "miracle" de transporter la Société elle-même, tout l'acquis culturel dans l'Inconscient. La Loi devient sacrée. Les prêtres en lisent des extraits dans les Temples. Dieu n'est plus sur terre, sous forme d'Empereur, d'oracle politique. Il est transporté dans le domaine de l'Esprit; Chaque famille juive peut ainsi devenir le dépositaire de la Tradition. Chaque Père de famille fera ainsi circoncire ses enfants mâles, et les éduquera dans le respect de la Tradition. Ce n'est plus l'ensemble du Clan ou l'Empereur qui prendront les décisions concernant la vie spirituelle. Chaque chef de famille devient un Initié; l'office de la Synagogue lui assure une Connaissance de la Loi qui était refusée à la population des Grands Empires, dont le seul rôle est d'obéir et d'adorer. Ainsi la vie politique et la vie spirituelle peuvent se séparer; de même les échanges peuvent prendre une place beaucoup plus importante dans les relations entre les individus. L'Empire impliquait une certaine rigidité; l'Empereur doit assurer en sa personne la représentation du Phallus, de la Puissance, ce qui est une lourde charge; en même temps il tend à rendre la société la plus statique possible.

Dans la société juive, la puissance, le Phallus sont devenus complètement inconscients. Ils dominent l'individu sous forme de Loi intériorisée. La répression devient donc intériorisée : il est alors possible de laisser les individus exprimer leur recherche de la puissance, du pouvoir, en particulier par cet intermédiaire privilégié : l'Argent. De toutes façons, la consécration de la société reste acquise par la soumission commune à la Loi. En même temps, l'individu n'étant plus confronté à une répression directe cherchera plus facilement que ses contemporains une libération individuelle. D'où l'extrême importance et l'extrême liberté de pensée des penseurs juifs : Spinoza, Marx, Freud ou Einstein.

La Loi juive est profondément intériorisée, et beaucoup plus importante pour le Juif que les Lois des Nations, lesquelles fonctionnent de nos jours encore selon le système du Pouvoir-Puissance. Il faudra attendre l'essor du protestantisme pour qu'une philosophie "occidentale" dépasse le système théocratique, en se fondant d'ailleurs sur la Bible. Les nations sont encore des restes des anciens Empires, dans lesquels Puissance et Roi sont encore liés. Seul le Juif, jusqu'à la Révolution Industrielle, et quelques nomades seront en dehors des systèmes "claniques" de plus en plus complexes, dans lesquels, grâce au christianisme, pouvoir temporel et pouvoir spirituel seront divisés.

Le Christ commence son enseignement quand Israël est occupé par les Romains. Par rapport aux Empires, fondés sur le désir de puissance, le peuple juif avait effectivement peu de ressources, puisqu'il recherchait avant tout un accomplissement individuel. Personne parmi les Juifs ne possédait le Pouvoir, la Puissance : ceux-ci étaient les attributs de Dieu, de la Loi. Ce que recherchait le Juif est donc la conformité à cette Loi, seul moyen d'atteindre la Divinité, de devenir le Phallus. Ce qui limite singulièrement la compétition sociale et les possibilités d'expansion territoriale; Peuple réduit en servitude, peuple "errant", il ne dominera jamais les autres peuples. Au contraire des Empires fondés sur l'esclavage, il ne se développera pas, ne sera jamais réellement puissant. Ce qui rend absolument nécessaire le Christ, qui diffusera la pensée juive en "accomplissant les Ecritures", en devenant lui-même Dieu, la Loi, l'Ecriture, par son Sacrifice même. Il sera "le Verbe et la Vie"; c'est-à-dire que l'homme et la Loi se rejoignent dans un nouveau mouvement. L'Amour prend le relais de la Loi. Il faut que les hommes s'aiment entre eux et aiment Dieu pour obtenir la "vie éternelle". Cette religion, par le refus total de considérer l'existence même des affaires du pouvoir matériel, par son blâme des riches, des puissants, s'adresse de toute évidence au Peuple, aux opprimés. Elle est une "religion d'esclaves". Elle s'affirmera dans la chute de l'Empire romain, dont le "positivisme" et le "matérialisme", qui lui avaient assuré un succès sans précédent, le désagrégeront par des luttes intestines. C'est en vain que Rome tentera d'imiter l'Egypte en divinisant l'Empereur; les fondements de l'Empire Romain et de la Royauté égyptienne étaient fondamentalement différents. Le triomphe de la religion catholique est une victoire du Peuple sur le Pouvoir. Ce que Spartacus n'aura pas réussi parce qu'il était dans le système de références de Rome et qu'il employait les mêmes moyens que ses maîtres, la religion catholique le réussira.

Le Christ se place à un moment historique bien précis. Rome est en effet entièrement fondée sur une Loi, sur une Loi matérielle, juridique, que ne soutient aucune morale que celle de pouvoir et de la puissance. C'est la confrontation de la Loi mosaïque inefficace et de la Loi romaine qui entraînera la conceptualisation du Dieu d'Amour, lequel pouvait aimer à la fois les Juifs et les Gentils, puisque complètement distinct, à l'origine, de la Loi. La législation de l'Eglise viendra se surajouter par la suite. Le Christ inaugure une longue période de lutte entre l'idéal d'Amour fraternel et le Pouvoir. La situation des Nations chrétiennes est forcément ambiguë. La domination ne peut plus s'exercer franchement. L'homme est à la fois sujet d'un Roi politique et ~~seul~~ devant son Dieu, avec néanmoins ce médiateur qu'est l'Eglise. Les Protestants seront les premiers à réaliser une synthèse en faisant une Révolution politique démocratique, en retournant aux principes bibliques, tout en instaurant d'ailleurs une ascèse rigoureuse, nécessaire pour l'homme qui se retrouve seul en face de lui-même, de ses responsabilités; chacun doit alors se dominer soi-même.

Le mouvement protestant est l'aboutissement de la longue lutte inconsciente entre les principes chrétiens et l'Etat théocratique des nations occidentales. Mais il n'est pas l'aboutissement du christianisme. En effet il nécessite encore un compromis entre la vie pratique et la vie spirituelle : la réussite sociale est un signe de "prédestination", etc. L'homme reste pris entre Dieu et Mammon. L'idéal chrétien au contraire suppose le partage de tous les biens, la vie communautaire. Sa réalisation est donc subordonnée à l'abandon de toute volonté de puissance. D'où le sens des ordres religieux et de la prêtrise : à la fois négation de la Chair et refus d'exercer une puissance de l'Homme sur la Femme. L'aboutissement du christianisme est logiquement dans un mouvement de libération individuelle, dans le refus total de la Puissance sociale et de ses conséquences désastreuses, dans le refus de l'exercice de tout pouvoir et dans la prise de conscience que l'Amour chrétien, l'Altruisme chrétien sublimés existent en fonction du système social répressif.

TROISIEME PARTIE

LE SIGNIFIANT PHALLUS

Chapitre 1 : PSYCHOSE ET PHALLUS

Chapitre 2 : PHALLUS ET SYSTEME SOCIAL

Chapitre 3 : LE PHALLUS CAPITALISTE : LA PLUS VALUE

CHAPITRE I : PSYCHOSE ET PHALLUS

A) PSYCHOSE ET PSYCHANALYSE

§I) Le blocage de la théorie freudienne

Le "blocage" de la théorie freudienne se fera sentir dans toute l'oeuvre psychanalytique, en particulier dans les tentatives d'application de la théorie à ce que Freud a qualifié de "névroses narcissiques", c'est à dire les psychoses. C'est dans ce point d'achoppement de la théorie que réside sans doute l'explication de ses déficiences. Reich, qui s'attacha particulièrement, avec ses méthodes propres (I), à résoudre cliniquement le problème de la psychose, en arriva même à dire qu'il n'était plus psychanalyste (cf en particulier Reich parle de Freud, Paris Payot 1972). Lesquels psychanalystes le lui rendirent bien, puisqu'ils allèrent jusqu'à insinuer que Reich lui-même était psychotique, ce dont il nous faudra discuter en son temps. Il semble en tous cas que Reich ait effectivement réussi à "guérir" des schizophrènes, comme il l'expose longuement dans l'Analyse caractérielle (Paris Payot 1971). Auquel cas le raisonnement des psychanalystes ne serait pas sans analogies avec celui des Pharisiens accusant le Christ d'avoir le pouvoir de "chasser les démons" : si tu as le pouvoir de chasser les démons, c'est que tu en es toi-même un. La réponse du Christ est bien connue, mais c'est quelque chose du même ordre qui se passe dans le cas de Reich. Il n'est pas étonnant dans ces conditions que Reich ait quelque peu "déliré" sur le meurtre du Christ, auquel il s'assimilait (cf Reich, Le Meurtre du Christ, Paris, Le Champ Libre, 1972). C'est qu'en effet, il faut faire appel à des connaissances des tendances schizophréniques profondes pour être à même de dialoguer avec des schizophrènes. Laing remarque d'ailleurs que tous les "signes" cliniques classiques de la schizophrénie disparaissent comme par enchantement quand le "malade" est en contact non plus avec un médecin qu'il ressent comme un ennemi avec qui il faut ruser, se cacher, mais avec quelqu'un par qui il se sent profondément compris et non jugé, non rejeté (R.D. Laing, La Politique de l'Expérience, Paris Stock 1971). Sans doute Reich faisait-il appel à des tendances schizophréniques profondes pour comprendre les schizophrènes, mais cela ne veut pas dire que ces mêmes tendances n'existent pas chez les psychanalystes, cela peut vouloir dire tout au contraire que les analystes refusent de les reconnaître. Peut-être même pourrait-on affirmer qu'oser regarder en face ses propres tendances schizophréniques est un signe de particulière "santé mentale", même si cela implique au niveau social une certaine position marginale. On se rappellera aussi opportunément que la psychanalyse est principalement la science de la névrose et du refoulement, de par la personnalité même de son fondateur Freud, et que cela n'est pas sans effet sur la technique de l'analyse, pour ne pas parler de la personnalité même des analystes. Reich remarquait à très juste titre d'ailleurs que pour la pensée névrotique (celle de ceux qu'il appelle les "individus cuirassés") le comportement d'un individu non bloqué affectivement paraît tout aussi étrange, incompréhensible et même dangereux que celui du schizophrène. Il semble en effet, mais nous y reviendrons,

(I) REICH, L'analyse caractérielle, Paris Payot 1971

que le déblocage affectif profond fasse resurgir la perception des affects les plus archaïques, qui sont sans doute les plus puissants et les plus dangereux pour l'ordre social. Reich note d'ailleurs qu'une analyse profonde doit toujours être confiée à un "orgonothérapeute" éprouvé, pour éviter les incidents toujours possibles quand un patient retrouve le contact avec ses pulsions profondes : des états confusionnels, psychotiques peuvent en effet apparaître (cf L'Ether, Dieu et le Diable, Paris, Payot 1973). Ce sont précisément ces éléments archaïques que la psychanalyse tente de voiler en instituant la triangulation oedipienne, laquelle fournit une "distribution des rôles" dans l'ordre inconscient : Papa, Maman sont pourvus de rôles précis et d'affects différents. En général, si je me heurte à Papa, c'est parce que j'aime Maman. Bon-Mauvais, Amour-Haine, et le dépassement du conflit par l'Identification au Père, tout est prêt dans le théâtre freudien, où l'on voit l'amour éternel de la Mère pour le Fils prendre des aspects d'imagerie pieuse. Or ce que le psychotique dit, et ce que le psychanalyste ne veut pas entendre, c'est que l'amour de la Mère peut aussi être castrateur et chargé de haine inconsciente, que toute relation duelle (et en particulier celle entre lui, analyste, et ses patients) est chargée d'un désir de mort inconscient qui ne circule pas que dans un seul sens, ce qui ferait la part trop belle à tous ceux qui possèdent le pouvoir : parents et leurs substituts analystes. Le désir de mort est souvent inconscient pour le psychanalyste lui-même, ce qui l'entraîne d'ailleurs à perpétuellement le rejeter sur ses "patients", qu'il culpabilise pour apaiser sa propre culpabilité. Qui veut tuer qui ?

§2) La "triangulation" et la "fuite schizoïde"

On verra comment cette agressivité envers le psychotique s'inscrit à l'intérieur même du corps de la psychanalyse, par l'insistance de celle-ci sur l'Oedipe et son application systématique au psychotique, ne serait-ce que pour constater qu'il ne s'y inscrit pas, qu'il souffre d'un "manque" de "Nom du Père", plus exactement d'une "forclusion" du "Nom du Père" (cf les travaux de J.Lacan). Il y a là un trou dans la structure triangulaire "structurante" de l'Oedipe. Bref, hors de l'Oedipe, point de salut. Point de salut social, s'entend, puisqu'est rompue la chaîne des identifications qui constitue pour Lacan l'insertion dans la "chaîne signifiante". Le psychotique n'est plus ni Papa, ni Maman ni la Victoire de Samothrace. Il peut être tout cela ou rien de tout ça. "Si on veut", comme l'exprime Deleuze. Mais lui ne veut plus rien être du tout, ou être autre chose, ce quelque chose qui n'a pas sa place dans la chaîne signifiante. Parce que Maman est une chatteuse, et Papa est un con. Et moi je fuis, je fuis par toutes les fuites : je ne serai ni chatteur, ni con, et s'il le faut je ne serai rien du tout.

Le psychotique est certainement celui qui exprime le mieux une revendication profonde présente en tout homme, celle du "Grand Refus" de Nietzsche. D'où le fameux "pouvoir de fascination" du psychotique, qui s'adresse en effet tout simplement à des affects profondément enfouis et refoulés chez tout homme passé dans le moule de l'Oedipe. La littérature psychiatrique classique parle volontiers d'un certain "sentiment précoce" que ressent un psychiatre devant un schizophrène, et qui lui permet de diagnostiquer la maladie. Ce "sentiment" est celui que devant lui, "il n'y a personne"... Ce phantasme du psychiatre en dit long sur l'appréciation d'une maladie socialement reconnue comme la schizophrénie. Si le psychiatre a le sentiment qu'il n'y a personne pour lui répondre, c'est que la "personnalité" telle que le psychiatre la conçoit est exclusivement constituée d'une somme de signes sociaux, indiquant immédiatement notre

place, notre façon d'être, éventuellement notre philosophie de la vie, etc... Si le psychotique semble n'être personne, c'est bien que parmi tous les rôles sociaux possibles, il n'en est aucun qui lui convienne, c'est à dire que le mécanisme de l'identification, lié à l'Oedipe, ne lui convient pas. La plupart des individus "normaux" se déterminent et se situent par rapport à leurs parents, quel que soit d'ailleurs ce rapport (identification simple, inversée, etc) Le mécanisme de l'identification est lié à l'Oedipe en ceci que c'est parce que la jouissance de la Mère lui est refusée que l'enfant (mâle) se situera dans un rapport au Père (rapport homosexuel) par identification, ou au contraire dans la révolte. L'identification au Père charrie évidemment un univers entier de représentations, d'attitudes par rapport au monde, etc, univers qui constitue l'héritage de l'enfant. Le psychotique a ceci de particulier qu'il se veut sans héritage, ou l'héritier de parents mythiques qu'il a lui-même reconstruits. Il y a refus de prendre sa part de l'héritage familial, de tout l'héritage culturel et de la castration qu'il implique. Ce qui n'est pas sans signification par rapport au né vrosé ou au "normal" qui, eux, assument à la fois leur castration et leur parenté. Assumer son existence en tant qu'être sexué est dans nos sociétés indissolublement lié à la castration et au manque. On considère souvent que le psychotique n'a pas de sexe, ou qu'il se veut lui-même être le Phallus, être son propre Père, ce qui signifie qu'il n'entre pas dans les repérages sociaux du rapport au Phallus : il se veut entité autonome, à part, système hors du Système, "autistique", auto-régulé. C'est que dans le monde social, tout comportement sexuel doit être codifié par rapport au Phallus, le "Signifiant Despotique", pour reprendre l'un des termes de Deleuze, qui est le symbole social du Sexe. Le psychotique peut être considéré par les psychiatres comme n'ayant pas de sexe, ou comme ayant perdu son sexe, parce que sa sexualité est entièrement en dehors de ce que la société qualifie de "sexuel", c'est à dire ce qui entre dans un rapport au Phallus. Ne s'inscrivant pas dans un rapport au Phallus, la sexualité du psychotique n'est pas signifiante, et dans le monde humain la sortie, l'exclusion du monde des significations est très symptomatiquement assimilé à l'inexistence. Dans le monde humain, culturel, le sexe réel est toujours confondu avec son symbole, le signifiant Phallus. On peut cependant postuler l'existence d'un élément premier, réellement sexuel, par rapport à quoi le Phallus serait un symbole né de la transformation du sexe lui-même. Le signifiant Phallus, maître de l'ordre symbolique, n'est pas le sexe lui-même, mais un élément second né d'une transformation du sexe humain. Le psychotique refuse (ou n'a pas accès) à ce signifiant, ce qui clôt pour lui toute la dialectique sociale fondée sur le manque. Le sexuel tel que le conçoit la psychanalyse est uniquement le Phallus, c'est à dire ce qui renvoie au système général des significations.

§3) La distinction pénis-Phallus : la psychose comme rapport au Phallus

Nous verrons par la suite la genèse historique de ce signifiant qu'est le Phallus, et sa progressive distanciation d'avec le sexe (le pénis) avec lequel il est toujours confondu dans l'inconscient, ou du moins dans l'inconscient de celui qui est parvenu à une structuration inconsciente de type "oedipien". L'enfant en effet, plus que ses parents sans doute, se sent pourvu d'un sexe, ce qu'il peut signifier dès sa naissance par une érection immédiate. Et si ses parents partagent plus ou moins un Phallus symbolique...

c'est bien toujours au détriment de leur propre sexe, de leur corps et de leur vie instinctuelle en général. Toute l'oeuvre éducative peut se résumer en ceci que les parents transforment petit à petit le sexe de l'enfant en Phallus, c'est à dire en support de significations sociales. Ce qui réussira plus ou moins selon la distribution du Phallus dans la famille, la brutalité du travail de transformation, etc. Toute la problématique du psychotique est précisément celle d'une lutte entre les pulsions sexuelles et l'ordre phallique plus ou moins constitué en "Surmoi". Ce qui importe au psychotique, c'est de garder obstinément quelque chose de ses satisfactions instinctuelles les plus "archaïques", fût-ce au prix d'un complet remaniement de l'ordre phallique qu'il s'est vu imposer. Il importe peu au Président Schreber (I) d'être un homme ou une femme (quoique sa "transformation" ne se fasse pas sans drame), pourvu qu'il lui soit encore permis de ressentir quelque chose, que ce soient des rayons divins dans son anus ou des vibrations cosmiques dans sa poitrine. Il s'agit là bien sûr d'un compromis entre les exigences de l'ordre phallique (pour être un homme, il faut être comme Papa) et celles de la jouissance de Scheber qui se rend bien compte, hélas, que être comme Papa implique une négation totale de toute jouissance. S'affirmer comme femme, comme être jouissant (Dieu a permis qu'en contrepartie de sa transformation, il lui échoie un peu de jouissance), est le compromis trouvé entre les exigences du plaisir et celles de la Loi. L'"homosexualité refoulée" notée par Freud dans son analyse de la psychose paranoïaque de Schreber est simplement le signe de cette lutte profonde entre les pulsions réelles (le besoin de jouissance) et le Phallus incarné par Flehsig ou Dieu le Père, ce Phallus hors duquel il n'y a pas de position possible dans toute la chaîne des significations sociales. Le "Président" Schreber, après avoir lui-même incarné la Loi, se sent persécuté par une autre Loi, plus profonde et plus inconsciente que la Loi juridique à laquelle il a tout d'abord tenté de s'identifier. Etre un représentant officiel du Phallus ne dispense pas d'être persécuté par le Phallus, parce que le Phallus se trouve toujours ailleurs et nulle part; en dernière analyse, en l'Idée abstraite, en Dieu. Ce que nous verrons plus tard dans la genèse historique du Phallus. Un homme ne peut jamais s'identifier totalement au Phallus, tout comme il est admis (postulé) qu'il ne peut être lui-même Dieu. La transformation du sexe en Phallus peut être décrite plus précisément comme la transformation du sexuel dans l'homme en quelque chose qui a rapport au Phallus, qui est sous la Loi du Signifiant Phallus. Bref, en quelque chose de codifié.

Qu'en est il plus précisément du rapport du psychotique à la Loi ? La psychiatrie a noté depuis longtemps que les relations duschizophrène à sa mère étaient généralement perturbées. On a pu formaliser ce fait en disant que la mère du schizo avait tendance à incarner elle-même la Loi, à être sa propre Loi, ou à être le Phallus. Dans ces conditions, il est évident que l'affrontement de l'enfant avec la Loi, le Phallus, se produit bien plus tôt que dans l'optique freudienne des "stades" où l'affrontement définitif avec la Loi est censé se produire au moment de l'accession à la génitalité, quand il se voit signifier l'interdit du rapport sexuel avec son parent de sexe complémentaire. Il semble bien que l'affrontement avec le Phallus puisse produire bien plus tôt, à ces moments qui ont été qualifiés par Freud de stades "oral" et "anal". C'est précisément parce que l'affrontement se produit si tôt que le monde structuré autour du signifiant Phallus peut paraître au psychotique à la fois persécuteur et mort, artificiel, inexistant, de bien moins d'intérêt que sa vie instinctuelle qu'il tente de préserver. C'est parce (I) FREUD, Cinq Psychanalyses, Paris P.U.F. 1970

qu'au psychotique, le monde "normal" paraît artificiel qu'il en arrive à secréter un autre monde, tout aussi artificiel mais qui lui convienne mieux. Le signifiant Phallus est en effet partout présent, et directement confronté aux sensations de l'enfant dès sa naissance. C'est déjà un Phallus qui le nourrit, puis qui lui impose le contrôle des sphincters, qui lui interdit la masturbation, etc. Il le retrouvera tout au long de sa vie, objet érigé et menaçant, plus ou moins selon les stades et la violence avec laquelle il a moulé le corps de l'enfant à son image. La révolte du psychotique consiste en ceci qu'il refuse de se conformer, ou ne se conforme qu'en la transformant, à cette image, ou, plus généralement, lui refuse toute réalité, pour retrouver la réalité de son propre corps et de ses propres sensations. L'Oedipe décrit par Freud est simplement une limite sociale entre la "normalité" et l'"anormalité", et reflète uniquement l'adaptation au moule social. En effet l'enfant mâle ayant eu accès suffisamment à sa mère et "châtré" par son père reflète dans son attitude par rapport au monde la lutte contre son père et l'identification à celui-ci, donc structurera sa pensée et son action sur un mode "génital" par rapport à la Loi.

B) LA STRUCTURE PHALLIQUE : LE SYSTEME SOCIAL DES SIGNIFICATIONS

§ I) Significations sociales, jouissance et existence

La psychose apparaît être une halte sur le chemin qui ramène à une santé véritable. Laing et Deleuze ont déjà souligné ce point. Ce qu'ils n'ont peut-être pas assez montré, c'est à quel point tout langage peut être ressenti comme persécutif par un individu qui tente de retrouver la sensation de plénitude qui est celle de la possession et de la jouissance de son corps. Je ne parle pas ici de ce que l'on peut appeler langage du corps, souffle, cri, soupir, gémissement, qui échappe presque entièrement à la codification sociale et qui est d'ailleurs en tant que tel proscrit par les "bonnes manières"; ce langage en est pas réellement un dans la mesure où son expression est asociale; il s'agit là d'un langage du corps et du désir. Ou de la souffrance. Ce langage échappe à la codification, il est en dehors de toute norme, mais il est cependant universel; tout homme l'écoute à travers même le langage codé, "social", comme un langage caché révélant le langage social apparent. Le langage social empêche la perception du corps et la perception du langage réel du corps; comme si le corps n'existait plus. Quand le psychotique dit qu'il fait l'amour, c'est comme s'il le faisait; en fait, pour lui il n'y a pas de frontière entre le dire et le faire, entre le dire et l'être, tant la réalité fondamentale de son corps est niée, rejetée. Il applique à la lettre la recette que le reste de l'humanité n'applique qu'inconsciemment : à savoir que l'acte sexuel réel n'existe pas, et qu'il n'existe que des actes sociaux, symboliques, dans lesquels la part de la jouissance est infime. Il n'y a que du plaisir né d'un rapport à la Loi, au Phallus. Jouissance toute intellectuelle finalement que celle de l'homme "normal". Le schizo peut être n'importe quoi puisqu'il n'a plus de corps. C'est ainsi qu'il peut passer par des morts et des réincarnations multiples, successives, par des états transitoires qui tous lui tiennent lieu de corps. Et cela renvoie à une perpétuelle question sur la vie : n'étant pas sûr de vivre, de pouvoir vivre dans mon corps, je renvoie perpétuellement à une identification dont je suis sûr qu'elle soit socialement existante. Seules les significations sociales ont droit à l'existence, c'est ce qu'affirme tout le condition-

nement social. Aussi pour exister, faut-il que je passe par tout le système des déterminations sociales. Certains arrivent à y passer sans se détacher entièrement de leur corps, d'autres n'y arrivent pas, et sont forcés de lâcher leur corps en cours de route; celui-ci ne réapparaîtra plus que comme un corps étranger, la cause des supplices, et ceci parce que la revendication du corps et du sexe est directement opposée à tout le système des significations sociales, et n'y est quasiment plus intégré; ce qui revient à dire, comme Reich le notait déjà, que ce dont les hommes ont peur, une fois le conditionnement culturel achevé, ce n'est plus de la répression en tant que telle, mais bien plutôt de leur propre corps et de leur propre jouissance, en tant que celle-ci les menace de leur faire perdre leur identité. Par un renversement frappant, on dit d'un homme dans nos sociétés qu'il "jouit de ses facultés mentales", comme si les facultés mentales en tant que telles étaient source de jouissance. Qu'on se rappelle qu'au début du siècle, la masturbation était encore considérée par la majorité du corps médical comme la cause principale des maladies mentales... ce qui dévoile le rapport profond établi entre la jouissance du corps et la "folie" dans les sociétés modernes. Et quand on connaît le sort réservé aux "malades mentaux" dans nos sociétés, il est évident qu'il s'agit là d'une sérieuse barrière contre tout débordement possible, toute revendication trop essentielle d'un "droit à la jouissance". Dans l'esprit de l'homme moderne, le corps est indissolublement lié à l'idée du flic. La tentative de retrouver une jouissance normale est sanctionnée par une peur archaïque de la répression, si caractéristique des états "paranoïdes". Le corps ne peut nous appartenir, il faut toujours qu'il se coule dans le moule des signifiants... et ces signifiants eux-mêmes peuvent être ressentis comme persécuteurs. Dès que je sors de mon corps, je suis pris dans le système social des significations, système dans lequel il faut que je me détermine. Les déterminations sociales me situent et me font exister, mais sont également la négation de ma vie profonde, instinctuelle. Cooper a bien montré que l'individu "sain" réussissait à préserver ou à retrouver son corps tout en satisfaisant aux impératifs de la société d'avoir une place dans le système général de significations sociales, place qui constitue l'existence sociale en dehors de laquelle il est extrêmement difficile d'avoir une existence tout court. Le psychotique, lui, échoue dans la même tentative parce qu'un conditionnement trop intense l'a habitué à considérer les manifestations de son corps comme dangereuses ou persécutives. Quant aux individus "normaux", ceux qui se coulent entièrement dans le moule social, ce sont ceux qui ont renoncé à la libre jouissance et à la libre disposition de leur propre corps pour maintenir leur "existence" sociale. Le Code Civil exclut l'"aliéné" de l'existence sociale, tout comme l'Eglise excommunait les hérétiques. Ce qui veut clairement dire que n'a droit à l'existence que celui qui est capable de nier suffisamment son désir propre pour avoir une existence "sociale" strictement codifiée et définie.

§2) Le Signifiant Phallus : Le "Nom-du-Père" et son rapport au Corps

Le signifiant "princeps", clé de voûte du système des significations sociales, étant le "Nom-du-Père", ainsi qu'il ressort des travaux de Lacan (Ecrits, Paris, Seuil, 1966), on peut se demander si l'"absence" du signifiant Nom du Père dans les psychoses, sa "forclusion" ("D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose", in op.cit.), et la carence dans le système des identifications qu'elle entraîne, n'est pas plutôt un refus d'entrer dans le système des significations et des identifications, et ce précisément parce que les identifications en question sont une négation de l'individu en tant que corps autonome, tout en étant l'affirmation de son existence en tant que rouage dans l'énorme machine des significations sociales. Dans le même ordre d'idées, on peut se demander ce que signifie le Phallus dans l'inconscient. Est-il bien à la fois ce symbole du Pouvoir et de la Jouissance auquel nous a habitués la Psychanalyse, ou n'est-il symbole du Pouvoir que parce que symbole de la Castration, et, en ce cas, comment peut-il être symbole de la jouissance ? Le Phallus ne représente-t-il pas la jouissance perdue par l'homme, et ne la représente-t-il pas de façon socialement déterminée, comme liée à la possession du Pouvoir ? La confusion du pouvoir et de la jouissance en un seul objet symbolique, le Phallus, n'est-elle pas le plus sûr garant que l'homme recherche perpétuellement le pouvoir en s'imaginant rechercher sa jouissance, ou plus précisément qu'il recherche sa jouissance dans son existence sociale qui justement nie son corps et la possibilité de libre jouissance de son corps ? N'y a-t-il pas là, assuré par la "castration" symbolique, un gigantesque détournement des énergies libidinales ? C'est ce détournement que le psychotique tente de refuser, ce à quoi il n'arrivera le plus souvent qu'en substituant ses propres détournements, ses "bricolages" ... Mais sans arriver à retrouver son corps à travers son parcours délirant. Ou plutôt il retrouve un corps, mais c'est toujours le corps régressé. La psychose comme état terminal, figé, c'est bien l'échec du voyage. Toute vie est comme un grand voyage, une Odyssée, entre la perte du corps initiale (la castration) et sa recherche, sa redécouverte après le passage dans la Culture, le grand barrage entre l'homme et son propre corps. Il faut en effet décoder la Culture entière, tout le conditionnement pour retrouver au bout du voyage un corps qui ne soit plus le corps marqué de la culture, le corps fragmenté, le corps signifiant, mais un corps plein, vivant, n'ayant aucune signification, ne produisant rien, simple corps jouissant de la vie. C'est dans une entreprise de décodage systématique des signes qui marquent le corps que certains peuvent échouer, remplaçant le système des signes sociaux par leur système propre, plus proche certes de leur corps, ou même complètement replié dans le corps (autisme), mais dans un corps muet et quasi-mort. Ce qui s'explique par le fait que le rapport du corps à d'autres corps (rapport sexuel) passe obligatoirement par tout le système des significations et du désir, système soumis à la Loi et à la castration. Le rapport humain se structure autour d'une castration fondamentale : il ne peut y avoir de rapport direct du corps au corps, il y a toujours rapport entre des systèmes de signification soumis à la Loi. Une psychose réussie, non bloquée, dépasse le système général des significations et le décode suffisamment pour ne plus être impliqué par lui, tout en le conservant, mais en niant la castration attachée au système des significa-

tions. Le psychotique "figé" ne réussit à quitter le système de significations dominant que pour le transformer en un autre, qui permette en fin l'éclosion d'une jouissance, fût-ce au prix d'un abandon presque complet de l'identité antérieure pour en recréer une autre qui, elle, permette la jouissance. Ou "un peu de jouissance, comme dit Schreber, en compensation du fait qu'il ait été transformé en femme par Dieu lui-même, afin de pouvoir sauver le monde. Complet remaniement du système des signifiants dans lequel la jouissance n'a pas sa place. Les délires sont de vastes tentatives de retrouver dans le monde une place en tant qu'être jouissant, tentative vouée d'avance à l'échec puisque dans l'ordre phallique une telle place n'existe pas. Elle est, nous dit-on, occupée par le Phallus lui-même; or celui-ci est bien plutôt le signifiant de la perte du corps, le signifiant de l'entrée forcée dans le langage, que le signifiant du corps et de la jouissance. Ce signifiant, Nom du Père, n'est-il pas la marque la plus profonde, celle qui fait du sujet non plus un corps libre de sa jouissance mais le support d'un nom, le Nom-du-Père, inclus dans le système général des significations ? Ne plus avoir de père, de mère, de frères, n'est-ce pas refuser d'entrer dans le système général des significations, avec la castration qu'il implique ? Etre comme Papa ou Maman, ce n'est certainement pas résoudre Oedipe, c'est retomber en plein dedans, c'est obtenir cette jouissance un peu spéciale d'avoir le droit d'être son propre flic, c'est "être un homme", c'est renoncer définitivement à jouir de son corps, à être dans son corps. On ne peut résoudre radicalement Oedipe qu'en refusant d'être le support des significations que le système social à travers les parents imprime perpétuellement sur nous. Et ce parce que dans le système des significations, la jouissance n'a aucune place. Il faut donc, par l'intermédiaire d'un délire, transformer et détruire totalement la chaîne des significations qui nous impliquent pour retrouver le corps et la jouissance, le domaine du dépassement des significations. C'est là la signification du long travail de Nietzsche, détruire la philosophie afin de retrouver le corps (Ecce Homo, Coll. 10/18). On sait aussi que Nietzsche, comme Artaud, comme bien d'autres, a "sombéné dans la folie", dernière étape dans sa tentative pour retrouver son être propre, après la destruction de toutes les valeurs... L'homme qui tente de se retrouver est sans cesse près de perdre entièrement son identité, et ceci parce que l'identité est avant tout une identité sociale.

De même la tentative délirante du Christ, de devenir lui-même son propre Père, d'être Dieu, ne pouvait dans la société juive être sanctionnée que par la mort. Seul Dieu est. Le Verbe est. L'homme n'est que par le Verbe. Dans le système général des significations sociales, il n'est laissé aucune place à l'expression vitale brute; rien n'est censé exister qui ne puisse être désigné, repéré et situé. Il n'est rien dans la vie concrète, réelle, qui ne soit rattaché : d'une manière ou d'une autre au symbolique. Le sexe lui-même, cette expérience qui passe obligatoirement par un retour au corps, n'existe pas indépendamment du symbolique : c'est au contraire la vie sexuelle qui est la plus marquée par l'ordre symbolique, tant que la communication sexuelle est bien plus une communication de systèmes symboliques qu'une réelle communication des corps. Historiquement c'est sans doute à travers une symbolisation de la sexualité qu'a

pu se faire la symbolisation et la désignation de l'entourage humain et des activités humaines. La symbolisation ne peut en effet s'effectuer que s'il y a en même temps coupure de la perception directe des phénomènes, phénomènes qui deviennent tous les supports d'une désignation : la perception est alors médiatisée par la désignation symbolique, elle n'est plus directe et immédiate. Aussi était-il indispensable de symboliser l'expérience sexuelle, comme source des expériences les plus intenses, pour symboliser l'ensemble des autres expériences qui ont toutes, de toutes façons, un contenu sexuel. La symbolisation implique une coupure globale et générale du monde des sensations "pures", et l'entrée dans le monde de la durée, de l'interprétation du monde et de son changement. Dès qu'il y a symbolisation, il n'y a plus de "Nature" pour l'homme, mais à sa place un système de signes symboliques qu'il interprète.

§3) La psychanalyse et l'Ordre Symbolique

Permettre l'accession à l'ordre symbolique, n'est-ce pas là le but même du psychanalyste ? Il s'agit bien en effet de "récupérer" les énergies libidinales qui tentent d'échapper à l'ordre symbolique, de rendre au "malade" une vision de son être qui ne soit pas totalement en désaccord avec la vision dominante. Bien sûr, le névrosé "normal" ne demande pas mieux que de s'en tirer à si bon compte : n'est-ce pas là ce qu'il demande, obtenir sa réinsertion totale dans l'ordre symbolique au prix de la perte de son autonomie instinctuelle; qu'on le débarrasse de ces "symptômes" si gênants, qu'on lui donne enfin un corps qui "marche" bien, qui se fasse oublier... Mais le pervers, lui, qui s'est déjà réinventé un corps à lui, ne l'échangera contre aucun autre, la répression qu'il subit lui étant d'ailleurs le garant que son corps est bien le sien, et non celui que la société a voulu lui imposer; cette place "marginale" dans l'ordre symbolique totalitaire peut être un moyen de préserver le sentiment de son existence.

Le psychotique, lui, ira encore plus loin que le pervers : puisque l'ordre symbolique lui refuse l'existence, qu'à cela ne tienne, il refondra entièrement cet ordre en un ordre autre, reprenant les mêmes éléments pour les refondre entièrement, assignant une place autre au sujet, place à laquelle il pourra effectivement devenir sujet, retrouver un corps, une existence, même si c'est pour la nier immédiatement dans un acte pseudo-volontaire, détruire ou nier le corps devenant le seul moyen de l'éprouver comme une possession personnelle, et non plus comme ce jouet de l'ordre symbolique qui le manipule, le transforme, le symbolise, le coupe de sa réalité profonde, vivante. Être une "personne", c'est être précisément coupé de la réalité vivante qui est, elle, impersonnelle; c'est être devenu un rouage dans la machine symbolique, ne plus montrer qu'un masque. Qu'est-ce donc que ce "Moi" dont parlent tant psychologues et analystes ? Est-ce bien tout ce qui constitue la "personne", tout cet ensemble de signes sociaux symboliques qui créent un individu "original", assumant une place précise et non interchangeable dans l'ordre symbolique ? Un "Moi" fort est donc celui qui est capable d'accepter sa place dans l'ordre symbolique, sans se laisser aller dans les chemins hasardeux du désir décodé et de l'imaginaire. Toute l'entreprise de la psychanalyse consiste précisément en une intégration forcée de l'imaginaire dans le symbolique. L'homme n'a plus de sensations qu'en rêve, et ce à tel point que les sensations voluptueuses les plus intenses paraissent toujours être du domaine du rêve. Et c'est parce que le rêve a cette fonction subversive, déjà montée par Freud ("le rêve est la réalisation d'un désir"),

d'être partout le langage, la revendication de la vie que la "science" s'attache à lui faire parler un langage symbolique, à le décoder, à le transcrire en langage symbolique. Le rêve montre directement la marque du symbole sur le corps du rêveur, la marque du système phallique castrateur sur le corps. Le rêve est une revendication du corps en même temps qu'il est son apaisement. Le corps vit directement les relations humaines, culturelles, symboliques, dans leur rapport à la jouissance, comme castrations multiples et diverses. C'est l'existence du corps qui est mise en danger par l'ordre symbolique, ainsi que le disent tous les délires de persécution, dans lesquels des représentants de cet ordre traquent le corps du sujet, lui prennent ses pensées, etc.

Mais le délirant ne fait pas que subir l'ordre symbolique, il le transforme et le recrée dans un ordre différent, un ordre qui assure une place à son corps, place que l'ordre symbolique courant ne reconnaît pas. Le psychotique recrée des mondes, des mondes dont il est le créateur et où il peut enfin exister. Déjà l'enfant recrée le monde et tente de le maîtriser, de se mettre dans la position du créateur, s'il le faut en se faisant souffrir, mais ce qui importe est que ce ne soit pas un autre, tout puissant, représentant de l'ordre symbolique, qui le fasse souffrir. On parle de sentiment de toute-puissance infantile, de mégalomanie infantile; mais celle-ci n'est-elle pas précisément due au fait que l'ordre parental est tout-puissant pour l'enfant, d'une manière qui doit lui sembler souvent arbitraire, et que l'enfant ne peut par conséquent accéder phantasmatiquement à l'existence qu'en manifestant une toute-puissance analogue ? L'homme se comporte vis-à-vis de l'enfant comme un être tout-puissant, dépositaire de l'ordre symbolique par lequel il faudra que l'enfant passe pour survivre, pour accéder à une communication, et devenir finalement dépositaire lui aussi de cet ordre symbolique, pour le reprendre à son compte ou le transformer.

Le signifiant Phallus distribue la jouissance dans toute la chaîne des significations; c'est lui qui lie et qui délie... Il peut prendre d'ailleurs une infinité de forme pour des individus et pour des époques différentes; on pourra d'ailleurs suivre son évolution historique. Le prototype le plus simple en reste sans doute Dieu dans la société juive, celui qui est, qui est la vie, qui a un droit sur la vie de tous les membres du Peuple et qui signifie ce droit par l'exigence du sacrifice du prépuce de tous les individus mâles, et distribue la jouissance par l'intermédiaire de ses prêtres, ceux qui lient et délient, permettent le passage de l'énergie érotique institutionnalisée dans la "communion" des fidèles, dans le sacrifice commun. Car c'est bien sur le passage des énergies libidinales que le représentant du Phallus (le Prêtre) a la haute main; d'où le caractère érotique intense (et sublimé) des cérémonies, qu'elles soient religieuses, militaires ou autres. On peut dire que les fidèles des rites jouissent de l'érection du symbole phallique commun, alors même que cette érection est faite au détriment de leur propre érection individuelle, fondée sur leur castration.

Les études de Freud sur l'Eglise et l'Armée ("Psychologie Collective et Analyse du Moi", in Essais de Psychanalyse, Petite Bibliothèque Payot n°44)

n'ont pas assez insisté sur ce fait, que c'est le Phallus castrateur lui-même qui est l'objet de la vénération, et que le Chef castrateur n'est pas moins châtré lui-même, pour s'être fait le représentant du Phallus. Freud explique tout cela en termes de "Narcissisme du Chef", dans lequel viendraient se reconnaître les narcissismes des subordonnés... C'est là manquer de voir que la castration a pour but principal un gigantesque détournement des énergies libidinales, ici en faveur des relations d'amour sublimé homosexuel, et que le symbole du Phallus a pour rôle précis de distribuer les possibilités de jouissance tout au long des systèmes hiérarchiques qu'il contrôle.

Les chemins de la jouissance sont aussi multiples que les divers systèmes de références sociaux : l'homme contemporain peut trouver sa jouissance, le contact avec d'autres individus dans pratiquement n'importe quelle activité, concert de Bach ou jeu de boules, turf ou consommation de drogue. Dans toutes ces activités sociales, quelque chose passe qui est de l'ordre d'une communion érotique, et ce d'autant plus que la communion sensuelle directe est occultée et impossible. Le rapport simple et direct d'un corps à un autre est remplacé par des relations érotiques à la fois sublimées et téléologiques : elles assurent la communion mythique du corps social, et non plus l'union non-signifiante de deux corps dans le simple rapport sexuel. L'union réelle et matérielle des individus n'est d'ailleurs permise, n'existe que dans le cadre des relations érotiques générales sublimées; ainsi dans le mariage chrétien, où il est expressément recommandé à l'homme et à la femme de ne pas "se refermer sur eux-mêmes"... ce que suit d'ailleurs la psychanalyse quand elle met en garde les couples contre le danger d'être "fusionnels".

Dans nos sociétés, l'ouverture est toujours signe de bonne santé. Il n'est d'ailleurs aucune société qui ait toléré la possibilité de rapports complets et exclusifs entre un homme et une femme, car ce type de rapports met en danger l'ensemble des structures sociales, fondées sur des relations érotiques sublimées. Seul le despote avait droit à l'inceste avec sa soeur, et ce parce qu'il est précisément le seul à ne pas devoir coopérer avec quiconque dans une oeuvre sociale. De toutes façons, ça restait dans la famille, et n'impliquait précisément pas de rapports d'échange avec qui que ce soit : le despote est soustrait à l'obligation sociale de l'échange. Pour le reste de la société, le rapport sexuel reste de fait prohibé, il est toléré dans la mesure où il ne trouble pas les rapports sociaux sublimés. Cela apparaît clairement dans toutes les attitudes militaires du type "maison des hommes", fréquentes dans les sociétés primitives et perpétuées dans les "clubs" d'hommes, etc. Les femmes sont considérées par les hommes comme un ennemi commun dans toutes ces relations, ce qui se perpétue dans nos sociétés d'une manière moins voyante par la nette prédominance dans nos comportements, dans la répartition du temps, des rapports homosexuels, de pouvoir et d'argent, sur les rapports entre hommes et femmes. La femme partage d'ailleurs le même modèle, calqué sur le comportement masculin, puisque la plupart de ses relations deviennent également des relations de pouvoir et d'argent, y compris dans ses relations avec les hommes. Tout comme l'homme, la femme tente de conquérir un Phallus mythique, symbole de la puissance sexuelle et sociale.

Cet emblème Phallus, symbole de la puissance sexuelle, l'est également de la castration parce que c'est précisément dans un rapport de l'homme à la femme qui ne soit pas rapport de pouvoir, mais rapport de complétude, rapport de deux individus libres que la jouissance peut se perpétuer. La jouissance de l'orgasme complet ne peut apparaître que dans des relations de totale disponibilité à l'autre, relations qui sont à l'opposé des relations de pouvoir et des preuves phantasmatiques de la "puissance". Reich parle à très juste titre de la nécessité de l'"abandon" et de la "douceur" pour parvenir à des relations sexuelles satisfaisantes, et les oppose au comportement "compulsif" du névrosé qui tente toujours d'administrer des preuves de sa puissance, mais refuse du même coup le vrai contact avec la femme. Le caractère névrosé a toujours tendance à considérer son sexe comme un instrument de puissance, c'est-à-dire un Phallus. (cf Reich, La Fonction de l'Orgasme, L'Arche, Paris, 1952)

Pour prendre un exemple "parlant", on ne peut nier que le Pape assume la fonction d'un grand Phallus. Il assume un pouvoir sublimé, peut donner symboliquement la vie et la mort "éternelles", est "infaillible", etc, toutes caractéristiques qui en font un être quasi-éternel et mythique, hors du commun. Il est une clé du système des significations religieux; plus précisément, il est l'intermédiaire de la clé symbolique du système religieux, Dieu lui-même. Or, comment le Pape baise-t-il, voilà la question. Ce qui amène à poser la question de savoir quel est le rôle exact du Phallus dans nos sociétés, puisque il a toujours été confondu Phallus et jouissance. Il est évident que le Pape a accès plus que tout autre "mortel" aux "jouissances célestes", mais il nous semble aujourd'hui évident qu'il faille rechercher la jouissance ailleurs que dans le domaine métaphysique où elle s'est perdue, dans la sexualité concrète. Toute théorie qui tente de relier le domaine du pouvoir, de la sublimation et la jouissance, qui postule que dans le monde humain la jouissance est un privilège du pouvoir néglige de considérer de quelle jouissance il est là question : jouissance sublimée, "céleste", ou jouissance réelle, sexuelle ? On peut postuler que même les jouissances "matérielles" de l'homme riche ne sont rien, ou plus exactement sont des jouissances abstraites, en regard de la jouissance sexuelle.

Ce qu'il nous faudra examiner, c'est comment fonctionne le signifiant Phallus dans l'ensemble du système social, pour comprendre précisément comment le symbole du pouvoir sublimé et celui du plaisir ont pu être confondus en une seule instance, le Phallus, qui polarise ainsi l'ensemble des désirs des individus, symbole abstrait de jouissance. Il n'y a pas de position hors du système phallique : la révolte elle-même participe d'une ambivalence fondamentale, en ce sens qu'elle est révolte contre le Phallus, mais qu'elle ne peut jamais créer de position hors du système. Sexe et pouvoir sont complètement liés dans l'inconscient humain.

CHAPITRE 2 : PHALLUS ET SYSTEME SOCIAL

A) LE PHALLUS ET LE MAITRE

§I) L'expérience mystique et le Zen

Le Phallus, emblème de la puissance sociale, est aussi celui de la sublimation et de l'accès socialement reconnu au corps de l'autre sexe que cette sublimation permet. Le problème se pose de savoir si cette sublimation telle qu'elle se trouve généralement constituée est compatible avec une jouissance entière. En d'autres termes, il nous faut voir dans quelle mesure et comment "jouir de ses facultés mentales" est compatible avec "jouir de son corps". Il y a là une antithèse que l'on peut repérer dans toutes les cultures ayant poussé le processus d'intellectualisation et de rationalisation suffisamment loin.

Ainsi les spiritualistes orientaux, dans les formes les plus achevées (forme Zen) considèrent que la jouissance est absolue Non-Pensée, qui est aussi absolu dépassement de l'Ego. Si dans les formes les plus archaïques de cette pensée (Yoga, et d'abord les pratiques tantriques) il s'agit de se libérer du monde en fonction d'une conception religieuse (échapper au cycle des renaissances) et parvenir ainsi à la jouissance du Non-Être, dans les formes les plus élaborées (Zen de Hui-Neng) le Monde n'existe pas, la pensée est absurde et le "satori", l'expérience illuminante, apparaît lorsque l'adepte s'est enfin aperçu que la pensée réflexive était l'obstacle principal qui le séparait de son corps, et ce précisément parce qu'à cette pensée réflexive sont forcément attachés des désirs de pouvoir, de puissance, de domination qui s'opposent à la rentrée du sujet dans son corps et à sa propre jouissance. "Le Miroir de la Bodhi n'existe pas", dit Hui-Neng, le Premier Patriarche, le fondateur de la pensée Zen, et par conséquent il ne sert à rien d'essayer de se "perfectionner", de se "nettoyer" : il n'y a rien que le pur Néant, et la recherche de la perfection, l'ascèse empêche de fait la perception immédiate du Néant, du Vide parfait. De fait, ce que la pensée Zen met en oeuvre, c'est déjà en quelque sorte l'abolition du Phallus, l'abolition de la volonté de puissance extérieure. En même temps, cet Être du Non-Désir, de l'immédiateté se mue en un Phallus pour les autres, qui voient en lui le symbole de la puissance intellectuelle et phallique en même temps qu'il a retrouvé son corps propre, et se situe donc au delà de la pensée. Cette démarche n'est pas d'ailleurs sans rappeler celle de Nietzsche qui, lui aussi, dans une société différente, a tenté, seul, de transcender définitivement la pensée réflexive, de détruire toutes les valeurs pour retrouver la jouissance de son corps. Démarche qualifiée par nos sociétés de profondément psychotique, puisque dans la culture chrétienne le corps et l'âme sont séparés, et que l'expérience de la pure immédiateté qui est une jouissance à la fois physique et "existentielle" y est forcément bannie, puisque le corps n'y existe que pour souffrir et racheter l'âme par ses oeuvres; c'est à dire que l'existence de l'homme est dès l'abord condamnée, et que quiconque dans la société occidentale tente de retrouver la pure immédiateté de son corps est coupable. Pour un occidental, la démarche du maître zen envers ses disciples et son comportement quotidien sont évidemment pure folie.

Réponses à côté, ridiculisation du savoir, n'est-ce pas là un comportement typique de psychotique ? Imaginez un peu la réponse d'un maître zen à un psychiatre qui lui demanderait s'il entend des voix... cela suffirait peut être à justifier son internement "d'office". Parce qu'effectivement, le maître zen sait que la Connaissance est une anti-connaissance, et quelle ne peut se dire intellectuellement et rationnellement, et que justement toute tentative de la rationaliser est précisément le meilleur moyen de passer à côté, de la manquer, et de rester enfermé dans le cycle interminable de la réflexion logique, du questionnement de l'"Autre censé savoir" sur l'être propre. C'est que le zen, comme la psychanalyse, est avant tout expérience de l'être, expérience existentielle, et non pas une expérience codable en tant que telle comme savoir, même s'il y a un certain savoir du zen ou de la psychanalyse. C'est précisément dans la mesure où le zen et la psychanalyse constituent un savoir qu'ils sont un obstacle, et le dernier obstacle, à la rentrée de l'être en lui-même, mais des obstacles qui offrent cette particularité qu'ils n'existent en tant que tels que pour permettre leur propre dépassement.

C'est précisément aussi en tant qu'ils se situent d'emblée au sommet du savoir qu'ils permettent son dépassement, ou cette "transmutation" dont parlent tout autant les anciens Alchimistes que Nietzsche. Le dépassement du Savoir est aussi l'épreuve de la Mort (perte de l'identité) et de la renaissance de l'"homme nouveau", présent dans tout les groupes initiatiques.

Il faut bien voir que dans toute société, cette accession à l'être est très rigoureusement codée, et c'est peut-être dans l'analyse des moyens mis à la disposition des contemporains pour accéder à la "libération" que se reflète peut-être le mieux la vérité profonde d'une époque ou d'une civilisation, c'est à dire son rapport à l'être immédiat, au corps. L'accession au corps est en effet toujours rigoureusement codée, même si elle est aussi un décodage systématique. En quelque sorte, le corps jouissant ou extatique est toujours celui que la société globale tolère; il joue le rôle de modèle général de la jouissance. Le Maître est celui qui, ayant décodé toutes les Valeurs, en est aussi le support final dans son corps jouissant, son "Corps de Gloire". Le Maître n'invente pas de nouvelle Valeur, il est ce corps à la limite du système des valeurs et des signes, à la limite parce qu'il reconnaît les signes pour ce qu'ils sont, et que de ce fait ceux-ci deviennent inopérants pour lui. Il est l'être du Non-désir, et parce que l'être du Non-désir, le support extrême du système du désir; l'être de la Non-dualité et donc le support extrême du système de la dualité. Il est très précisément à la limite du système, sa critique totale et sa justification essentielle. Son existence même témoigne de ce fait que l'homme est engagé dans le système du désir, et de ce fait est le moteur le plus puissant d'une société dans la mesure où l'effort de l'homme est précisément celui de se libérer du désir, d'atteindre à la plénitude. Il crée, immobile, le désir de se libérer du désir.

C'est là le fondement de ce que la doctrine taoïste chinoise appelle le "Wu-Wei", le non-agir, qui est justement considéré comme le moyen d'action le plus efficace. Le Sage agit en n'agissant pas. Ce qui n'est pas sans rappeler, d'ailleurs, la technique psychanalytique, dans laquelle le patient en proie au manque se détermine par rapport au corps plein, le corps supposé jouissant et silencieux de l'analyste, ce qui entraîne toute la dialectique du désir dans la cure. Ceci implique pour l'analyste une lutte permanente contre ses "contre-transferts", qui, en indiquant au patient que cette jouissance, il ne la possède pas non plus, compromettent définitivement le succès de la cure. Il est tout à fait exclu, anti-thérapeutique, que le psychanalyste puisse rechercher sa jouissance chez son malade.

J'en arrive à ce point fondamental qu'est l'étude de l'évolution des moyens d'accession à l'immédiateté, à la conscience du corps, dans l'Histoire et plus particulièrement en Occident. C'est en effet en Occident que, pour la première fois dans l'histoire de l'initiation, le rapport entre l'homme et la femme, considérés comme frère et soeur, est déterminant dans la réalisation de l'oeuvre alchimique. Ceci peut avoir pour origine le fait que la pensée médiévale s'est construite sur un fonds "barbare", celui des anciennes tribus franques, germanes, etc, alors que la pensée indienne ou chinoise, puis japonaise, s'appuient sur des traditions extrêmement anciennes et un relatif immobilisme de la société. Les traditions les plus anciennes de la pensée orientale, celles du tantrisme, s'appuient en effet exclusivement sur des rapports homosexuels, assurant le passage de la Connaissance du Maître à l'élève. Le rapport homosexuel direct du tantrisme originel se sublimera dans les formes du Taoïsme et du Zen, mais n'en persistera pas moins; il existe d'ailleurs encore fondamentalement dans toute initiation, y compris celle que Freud transmet à ses disciples. Les initiations ayant un caractère sexuel marqué (comme les "initiations" dyonisiennes) ont toujours été considérées par les "vrais" initiés, ceux qui entretiennent des rapports avec la Connaissance, comme des "farces plébéiennes", selon le mot de Platon.

§2) Le rapport au Savoir, le Corps du Maître et la Paranoïa

Le rapport au Savoir, étant sous-tendu par un rapport homosexuel, apparaît donc bien comme le support des idées paranoïaques. Tout savoir, ou plus exactement tout rapport au savoir est essentiellement paranoïaque. Le Corps du Maître, à la limite du Système, est le support du système paranoïaque de la Connaissance, et donc de tout le système social fondé sur ce présupposé qu'il existe une Connaissance à laquelle l'homme peut participer, et qui le fonde en tant qu'homme. Cette Connaissance est aussi la promesse d'un rapport au Corps, d'une jouissance, qui est la jouissance permise au Phallus, c'est à dire une jouissance socialement codée. La béatitude du Saint, du Gourou est le prototype de cette jouissance à la fois socialement codée et qui transcende le code, et ce parce qu'elle le détermine, qu'elle en est le support ultime. La jouissance du Bouddha, du Christ, de Fou-Hi ou de Hui-Neng est restée le modèle culturel de milliards d'individus, alors même que (et parce que) elle se voulait hors du code. Reich, dans son "délire" ne s'y est particulièrement pas trompé, qui voyait dans le Christ un corps jouissant. Son erreur a été d'en faire un corps jouissant

sexuellement, dans un rapport sexuel aux femmes; or le Christ a été le corps jouissant de son époque en transcendant toutes les valeurs juives fondamentalement mysogynes, patriarcales et homosexuelles, fondées sur un système du Savoir qu'il réalisa entièrement dans son corps même. Le Corps du Christ est le résumé de l'histoire du peuple juif; c'est pour cela que ce corps avait le pouvoir de lier et de délier les autres juifs. Il ne pouvait donc pas être un corps qui jouisse sexuellement, les valeurs juives faisant précisément une très nette hiérarchie entre l'homme et la femme. Curieusement d'ailleurs, Freud parle d'un prétendu meurtre de Moïse dont il n'est question nulle part dans la Bible; au contraire, Moïse aurait été puni par Dieu lui-même en mourant avant d'entrer en Israël. Moïse ne s'est jamais voulu Dieu, et ne peut avoir été exécuté dans le cadre d'une religion pour laquelle le seul crime capital, celui du Christ, est celui de se dire Dieu, c'est à dire porteur de la jouissance que la religion juive occulte entièrement en la réservant à Dieu qui seul est. "Je suis celui qui est". Aucun homme ne peut dans la religion juive accéder à la béatitude comme dans les philosophies orientales; les "prophètes" n'ont pu qu'annoncer perpétuellement la venue d'un Messie qu'ils n'avaient pas eux-mêmes, et ainsi se révéler être de bons serviteurs de Dieu, sans avoir accès eux-mêmes à la divinité. Le Christ a payé de sa vie sa prétention à l'existence dans la société juive, démontrant ainsi que la jouissance est intolérable dans toute société "aliénée", soumise à un Dieu ou une Idée qui la dépasse. Ce meurtre du Christ n'a pas fini d'être le moteur d'une dynamique particulière et unique dans l'Histoire, celle de la lutte de l'homme contre l'idéalisation pour assurer sa jouissance et les retrouvailles avec son propre corps, alors que toutes les autres sociétés autres que la société juive avaient laissé s'inscrire une jouissance-limite dans le corps du Maître, jouissance qui était aussi le support de la Loi et de l'idéologie. On dit que le mouvement chrétien aurait reçu des influences orientales, indiennes en particulier (yogiques); ceci n'est pas impossible; le mouvement chrétien peut avoir pour origine la rencontre de l'idéalisme juif et de la science du corps indienne. Notons également que l'entrée dans l'histoire du peuple juif correspond sans doute à sa castration irrémédiable assurée par Moïse et sa soumission à une Loi idéale, lesquelles l'ont introduit au devenir et à l'attente historique (attente du Messie), délivrance sans cesse projetée pour l'avenir qui apparaît dès le début de la formation du Peuple (l'espoir de la Terre Promise, en échange de laquelle est acceptée la castration). Dans tous les autres systèmes philosophiques et sociaux, la jouissance est symbolisée par le corps du Maître, elle est donc actuelle, an-historique, elle échappe à la temporalité, elle est déjà et toujours présente. Dans le système judéo-chrétien, elle est toujours rejetée dans l'avenir : la Terre Promise, le Royaume de Cieux, et ceci sous la garantie d'un être éternel et abstrait, symbole d'un Phallus qu'on ne peut même pas représenter sous forme humaine (Yavéh, Allah). On peut bien sûr opposer à cela le goût des orientaux à représenter le corps jouissant et extatique du Bouddha ou des Dieux. La représentation du Corps du Christ, généralement supplicié, est extrêmement ambiguë : elle représente à la fois la jouissance et le sacrifice, et ne peut se comprendre que par rapport à un Dieu-Père jouissant : elle exprime la condition de l'Homme, sacrifié dans sa jouissance et participant de ce fait de la nature divine, du Christ. La religion chrétienne montre clairement

le divorce total entre la jouissance du corps et la jouissance spirituelle; c'est ainsi qu'elle détermine une dialectique qui visera tôt ou tard à la destruction de toute idéalisation et retour au corps entièrement jouissant, en dehors de l'idéologie, de toute idéologie; c'est en ce sens que l'oeuvre de Nietzsche ou le mouvement de libération sexuelle sont intimement liés au Christianisme, et en sont l'aboutissement, l'aurore du dépassement. Le christianisme a démontré pratiquement que toute idéologie est fondée sur un sacrifice du corps, ce que les philosophies orientales ont toujours soigneusement occulté, puisque le corps du Maître, qui transcende et dépasse l'idéologie pour retrouver sa jouissance, est aussi le corps sur lequel s'accroche l'ensemble du système idéologique. Le corps jouissant du maître est aussi le garant de l'occultation de la jouissance sexuelle, ou plus spécifiquement l'occultation de la jouissance hétérosexuelle dans ses premières formes (Tantrisme, ou toutes les cérémonies initiatiques de la puberté ou chamaniques dans les sociétés "primitives"). Le maître est bien le représentant du Phallus, il est assimilé au Phallus lui-même, le support du langage et de la fonction symbolique. Le corps du maître est un corps symbolique; sa jouissance est aussi une jouissance symbolique, la jouissance d'être le Phallus, ou la jouissance d'être tout simplement, puisque dans la société humaine personne n'est sans la référence au Phallus et à la castration. La consommation du Corps du Christ est bien une participation magique aux qualités divines, à l'être du Christ dans une "communion" dans un corps commun, dans un être transcendant. Cette consommation, qui est aussi celle de l'animal sacré, le Totem, fait participer l'homme aux qualités d'existence de ce qu'il consomme. L'animal Totem, ou le Christ, est paré des qualités que l'homme a perdues du fait de la perte de son état naturel, divin, dû à la castration. Les animaux, non châtrés, étaient originellement les plus aptes à servir de support au phantasme de la complétude. La civilisation ayant évolué, cette complétude pouvait être représentée par d'autres humains, supports de la Loi, expressions vivantes de la jouissance de l'être, les Maîtres. Le christianisme, par rapport à la religion orientale, combine à la fois une très grande abstraction (héritage juif : un Dieu abstrait et Tout-Puissant) et un archaïsme profond (la communion, le sacrifice) faisant participer le fidèle aux qualités abstraites de Dieu, à travers la réunion des fidèles. Ceci parce qu'il n'est pas d'homme vivant qui puisse satisfaire au modèle culturel du maître, le Christ, puisque tout homme voulant participer à la divinité doit du même coup mourir, être lui-même sacrifié comme le Christ lui-même. Le complet renoncement au corps de la religion chrétienne a sans doute entraîné le fondamental retour au corps de notre époque, alors que les systèmes orientaux, par leurs "gourous" ou "maîtres", ont toujours proposé à leurs adeptes une image du corps jouissant de la plénitude de l'Etre, l'image du Sage.

§3) La Jouissance et la Mort

La religion chrétienne est la première qui relie aussi nettement la jouissance à la mort, et fait apparaître clairement la coupure entre la vie du corps et le désir de l'éternité, de la non-mort, du non-changement, d'un état terminal, ce que Freud a caractérisé comme "Nirvanâ", c'est à dire la tendance pour lui fondamentalement biologique vers un retour à l'inanimé présente dans tout corps vivant. C'est de cette tendance à l'inanimé, de ce principe de Nirvanâ que Nietzsche ne réussit pas entièrement à se délivrer, l'exprimant dans sa thèse de l'Eternel Retour. Cette tendance à l'apaisement de toutes les tensions, cette fuite de la vie dans une "éternité" hors de tout conflit, Freud à la fin de sa vie la considérerait comme plus importante même que le conflit des instincts érotiques (Eros) et des instincts de destruction (Thanatos), les dominant et appliquant toujours sa marque "en dernière instance". C'est dire son impatience fondamentale dans toute la culture que Freud a tenté de décoder. Reich, qui a tenté de nier la prévalence de cette tendance au retour à l'inorganique, fut obligé de transformer de manière "délirante" toute la réalité de son époque, toute l'histoire de la civilisation. En particulier, il fut fatalement amené à considérer le Christ lui-même, le fondateur culturel de la civilisation occidentale, comme un héros ayant prêché la libération sexuelle de l'homme, sans voir que c'est précisément le Christ et le christianisme qui ont été les principaux artisans de la prévalence de cette tendance au retour à l'inorganique dans la civilisation occidentale (Reich, le Meurtre du Christ, Paris, Le Champ Libre, 1972). En effet, Reich a surtout démontré que cette tendance du retour à l'inorganique est biologiquement fausse, ce qui est vrai (voir en particulier la critique par Reich de la "troisième topique" de Freud, exprimée à partir de 1920 dans Au-delà du Principe du plaisir, Paris, Petite Bibliothèque Payot, vol. 44., critique exprimée principalement dans la Fonction de l'Orgasme, op. cit.); mais il n'a pas assez vu que, tout en étant biologiquement inexistante, la tendance au retour à l'inorganique est fondamentale dans toute la culture, chrétienne ou non, mais de manière particulièrement violente dans la culture chrétienne. Cette tendance constitue sans doute le fait culturel fondamental sur lequel sont bâties les civilisations. On voit en effet réapparaître inmanquablement le désir de l'éternité, sous une forme ou sous une autre, à l'apogée de toutes les grandes pensées, au terme de tous les chemins de décodage de la réalité sociale. C'est là que se rejoignent Freud (le "Nirvanâ"), Nietzsche (l'Eternel Retour), le Christ (le "Royaume des Cieux"), tous les penseurs orientaux et un nombre incalculable de contemporains toujours plus ou moins consciemment en quête de l'extase libératrice. Il y a sans doute un lien extrêmement étroit entre l'apparition de l'humanité et l'apparition de ce désir d'immortalité, puisque les premiers traits "humains" apparus simultanément sont le travail des matériaux, la représentation graphique et l'ensevelissement des morts, pratiques inconnues des animaux. Sans doute y a-t-il un lien entre ces pratiques et ce qu'il est convenu d'appeler la "castration". La castration, c'est bien la perte de l'immédiateté, la perte de la possibilité de la jouissance immédiate et totale, en définitive la perte du corps; et c'est justement parce que ce corps est perdu qu'il devient fétiche, Phallus, corps de l'ancêtre à conserver et à réincorporer, corps culturel toujours réintégré dans le corps propre, corps mort et

éternel, se pérennisant dans l'intégration au corps de ses héritiers. L'Histoire est une gigantesque consommation de corps morts, étouffant les corps vivants. Le Phallus, en ce sens, est le corps mort, le corps immortel de l'Ancêtre conservé dans le Moi. Le "rhombe", l'objet magique qui chez les australiens primitifs restitue la voix redoutable des ancêtres, et les signifiants phalliques (tjurunga) apparaissent dès l'aube de la culture et de l'hominisation, objets éternels signifiants du corps des ancêtres et du corps de l'initié qui par sa castration symbolique (circoncision) s'identifie au corps éternel de l'ancêtre. La castration fait entrer dans l'éternité, dans le corps mort et sublimé de l'ancêtre mythique.

L'initiation nie la possibilité de la mort, tout en faisant mourir l'initié comme corps capable d'une jouissance immédiate; de même elle lie indissolublement la possibilité de la jouissance immédiate à une menace de mort. Qu'en effet l'homme tente de retrouver la jouissance immédiate, et il se retrouvera confronté à l'image de la mort que l'initiation a pour fonction de nier. C'est ainsi que la possibilité de la jouissance est liée à la mort, et à l'acceptation de la mort, et que la castration est une préservation contre l'angoisse de mort. Angoisse de mort dont on peut également dire qu'elle est apparue à cause de la castration elle-même, puisque la perte de la jouissance immédiate introduit le sujet dans une histoire et la connaissance d'un devenir. Im-médiat veut précisément dire : sans médiateur, sans troisième, donc en définitivesans la référence au Phallus dans le triangle oedipien. La peur de l'immédiateté apparaît de manière frappante chez Hegel (Wissenschaft der Logik), quand il la critique en disant que toute pensée, tout comportement doit passer par le truchement de la Raison pour culminer dans l'Idée. La Raison, l'Idée, n'est-ce pas là encore le Phallus que nous retrouvons, ce troisième terme obligatoire qui protège l'homme de l'immédiateté et de la mort, tout en créant l'idée même de mort et l'idée d'éternité ? L'Idée, Dieu, l'Eternel, transcendent l'homme et le coupent de la possibilité d'être. Pour Hegel, la Vie est l'Idée... "Dans la Nature, la Vie apparaît comme le degré le plus élevé qu'a atteint son extériorité en rentrant en elle-même et en devenant subjective par la suppression de cette extériorité. Dans la Logique, c'est le simple être-en-soi qui trouve dans l'Idée de la Vie la seule extériorité qui lui convient". (Livre III, Sect. III, Ch. I). L'immédiateté (l'être pur) et la médiation se dépassent dans le Savoir Pur, c'est-à-dire Phallus, à la fois totalement immédiat et totalement médiant, ce que nous avons vu être le Corps du Sage, qui est en lui-même un Savoir Absolu, un Phallus. "La raison logique est elle-même le substantiel et le réel qui comprend toutes les déterminations abstraites et forme leur unité parfaite, absolument concrète." "Le Savoir Pur, ..., est libéré de tout rapport avec ce qui n'est pas lui et soustrait à toute médiation; il est l'indifférencié et, en tant qu'indifférencié, il cesse d'être le savoir; on ne se trouve plus en face de l'immédiateté simple."

D'avoir voulu remettre Hegel sur ses pieds, Marx est quelque peu tombé sur la tête, car ce n'est certainement pas la vision scientiste d'un homme comme "toolmaker animal", comme producteur matériel qui peut le libérer de son rapport au savoir "pur", dans lequel culminent en effet l'immédiateté et la médiation "dépassés".

Que l'homme produise des idéologies, c'est un fait qui commence à être acquis, et cela en partie grâce à Marx, mais il les est également, il en est le produit, et cela Hegel l'a peut-être montré mieux que quiconque dans la philosophie occidentale, avec Nietzsche son pôle inverse, le révolté contre les idéologies, le prophète de la Libération.

De cette jouissance dans la mort, si les mystiques orientales nous en offrent une image sereine à travers les Yogis, Bouddhas, le Zen et autres, la religion catholique nous en offre l'image la plus crue avec le Christ-Dieu supplicié, retrouvant la Vraie Vie par son supplice. Comme quoi il n'est de vraie vie que dans la mort, dans l'identification à l'objet phallique, le cadavre éternel. La peur de la sexualité s'articule sur cette peur de la mort, "mort éternelle" du catholique ou "karma" de l'oriental. Par un renversement manifeste, toutes les idéologies font de la mort quotidienne imposée au corps la source de vie, tout comme les psychanalystes font de l'acceptation (dite "humanisante") de la castration la condition de l'accession à la vie sexuelle complète, et à des rapports sociaux satisfaisants. Cela est de toutes façons socialement vrai, dans la mesure où il n'est pas bon de critiquer par son comportement les idéologies dominantes, sous peine de répression; mais il en va tout autrement en ce qui concerne l'énergétique du corps, auquel toutes les "Ruses de la Raison" possibles ne feront pas croire que la Vie est la Mort.

B) CASTRATION ET DEVELOPPEMENT SOCIAL

§I) Sexe et Initiation

L'idéologie de toutes les sociétés associe la sexualité à la mort, à des degrés divers évidemment. Mieux encore, toutes les initiations comportent un passage dans la mort, pour faire renaître un "homme nouveau" qui ait surmonté ("sublimé", selon l'excellente expression de Freud) son désir sexuel "sauvage", ce désir qui lui aussi contient de fait la promesse de la mort, si tant est que la mort soit aussi le dépassement de toutes les significations sociales, le dépassement du langage que prétendent assurer elles aussi les initiations les plus absolues, celles qui couronnent l'édifice social, initiations chamaniques, initiations du Yoga ou du Zen, toute initiation religieuse en général. L'initiation retrouve ce dépassement de toute norme sociale qui est la condition de l'expression de la sexualité primitive, et la récupère sous une forme sociale, qui est celle de l'initiation. Car la possibilité de la mort est aussi celle du dépassement du temps, de la temporalité sur laquelle s'appuie l'évolution historique humaine, temporalité elle-même apparue avec la Castration et l'émergence du Désir. Ce sont bien le Désir et la Castration qui fondent le Temps humain, que seule la sexualité totale est capable de dépasser. On sait depuis les études de Freud que l'Initiation, elle, est principalement historique et sociale. On peut se demander même si l'"instinct de mort" dont parle Freud n'est pas finalement une composante réelle de l'instinct sexuel, et ce dans un double sens : d'abord le sens connu que lui donne Reich, c'est à dire

le sens d'une pulsion destructive née de la frustration des besoins sexuels, et aussi dans un sens plus profond, qui est que la sexualité en tant que telle recèle la possibilité d'une négation totale de toutes les valeurs sociales, ce qui est bien cette caractéristique de Thanatos que Freud opposait à Eros. Eros, le principe établissant des liens érotiques de plus en plus étendus entre les humains, n'est-il pas en effet le principe de la sexualité sublimée, opposée au danger de la jouissance totale et asociale de deux individus dont toute la société assure constamment la séparation, deux individus de sexe différent ? "Quelque chose, dit Freud, s'oppose toujours à la jouissance totale". Thanatos, voilà ce qu'est le sexe pour l'homme, toujours dominé par le principe du Nirvanâ, toujours dominé par la mort. Dans la sexualité humaine se livre perpétuellement le conflit entre Thanatos et Eros, entre les tendances asociales, atemporelles, destructives, et les tendances "sublimées", sociales, constructives. L'"érotique" est de fait toujours social, et non directement sexuel. Il suffit de voir ce qui est qualifié d'"érotique" pour voir que pour l'homme (pour qui le sexe est l'érotisme) il ne peut être question, sauf précisément remise en question totale, d'une sexualité hors du champ social. La sexualité "asociale" est du domaine de Thanatos, de la mort et de la dissolution. Dissoudre les liens sociaux, voilà ce que fait la sexualité profonde. Et la pensée de Freud reproduit le plus ancien et le plus profond des manichéismes, celui de la lutte entre les forces du Bien (les forces sociales, érotiques, sublimées) et les forces du Mal (les forces asociales, sexuelles, improductives et destructrices de l'ordre phallique). Thanatos, le Diable, Malcuth, le Dragon du Seuil, voilà qui apparaît dans toutes les cosmogonies comme le Fondement, ce qui doit être contrôlé et maîtrisé. Contrôle, maîtrise, autant d'attributs phalliques pour éviter un débordement des "flux" libidinaux, la plongée hors du temps social que seule la sexualité permet totalement à l'homme. La sexualité maîtrisée, convertie en Phallus ou Dieu vivant dans le corps du Sage, permet une plongée hors du temps social commun, mais en tant que signifiant éminemment social, en tant que corps phallique sur lequel vient se greffer le désir. Nous avons vu qu'il s'agissait là de la dernière récupération de l'énergie sexuelle, et aussi de la plus profonde. Elle implique que l'homme, en barrant sa sexualité et en la contrôlant, peut parvenir au dépassement du temps, à l'immortalité que, de fait, la castration et le développement social ont fait perdre à l'homme.

Toutes les cosmogonies, y compris les plus récentes, la cosmogonie judéo-chrétienne par exemple, parlent d'un Age d'Or mythique, d'un Paradis Terrestre, dans lequel les hommes ne mouraient pas et étaient éternellement heureux. Il ne faut sans doute pas prendre ce mythe à la lettre, mais ne signifie-t-il pas qu'en des temps très anciens, avant le développement historique, l'homme n'avait pas conscience du temps et de la mort, et l'accession à la conscience du temps et de la mort ne peut-elle pas être imputée à la castration ? (I)

(I) : voir en particulier l'oeuvre de Mircéa Eliade, dont Mythes, Rêves et mystères, Coll. Idées n° 271

§2) La castration primitive : Genèse du Phallus

La castration, sous la forme de la circoncision, existe dans les sociétés les plus primitives, les Australiens par exemple. Castration et deuil sont les signes indissociables du premier développement de l'humanité, liés parce que la castration implique l'entrée dans l'histoire et la conscience du temps et de la mort, parce que la conscience et la jouissance im-médiates, sans médiation, sont alors impossibles, et phantasmées dans une conscience divine (le Totem, l'animal non châtré, inconscient du temps et de la mort) et une immortalité post-mortem. Par quoi l'homme a-t-il été chassé du Paradis Terrestre, de l'Arbre Primordial sur lequel beaucoup de tribus exposent encore les cadavres, retournés à leur origine ? Sans doute la modification des conditions de vie due aux glaciations y est-elle pour quelque chose. En effet, elle impliquait un passage de la vie frugivore à la vie carnivore, et ce passage ne pouvait s'effectuer sans un complet remaniement de la vie sociale. En effet, la vie carnivore pour un animal tel que l'homme primitif, assez mal armé par la nature, peu spécialisé pour des activités de chasse, ne se conçoit que par la chasse en meute, et donc par une coopération totale de tous les chasseurs. La plupart des hordes de primates ont une organisation interne rendant impossible la chasse en meute : un seul mâle remplit les fonctions de chef, à l'exclusivité des rapports sexuels avec toutes les femelles du groupe et assure pratiquement toutes les fonctions de défense et d'agression. Dans ces conditions, la coopération entre les mâles, indispensable pour la chasse en meute, est extrêmement difficile, chacun ayant toujours pour principal objectif de renverser le despote ou de conserver son pouvoir. Cette structure très conflictuelle, engendrant des rapports internes très agressifs, est caractéristique des singes des plaines (Babouins Hamadryas en particulier), ceux dont le comportement est peut-être le plus rapproché de celui d'une horde de chasseurs. Les grands singes arboricoles, Chympanzés et Gorilles, ont une vie beaucoup plus décontractée, beaucoup moins "militaire". Les rapports sexuels n'y sont au contraire absolument pas exclusifs, une femelle en chaleur pouvant copuler avec tous les mâles présents. Ce type d'organisation se prête plus à une coopération entre les mâles, parce que le chef ne dispose pas de pouvoirs absolument exorbitants. Mais la "sublimation" dans un tel système est rigoureusement impossible, puisqu'il n'y a pas de contrainte sexuelle. Les chasseurs en meute ont généralement une organisation différente : les loups, par exemple, ont chacun une femelle régulière, et vivent par couples, les enfants appartenant aux deux parents. Ce qui a pour avantage certain de permettre à la femelle de s'occuper de sa progéniture pendant que le mâle chasse avec la meute. Le mâle peut à certains moments subvenir aux besoins de la femelle et des petits, ce qui sera également le cas chez l'homme. Chez les grands prédateurs par contre, Lions, Tigres, etc, les choses peuvent se passer autrement : la lionne est capable, seule, de chasser et de s'occuper de sa progéniture. Elle est capable de ramener une carcasse d'animal de plusieurs kilomètres pour nourrir ses petits. (I)

(I) Pour toutes ces questions, voir : Vitus B. DRÖSCHER, Le langage secret des animaux, Bibl. Marabout n° 224; Ramona et Desmond MORRIS, Hommes et Singes, Bibl. Marabout n° 219; Jane VAN LAWICK - GOODALL, Les Chympanzés et moi, Paris, Stock, 1971

La castration et la vie en couple apparaissent sans doute simultanément. Elles sont à la fois indispensables et indissociables : la vie en couple permet que les femelles et les petits soient nourris, la castration empêche les unités de couple de devenir indépendantes et assure la continuité de la meute, la solidarité entre ses membres mâles "initiés". C'est sans doute pourquoi dans l'inconscient du mâle la sexualité est la plupart du temps reliée à des expériences "libres", hors mariage, qui à le fois nient la réalité de la castration (ou plus exactement la combattent) et sont une participation à cet état mythique, originaire, d'une liberté sexuelle absolue, qu'on a pu voir réapparaître dans le rêve d'un communisme primitif (Fourier) ou dans l'expérience toute récente des "collectifs" à entière liberté sexuelle. Sans doute la structure originaire des groupes humains est-elle celle de l'entière liberté sexuelle des chympanzés et gorilles, ce qui apparaît dans les mythes de l'Arbre (la forêt d'où l'homme a été chassé par la glaciation) et dans l'inconscient humain (désir d'une entière liberté sexuelle). Mais il faut bien remarquer une différence fondamentale entre les groupes humains et les groupes animaux, quels qu'ils soient : dans les groupes animaux, le pénis peut assurer une fonction symbolique ; il est le signe de la puissance. Le Primate exhibe son pénis pour exprimer sa puissance, et de même la simulation d'un coït est le signe de la domination d'un animal sur un autre. Mais ceci ne modifie en rien les capacités sensuelles de l'animal dominateur ou de l'animal dominé. La force mâle est le signe de la Puissance, mais il n'y a pas là de Phallus au sens où nous l'entendons pour l'homme, c'est à dire ce signe du pouvoir qui occulte la jouissance sexuelle, créé par la castration. Le passage de l'emblème pénien au Phallus humain est le signe d'une transmutation générale de l'Energie par le biais de la castration. Tous les travaux effectués sur les hormones mâles et femelles ont montré que l'agressivité, le besoin de domination sont directement liés aux hormones mâles. Il n'y a donc chez l'animal aucune coupure au niveau de l'exercice de sa puissance, qui s'exerce sans discontinuité au niveau sexuel et social. Ce n'est plus du tout le cas pour l'homme, pour qui la puissance sociale s'exerce au niveau du Phallus, c'est à dire en relation directe avec la castration. Le Phallus est fétiche, Totem, Corps du Dieu ou Corps du Saint, il est en tous cas irrémédiablement hors du corps propre de l'homme, lieu où va se perdre le désir, objet perdu. Mieux, et aussi plus intéressant pour le développement humain, parce que cela introduit une dialectique motrice : la participation au Phallus n'est plus forcément le privilège exclusif du mâle, parce qu'elle n'est pas directement liée à la possession d'un Phallus et des hormones mâles ; la femme elle aussi peut participer du Phallus... ce qui montre bien que la civilisation est un travail de transformation radical à partir de données biologiques précises. Il sera de plus en plus difficile de prouver, chez l'homme, un lien direct entre l'agressivité et les hormones mâles, ou plus précisément entre la domination et les hormones mâles ; la domination, se faisant sous le signe du Phallus, n'est plus forcément un privilège mâle chez l'Homme.

§3) La Castration et l'Energétique humaine

Nos thèses sur la genèse de la castration et du Phallus peuvent d'ailleurs être rapprochées des thèses du biologiste Boelk sur l'infantilisation progressive de l'homme (foetalisation de Boelk aujourd'hui admises par tous les biologistes, selon lesquelles l'homme arrive de plus en plus tard à la maturité en conservant des caractères foetaux des primates. Ce qui explique entre autres le rôle de plus en plus important de la Mère dans l'organisation psychique de l'enfant, et la tendance grandissante des femmes à avoir une place élevée dans l'organisation, la hiérarchie phallique.

De très nombreux rites témoignent de cette importance grandissante des femmes : ainsi le travestissement rituel des hommes en femmes et vice versa dans certaines sociétés (coutume du "Naven" étudiée par Bateson) ou l'existence de travestis. Dans le rite d'initiation même des Australiens figure un élément d'identification féminine : les hommes accomplissent le tremblement rituel ("alknamantara") devant le néophyte en allant vers lui à reculons, le buste penché en avant comme pour une invitation au coït, et en lui montrant leur subincision, coupure le long du pénis qui imite le vagin saignant d'une femme ayant ses règles. C'est dire que la circoncision est bien ressentie comme féminisation, tous les hommes étant dominés par leur ancêtre mythique, l'animal Phallus, le Totem. Ce qui implique que les femmes en reçoivent en retour un peu plus de pouvoir. L'importance de la dénégation "je ne suis pas une femme" suffit à faire apparaître ce qu'il en est de la certitude profonde. Le Phallus ce détenteur mythique de la puissance, n'est ni mâle ni femelle. Il est la Loi, et Dieu seul sait pourquoi ce mot est féminin.

Curieuse situation que celle de l'homme, pour qui l'assurance de sa puissance relève de son identification au Phallus, et donc de la consommation d'une castration réelle. Etre initié, c'est toujours passer par une castration symbolique et plus ou moins réelle. De toutes manières, c'est se barrer l'accès direct aux rapports sexuels et à l'exercice de la puissance. Il n'y a pas chez l'homme d'exercice direct de la puissance (puissance directement physique) ni de rapports sexuels directs (n'ayant que leur propre satisfaction pour fin unique). Puissance et Sexe sont médiatisés par le Phallus, transformés par la Loi. Le Savoir médiatise toute l'activité humaine. Le Mythe nous le rappelle, qui dit que l'homme fut chassé du Paradis pour avoir mangé du fruit de l'arbre de la Connaissance du Bien et du Mal. Des chercheurs japonais ont pu observer la grève des femelles d'un groupe de Macaques dont le vieux chef expérimenté avait été battu par un jeune ambitieux : elles voulaient garder le vieux chef, et le jeune vainqueur, dans l'impossibilité d'exercer son pouvoir sur "ses" femelles, fut dans l'obligation de se retirer. Ainsi chez les Singes, le Savoir remplace-t-il déjà dans une certaine mesure la force brute; le pouvoir sexuel et le Savoir sont déjà reliés. Il y a donc déjà chez le singe une ébauche de ce que sera le Phallus.

Chez l'homme, ce n'est plus une grève des femelles qui assure la primauté du Savoir, mais la communauté des hommes elle-même qui, en châtrant symboliquement tout nouveau venu, empêche l'exercice de la force brutale, de la puissance brute. La Castration assure définitivement la primauté du Savoir des Anciens sur toute autre forme de Puissance; plus, elle fait du Savoir le Signe de la Puissance. Et le Savoir n'a pas de sexe, bien qu'on lui en ait longtemps fait porter un. Sous sa dénomination de Phallus, il en porte encore la marque.

"Envie du pénis", disait Freud, mais n'est-ce pas plutôt du côté du Phallus, du Savoir, que se situe ce fameux manque de la femme ? Toutes les Traditions le savent, qui mettent l'Esprit au masculin et la Chair au féminin. Ce qui "manque" à la femme, c'est de pouvoir être reconnue comme Sujet. Nul doute d'ailleurs qu'elle parvienne à se faire reconnaître, quelles que soient les justifications "biologiques" de sa condition qu'on lui oppose.

A tous les stades du vivant, il y a transformation d'Energie, utilisation de l'énergie solaire (photons) en particulier. Les molécules et les atomes eux-mêmes utilisent une certaine forme d'énergie pour se construire, énergie qu'ils peuvent d'ailleurs restituer en se désagrégeant. Toute l'énergie accumulée par les corps vivants se dépense intégralement, en particulier dans la reproduction qui est le moyen d'utiliser le surplus énergétique, jusqu'à ce que le milieu ne fournisse plus d'énergie excédentaire. Dans ses rapports avec le milieu, l'homme se distingue par deux caractéristiques sans doute complémentaires : celle de pouvoir modifier et multiplier ses sources d'approvisionnement énergétique, et celle de pouvoir utiliser l'excédent d'énergie disponible autrement que dans la dépense sexuelle et dans la multiplication rapide. Au contraire, l'homme est capable très rapidement de freiner la dépense en énergie sexuelle et de la "transmuer" en dépense intellectuelle, en dépense constructive, laquelle permettra d'ailleurs de découvrir d'autres sources d'énergie, etc. Le débuts de l'humanité ont sans doute été marqués par une longue période de frénésie sexuelle, telle qu'elle apparaît encore sur certaines peintures rupestres, ou dans les orgies rituelles présentes jusque chez certains peuples contemporains. Georges Bataille, dans la "Part Maudite", a particulièrement souligné cet aspect du développement humain. Le "surplus", aujourd'hui capitalisé, était sans doute autrefois entièrement dépensé dans les activités sexuelles et rituelles, orgiastiques, signifiant l'union profonde de l'homme avec les phénomènes naturels et la puissance de son Energie. Aujourd'hui encore, l'homme est une machine qui dépense une énergie considérable, mais il a transformé l'énergie sexuelle en énergie cérébrale. L'énergie dépensée par l'homme primitif dans l'orgie ne l'est d'ailleurs pas en pure perte, parce que l'orgie a toujours profondément rapport au système phallique : elle est sacrée, du domaine du rapport avec les forces obscures, et l'apparente consommation somptuaire des biens est un rite ayant une fonction profonde, celle de maintenir sur l'ensemble du système social la prévalence d'un Phallus sublimé, auquel doit être sacrifiée la part "maudite", celle des biens les plus précieux détruits dans le "potlach".

La sexualité est l'activité instinctuelle humaine la plus profondément transformée, de telle sorte qu'elle ne se passe plus de manière réflexe, mais de manière entièrement contrôlée, douloureusement contrôlée, allant jusqu'à inhiber entièrement le réflexe des mouvements pelviens de l'orgasme. Le contrôle des sphincters (anal et urétral) n'a jamais été jusqu'à un tel point, bien qu'il participe pour beaucoup à l'élimination des sensations voluptueuses. L'homme est une usine qui contrôle ses propres flux énergétiques, et cela aux dépens de sa satisfaction instinctuelle. On peut imaginer l'impression de "surpuissance" qu'a dû provoquer chez l'homme le début de sa maîtrise de l'énergie sexuelle, et tous les phénomènes qui

lui sont rattachés, par exemple les phénomènes d'auto-production de chaleur intense, telle que la réalisent les ascètes thibétains qui s'exposent nus sur les hauts plateaux gelés, et tels qu'ils sont ritualisés dans plusieurs coutumes et institutions : la chambre chaude (étuve) des indiens Yurok, par exemple. La transmutation de l'Energie sexuelle, siège "normal" du surplus de la dépense, en énergie "disponible", a dû créer de profondes transformations dans l'organisme humain, encore mal connues, et qui seraient peut-être d'ordre électro-magnétique (?). Ce qui expliquerait les phénomènes étranges attribués aux Yogis et aux sorciers de plusieurs peuplades primitives, telle la capacité de marcher sur le feu, etc. Notons d'ailleurs qu'une école, celle des magnétistes, explique la plupart des phénomènes "paranormaux" par l'action de certaines entités magnétiques liées au corps et encore mal connues. Ces "pouvoirs" sont peu à peu perdus par la transformation de l'Energie en Travail intellectuelle, ce qui se vérifie encore de nos jours par le fait que seuls des individus "frustrés" peuvent être le siège d'activités "paranormales", qui sont toujours inconscientes et ont souvent besoin d'un médiateur pour s'accomplir. Il ne faut pas oublier que le travail intellectuel est primitivement un travail sur le corps, un travail de transmutation de l'énergie qui est aujourd'hui acquis et qui n'arrête pas de se poursuivre, sans doute de manière dialectique dans le retour au Corps dont nous voyons quotidiennement apparaître des signes, et qui pourra peut-être quelque jour nous apporter les clés de la connaissance des phénomènes vitaux.

§4) Le retour au corps

Le retour au corps est la continuation directe du mouvement matérialiste dont les sources en Europe peuvent être recherchées jusque chez les Grecs, en passant par la Renaissance et la Révolution Industrielle, amorcée par les philosophes matérialistes anglais. L'effort d'un Marx ou d'un Freud doit être compris dans cette perspective historique de la lutte contre les idéologies, même s'ils ne sont pas entièrement libérés de leur emprise. Nietzsche lui-même devait se laisser prendre au filet de la religion dans sa croyance à une forme d'immortalité, l'"éternel retour". Notre époque doit être comprise comme celle d'une lutte de l'homme contre les systèmes idéologiques et sociaux qu'il a lui-même formés et qui aujourd'hui l'enserrent. Et il suffit de comparer nos sociétés aux sociétés "primitives" pour constater quelles sont potentiellement beaucoup plus libres, beaucoup plus ouvertes, plus évolutives que leurs ancêtres. Il suffit même de comparer le monde moderne au Moyen-Age. Les interdits, les rites dans les sociétés anciennes sont beaucoup plus rigides que dans les nôtres. Ce qui ne veut pas dire que les hommes y sont plus malheureux, au contraire : la fixité même des règles est un élément sécurisant, et d'autre part l'effort éducatif demandé dans nos sociétés modernes est beaucoup plus grand, du fait même de la complexité possible des situations auxquelles il faut savoir faire face, ce qui implique un travail plus intense et une plus grande répression. On peut se demander même si la liberté réelle possible dans une société ne s'accroît pas avec l'importance du travail éducatif sur les enfants, qui est la plupart du temps une forme de répression. Un effort est actuellement tenté pour réduire l'importance de la répression infantile, mais de toutes façons le modèle

à atteindre restera toujours celui du Savoir, avec tout ce que l'acquisition du Savoir implique de renonciation aux satisfactions libidinales directes.

Ce n'est que parce que la répression est aujourd'hui suffisamment intériorisée qu'il devient possible de la combattre. C'est parce que la répression est suffisamment intériorisée que le matérialisme est possible dans nos sociétés. La recherche d'un bien-être physique, qui passe au premier plan dans nos sociétés, médiatisée par la possession de l'argent, sert à la fois à maintenir le corps social (recherche prévalente de l'argent, travail), et à satisfaire les besoins libidinaux. Même si beaucoup de ces besoins sont "fabriqués", et témoignent toujours de l'angoisse à vouloir toujours le "dernier cri" du confort, l'angoisse d'une "frustration" de confort, ils n'en sont pas moins des besoins matériels directs, et ouvrent la voie à une recherche des satisfactions réelles, sexuelles en particulier. Ceci apparaît clairement quand on voit que les religieux condamnent la "civilisation matérialiste", ainsi d'ailleurs que la "libéralisation des mœurs". L'aspect souvent "spirituel" des mouvements beatnik, hippie, etc, est plus une tentative de maîtrise de l'héritage religieux archaïque, qui reparaît forcément dans les expériences hallucinogènes, que le signe d'un retour au "spirituel"; il est beaucoup plus profondément le signe de la recherche d'un retour au corps, retour beaucoup plus profond que celui de la civilisation du gadget, et qui ne peut s'effectuer que par la prise de conscience de l'aspect religieux de toute la vie quotidienne, de l'aspect fétiche de la marchandise et de l'argent, etc. Tout ce qui est entrave au corps est en effet profondément d'origine religieuse, que ce soit l'injonction "tiens toi droit" ou l'obligation d'un type de comportement stéréotypé pour l'acquisition de l'argent. Ceci nous ramène une fois de plus à la conscience de la Mort, dont tout comportement religieux est une fuite symbolique. Retrouver son corps et sa jouissance, c'est aussi retrouver la conscience de soi comme être à la fois vivant et mortel (l'un ne va pas sans l'autre), conscience qui est perpétuellement évitée par le comportement religieux archaïque et par ses substituts modernes : course à l'argent, au confort, aux honneurs, au Savoir. La civilisation occidentale est en pleine crise parce qu'elle commence à avoir conscience de la mort, de la vie et de la réalité du sexe.

CHAPITRE III : LE PHALLUS CAPITALISTE : LE PRELEVEMENT DE LA PLUS VALUE

A) TRANSFORMATIONS DU SYSTEME DE SIGNIFICATIONS PHALLIQUE

§1) Phallus-Totem et système "Kula"

La fonction du Phallus prend des formes différentes selon les époques, au niveau social; en particulier, nous verrons les caractéristiques de sa forme capitaliste.

Déjà dans les sociétés les plus anciennes, le Phallus, l'emblème du pouvoir social, de la Connaissance, a une fonction économique : en effet les vieillards, ceux qui sont dans le rapport d'affinité le plus grand avec le Phallus, parce que les plus proches de la mort (le Phallus étant la symbolisation du cadavre immortel de l'Ancêtre), ont un droit de regard sur une partie de toute viande ramenée au campement, et précisément sur la partie la plus grasse, c'est-à-dire sur la partie la plus prisée des peuples de chasseurs. On voit donc apparaître ici, sous sa forme la plus primitive et la plus simple, un véritable prélèvement de plus-value par les vieillards, les anciens, sur le travail des individus plus jeunes. Il est évident que ce prélèvement ne pourrait être opéré si l'initiation, qui introduit à la vie sexuelle adulte et aussi à la participation à la chasse, n'instaurait pas la prévalence du Phallus, possédé par les Anciens sur la vie sexuelle et l'indépendance du nouveau chasseur (voir Géza Róheim, Psychanalyse et Anthropologie, Paris, Gallimard, 1967, "Psychanalyse de la Culture Australiennne," p. 74)

Le Phallus ne fait pas que soutenir l'ordre d'une société, il le fait en assurant une circulation économique précise, dans le sens d'un prélèvement par les porteurs du Savoir, du Phallus, des Valeurs, sur les porteurs de l'énergie physique et sexuelle, prélèvement dont la circoncision, prélèvement d'une partie du pénis, est déjà le symbole introduisant à la vie sociale. Ce qui ne veut pas dire que ce prélèvement soit entièrement gratuit, puisque par ce prélèvement même sur sa personne, sur son corps, l'initié en échange participe du Phallus, Valeur fondamentale de la société. Cette forme d'échange, ici entièrement institutionnelle, de biens matériels (la Nourriture, la Jouissance sexuelle libre) contre des Valeurs immatérielles (le Phallus, la Connaissance) se retrouvera dans toutes les sociétés, y compris les sociétés capitalistes modernes. On peut noter également dans ces sociétés primitives l'existence d'un circuit d'échange parallèle, celui des femmes, dans lequel ce sont les jeunes enfants qui sont échangés entre les femmes pour être dévorés.

Les sociétés mélanésiennes ont développé un système, dit "système Kula", qui en gardant les mêmes caractéristiques de prélèvement s'est considérablement affiné, puisque ce prélèvement prend presque la forme d'un circuit économique (Psychanalyse et Anthropologie, op. cit., "Psychanalyse d'une culture matrilinéaire" p. 195). On y trouve en effet deux circuits d'échange parallèles,

l'un sacré (celui des échanges rituels de coquillages Mwari et Bagi), l'autre profane (celui de la culture et du don des Ignames) La société fonctionne sur le mode du don et du contre-don. On sait que le don est toujours destiné à embarrasser celui à qui l'on donne, et le mettre dans une position telle d'infériorité qu'il est obligé de tenter de rendre plus pour ne pas perdre la face. Dans sa forme la plus évidente, le "Potlach" des tribus nord-américaines, dans lequel les objets sont détruits cérémonieusement pour prouver la puissance du concurrent, le destinataire du potlach est obligé de détruire plus pour ne pas être déshonoré. Les Indiens d'Amérique sont en effet très sensibles à l'honneur, au prestige, etc. Le système de la "kula" mélanésienne est plus favorable à un début d'accumulation, car il permet de fonder le prestige des individus sans nécessiter la destruction des biens. En ce sens, on peut dire que les sociétés mélanésiennes sont plus évoluées, plus "anales" que les sociétés indiennes, fondées sur une agressivité de type phallique.

Le système kula (dit encore "kune") se fonde sur la possession des Mwari et Bagi, les objets de valeur (Colliers et bracelets de coquillages rares) par les "esaesa", les chefs des tribus mélanésiennes. L'esaesa est reconnu comme individu bien-faisant, il "donne" facilement, assurant ainsi une position maternelle envers ses inférieurs, la position de protecteur dévolue au Phallus. L'esaesa possède des Mwari et Bagi de grande valeur, et au cours de l'échange "kune" les concurrents des autres îles avec qui il entre en relations d'affaires tentent de l'amener à s'en déposséder en lui faisant des cadeaux en nature, en nourriture principalement. Le possesseur des objets de valeur ne s'en défait que s'il se sent "obligé" par son donataire.

La possession des objets de valeur, du Phallus (bien qu'on puisse ici parler de Phallus "anal", ce que nous retrouverons dans le système capitaliste), attire donc bien, tout comme dans le système australien, la nourriture et le pouvoir de nourrir, que l'esaesa pourra ensuite utiliser pour affermir son pouvoir social en distribuant généreusement de la nourriture. Le pouvoir de l'esaesa est donc fondé sur une dialectique du don et de la rétention : il faut qu'il soit capable de garder "durement" les objets de valeur au cours des relations d'échange, sans craindre la Magie de ceux qu'il va affronter au cours des relations d'échange, et de donner généreusement à ses subordonnés, sans contrepartie qu'un supplément de prestige.

Le système est évolutif parce que la possession des Mwari et des Bagi ne peut être définitive : ils sont faits pour être échangés, et celui qui réussit à obtenir et garder les coquillages de valeur doit supporter l'agression des concurrents et sa propre angoisse, sa culpabilité devant le succès. Retenir longtemps les objets de valeur, c'est être "dur"; ne pas savoir les retenir, c'est être "mou". Garder les objets de valeur, c'est donc être capable de supporter l'envie et la réprobation, de supporter le contact permanent avec les objets sacrés, qui sont aussi des objets magiques, des objets dangereux, chargés de "mana", de pouvoir occulte. Ainsi jusque dans nos sociétés, on considère que certaines pierres précieuses extrêmement rares "portent malheur" à leur propriétaire.

Il s'agit là évidemment d'une problématique anale, fondée sur le rapport entre la rétention (savoir garder, retenir les excréments) et le don généreux sans contrepartie (la défécation). Savoir garder et conserver, c'est là la caractéristique principale des premiers capitalistes, affrontant eux aussi la réprobation sociale, eux aussi confrontés au pouvoir magique de l'Argent dont ils se protégeaient par une morale très stricte. Ce pourquoi on a pu caractériser la possession capitaliste comme une "non-possession", parce que le capitaliste s'interdit de jouir de sa possession, originellement signe de la "grâce de Dieu".

Le passage du féodalisme au capitalisme est fondé sur une évolution du système général des Valeurs, du système phallique, passant d'un système purement despotique et phallique, celui du Roi-despote dont le pouvoir est symbolisé par le Sceptre-Phallus, à un système "phallique-anal" dont le pouvoir est fondé sur l'Argent, le Capital fondé par la retenue et l'épargne, valeurs "deshonorantes" pour un noble. Passage d'une fonction phallique (le roi de droit divin) à une fonction anale (la propreté, la réussite capitaliste protestante comme signe de prédestination).

Le rapport de pouvoir dans la société capitaliste passe par le signe anal, l'argent, et sa correspondance immédiate, la marchandise, qui a pour seule fonction de "valoir" de l'argent. Gigantesque système où la production a un but essentiel, l'accumulation capitaliste de l'Argent, l'augmentation des Valeurs sacrées, dans lequel l'"utilité" des marchandises produites est tout à fait accessoire et relative. La marchandise n'existe en tant que support d'utilité qu'accessoirement, elle est surtout le support d'une Valeur, et entre en tant que telle dans le circuit général des échanges capitaliste.

§2) Le Capital comme Phallus : le "Corps du Capital"

L'erreur capitale et fondamentale de Marx est bien ~~à l'origine~~ d'avoir voulu faire de l'argent lui-même une marchandise, alors que ce sont les choses qui deviennent marchandises précisément parce qu'elles sont constamment mises en rapport avec l'argent, et ce de manière de plus en plus étendue. Plus rien n'échappe à l'argent, tout est susceptible de devenir marchandise, d'être rapporté au système capitaliste qui seul exprime la "valeur" des choses ou même des individus. Toutes les choses ne valent que par leur rapport à l'argent, toutes leurs autres qualités devenant accessoires. Toutes les "choses", ou plus précisément "tout", car il peut s'agir autant d'une production intellectuelle que de l'air, le soleil ou un objet manufacturé. C'est le rapport général à l'argent qui fonde tous les éléments de la société capitaliste comme marchandises, tout comme le rapport général au Roi et à Dieu fondait tous les éléments des sociétés féodales comme parties du Corps du Roi ou du Corps du Christ. Dans l'empire chinois, le rapport du corps du souverain à la totalité de son empire était tel que tout mouvement de sa part le matin était censé créer des

troubles dans la partie du royaume vers laquelle il avait bougé, ce pourquoi il devait rester tous les matins parfaitement immobile. Son "pouvoir magique" était tel que chacun de ses gestes entraînait une infinité de conséquences; il jouait bien le rôle d'un Phallus, d'un Dieu ayant la clé du système social des significations.

Le "corps du capital" est en réalité dans un autre rapport d'articulation avec ce qu'il contrôle, car il contrôle en tant qu'objet séparé, qu'objet abstrait. On voit là le fruit d'une extension du domaine du Sacré aux objets, corrélative de l'extension de la répression aux zones anales. Ce qui est sacré dans la société totémique ou la société despotique, c'est toujours en définitive une vision anthropomorphique de l'Homme-Dieu; le Sacré ne se manifeste pas tant à travers des objets qu'à travers certains individus qui portent en eux le pouvoir sacré. Les objets existent, bien sûr, mais surtout en tant que symboles de la puissance phallique qui s'exprime à travers des êtres humains "sacrés". La société capitaliste a pour valeur une valeur abstraite, un objet séparé, l'argent, qui n'a plus du tout le même rôle anthropomorphique. C'est l'argent en tant que tel qui est sacré, indépendamment de son rapport au capitaliste.

Dans la société capitaliste, la castration est perpétuellement masquée et reproduite par la forme Marchandise. La liberté théorique de posséder cache l'aliénation de l'homme au capital, et en définitive à ceux qui possèdent. L'exercice de la violence, de la force dominatrice brute est subordonné à la propriété. Tout l'appareil militaire, policier, administratif a pour but principal de préserver et garantir la propriété et les "bonnes moeurs" qui sont la condition indispensable pour que l'homme recherche des satisfactions substitutives dans la propriété. Le Phallus despotique subsiste, mais comme esclave du capital bourgeois.

L'accumulation dans la société capitaliste est le seul moyen permis de dépasser phantasmatiquement la castration, en même temps qu'il la perpétue réellement. Dans ce système l'individu lui-même devient une marchandise, un capital; il acquiert de la valeur en acquérant du Savoir, qu'il monnaie comme n'importe quelle autre marchandise. La capitalisation n'est pas une simple accumulation d'objets matériels, comme le pensait Marx; elle est étendue à tous les domaines de la vie, l'homme lui-même est un capital et une marchandise que l'on valorise. Nous sommes tous des marchandises branchées sur le capital, qui nous attribue des valeurs comme la mère donne des suceries ou de l'amour à ses enfants en échange de leurs excréments.

A vrai dire, il n'y a pas à proprement parler d'échange dans le système capitaliste, ou du moins pas d'échange entre valeurs égales comme le supposait Marx; ce qui est échangé, c'est toujours de la Valeur (l'Argent, le Capital) contre de la Production, de la Castration, du Travail, puisque pour produire socialement il faut se vendre, vendre son temps, devenir marchandise, ce qui est de fait une castration. En contrepartie de votre vente,

et dans la mesure même de votre vente (on peut se vendre plus ou moins au capital, c'est à dire participer plus ou moins à son système de valeurs), vous acquérez une certaine Valeur, un certain raccordement à la machine sociale capitaliste, une contrepartie en argent. C'est en se vendant que l'on acquiert de la valeur; ce qui ne se vend pas est réputé sans valeur.

§3) Capital-Phallus et Travail-Castration

Dans la vente de l'individu, le capital prélève une plus-value tout comme la castration des sociétés primitives impliquait que l'on nourrisse les vieillards castrateurs des parties les plus prisées du gibier.

Se vendre au Capital, c'est aussi reconnaître sa toute-puissance sacrée et le désir que l'on en a, comme le primitif reconnaît la toute-puissance du Phallus et des Anciens qui en ont la garde. Se vendre au Capital, c'est aussi lui sacrifier sa vie, sa liberté instinctuelle, et tout sacrifice implique un prélèvement par la divinité, opéré par les prêtres qui s'en nourrissent. Le prélèvement de Plus Value capitaliste a simplement cette propriété d'être un prélèvement productif, favorisant une croissance dont ceux qui sacrifient sont également les bénéficiaires (et les victimes, dans la mesure où ils n'ont aucun contrôle sur elle). L'échange voile donc la réalité d'un sacrifice perpétuel au Capital, sacrifice qui est celui d'une part très importante de la production sociale (et pas seulement celle du "prolétaire") à des fins de capitalisation, d'"investissement". Investissement peut ici être entendu au sens que les psychanalystes donnent à ce terme, c'est à dire celui d'un choix inconscient d'un objet ou d'une activité, "investie" d'un pouvoir de procurer du plaisir.

Dans le processus de vente au capital, il n'y a pas seulement une obligation alimentaire, il y a aussi le signe d'un désir : désir de participer le plus possible à la machine capitaliste, de participer le plus possible de ce Phallus mythique qu'est le Capital. L'homme moderne tente de récupérer sa jouissance perdue dans une participation au corps du capital, phallus mythique et excrément perdu sublimé. Dans la participation au capitalisme s'affirme la recherche illusoire de ce qui est définitivement perdu, et d'autant plus perdu que la participation est plus grande, puisqu'elle propose perpétuellement plus de substitut sublimé (l'Argent) en échange de plus de sacrifice instinctuel (le Travail).

Le travail permet l'obtention de substituts sublimés au lieu des satisfactions réelles, que d'ailleurs il contribue perpétuellement à rendre plus difficiles. Les satisfactions réelles, simples, instinctives, sont de plus en plus difficiles à obtenir sans Argent, dans des villes où toute activité de survie est liée à l'Argent. L'homme est ainsi perdu dans une quête phantasmatique qui ne peut avoir d'achèvement, qui est à proprement parler la recherche d'un leurre.

La fonction de leurre du Capital est la condition de sa réelle efficacité : elle permet de fait un énorme développement de la capacité productrice, un bond en avant dans la maîtrise (et la destruction) de la Nature; mais il serait peut-être temps de dévoiler cette fonction, en ce sens que le rapport au capital et à l'argent ne peut en aucun cas, bien au contraire, apporter à l'homme le bonheur et lui permettre de dépasser sa castration.

La question qui peut se poser à l'humanité est donc celle de savoir s'il est possible de produire sans produire un leurre qui soit la carotte de la production, et qui par la même occasion détruit beaucoup des possibilités de jouissance réelle de l'être humain, en détruisant les sites naturels, les animaux, en polluant par le bruit, les produits chimiques, etc.

C'est la question que posent de fait les grands déterritorialisés, les schizos, marginaux, déviants, etc, qui en refusant obstinément d'entrer dans le système du leurre, en posant le problème fondamental qui est celui de la jouissance, dépassent, sont hors du système capitaliste. Le schizo, en refusant d'échanger sa vie contre des satisfactions illusoire, fait à sa manière de l'Economie Politique. Tant il est vrai que dans nos sociétés, échanger (que ce soient des objets, du travail ou des paroles), c'est se châtrer, puisque c'est toujours échanger sa liberté et son corps contre un leurre.

B) LA PRODUCTION DU CAPITAL COMME PRODUCTION DE "SACRE"

§1) Capital et Sacrifice (Genèse du Capital)

Freud expliquait la problématique de la castration par le désir oedipien et la menace de représailles du père, le désir de meurtre du père, rival heureux du jeune mâle, et la culpabilité qui s'ensuivait. C'était faire la part un peu belle au père, pour ainsi dire innocent des désirs coupables de son enfant. On peut tenter de relativiser cette conception en introduisant la notion de sacrifice, en montrant comment dans la relation parent-enfant le sacrifice est de fait réciproque, et comment il constitue un réel échange. La notion des parents castrateurs, chère à Reich, est aussi inégale dans le sens d'une "innocence" des enfants que celle de Freud l'était dans le sens d'une innocence des parents. On ne peut comprendre réellement le phénomène qu'en l'envisageant globalement, sous la forme d'un échange réciproque, d'un sacrifice réciproque.

Les parents ne se font généralement pas faute de souligner à leurs enfants combien ils se sacrifient pour eux, combien ils leur coûtent, et s'appuient sur ce sacrifice pour imposer aux enfants une contrepartie, qui est le sacrifice de leur autonomie libidinale. L'enfant est très rapidement mis dans une situation dans laquelle il doit "rendre" à ses parents et à la société toute entière ce qu'il lui a coûté, et le sacrifice des parents et de la société pour son éducation semble être l'un des premiers ressorts de la culpabilité. Le prototype de cette culpabilité semble être représenté sous forme mythique par un Sacrifice originel, souvent celui du Dieu lui-même (le Christ, Osiris, Mithra) auquel l'homme se doit de payer continuellement par sa propre castration. Le meurtre du Totem est la contrepartie de l'esclavage au Totem.

De même la constitution du Capital s'appuie-t-elle sur un sacrifice originel, celui de l'Epargne, qui est aussi le sacrifice instinctuel de ceux qui ont contribué à créer le capitalisme (rôle de l'éthique protestante puritaine dans la fondation du Capital). Pour créer le Capital, comme pour créer Dieu, des hommes ont sacrifié leur vie instinctuelle, ou même leur vie tout court; ils ont renoncé au plaisir. Sacrificere, c'est bien créer le Sacré, le Signe organisateur de la Société, lequel se fonde toujours sur un renoncement primitif au plaisir, à la jouissance directe, immédiate. Il n'y a pas de Sacré sans Sacrifice, et la fonction principale du Totem est de pouvoir être à intervalles réguliers solennellement sacrifié, pour compenser le sacrifice des membres du clan. Le meurtre du Totem, le meurtre rituel du Dieu sont les moyens d'exprimer la haine du Signe castrateur, organisateur de la Civilisation, en même temps que, par la culpabilité qu'il suscite, il contraint les hommes à accepter leur propre castration, leur propre sacrifice.

La circoncision telle qu'elle se pratique dans les sociétés australiennes montre bien comment le sacrifice est lié à des exigences d'ordre social. Après l'initiation et la circoncision, le jeune homme est en effet symboliquement allaité par sa mère, ce qui implique qu'à partir du moment où il est circoncis (sacrifié) il doit rendre au groupe la nourriture qu'il en a reçue, puisqu'à partir du moment de la circoncision il est initié à la chasse. Il semble d'ailleurs que chaque fois qu'un animal est tué par un chasseur, celui-ci revêt symboliquement sa propre circoncision. Des incantations particulières à chaque animal sont prononcées, de peur que l'"âme" de l'animal ne se venge sur le chasseur. De même, le jeune circoncis dont la plaie se cicatrise n'a pas le droit de manger certaines viandes qui feraient infecter la plaie. Ainsi il y a analogie directe entre le sacrifice de l'animal-nourriture et celui de l'homme, à tel point que des sociétés pratiquant les sacrifices humains ont pu les remplacer par des sacrifices d'animaux. Dans les sociétés australiennes, il était fréquent que les mères mangent leurs enfants en bas âge, comme pour compenser ainsi la perte qu'elles subissent à devoir les nourrir et les élever (voir Géza Röhheim, *Psychanalyse et Ethnologie*, op. cit.).

L'enfant humain se distingue de tous les autres jeunes mammifères par ce fait qu'il doit être nourri non seulement au sein, mais ensuite par de la nourriture qu'il est incapable de trouver lui-même, et ce pendant un temps extraordinairement long. Ce qui implique de la participation des parents qu'elle soit entière, qu'elle s'étale sur un temps d'autant plus long que la société est complexe, etc. Ce sacrifice, il faut par la suite le rendre, et les mères australiennes ont une incantation spéciale qui sert à faire de leur enfant un donneur généreux.

L'évolution de l'humanité se caractérise ainsi par une capitalisation de sacrifice, de plus en plus importante de génération en génération. Créer du Sacré, c'est bien créer une relation entre les individus à l'échelle sociale, et c'est aussi créer une relation de dépendance entre les parents et les enfants. L'Oedipe ne prend de sens que par rapport à une institution familiale dans laquelle les enfants sont nourris par les parents et entièrement dépendants d'eux bien après l'éveil des sensations sexuelles, la puberté physiologique (8 ans) ou la puberté active (12-13 ans). Le sacrifice des parents pour leur progéniture ne prend de sens que si l'interdiction parallèle de l'Oedipe assure que les enfants perpétuent la voie que les parents ont tracée.

A l'origine de l'histoire du Christ, il y a bien un sacrifice, qui est celui de sa mère vierge et celui de son père qui accepte de le reconnaître, bien qu'il ne soit pas son fils réel. Dans la Bible, la postérité est souvent accordée par Dieu sous condition d'un sacrifice originel, et l'enfant appartient plus à Dieu qu'au Père réel (le Sacrifice d'Abraham). La "famille" est bien le germe du Sacré, le lieu du Sacrifice. L'Ancêtre à qui l'on sacrifie est la projection du sacrifice futur de l'enfant.

par les parents. Le nouvel enfant mâle est sacrifié à l'esprit de l'ancêtre, il ne s'appartient pas. Et ceci est le fondement de l'ordre social, aisé qu'il apparaît dans un court passage de la Bible réputé particulièrement obscur, disant que Cippora, la femme de Moïse, fut obligée de circoncire elle-même son fils premier-né parce que Dieu voulait faire mourir Moïse (qui n'avait pas circoncis son propre fils) (Exode, V 13, verset 24). Ne pas sacrifier son propre fils à l'ordre social, à la divinité, est un crime puni de mort.

§2) Production et échange dans les sociétés mélanésiennes. Fonctionnement d'un système complexe de valeurs

Dans la société mélanésienne, la production, l'échange, la valeur sont intimement mêlés. Les femmes sont échangées, d'un clan matrilinéaire à un autre, ce qui implique des cadeaux en nature (Igmames principalement). Les igmames sont associés à la fois aux excréments, aux objets de valeur et aux enfants. La femme est productrice d'enfants pour son clan.

La cérémonie du "sagari", offerte par le clan du mari au clan de l'épouse, consiste en le remplissage d'une maison dite "maison de mwadare" d'igmames produits par l'époux, et à retirer ensuite cérémonieusement ces igmames, pour en faire un grand tas. Les igmames sont symboliquement associés à des enfants sortis du sein de leur mère. La production des enfants est analogue à la production des biens économiques. Les enfants sont un capital, un objet excrémental et précieux qui reste dans le clan de sa mère, et qui hérite de son oncle maternel, lequel a sur lui la plus grande autorité. Ils sont vécus comme de perpétuels "quémandeurs", jamais satisfaits. C'est le clan de l'épouse (l'oncle maternel) qui nourrit en fait les enfants, ce qui justifie le cadeau du clan paternel au clan maternel. Il s'agit bien là d'une relation d'échange complexe dans laquelle la relation sexuelle, la nourriture des enfants et la production des biens économiques sont mis en rapport.

Les biens de valeur (Mwari et Bagi) sont symboliquement reliés à l'interdit, c'est à dire à l'intérieur du corps de la soeur et aux enfants que celle ci pourrait avoir. C'est le ventre de la soeur qui contient de fait, dans le mythe de Tauhau, les Mwari et Bagi, les objets désirés, signes du pouvoir, que les Mélanésiens vont chercher dans des transactions commerciales au moment du "kune", parfois au péril de leur vie. Or, c'est la soeur qui est le support de l'échange des femmes dans ces sociétés : le garçon mâle est appelé à "posséder" les enfants de sa soeur, il doit les nourrir, leur transmettre prioritairement sa Magie, bref, ils sont considérés en tout comme ses héritiers comme lui même était l'héritier du frère de sa mère, donc d'un homme du même clan matrilinéaire que lui.

Le ventre de la soeur, c'est donc un objet de valeur qui est échangé, de clan à clan, ce qui justifie les cadeaux du clan du mari à celui de la femme.

Nous pouvons tenter d'analyser comment une société échangiste primitive, la société mélanésienne, conserve les traits culturels fondamentaux d'une société plus archaïque comme la société ~~MÉLANÉSIE~~ australienne tout en ~~conserve~~ les déformant, en les intégrant à son système général d'échange. Nous nous appuierons encore sur l'ouvrage fondamental de Géza Róheim, Psychanalyse et Anthropologie, déjà cité.

L'une des différences fondamentales entre la société mélanésienne échangiste et la société australienne, structurée sur un mode de coopération directe, du type de la "horde", est que la société échangiste est de manière générale beaucoup plus réprimée que la société fondée sur une coopération directe entre les hommes. En effet, on voit apparaître dans les sociétés mélanésiennes des traits inexistant chez les Australiens, principalement un traumatisme oral précoce, une érogénisation de la zone anale qui entraînent une quête angoissée de l'objet qui est incon nue des sociétés plus primitives.

Dans la société mélanésienne, le sein est retiré à l'enfant par sa mère quand il est allaité, à la fin de chaque phrase d'une chanson qui lui est chantée pendant son repas, puis lui est rendu au début de la phrase suivante. Cette pratique est certainement traumatique, ainsi que le sevrage extrêmement brutal qui intervient très tôt. Dans la société australienne par contre, l'enfant tète tant qu'il le désire, souvent jusqu'à quatre ou cinq ans, et souvent même au détriment de ses frères et soeurs plus jeunes : la mère n'intervient absolument pas dans cette activité naturelle.

Dans la société échangiste mélanésienne, l'enfant est considéré comme un "éternel quémandeur", comme celui qui empêche ses parents d'acquérir les richesses sociales désirées. Pas de traces d'une telle attitude dans les sociétés "coopératives", quoiqu'elles ne soient pas exemptes d'une agression latente contre l'enfant, mais qui s'exprime de manière nettement plus directe : il arrive que les enfants en bas âge soient mangés par leur mère et leurs frères et soeurs plus âgés. Les enfants de la société échangiste ne sont d'ailleurs pas exempts de craintes à ce niveau, puisqu'une de leurs chansons exprime qu'ils sont vivants parce qu'ils ont réussi à échapper à un ogre (les parents) qui veut les dévorer. La même crainte subsiste d'ailleurs dans les sociétés les plus modernes (Petit Poucet, ogres, sorcières, etc)... Le reproche adressé à l'enfant d'empêcher les parents d'atteindre la richesse recouvre une attitude agressive fondamentale, qui est celle de manger l'enfant.

Toute l'activité de la société échangiste est orientée vers la recherche de l'acquisition des "richesses" dont nous verrons ce qu'elles signifient profondément, inconsciemment. Les richesses sont équivalentes à ce qu'était le Tjurunga, le symbole phallique, dans les sociétés australiennes. Elles sont le signe d'un rapport au corps de l'autre. L'un des principaux mythes d'origine des richesses les fait provenir du ventre de la soeur, où ils remplacent les excréments : les richesses sont

donc bien l'intérieur du corps de la femme, considéré comme perdu et perpétuellement recherché dans les relations d'échange. La soeur est celle qui est échangée contre d'autres femmes, dans le processus d'échange des femmes; c'est donc ce qui est perdu dans l'échange avec les autres clans qui est perpétuellement recherché dans les mêmes échanges avec ces autres clans; ce qui revient à dire que dans les sociétés échangistes, c'est l'échange lui-même qui fait office de castration, l'échange, loin d'être une disposition libre entre libres partenaires économiques, est d'emblée castration. Il n'y a pas dans les sociétés mélanésiennes de processus d'initiation comme dans les sociétés australiennes, initiation qui serait assurée par l'ensemble des hommes du clan; l'initiation se fait quand le jeune homme est obligé de quitter son village natal, son clan natal, qui est le clan maternel, pour aller affronter les dangers des autres clans, du rapport à l'étranger, pour y trouver des relations sexuelles, la soeur étant interdite, ainsi que toutes celles qui sont symboliquement des soeurs, femmes du même clan nées de la même mère mythique : le jeune homme est ainsi obligé de rechercher des relations sexuelles ailleurs que dans son clan.

La castration ainsi accomplie par les hommes mârs sur le jeune homme dans les sociétés archaïques est ainsi transformée en une longue initiation aux rapports avec des étrangers, initiation au cours de laquelle le jeune homme est condamné à rechercher perpétuellement ce qu'il a perdu, les rapports plus ou moins intimes qu'il pouvait entretenir avec les membres de son propre clan : c'est qu'en effet il est en principe astreint à vivre dans le village de son épouse (mariage matrilocal), dans une position inférieure aux membres du clan de celle-ci, et il sera toujours considéré comme un "étranger", plus ou moins un ennemi, y compris par ses propres enfants qui font partie du clan de leur mère (société matrilineaire).

L'homme de la société matrilineaire échangiste est ainsi perpétuellement un étranger, sauf si revêtu d'un pouvoir suffisant il ose affronter les membres de sa belle-famille et rentrer avec sa femme dans son village d'origine, dans le clan de sa mère; auquel cas il devient un "toniasa", propriétaire, ayant une prévalence sur les beaux frères qui habitent avec ses soeurs dans son village maternel.

La "castration" de la société échangiste est beaucoup plus subtile et beaucoup plus étalée dans le temps que celle de la société coopérative. Elle commence de fait avec les pratiques d'allaitement traumatiques, qui préparent déjà l'enfant à une perte future. Dès le début de la vie de l'enfant mélanésien, il y a une aperte brutale d'un objet, ce qui introduit déjà à ce qui sera pour l'homme adulte une quête désespérée, angoissante, d'un "objet perdu" qui est en l'occurrence l'amour maternel, ou plus exactement une jouissance perdue, qui se symbolise dans des objets (Coquillages précieux Mwari et Bagi).

Il semble que l'équation de Freud : Argent = Merde ne soit pas dans cette optique aussi évidente qu'il l'a cru. C'est qu'en effet il semble que l'intérêt de l'enfant pour ses propres excréments ne soit pas lié au simple fait qu'ils sont une "production", comme dit Freud, mais bien plutôt au fait qu'il y a un traumatisme oral originel : l'enfant s'intéresse à ses excréments en tant que nourriture possible, parce que ses parents lui refusent une satisfaction totale de ses désirs oraux; ainsi dans la société mélanésienne, l'un des mythes d'origine des objets précieux rapporte que ceux-ci furent découverts par un enfant à qui sa mère avait dit de "manger ses excréments" s'il avait faim, et qui avait trouvé les coquillages précieux, "excréments de la mer", grâce auxquels on ne lui avait plus rien refusé. (Röheim, op. cit., P.251)

C'est donc une répression libidinale totale qui assure la castration, et le besoin de rechercher des objets substitutifs, que nous appellerons encore "phalliques" par analogie avec les objets correspondants dans les sociétés archaïques, mais qui se fondent sur une perte de jouissance bien antérieure au stade phallique : ce sont également des objets excrémentiels et oraux. Dans cet optique, l'objet de valeur est non seulement un Phallus, dans le sens où celui-ci est le médiateur d'une relation sexuelle, mais également un Excrément et un Sein maternel. Il est de manière générale le symbole de la jouissance perdue, étant bien entendu que cette jouissance est non seulement la jouissance directement sexuelle, mais aussi toutes les jouissances du corps liées aux stades oral et anal.

L'intérêt pour les excréments vient alors du fait que, bien qu'auto-production d'un enfant en état de manque, frustré dans ses désirs de nourriture, ils lui sont également retirés comme satisfactions substitutives : ils font l'objet d'un échange : c'est donc toujours ailleurs que le jeune enfant sera incité à retrouver sa jouissance perdue, et cet ailleurs se constituera finalement comme "objet de valeur", l'objet qui cristallise tout le désir, le symbole du dépassement définitif du manque.

La frustration se transmet automatiquement d'une génération sur l'autre du fait que les parents eux-mêmes frustrés, entraînés dans la recherche des objets de valeur, ont toujours tendance à ne pas "donner" de la nourriture à leurs enfants, et ce surtout dans la mesure où la nourriture elle-même remplit parfois des fins cérémonielles et peut être échangée contre des objets de valeur, objets d'une recherche incessante, structurant l'ensemble de la vie des Mélanésiens ou des membres d'autres sociétés échangistes.

Plusieurs types de biens peuvent être employés lors des cérémonies, en particulier celles qui suivent le mariage, qui consistent principalement en des échanges de cadeaux, dons et contre-dons. Ceux qui sont offerts généralement sont des dons de grandes quantités de nourriture (Igname), mais ce peuvent être également des objets de valeur ou de la chair humaine, résultat d'expéditions cannibales : c'est qu'en effet la chair

de l'homme est un des biens les plus appréciés de ces populations, qui peut être échangé contre des objets de valeur précieux. C'est donc bien la chair que l'homme espère récupérer dans les objets précieux ou dans la dévoration de l'ennemi, tout comme les femmes australiennes dévorent leurs propres enfants.

Une autre coutume intéressante de ces populations est que les membres de la famille d'un défunt en dévorent les excréments après plusieurs jours de putréfaction, s'aspergent de liquide putréfié, etc, et que l'accomplissement de ce rituel est censé donner aux hommes qui l'accomplissent un pouvoir magique tel qu'aucune femme ne peut leur résister. Cette pratique peut être rapprochée de la magie australienne phallique, qui fait que les individus en contact avec le Phallus sont eux aussi censés acquérir un pouvoir irrésistible. Le comportement australien implique toujours un rappel de la castration-circoncision, alors que le rituel mélanésien y mêle des éléments oraux et excrémentiels. Le Phallus magique, pour l'Australien, est l'Esprit de l'Ancêtre symbolisé par le Tjurunga; pour le Mélanésien, il s'agit de l'Excrément direct du cadavre du parent. Nous avons déjà montré que le Phallus était un Cadavre, le poids magique du cadavre de l'ancêtre; pour le mélanésien, le Phallus est un cadavre réel, susceptible d'être mangé, ce qui correspond à la frustration orale intense de ces peuplades.

On pourrait peut-être trouver des traces de tels comportements jusque dans nos sociétés, sous une forme bien sûr déformée, plus sublimée : en effet il apparaît que généralement les nourritures ayant le plus de valeur (alcools, etc) sont des nourritures ayant passé par un processus de putréfaction préalable, ou des nourritures "de mort" (cigarettes, cigares, etc). Les gâteaux si souvent utilisés dans le rapport aux enfants n'ont également d'efficacité que par rapport à des frustrations initiales de l'enfant, qui y trouve des satisfactions substitutives à la perte du sein vivant de sa mère. Les "bonbons" sont souvent la première monnaie enfantine, détenue et utilisée par la mère, qui l'utilise pour obtenir de l'enfants certains renoncements, certains comportements sociaux.

Les sociétés échangistes sont donc entièrement structurées par la recherche d'un objet mythique perdu, objet mythique étant à la fois le sein de la mère, l'excrément et la femme, ou plus précisément la jouissance perdue des relations vivantes, immédiates, avec le sein, l'excrément et la femme. Cet objet perdu se symbolise sous la forme de la Monnaie, perpétuellement recherchée comme signe d'une réparation de la perte, Fétiche qui voile le Manque institué par la Castration. En même temps, cette recherche est perpétuellement un leurre, et il est significatif que souvent des hommes meurent au cours de la recherche du "kune". Les femmes essaient en général de les retenir d'y aller, mais rien ne peut s'opposer à la recherche d'un objet perdu dans la petite enfance. Ce que l'échangiste recherche, c'est à la fois sa mère et la femme dans une seule entité, parce qu'il a besoin à la fois de combler son manque oral et de combler son manque dans les relations avec les femmes.

La confusion des images maternelle et féminine dans un seul objet, caractéristique de l'Oedipe, est ainsi créée par les institutions culturelles; elle n'est pas un trait biologique ainsi que tendait à le croire Freud. En tous cas, l'Oedipe change énormément selon les sociétés : il semble qu'il soit de plus en plus important au fur et à mesure que la société évolue. L'apparition d'une Monnaie, par exemple, indispensable pour assurer une économie échangeuse, ne peut se concevoir s'il n'y a pas sacralisation d'un élément, l'objet de valeur, symbolisant tout ce que le jeune enfant a perdu et tout ce qu'il recherche, mêlant à la fois l'objet maternel et l'objet féminin.

Au fur et à mesure de l'évolution humaine, il y a ainsi une loi d'accumulation de la castration, parallèle à la loi d'accumulation de la culture. L'Oedipe n'est pas donné une fois pour toutes; il se transforme perpétuellement, dans le sens d'une perte de plus en plus grande de la relation physique à la Mère et à la Femme; cette perte croissante entraîne la constitution d'objets substitutifs abstraits et sacrés, les objets de valeur, la Connaissance, censés rendre au sujet tout ce qu'il a perdu. Les objets de valeur, le Savoir sont à proprement parler les Voiles de la castration, des Fétiches sacrés. Créant et monopolisant le Désir, ils occultent perpétuellement la jouissance directe et immédiate, médiatisant la libido par les Signes, la Loi où elle se perd, se transforme, se coulant dans le système du Désir. Le Signe remplace ce qu'il signifie à l'origine, il occulte sa base matérielle qui paricipe du domaine du refoulé.

§3) Phallus et Sacrifice : la Production du Sacré

Nous pouvons aborder le problème du sacrifice en rapport avec celui de la différenciation sexuelle. Il apparaît en effet que c'est toujours le sexe de l'homme qui est sacrifié, et ce sans doute pour des raisons spécifiques. Le sexe mâle apparaît à la fois comme l'instance mauvaise, agressive, et comme ce qui est sacrifié. Il est à la fois l'arme phallique et l'objet coupé, ou, plus précisément, coupable, apte à être coupé. Cela apparaît particulièrement dans l'imagerie catholique, où l'on peut voir la Vierge écrasant de son pied le Serpent, le symbole phallique dangereux. Le sexe mâle et son agressivité symbolisent le Mal, l'objet dangereux, capable de renverser les interdits de la civilisation. Dans les sociétés judéo-chrétiennes, la femme symbolise la Chair, mais c'est bien par l'absence chez elle d'un objet "coupable" que tout son corps, tout son être est le refuge du Démon. Elle peut être tout aussi bien la Vierge, celle qui est absolument pure et sans tache. C'est bien le Serpent qui séduit Eve: la Vie. Le serpent est l'objet détaché phallique, et c'est parce que la femme est "séduite" par la partie mauvaise de l'homme, par le Sexe, qu'elle séduit l'homme en retour.

Adam est conçu originellement comme n'ayant pas de sexe, celui-ci étant un objet détaché, le Serpent. L'absence sur le corps de la femme d'un objet détachable la fait considérer de manière tout à fait ambivalente soit comme Chair, Sexe, Mal, soit comme pur Phallus, Sainte, Sacrée. Le sexe de la femme est profondément sacré et interdit. Le Temple est une représentation symbo-

lique du Vagin. Déjà chez les Australiens primitifs, les Tjurunga, les symboles phalliques, sont entreposés dans des cavernes symbolisant le vagin; dans les peuples modernes les affaires d'argent importantes se traitent à la Bourse, qui a tout à fait l'apparence d'un Temple. L'accès aux temples modernes est principalement lié à la possession de l'Argent.

Il ya un rapport direct entre la femme comme objet sacré et le Phallus comme symbole sacré. Le phallus voile l'existence du sexe de la femme et principalement l'existence de la fonction de reproduction, et en voilant cette fonction il s'institue lui-même comme objet central, comme objet totalement créateur, du moins dans les stades les plus avancés de la Civilisation (le Dieu créateur mâle). La fonction du Phallus, qui est de dominer, est bien de fait pour le mâle une compensation au fait que ce n'est pas lui qui est le reproducteur de l'espèce, que sa fonction de reproduction n'est pas entièrement apparente. Cela est déjà vrai pour la plupart des animaux supérieurs : c'est le mâle qui domine, et la femelle qui reproduit et nourrit, assurant ainsi une forme de division du travail qui est la plus primitive et la plus générale.

Dans l'inconscient humain, le Phallus est bien ce qui est la compensation à ne pouvoir porter des enfants. L'équation pénis = enfant apparaît d'ailleurs fréquemment dans les rêves. Freud a supposé qu'il s'agissait là d'une compensation pour la femme de son absence de pénis; mais le rapport peut tout aussi bien être inversé : en fait, il y a bien équivalence. Au moment où la Science rêve de créer la Vie, les femmes participent de plus en plus aux fonctions phalliques.

Les cérémonies initiatiques des sociétés primitives ont toujours pour but de faire "renaître" le jeune initié, comme "homme nouveau", non créé à partir d'une femme. L'initiation dans les tribus australiennes comporte une "subincision" du pénis qui le fait ressembler à un vagin, et la pratique de la "couvade" est répandue dans beaucoup de peuplades. La paternité est bien une invention culturelle, l'un des acquis les plus fondamentaux de l'homme par rapport à ses "origines" animales. Plus le Phallus instauré par le Sacrifice est un phallus sublimé, plus il implique un retour phantasmatique à la Mère, ce qui peut d'ailleurs être caché sous la forme inversée d'une société "patriarcale", comme dans les sociétés judéo-chrétiennes. L'importance de la dénégation de la sacralité de la femme y montre bien quelle est l'importance de sa sacralité réelle. La mère est de plus en plus importante dans la constitution du Phallus, elle est de plus en plus Phallus elle-même. Le Dieu mâle a tendance de plus en plus à se "féminiser".

§4) La sublimation capitaliste

Dans toute société, c'est l'individu qui est de fait le plus éloigné de son corps, de l'exercice direct de sa puissance sexuelle, qui joue le rôle et la fonction du Phallus. Il en est ainsi des chamans, individus "malades", proches de la psychose, chargés de toute la culpabilité du groupe en même temps qu'ils jouissent d'un énorme prestige. L'initiation des chamans est très douloureuse, et beaucoup de jeunes gens sentant la vocation chamannique tentent (souvent en vain) de résister à l'"appel"; l'exercice des pouvoirs réels du chaman se fait à travers une grande souffrance. De même toute initiation comporte-t-elle le passage par des expériences douloureuses, assimilées à une "mort" suivie d'une "renaissance". Ce qui renaît ainsi comme du sein d'une nouvelle mère, c'est un homme dont le pénis aura été un peu plus transformé en Phallus, qui aura compris la nécessité de la sublimation.

L'initiation comporte également la compréhension des rapports du mythe au corps du sujet : elle est compréhension de l'efficacité du processus de sublimation, et de la valeur du Verbe pour tout homme. Le Verbe, représentant du Phallus, a une prise directe sur le corps même du sujet : l'initié, le sorcier connaissent l'"efficacité symbolique" de la parole sacrée.

Ainsi la Kabbale, par exemple, est presque entièrement consacrée à la description détaillée des rapports du mot au corps, aux éléments matériels : l'initiation fait le pont entre l'Esprit et la Matière, entre le Signe et le Corps.

Le maintien des liens profonds entre la création culturelle et le corps même de l'homme est une des fonctions les plus importantes d'une société : si ce lien ne peut être conservé, il ne peut plus y avoir que chaos : la Culture devient alors une force étrangère, non manipulable, hostile. Les prêtres, sorciers, chamans, initiés, sont spécialisés dans la manipulation du Verbe et dans son application aux désordres du Corps, entraînés par la Castration. Ce sont d'ailleurs généralement ceux qui ont vécu le plus dramatiquement eux-mêmes ce problème du rapport du Corps au Signe.

Cette fonction remplie par les prêtres, les sorciers, ~~xxxxxxx~~ est maintenant assurée par les psychanalystes, du moins en ce qui concerne les rapports avec le public. En fait, on peut considérer que dans la plupart des sociétés primitives, le "chef" est également un sorcier, quelqu'un de redouté, capable de mettre en oeuvre une "magie" qui lui assure le pouvoir. En ce sens, le capitaliste, celui qui côtoie le plus près l'Argent, le Signe sacré, assure une fonction de prêtrise. C'est en effet lui qui s'emploie constamment à mettre en rapport les objets matériels et ce signe abstrait qu'est l'argent : il quantifie tous les domaines, donnant une valeur à chaque objet existant sur le marché : le capitaliste a pour fonction de créer la valeur de l'argent, car c'est par son entremise que l'argent est constamment rapporté à la réalité concrète.

Les "marchés" sont une fiction d'économiste; ils voient l'action réelle et continue du capitaliste qui, en définitive, assigne par son action, par ses déplacements de capitaux, une valeur aux choses. Si ce n'est pas le capitaliste qui décide, ce sera un bureaucrate du Plan qui le fera, assumant de fait le même rôle de distribution des valeurs. C'est l'Argent qui fait la valeur des choses, mais l'argent lui-même n'existe que parce qu'il est servi par ceux qui croient en lui, les capitalistes qui le font circuler, l'investissent, à la fois à leur propre niveau subconscient comme produit de leur sublimation et sur le domaine économique, dans le champ des réalisations concrètes.

Le désir humain passe désormais par les objets et leur symbole général, l'argent, dans le monde capitaliste. La "libido" est canalisée vers des objets qui en acquièrent un caractère "fascinant". Toute la réalité est comptabilisable en argent. L'homme de la société capitaliste tend à passer à côté de la perception directe des choses, de leur perception affective. Sa perception est toujours médiatisée par l'argent, qui draine de fait les affects, qui, au sens propre, "fait jouir" celui qui s'en occupe. L'argent joue là son rôle de fétiche : il dispose de la jouissance du sujet, qui trouve sa jouissance à le servir. Plus aucun objet qui ne soit transformé en signe d'argent, plus aucun objet qui échappe à une analyse en termes de "rendement". L'argent est la clé de voûte d'un vaste système symbolique de références, il agit comme Loi qui donne la valeur aux choses.

CONCLUSION

Pour conclure cette étude, qui correspond autant à un développement dans le temps qu'à un développement dans l'analyse, ainsi que je l'ai indiqué dans l'Introduction, nous grouperons des textes qui résument chacun des points particuliers qui ont pu être étudiés ici. Ils résument le "point" sur chacun des thèmes étudiés. On peut dire qu'il s'agit d'une sorte de "carte" de la pensée, de "coupes" successives analysant différents points de vue, pour donner l'intuition d'une vision globale de la méthode d'analyse.

Nous regrouperons donc pour conclure divers textes portant sur le marxisme, la psychanalyse, la Loi, les structures, et, ainsi qu'il était annoncé dans l'Introduction, sur la Biologie et la Physique, sur la possibilité d'une Théorie Générale des systèmes sociaux, biochimiques et physiques, comme modes particuliers de rapports entre des structures constituant une "Matière" et une Energie indifférenciée, pouvant constituer les dites structures, se transformer en structures qui sont elles mêmes capables de restituer de l'Energie en vue de la constitution d'autres structures plus évoluées.

Ainsi, nous arrivons à la formulation de deux lois fondamentales, d'une part celle qu'il n'y a pas de différence significative entre tous les états de la "Matière", des premiers éléments "orientés" constituant la matière fondamentale aux réalisations les plus complexes de la Société: partout, une Energie se transforme en structures complexes; d'autre part celle que l'Energie, en se transformant en structures, ne se "perd" pas, puisqu'elle peut toujours se retransformer en Energie: une Structure est une réserve d'énergie, utilisable pour l'élaboration de structures plus complexes.

L'Histoire, non seulement humaine mais cosmique, nous semble ainsi être une vaste création de structure, de complexité, sans bien sûr qu'on puisse y voir une finalité quelconque. On pourrait être tenté de dire qu'il s'agit, à la lettre, d'un jeu de construction à complexité croissante. Les constructions humaines, constructions idéologiques, techniques, doivent être comprises dans cette optique de la complexification.

Aussi désagréables qu'elles puissent paraître, les exigences de la Civilisation, de la Loi, doivent donc être considérées comme nécessaires à l'évolution des structures. Chaque Loi nouvelle doit entièrement intégrer les lois anciennes; l'idée de les détruire est en tous les cas un leurre. On ne détruit pas la Loi, on la remplace par une autre plus évoluée.

DU MARXISME CONSIDERE COMME LA METAPHYSIQUE DES INTELLECTUELS

Toute structuration a pour fonction de "donner un sens" à l'activité humaine. Il ne peut se concevoir d'action humaine qui ne soit pas dotée d'un "sens". La pensée théorique, dans le domaine des Sciences Sociales, est donc proche de la Religion, elle assume le même rôle qui est aussi de "donner un sens" aux événements de la vie humaine.

Une analyse qui se veut "scientifique" des comportements humains, des rapports sociaux, etc, assume donc aussi un fonds religieux. Elle a toujours pour but secret, également, de structurer, de donner du sens. Il en est ainsi de la pensée de Marx, qui, en faisant du Travail l'"essence" de l'homme, en postulant l'existence possible d'un Travail "non aliéné", donne à l'activité humaine un sens possible. Le Travail, pour Marx, est autre chose que ce qu'il est en réalité, c'est à dire un Travail aliéné; il y a chez lui ce postulat essentiellement religieux d'une "essence" de l'homme qui serait l'homme comme producteur libre, non aliéné.

On retrouve exactement la même illusion d'un producteur libre, non aliéné, dans la pensée de Deleuze. Pour lui également, la "production désirante" est une production libre, autonome, qui est simplement "rabattue" par la Loi qui la canalise. C'est manquer de voir, comme Marx, que la production est bien créée par la Loi, et que c'est la Loi qui détermine la production et son sens. De même chez Marx, il y a supposition absolument abstraite et philosophique d'une "essence" de l'homme, la production libre, le travail non aliéné, qui de fait n'existe pas, n'a jamais existé.

La supposition faite par Marx de "sociétés primitives" dans lesquelles le Travail n'aurait pas été aliéné est une erreur manifeste. Le "troc" décrit par Marx comme étant le stade initial des échanges économiques n'a de fait jamais existé. Dès l'apparition de la société humaine, il y a au contraire rapports de domination, extraction d'une "plus-value". La société quelque peu "édénique" décrite par les premiers Classiques et par Marx est un mythe; un phantasme qui n'a aucune base scientifique. Ce mythe est d'ailleurs opératoire en tant que tel, il a une certaine fonction sociale, et beaucoup d'individus ne veulent pas se résoudre à admettre que le mythe n'a pas eu une réalité. Il mérite donc une analyse en tant que tel, c'est à dire comme un "mythe d'origine" tel que toutes les religions en ont conçues.

La pensée de Marx n'est pas dégagée du fondement religieux de la pensée hégélienne, qui au moins chez Hegel a le mérite d'être explicite. Elle implique la croyance en une "essence" de l'homme qui serait le Travail, l'homme comme Producteur, nature originellement toute bonne, libre, sur laquelle le Capital apparaît comme un corps étranger qui récupère et aliène. C'est manquer de voir que toute production est d'emblée une aliénation, et qu'il ne peut exister de production et de travail en dehors d'un rapport à un Capital, à un Phallus qui draine le Désir.

La pensée marxiste est donc une pensée fondamentalement métaphysique. Elle remplace une métaphysique du ~~Travail~~ Divin par une métaphysique du Travail et de la Production. Tout comme la métaphysique religieuse, elle a pour fonction fondamentale de "donner un sens" à la vie humaine. La vie humaine, sociale, ne se conçoit pas hors d'un "âme", d'une essence, d'une finalité dans l'Histoire. Ce qui distingue pour Marx l'homme de l'animal, c'est le fait qu'il produit, tout comme pour la pensée religieuse c'était le fait qu'il avait une "âme". Le rapport à Dieu ou le rapport à la Production sont finalement une seule et même chose, transposée à des époques différentes. L'effort de Marx quant à la religion a été de prouver que Dieu était une production humaine, donc que la Production était un Dieu plus puissant que Dieu, puisqu'elle le produisait. Ainsi chaque religion s'attache à démontrer que son Dieu a créé toutes les autres.

Le "sens de la vie" donné par la métaphysique marxiste était effectivement celui qui convenait le mieux à l'époque capitaliste. Marx, en réussissant à faire du Travail l'"essence de l'homme", a de fait créé le substitut nécessaire à la Religion en décomposition. Les "servants" de la pensée marxiste sont très symptomatiquement des intellectuels, ceux qui assurent de fait des fonctions de prêtrise qu'autorise leur sublimation.

Les "prêtres intellectuels" du marxisme reprennent de fait tous les arguments des anciennes religions : messianisme (le "communisme"), sacrifice dans le temps présent qui justifie une exploitation des forces réelles, en vue d'une amélioration dans le futur. En fait, la prêtrise marxiste assure la pérennité de l'ordre fondé sur le Travail qu'elle glorifie.

Le "sens" donné à la vie par la métaphysique marxiste est de fait tout à fait dans le sens d'une société industrielle : il met l'accent sur le Travail, le développement de la Production et la Rationalité. Il a donc une fonction objective qui est d'assurer une cohérence de la société, unie dans des buts précis. Il est d'ailleurs significatif de constater que dans les sociétés où la métaphysique marxiste est officiellement adoptée, des formes sévères d'Inquisition peuvent apparaître dès qu'il y a des manquements au Dogme.

La métaphysique marxiste est de fait la seule existante actuellement qui puisse "donner un sens" à la vie humaine. La métaphysique de l'Argent, l'adoration de l'Argent sont des pratiques qui, pour être empiriques, n'en sont pas moins abstraites. La croyance à la valeur de l'Argent est une religion empirique, "cynique", qui n'a pas besoin pour se perpétuer d'être constituée en corps théorique. Elle n'en est pas moins essentiellement structurante et inconsciente, et c'est elle qui agit de fait dans le comportement quotidien.

La volonté de rationalité de la métaphysique marxiste est de fait dépassée perpétuellement par l'efficacité inconsciente du facteur Argent. Le refus du fétichisme de la Marchandise et de l'Argent exprimé par Marx a conduit à un contre-fétichisme, celui du Travail et de la Raison. Fétichisme et contre-fétichisme sont

de fait intimement liés : l'Argent a besoin du Travail et de la Rationalité. L'effort de Marx a été celui de créer une métaphysique consciente, alors que l'adoration de l'argent, le fétichisme de l'argent sont une métaphysique inconsciente. Cet effort rationaliste, rationalisant est tout à fait dans la lignée de Hegel qui a tenté de rationaliser l'idée de Dieu, en l'assimilant à la Raison. Dans les deux cas pourtant, Dieu et l'Argent, il ne s'agit absolument pas d'une problématique consciente : Dieu et l'argent ont leur efficacité au niveau de l'Inconscient. La rationalisation de Marx et de Hegel est une rationalisation après-coup, qui n'atteint pas les fondements de l'"efficacité symbolique" de Dieu ou de l'Argent. ^{pas}

L'Argent doit sa force à ce qu'il suscite le désir inconscient. Il a prise directe sur l'ensemble des individus. Il est essentiellement structurant. Le Travail par contre ne prend dans la société sa valeur que par rapport à l'Argent, il n'y a du Travail que parce qu'il y a de l'Argent. L'activité productrice "en soi" n'existe de fait pas. Marx a voulu faire du Travail une valeur "en soi", en dehors du système de l'Argent, ce qui était donner la priorité à la "Raison" sur l'Inconscient. Il participe en cela de l'illusion "scientiste", rationaliste, née au Siècle des Lumières, qu'il partage d'ailleurs avec des gens aussi peu "efficaces" que Fourier. Le rêve de la société rationnelle, rêve d'intellectuel et de métaphysicien (les deux étaient bien, à l'origine de l'histoire humaine, entièrement mêlés), ne suffit pas à exorciser les forces réelles de l'Inconscient.

Dans les sociétés primitives, où la subsistance est possible sans travail et sans accumulation, ceux ci existent pourtant : c'est qu'elles remplissent une fonction religieuse, et le Travail et l'Accumulation n'existent que par rapport à l'Argent considéré comme une Divinité.

L'idée rationnelle d'une société "idéale" relève de fait de l'Utopie. Platon avait déjà fait la sienne, celle de Marx est simplement actualisée pour une société industrielle. L'Utopie est l'apanage du prêtre, refusant la "triste réalité". L'illusion rationaliste ne peut tenir devant l'épreuve de la réalité : elle a une fonction précise au niveau de l'idéologie, assumant le rôle d'une nouvelle religion.

L'idée moniste d'un Capital "exploiteur", force étrangère au Travailleur, est contredite par la réelle ambivalence inscrite au coeur de l'homme dans ses rapports avec le Travail et l'Argent. Le désir est aussi le dégoût, et le manichéisme marxiste opposant le Travail au Capital ne rend pas compte du fait que l'un et l'autre sont aussi structurellement liés que Dieu et le Diable, le Bien et le Mal dans la Religion et la Morale. La "victoire finale" du Travail sur le Capital annoncée par Marx est analogue à la victoire finale de Dieu sur le Diable annoncée par les religions.

Capital et Travail sont aussi indissolublement liés l'un à l'autre que l'idée de Dieu à celle du Diable. Il y a entre eux une relation structurale fondamentale, si bien qu'on ne voit pas apparaître l'un sans l'autre, et que la forme de l'un est entièrement dépendante de celle de l'autre. Ainsi le Capital dans les sociétés les plus primitives est-il réduit à sa plus simple expression, qui est celle du Dieu Totem, l'Idée de laquelle les vieillards mâles sont les prêtres, ce qui les autorise à prélever déjà une plus-value sur le travail des hommes plus jeunes; les formes de l'exploitation ont simplement changé, ainsi que la religion qui la rationalise.

L'Argent est au départ un signe religieux. Ce qui donne la valeur à la Monnaie primitive, c'est qu'elle est sacrée, c'est qu'elle participe de la Divinité, c'est qu'elle a un pouvoir magique. Elle n'est en aucun cas la représentation d'un Travail réel accompli, mais toujours la représentation d'une Idée.

Le Travail est relié à l'Argent en ce qu'il témoigne de l'effort de l'homme pour participer au domaine religieux qui est celui de la possession de l'Argent ou de la Valeur en général.

La possession, l'accès à l'Argent dépendent en effet entièrement du Travail humain; il y a Travail parce que le travail est le moyen de participer au domaine du Sacré, le domaine de l'Or.

Marx a tenté de faire du Travail lui-même un Absolu, de lui donner la puissance sacrée dévolue à l'argent. C'était confondre le moyen et le but, et de fait les sociétés s'inspirant de la philosophie marxiste ont dû s'attacher à trouver de nouveaux idéaux qui soient des incitations au travail : la puissance sacrée du bureaucrate ne le cède en rien à celle du capitaliste. La divinisation des Lénine et Mao est bien le signe que le Travail ne se suffit pas à lui-même, mais qu'il a toujours besoin d'être suscité par une participation mythique à une activité considérée comme sacrée.

L'argent comme signe général abstrait ne peut jouer entièrement son rôle d'élément structurant, divin, de la société, que si celle-ci est déjà suffisamment développée pour s'affranchir de la vision anthropomorphe du Dieu vivant, le Roi, le détenteur du Savoir, le lien entre les puissances divines inconnues et les hommes, celui qui sait les fins dernières. Les sociétés russe et chinoise étaient trop peu détachées de cette vision anthropomorphe de la divinité pour supporter un régime social entièrement fondé sur l'argent, signe général abstrait qui demande une croyance entière en son pouvoir pour que la société puisse fonctionner.

Le système capitaliste inaugure une forme entièrement nouvelle de société fondée sur une croyance générale en un élément absolument abstrait, "liquide", fluctuant, qui ne s'incarne pas dans des hommes particuliers, mais a sa valeur en lui-même. Les capitalistes ne sont que les serviteurs, les prêtres du Capital.

STRUCTURE HIERARCHIQUE ET EVOLUTION

La structure n'est pas un "invariant", un modèle existant une fois pour toutes et qui s'appliquerait aux éléments d'un ensemble de manière continue dans le temps. En fait, elle est essentiellement mouvante, sujette à des transformations continues; plus, elle peut être considérée comme une dynamique, et ce à deux niveaux distincts : au niveau de sa propre transformation dans le temps et au niveau de son efficacité, de son existence.

Une structure au niveau de l'organisation du "vivant" est en effet essentiellement une structure distributive; elle distribue des rôles différents à différents éléments; de plus, dès le niveau de la constitution du gène on peut différencier des caractères "maîtres", capables de se répliquer, comme la structure de l'A.D.N., et des caractères "esclaves", qui sont les matières "organiques" incapables de se répliquer par elles mêmes, et qui concourent à l'élaboration d'une cellule en suivant le "programme" établi par les caractères "maîtres", les gènes.

Il apparaît donc qu'il n'existe pas de "structure" générale, s'appliquant comme une loi générale à l'ensemble des éléments pour constituer une cellule, mais qu'au contraire cette loi qui vise à constituer une cellule vivante élémentaire est portée par un nombre restreint de molécules, constituées en "chromosome", capables de se répliquer, de se perpétuer, et utilisant les autres matières organiques disponibles en vue de sa propre perpétuation. Les autres matières organiques profitent certes indirectement de cet état de choses, puisque la structure de la cellule permet également leur conservation. Mais on peut remarquer qu'elles sont à partir de ce moment entièrement subordonnées : à partir du moment où la cellule est constituée, il n'y a plus d'évolution autonome des matières organiques possibles : toute nouvelle matière organique se composant spontanément serait immédiatement absorbée par un organisme "vivant" : l'évolution suit donc maintenant de manière obligatoire l'évolution génétique, et elle seule.

Toute "loi" est donc portée et appliquée par des éléments plus évolués, capables de se reproduire, qui créent les structures dans le but même de se perpétuer. Si une "structure" évolue, c'est qu'il existe des éléments qui ont eux mêmes évolué et qui sont capables de se reproduire en utilisant les nouvelles formes structurelles qu'elle crée pour se perpétuer. Dans l'évolution générale, que ce soit au niveau biologique ou au niveau social, ce sont toujours des éléments "maîtres" qui commandent la transformation, la créent à leur profit, c'est à dire pour se perpétuer et se développer, utilisant à ces fins des éléments "esclaves" impliqués dans la structure. Une structure implique un transfert d'énergie des éléments "esclaves" vers les éléments "maîtres", pour permettre la perpétuation de ces derniers, plus "sophistiqués".

La différence entre les systèmes proprement "biologiques" et le système "humain" est que, alors que dans le premier ce sont des molécules particulières, les molécules de D.N.A., qui possèdent l'information génétique capable de transformer les autres molécules organiques en composés capables de former une cellule, dans le monde humain certains individus possèdent l'information culturelle (et la créent par mutation) et transforment les autres "hommes" en vue de les constituer en "société". Dans les deux cas, les mécanismes mis en oeuvre sont approximativement équivalents : il s'agit toujours de prélever des éléments dans le monde des possibilités existantes (éléments organiques en ce qui concerne la cellule, éléments humains en ce qui concerne la société), et de les transformer en vue de les faire participer à un système général, dans lequel ils auront un rôle parcellaire et précis.

De même que les éléments d'A.D.N. constitués en chromosome sont indispensables pour programmer la création d'une nouvelle cellule à partir des éléments chimiques organiques, le Savoir humain, (Dieu, le Phallus) est indispensable pour constituer une société à partir des hommes et de leurs diverses capacités génétiques.

La castration subie par l'homme est l'équivalent exact de la transformation des matières organiques inorganisées par les A.D.N. en vue de les constituer en matières "utiles", créées en quantité finie, et organisées entre elles. La castration introduit au Savoir en ce qu'elle crée l'objet perdu, le signifiant Phallus, auquel est délégué l'organisation de la vie humaine en société.

La castration implique une priorité absolue, créée par la Culture dans l'espèce humaine, du codage culturel sur le codage proprement génétique. Plus exactement, si le codage proprement génétique subsiste (codage de l'activité sexuelle indispensable à la survie de la race), il est transformé, soumis à une autre loi, une loi supplémentaire qui est celle de la castration et de la priorité du Phallus. L'activité sexuelle programmée génétiquement existe encore, mais elle est subordonnée à la transformation progressive du sexuel en phallique, elle est subordonnée au Savoir et à la Culture.

Tout comme les éléments organiques perdent leur individualité pour concourir à l'élaboration de la cellule en suivant le programme génétique, les hommes concourent à l'élaboration de la société en renonçant (plus exactement, ils sont obligés de renoncer sous peine de forclusion) à leur liberté libidinale. L'humanité se perpétue et se constitue sur ce renoncement.

La castration implique un désir commun du sexe perdu, sublimé en Phallus-Dieu-Connaissance, et c'est ce désir qui est structurant de la société humaine, en ce sens qu'il relie l'élément biologique (le désir sexuel) et l'élément organisateur (Dieu, le Phallus, le Savoir).

La société humaine est fondée sur une hiérarchie, elle-même fondée sur un rapport au Savoir, la Connaissance, ou, si on veut pousser plus loin l'analogie avec les systèmes biologiques, l'information. C'est essentiellement d'une information structurante que disposent aussi bien les chromosomes dans la cellule que les maîtres, ceux qui ont un rapport direct avec le Phallus, dans la société. Ils sont en effet les dépositaires et les transformateurs d'un programme inscrit organisant les rapports des différents éléments dans le système.

Alors que la structuration de la cellule se fait par l'accomplissement d'un programme chimique, automatique, la structuration de la société humaine fait appel aux modifications psychologiques. Une des lacunes fondamentales de la connaissance humaine actuelle est celle des rapports existant entre le "psychologique" et le "biologique", de l'explication bio-chimique du phénomène du désir. Que provoque exactement au niveau physiologique la "castration" ? Si nous connaissons de manière assez satisfaisante la réponse au niveau du comportement et du mécanisme fantasmatique, nous ne savons pas encore exactement ce qui se passe au niveau physiologique, comment la castration permet ce fantastique transfert d'énergie de la zone instinctuelle à la zone intellectuelle, culturelle. C'est une question fondamentale dont la résolution est indispensable pour établir de manière assurée le pont entre le domaine du "biologique" et celui du "culturel".

En fait, on ne connaît pas exactement le mécanisme (au niveau physiologique, biochimique) distinguant l'apprentissage culturel humain, qui se caractérise principalement par l'acquisition d'une fonction de symbolisation, d'un apprentissage de type "pavlovien", qui ne porte que sur les comportements. On sait que l'apprentissage des comportements nouveaux se fait sans doute principalement par la mise en oeuvre de "molécules chargées", véhiculant l'information nouvelle à travers les neurones spécifiques au type d'action envisagé. Cela ne peut nous être particulièrement utile dans l'état actuel des connaissances. On ne sait toujours pas ce qui différencie exactement l'acquisition de la fonction symbolique de l'acquisition d'un comportement d'apprentissage. Ou du moins, tout ce que nous en savons découle presque uniquement des découvertes de la psychanalyse.

Or, d'après la psychanalyse, qui ne fait somme toute que constater l'état présent de la question, l'acquisition du symbolique passe forcément par la castration; et nous avons vu qu'au cours du développement historique la castration se fait d'autant plus "totale" que le développement culturel est plus avancé.

Cette constatation ne peut que nous amener à penser, de manière un peu fataliste, que ce qui a été sera toujours, à savoir que le développement culturel dont dépend le développement de l'humanité (et même sa survie) doit se payer d'une castration de la vie instinctuelle.

Cette perception part cependant d'un "a priori", qui est que l'acquisition de la fonction symbolique ne peut se faire que d'une seule manière, celle qui a présidé aux premiers développements de l'humanité et qui est encore actuellement existante. Or, tant qu'on n'aura pas une connaissance exacte de la manière dont cette fonction prend corps, à un niveau physiologique et biochimique, rien ne peut être dit de définitif sur cette question.

On sait également, d'après les travaux de Piaget, que la fonction symbolique n'existe chez l'enfant qu'à partir du moment où il est capable de séparer le signifiant du signifié, c'est à dire de "parler" un objet ou une personne en son absence, alors qu'elle n'est pas présente, qu'elle n'induit pas un comportement direct. L'absence est donc bien le ressort fondamental de la symbolisation, et elle peut effectivement être assimilée à une castration : c'est toujours l'"objet perdu" qui est symbolisé; en fait, ce qui est symbolisé, c'est le corps de la Mère.

Psychanalyse et psychologie expérimentale s'accordent donc sur ce point fondamental que c'est toujours un objet absent qui est symbolisé, donc que la symbolisation est indissociable de la perte. Mais on ne sait toujours pas, en définitive, si cette "perte" est indispensable à la symbolisation ou si elle est la "technique" actuelle permettant la symbolisation, technique qui serait historiquement déterminée, encore quelque peu archaïque, encore liée aux premiers balbutiements de l'établissement d'une fonction symbolique chez un animal, l'homme, particulièrement doué. En fait, il est permis de penser qu'il puisse s'élaborer d'autres techniques d'acquisition de la fonction symbolique, techniques qui ne seraient pas fondées sur une perte primitive.

La méconnaissance actuelle du mécanisme exact, au niveau cervical, de l'acquisition de la fonction symbolique, ne nous permet pas de penser de manière totalement scientifique le problème. Tout ce que nous connaissons à ce niveau, c'est l'existence chez l'homme de "centres" du langage, de l'écriture, etc, généralement situés dans l'hémisphère gauche des lobes frontaux. Peut-être une connaissance plus exacte des mécanismes d'acquisition de cette fonction symbolique indispensable au développement culturel pourrait-elle nous aider. Ou peut-être la fonction symbolique peut-elle évoluer de manière telle qu'elle ne soit plus fatalement liée à un objet absent et perdu. Peut-être l'intelligence humaine dépassera-t-elle la fonction symbolique et la castration qui lui est liée.

La question est effectivement d'importance, si on considère que le poids actuel du conditionnement culturel tend à être trop lourd, ce qui se manifeste par diverses révoltes, dont un "retour au corps" dont on ne peut qu'espérer se réjouir, mais qui n'a toujours pas résolu le problème de ses rapports avec la culture en général, sinon en la niant. D'autre part, il faut

bien voir que ce "retour" est le fait d'individus ayant subi une "perte" préalable, ayant subi la totalité du processus d'acculturation classique, fondé sur la castration. On ne sait pas encore s'il est possible d'"acculturer" les enfants humains sans passer par l'expérience douloureuse de la castration. Les quelques exemples d'éducation "non-autoritaire" ne résolvent pas ce problème, elles se contentent de le déplacer. Dans les expériences les plus "libérales", du type Summerhill, l'enfant est appelé à prendre lui-même en charge sa propre castration, mais il est évident que celle-ci a déjà eu lieu au niveau de ses rapports avec ses parents. Les expériences de Vera Schmitt sur de très jeunes enfants, au lendemain de la révolution russe de 17, étaient peut-être plus intéressantes, mais elles ont été interrompues précocement.

On ne peut une fois encore résoudre ce problème crucial de la nécessaire transmission de l'acquis culturel humain par un processus qui ne soit plus castrateur que par le postulat d'un dépassement total du système actuel des valeurs, liant en effet indissolublement l'acquisition de la valeur culturelle et la castration. Dans l'état actuel de la civilisation, la valeur culturelle est liée à une hiérarchie entre les individus, elle-même liée à l'Oedipe. Il n'y a pas de valeurs sans "respect des valeurs", sans tout un système assurant le respect de ces valeurs, sans une hiérarchie reconnue et toute-puissante. Pour que le système de transmission de l'acquis culturel change, il faut une totale refonte de l'actuel "système des valeurs".

Le seul dépassement possible de l'actuel système hiérarchique ne peut se faire qu'à travers une prise de conscience des individus les plus évolués de la nécessité de coopérer entre eux pour maintenir et développer l'acquis culturel humain, sans qu'il y ait entre eux de hiérarchie ni de croyance, si ce n'est la croyance raisonnable (qui n'est plus d'ailleurs une croyance au sens religieux) de la nécessité de la coopération entre les humains pour maintenir l'édifice culturel. Jusqu'à présent, cette coopération entre les hommes s'est faite à travers un système hiérarchique et un système de croyance commune au même mythe, à l'efficacité symbolique d'un objet quasi-divin (que ce soit le Totem ou l'Argent).

L'homme fonctionne actuellement entièrement en fonction du système hiérarchique : sa seule possibilité d'"avancement" est à l'intérieur de ce système, conçu à la manière d'une pyramide. Un fonctionnement non hiérarchique serait un événement entièrement nouveau, qui remettrait entièrement en cause la nécessité et l'efficacité de l'actuel système hiérarchique. En particulier, cela pourrait remettre également en cause la nécessité de la castration telle qu'elle existe actuellement comme méthode de transmission des connaissances.

En particulier, on peut noter que le dépassement du système hiérarchique ne peut se faire dans un premier temps que dans des micro-groupes, et surtout dans le groupe qui perpétue l'inégalité la plus fondamentale : celle de l'homme et de la femme. C'est d'abord dans le couple que se joue le

le dépassement du système hiérarchique. C'est évidemment dans la mesure où les rapports des parents sont non-hiérarchiques qu'il est possible, éventuellement, qu'un enfant passe les étapes de l'acculturation et de la symbolisation sans sucer au biberon la condition infériorisée de sa mère, qui entraîne toujours de la part de celle-ci un "investissement" sur l'enfant qui doit être le Phallus qu'elle n'a pas été.

Ce qu'il faut en définitive, c'est que le rapport d'échange entre les parents (les "éducateurs") et l'enfant ne soit plus un échange catégoriel, c'est-à-dire un échange de valeurs culturelles contre des renoncements libidinaux. En fait, il faut pour en arriver à ce point que la Culture et la Vie ne soient plus opposées, que la Connaissance ne soit plus séparée de la Vie, bref, que les deux arbres symboliques de la Bible (l'Arbre de Vie et l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal) ne soient plus séparés. Le Bien et le Mal, dans une optique biologique, c'est l'opposition entre le principe d'ordre et le principe de désordre (entropie), ou, comme l'avait bien vu Freud, entre Eros, le principe d'union, et Thanatos, le principe de destruction. En fait Eros et Thanatos, Bien et Mal doivent être considérés dans une perspective uniquement organisationnelle : ce qui est Bien est ce qui permet d'unir la communauté humaine, ce qui est Mal est ce qui la désorganise. (primitivement, l'action "dissolvante" d'une sexualité libre).

Dans cette perspective, on peut penser que la sexualité n'a plus actuellement cette caractéristique d'être une force dissolvante; au contraire, il apparaît même que c'est bien l'excès de répression à ce niveau qui tend aujourd'hui à dissoudre les liens sociaux, par l'excès de haine qu'elle engendre. Il semble que l'évolution humaine soit aujourd'hui suffisamment avancée pour que des institutions telles que le couple, l'élevage des enfants par deux parents, etc, survivent et même se renforcent après une libération de la sexualité. En ce sens, il devient dépassé de considérer la sexualité comme "mauvaise", comme un obstacle au développement culturel. La connaissance de la nécessité d'une organisation commune entre les hommes peut aujourd'hui remplacer la croyance en un Dieu redoutable fondant l'ordre du monde sur l'interdiction des rapports sexuels et le sacrifice.

LE RAPPORT AU PERE, LA RELIGION ET LA PARANOIA

Nous pouvons étudier plus particulièrement le rapport au Père comme support de la paranoïa à travers l'exemple culturel qui sous-tend notre société, l'exemple du Christ lui-même.

Plusieurs ambiguïtés apparaissent d'entrée à une lecture un peu attentive des textes "sacrés". La "parole" du Christ elle-même n'est pas exempte d'ambiguïtés, et c'est en nous fondant sur elle que nous tenterons de clarifier le rapport du Christ au Père, rapport extrêmement complexe puisqu'on sait que le Père est le Fils, réuni à lui par l'"Esprit Saint", l'entité suprêmement abstraite. Ce "mystère" fondamental d'un seul Dieu en trois personnes, n'implique pas que les trois personnes en question n'aient pas quelques relations que l'on peut qualifier d'antagoniques. A preuve cette phrase du Christ au seuil de son agonie, au "Jardin des Oliviers" : "Père! Tout t'est possible : éloigne de moi cette coupe; cependant, pas ce que je veux, mais ce que tu veux !" (Evangile selon saint Marc, § 14, verset 36). L'évangile de Jean abonde d'explications sur les rapports entre le "Père" et le "Fils". Ainsi : "J'aime le Père et j'agis comme le Père me l'a ordonné" (Jean, § 14, verset 31). Cette affirmation est extrêmement intéressante. Le Christ aime le Père, lequel va jusqu'à exiger sa mort, et aime de même tous ses "frères" humains. Cet "amour" est extrêmement éloigné de la Loi juive, qui demande uniquement que le Père soit "respecté" et "honoré". Le Christ ajoute aux commandements rigoureux de la Loi juive un commandement d'amour : "Aimez-vous les uns les autres". Partout il est question d'une "confusion" entre le Père et le Fils, et entre le Fils et ses disciples. "Le Père est en moi et je suis dans le Père", dit le Christ; cependant le Père est toujours celui qui commande. De même, les disciples sont "dans le Christ", mais doivent obéir scrupuleusement à ses "commandements". La "Parole" du Christ est en eux.

Tout cela est extrêmement ambigu : il y a comme une tentative extrême de négation de l'agressivité entraînée par la relation Père-Fils; en langage psychanalytique, il semble qu'il y ait là une tentative de négation totale de la castration et de la haine qu'elle entraîne. De plus, cette tentative prend de fait la forme d'une initiation : c'est-à-dire que le Christ fait un lien, crée un pont entre le Père et le Fils : quoique toujours personnes distinctes, ce sont deux personnes entièrement reliées par l'amour qu'elles se portent (amour complètement désésexualisé symbolisé par le "Saint Esprit"), au point de fusionner complètement : le Fils est dans le Père, il est le Père. C'est bien là une pratique initiatique que celle qui fait participer le Fils de l'essence du Père, qui fait accéder le Fils à l'état du Père lui-même. La religion chrétienne a en effet cet aspect initiatique complètement absent de la rigoureuse Loi juive : si les initiés juifs existent, ils sont exclusivement des scientifiques, se veulent des Sages et des Savants, et toujours des hommes, non des dieux; le Christ réintroduit une dimension mystique en ce sens qu'il appelle perpétuellement à une fusion avec Dieu, à une redemption qui fait de l'homme un Dieu.

Cette attitude de dénégation mystique de la castration, pour dangereuse qu'elle soit, est le moteur d'une formidable dépense d'énergie possible. Autant la castration est mystiquement niée, autant elle peut être supportée dans ses formes les plus extrêmes dans la vie courante. Ce qui contraste singulièrement avec la résignation juive, imposée par un Dieu jaloux et impitoyable, mais également plus lucide.

Le vaste système de dénégation de la castration instauré par la pensée du Christ permet de fait de renforcer l'ordre social en excluant totalement toute possibilité de révolte du Fils contre le Père pour qui il n'a plus qu'amour. De plus, le Fils est reconnu coupable avant même que d'être né : il porte déjà le "péché originel". Le Christ meurt pour "expier" le "péché originel", et son essence divine veut (subtil tour de passe-passe) que ce soit Dieu lui-même qui souffre à notre place pour expier notre faute. Pourtant, dans la relation du Christ à son Père, il semble bien que ce soit le Père qui veuille la mort du Fils, et que ce soit bien lui le persécuteur de fait de son Fils (et d'autant plus persécuteur que le Fils veut devenir le Père, affirme participer de l'essence du Père). Comme quoi il semble que le langage de la folie, si longtemps refoulé, n'est peut-être pas si fou que cela : quand Schreber affirme être "persécuté" par Dieu, on peut penser qu'il ne fait là qu'affirmer une vérité dont tout homme ~~xxxxx~~ subit inconsciemment les conséquences... tout en imaginant, magnifiquement culpabilité, être lui-même l'un des persécuteurs du Christ-Dieu...

Il semble bien pourtant que ce soit toujours le Père qui sacrifie le Fils, et que la culpabilité inculquée au Fils lui fasse généralement croire que son Père se sacrifie pour lui. La religion juive débute très clairement par le sacrifice d'Abraham, qui est celui d'un Fils sur l'autel de Dieu. L'Agneau de la Pâque juive est bien un symbole du Fils, l'Agneau Mystique étant le Fils de Dieu, le Christ lui-même. Ceci contraste d'ailleurs singulièrement avec les rites autres que les rites juifs où c'est précisément un animal dans la force de l'âge (Bélier, Taureau), symbolisant plus probablement le Père-Totem, qui est sacrifié. Il semble que la projection inconsciente de la haine contre le Père, permise par les rites de sacrifice de l'animal-Totem (du Père), ait été complètement exclue (et dépassée) par la religion juive qui osait affirmer clairement la nécessité, proclamée par Dieu lui-même, de sacrifier les premiers-nés mâles sur l'autel du Père, sans qu'ils puissent se révolter contre son image (dont la représentation était interdite), de quelque manière symbolique ou détournée que ce soit. A cet édifice extrêmement rigoureux, la religion chrétienne ajoutera la possibilité mystique de ne faire qu'un seul avec le Corps d'un Père devenu "aimant", contre qui la haine prend alors valeur d'un horrible ingratitude.

Qu'en est-il de la "faute" de l'homme dans la pensée juive ? Nous pouvons simplement pour cela étudier la Kabbale. Tout est dans les noms eux-mêmes. Les noms (Adam, Eve, Dieu) ont en hébreu une signification précise, absolument pas rendue par la transcription non hébraïque.

Le nom EVE est en réalité un verbe, le verbe "Etre-Etant", le seul verbe de la langue hébraïque à ne pas avoir de substantif. Il indique simplement la vie, l'existence.

La particule I (iod), ajoutée à EVE, est celle qui indique la continuité, l'éternité. Le mot IEVE (Javeh, Dieu) signifie donc : Etre éternel.

Quant à ADAM, il signifie "tiré de la terre". (1)

On voit déjà dans les noms des principaux acteurs du drame de la Genèse se jouer une scène particulièrement oedipienne : IEVE (le Père) est de toute évidence accolé à EVE (la Mère, la Vie). Tous deux sont, et le Père est éternellement (parce qu'il est le dépositaire du Savoir). Quant à ADAM, il est dès l'abord destiné à jouer le rôle du malheureux troisième, "tiré de la Terre", Fils de la Mère, et en tous cas sans droit à l'existence monopolisée par le couple parental.

C'est le Père qui refuse au Fils cet accès à l'existence, et c'est précisément lui qui craint le rapport du Fils (l'enfant encore "animal", non encore parfaitement acculture) à la Mère. Le mythe d'Oedipe est un fantasme d'adulte retransmis aux enfants. Et dans le mythe lui-même, c'est bien le Père d'Oedipe qui est l'artisan de son propre meurtre en faisant exécuter le Fils (lequel en réchappe et se venge). Ce qui est particulièrement singulier dans le mythe d'Oedipe, c'est que le Fils, ayant tué un Père ayant désiré le tuer, s'en sente coupable et ne ressente pas ce meurtre comme une juste vengeance. Il s'agit bien là d'une culpabilité culturelle : le Père peut à sa guise tuer les enfants, mais l'inverse est rigoureusement pros- crit. Il s'agit bien là d'une projection paranoïaque : le Père tue les enfants ou désire les tuer, mais seuls ceux-ci en ressentent la culpabilité.

Cette culpabilité est tellement ancrée dans la culture et les comportements que Freud lui-même n'y a pas échappé : à preuve son fantasme du "meurtre du Père" (2), toujours présent dans son oeuvre de l'âge mûr. La culture, selon Freud, serait fondée sur un meurtre du Père primitif, seul possesseur des femmes, par ses Fils ligés contre lui, qui en auraient éprouvé du remords (!) et se seraient refusés à posséder la Mère. Pur fantasme, si l'on se rappelle que le "remords" est déjà une acquisition culturelle, et qu'elle ne peut être élaborée que pendant des millénaires : c'est bien le Père qui crée de toutes pièces la culpabilité et le remords du Fils. Curieusement d'ailleurs, on retrouve chez Freud le même type de

(1) : Renseignements tirés de Papus, La Kabbale, Paris Dangles
(2) : FREUD, Totem et Tabou.

fantasme que celui que développe la religion catholique : le désir de meurtre du Père, profondément refoulé, est transformé en certitude d'un acte déjà accompli, et pour lequel on doit supporter une culpabilité éternelle : le désir de meurtre de Dieu est transformé en auto-sacrifice "libérateur", mais ce fait culpabilisant, de Dieu lui-même; le désir de meurtre du Père par Freud est transformé en certitude de l'accomplissement du meurtre "dans un passé très lointain", meurtre dont l'humanité entière supporte la culpabilité.

La culpabilité est toujours accolée à ce désir de meurtre, et elle est "rationalisée" par le fantasme de la réalité du meurtre, de sa réalisation "dans un passé très lointain". Cette culpabilité est bien inculquée aux Fils par les Pères, en même temps que les Pères châtent les Fils. On peut même penser que la culpabilité ~~inculquée~~ inculquée aux Fils est une projection de la culpabilité qu'éprouvent les Pères à châtrer les Fils. En même temps, l'agressivité des Fils est projetée sur des éléments extérieurs, symboles du Père : le Totem. Dans la société primitive, le meurtre rituel du Totem est l'équivalent symbolique du meurtre du Père, non pas "rejoué" comme le dit Freud mais joue dans un grand déploiement d'agressivité libérée. C'est le meurtre du Totem lui-même qui sera interdit dans les sociétés juive et chrétienne: la culpabilité préexiste au meurtre, même rituel; dans la religion chrétienne, le meurtre est déjà et pour toujours accompli, emprisonnant l'homme dans le réseau de la culpabilité.

Röheim montre dans "Magie et Schizophrénie" que les futurs chamans, dans les sociétés australiennes, passent par une crise de type psychotique (paranoïaque) après avoir violé l'interdit de manger de la chair de l'animal totem. Le viol de cet interdit est nécessaire pour devenir chaman. Le futur chaman a alors des visions, croit être puni par le Totem, etc : c'est bien d'une image du Père qu'il s'agit là. Le Chaman, le Sorcier, le dépositaire des valeurs culturelles du groupe, passe par l'expérience du meurtre symbolique du Père avant de parvenir à la maîtrise chamannique, c'est-à-dire avant de parvenir au cœur du mythe originel de la tribu, la compréhension de l'interdit du meurtre du Père et de la castration. C'est cette compréhension profonde du mythe qui fonde l'"efficacité symbolique" du comportement du chaman quand il s'agit de guérir les maladies.

Le Père castrateur ne peut être tué parce qu'il est lui-même symbole du Phallus, du Savoir. Tuer le Père reviendrait à tuer le Savoir, à tuer la Parole, donc à tuer ce qui nous fait "humains". D'où la phobie du meurtre du Père transmise de génération en génération : ce meurtre serait la destruction de l'homme lui-même.

L'HOMME CLIVE

Le désir lui-même est clivé : à tout moment il y a coexistence du "désir" lié au trauma (c'est-à-dire ce qui a pu être saisi par Freud comme "compulsion de répétition") et d'un "désir" autre, qui est celui d'une relation au plaisir total, à l'état antérieur à la castration.

Freud confond totalement ces deux types de désirs : d'après lui prime un désir de "retour à l'inorganique", qu'il fonde sur une extrapolation de cette "compulsion de répétition", ce qui lui permettra d'introduire par la suite le concept de "Thanatos", l'instinct de mort ancré au coeur de la structure psychique de chaque individu.

Or ce qui apparaît à une analyse plus approfondie, c'est que le retour aux situations traumatiques, en vue de les maîtriser, est bien lié de manière permanente à cette "pensée" plus ou moins consciente que ce retour est nécessaire pour retrouver le plaisir perdu, pour retrouver une capacité normale de jouissance sexuelle. Cela apparaît clairement dans l'oeuvre d'Adamov, qui serait particulièrement bien placé pour parler de ce que Freud appellerait l'"instinct de mort" : d'après lui, le "désir" qui le fait aller d'humiliation en humiliation est aussi un "désir de s'affranchir du désir"; à chaque fois, il pense que l'épreuve de l'humiliation accomplie, il sera délivré pour toujours du désir de l'humiliation. C'est là qu'on voit clairement le rôle de la situation traumatique, rôle du "fétiche" auquel il est perpétuellement sacrifié dans l'espoir qu'il vous laisse enfin, quelque jour, en paix.

Plus encore, le retour du traumatisme correspond toujours à une époque où une jouissance est possible. Comme si la jouissance était toujours interdite et impossible, le traumatisme réapparaît toujours avec le plus de vigueur quand il pourrait "logiquement" être dépassé. L'homme est ainsi perpétuellement rejeté à ses traumatismes initiaux, à ce qui constitue sa "castration". Ceci ne lui est d'ailleurs pas spécifique, puisque l'on voit les jeunes chympanzés précocement privés de leur mère manifester en tous points une dépendance extrême par rapport aux adultes qui les prennent éventuellement en charge. On aurait pu croire qu'ils se "débrouilleraient" plus rapidement, qu'ils deviendraient plus rapidement autonomes : c'est exactement l'inverse qui se produit. De même, on peut considérer que l'homme est un animal hyper traumatisé, tout à fait incapable d'autonomie, revivant éternellement un rapport de dépendance.

Les jeunes chympanzés ne se développent normalement que si leur rapport à leur mère se poursuit jusqu'à l'âge adulte. Ils têtent leur mère jusqu'à la fin de leur cinquième année (ce qui correspondrait chez l'homme à dix ans). Dans quelques sociétés primitives, les enfants têtent leur mère parfois jusqu'à cinq ans (aborigènes australiens), et la mère n'empêche pas l'aîné de têter même si cela prive le cadet, qui peut en mourir. Que dire des sociétés modernes, où l'enfant est non seulement privé de contact direct au sein, mais encore sevré

précocement ? Le traumatisme qui en résulte est énorme, et serait absolument insupportable si la société ne s'était précisément fondée sur ce traumatisme, en renforçant considérablement la dépendance réciproque de tous les membres de la communauté. Nous sommes tous, dans tout notre comportement, des enfants privés de lait, angoissés, confrontés à une image maternelle phallique, toute-puissante et interdiciatrice, mais ayant en compensation de cette perte de sécurité érigé le plus vaste système de renforcement de la sécurité collective fondée sur la transformation de la nature (et notre propre transformation). La réussite culturelle de l'espèce "homme" est la revanche, la compensation d'une perte qui est de plus en plus grande, d'un éloignement de plus en plus grand de l'état de sécurité originel. On peut d'ailleurs ajouter à cela que le bébé humain est de loin plus "infantile", plus fragile que le bébé chympanzé. Mais dès qu'il a perdu le lait maternel, la sécurité, il peut acquérir une compensation immédiate, dont ne dispose pas le primate : le langage.

Il y a bien lieu de penser que tout le langage abstrait est apparu avec la castration, qu'il en est la conséquence immédiate. Les animaux disposent en effet d'un langage, leur permettent de signifier divers événements importants, ayant une valeur directe pour le groupe : danger, nourriture, recherche sexuelle, combats, etc. Ils ne disposent par contre pas d'un langage abstrait, c'est-à-dire d'un langage représentatif. Le langage ne peut être créé qu'à partir de la perte d'un élément duréal, perte qui nécessite son évocation par un signifiant qui devient abstrait (puisque signifiant quelque chose qui n'est pas réellement là, une représentation). Cette perte originelle, c'est bien celle de la castration, qui créait du même coup le signifiant Phallus, clé de voûte du système des significations.

On sait que les linguistes s'accordent à trouver que les mots les plus anciens, les racines les plus anciennes de tous les langages humains existants sont à double signification antagonique : ainsi le même mot (racine) signifie à la fois sacré et horrible. On voit bien dès la source du langage se manifester l'ambivalence, telle qu'elle est ressentie par rapport au phénomène de la castration. Le Phallus est à la fois "sacré", puisqu'il est la source de l'existence de l'humanité, et horrible parce qu'il rappelle (tout en la cachant) l'horreur de la castration. Tout le langage humain est ainsi fondé sur une telle dualité, sur une telle ambivalence. "Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut", proclame la Table d'Emeraude d'Hermès Trismégiste. Ce qu'il y a de plus beau est également ce qu'il y a de plus laid, et vice-versa : tout le système des valeurs humain est ainsi fondé sur une ambivalence fondamentale : l'homme hait profondément (et aime à la fois) ce que la Culture lui indique être "beau", "sacré", etc. C'est pourquoi l'adhésion au système culturel n'est jamais totale, même (et peut-être surtout) de la part de ceux qui ont la charge de le défendre et de le développer. Le rapport de l'homme à la civilisation (et donc à lui-même) est un mélange d'amour et d'horreur profonde.

C'est là un peu le problème que soulevait Freud dans son "Malaise dans la Civilisation", quoiqu'il ait assez mal perçu le clivage dont il était question. Freud le place à l'intérieur même de la vie instinctuelle, entre l'Eros (l'amour) et Thanatos (la destruction), alors que ces deux entités sont entièrement solidaires et ne se combattent pas : le désir de destruction augmente dans la mesure même où les relations sexuelles "sublimées", l'Eros se développe. Le problème réel, que Freud n'a pas posé, et en effet il n'est pas possible d'y répondre sinon par des spéculations, est : est-il possible de dépasser l'ambivalence de l'homme par rapport à la Culture et à lui-même ? Peut-on éviter que croissent à la fois possibilités de création (fondées sur une répression instinctuelle de plus en plus forte) et désirs et possibilités de destruction (fondées sur la haine inconsciente de la répression) ?

Jusqu'à présent, les deux entités (Eros et Thanatos) ont cru exactement de manière proportionnelle. La question réelle est donc : Est-il possible d'assurer un rapport de l'homme à sa propre création, la Culture, qui ne soit pas ambivalent, et qui ne soit pas fondé sur une castration ? Est-il possible qu'une humanité "libérée" puisse maintenir l'acquis de la Civilisation (et éventuellement le développer) sans passer par l'épreuve jusqu'à présent nécessaire de la castration ? Il est évident que tout développement de l'humanité est fondé sur un renforcement du processus de castration-sublimation. Les groupes faisant subir à leurs membres la castration la plus intense dominent généralement les groupes à la vie plus libre. Est-il possible de renverser le processus ? Il s'agit de toutes façons d'effectuer un bond qualitatif, c'est à dire que le développement d'une éventuelle capacité "libre" d'absorption des connaissances ne peut se développer que dans des pays culturellement très avancés, étant déjà passés par une période de castration intense.

C'est là qu'il faut s'adresser en priorité aux méthodes d'éducation. Actuellement, même les plus libérales s'adressent déjà à des enfants étant passés par un processus de castration intense (ex : Summerhill s'adresse à des enfants déjà âgés, à l'exception de la propre fille de A.S.Neill).

Nous ne disposons d'aucun exemple qui puisse nous aider dans cette voie de recherche. Le seul exemple, paradoxalement, est celui d'une chympanzé, Washoe, à qui il fut possible d'apprendre près de 400 mots de vocabulaire "humain", par la méthode des signes gestuels, dont son propre nom, et qui n'était évidemment pas passée par le processus habituel de castration que subissent les humains (1). Il faut dire cependant qu'elle vivait perpétuellement avec des humains, ce qui peut l'avoir influencée même à un niveau affectif. Evidemment, ses maîtres avaient subi, eux, une castration ? Peut-être la transmission du savoir se ferait-elle bientôt en dehors du système de la castration ? Ce qui aurait plusieurs conséquences qu'il nous faut analyser.

(1) : R.A & B.T. GARDNER, Science, vol. 165, pp. 664- 672.

D'une part, le Savoir perdrait son statut de Phallus. Ce qui implique qu'il ne serait plus le support d'une relation hiérarchique et castratrice entre les individus.

D'autre part, il faudrait reconsidérer tout le système social, actuellement fondé sur le "prix" (la castration) qu'il faut payer pour accéder au Savoir, ce qui justifie les relations de domination. S'il n'y a plus de "prix", il n'y a plus de "raison" de la domination. Et surtout, il devient possible que le Savoir soit également distribué à tous, selon leur désir et non selon leur capacité à souffrir pour l'acquérir.

Tout cela n'est effectivement que spéculation. Il n'est pas possible actuellement de déterminer si l'homme, parvenu à ce moment de son évolution, sera capable d'inventer une voie nouvelle, une structure nouvelle qui conditionne à la fois, ainsi que le fait la structure phallique, l'acquisition des connaissances, les relations hiérarchiques, le rapport à la sexualité. Ou peut-être même assisterons nous à la mort de la structure, au dépassement des notions même de structure, de hiérarchie, d'ordre, au dépassement de la dualité et du clivage, de la dialectique proprement humaine entre le sexe (le corps, la vie) et le Phallus (le Savoir, le Pouvoir). Dépassez la dialectique, il s'agit bien là d'un vieux rêve, dont on ne sait si l'homme parviendra à le réaliser, sinon à condition de dépasser complètement l'homme.

TRAVAIL ET PHALLUS-ARGENT

La possession du Phallus-Argent est aussi une possession des hommes : sa possession donne la position de celui qui opère le renouvellement de la castration. Celui qui possède le Phallus-Argent (le Capital) a la disposition de fait du corps des autres, en ce sens qu'il peut en exiger du Travail.

L'exigence du Travail est une exigence tout à fait moderne, compatible avec la pseudo "liberté individuelle". En fait, la seule liberté reconnue est celle de se vendre librement.

Il n'est d'ailleurs pas à ce niveau de classe purement "prolétaire". Tous les travailleurs respectent le système de la propriété et aspirent principalement à y participer. Ils se font ainsi les artisans de leur propre castration, en vue de la possession du "Phallus", de l'estime sociale (et de l'estime de soi) que représente la propriété. Il est d'ailleurs vrai que tout homme qui ne "possède" pas est l'esclave du Phallus, le perpétuel châtré (puisque'il doit travailler pour de l'argent); mais celui qui possède le Phallus Argent-Capital est non moins châtré, puisqu'il doit perpétuellement prendre soin de son capital, et perpétuellement veiller à ce que celui-ci soit "valorisé" par le travail des non-possesseurs de capital. En effet, sans "revenu" le capital ne vaut rien et le capitaliste ne subsiste pas : il perd son capital pour sa propre subsistance.

Ainsi, le couple dialectique Travail-Castration (qui est aussi celui du Capitaliste et du Travailleur) se soutient de ce que le Travailleur est obligé de se châtrer pour survivre et de ce que la capitalisation se maintient et ne se développe en tant que telle que si le capitaliste assure perpétuellement de par sa fonction la castration de ses travailleurs, en les faisant précisément "travailler". Ce qui implique de sa part une "croissance", une "foi", que l'on peut comparer à celle du prêtre, dont il reprend d'ailleurs la fonction fondamentale : assurer la castration, assurer le flux permanent d'Energie entre la vie, le temps du travailleur et le capital accumulé, le capital "mort" et impérissable, qui se survit et se développe perpétuellement en incorporant de toujours nouvelles quantités de travail. Le Capital, disait Marx, est du Travail "coagulé". L'expression est saisissante, même si elle est involontaire (et pourtant, il y a bien un Marx un peu mystique ! alors qui sait ?). Il s'agit bien d'une "coagulation", en effet, d'un transfert permanent d'énergie entre les "forces vives", le pouvoir créateur, et le capital en tant qu'entité abstraite, mesurable, quantifiable, représentant le Phallus recherché par chacun des hommes comme signe de la puissance sexuelle perdue. Et c'est bien dans la recherche du Phallus, dans la recherche de l'Argent, du Capital, que s'effectue de fait la castration du Travail. Les servants du Capital, par leur travail un peu particulier, ne font qu'assurer le bon fonctionnement de la machine castratrice, en permettant de valoriser le capital par de nouveaux apports en travail.

On retrouve dans le rapport économique moderne, "capitaliste", le même rapport que dans la "castration" symbolique des peuples primitifs (incision du pénis, circoncision) entre le jeune homme "châtré", "initié", et les hommes "initiateurs", disposant du Phallus, du secret de l'initiation. Il faut perpétuellement que tout jeune homme participe à son tour au système du Phallus, du secret de l'initiation. Il faut perpétuellement que tout jeune homme participe à son tour au système du Phallus, qu'aucun n'échappe à l'initiation sous peine de faire effondrer l'ensemble de l'édifice social fondé sur l'Interdit. L'extraordinaire réussite de la société capitaliste est due au fait que tout le processus castrateur se résume finalement dans un rapport entre Capital (Phallus) et Travail (pénis, vie), comme les sociétés primitives se fondaient sur une opposition Phallus (sacré, humain) et pénis (animal).

La société capitaliste est absolument la première de ce type : tout le processus d'initiation, de participation à la Culture (qui commence chez l'homme dès le plus jeune âge, dès l'entrée dans le langage et à l'école) est axé sur le Travail futur que pourra accomplir le jeune enfant. Dès l'enfance, l'homme est placé dans un certain rapport au Capital; l'accèsion à l'initiation des peuples primitifs est considérée comme réalisée lorsque l'enfant travaille, réalise sa castration et possède enfin ce Phallus de nos sociétés, ce qui ouvre toutes les portes, l'Argent. Et il est question d'en posséder le plus possible : la recherche d'un maximum d'argent est analogue aux diverses étapes, parfois fort longues, d'initiation que connaissent tous les peuples primitifs. Et comme ce sont toujours les Anciens qui possèdent la Sagesse, ce sont aussi les individus les plus vieux qui possèdent le plus d'argent, qui disposent du Capital, et qui font travailler (initient) les plus jeunes.

On voit que la force de la société capitaliste vient principalement de ce qu'elle a su axer tout son processus d'initiation sur un pôle unique, le pôle de l'Argent-Capital, en faisant du rapport au Travail et au Capital un rapport aussi essentiel et aussi unique que celui qui lie un membre d'une tribu primitive à son Phallus-Totem. Il y a là un rapport où se mobilisent des affects extrêmement intenses, puisque ce sont ceux même qui résultent de l'opération de la castration, de la perte par l'homme de ses facultés "naturelles" de jouissance, jouissance qu'il essaie en vain de retrouver dans la voie que lui indique la société, celle de la possession du Capital. "Ah, si j'étais riche..." Cette voie est bien sûr illusoire : le riche n'a que l'apparence de la jouissance, et il importe à son rôle qu'il donne l'impression de jouir de ses richesses, mais chacun sait qu'il en est bien incapable : rien de plus pesant que le fardeau d'un Phallus mythique, d'un Capital à porter. La "richesse" est toujours censée apporter la jouissance, et peut-être le donne-t-elle dans une certaine mesure. Mais c'est toujours en contrepartie d'une perte, qui est celle de la liberté et de la jouissance sexuelles : pour être riche, il importe de "travailler".

Il est bien clair aujourd'hui que l'accumulation primitive des capitaux n'a pu avoir lieu que par un effort sévère de rétention, d'auto-castration, de la part des premiers capitalistes. La jouissance du corps devenait absolument maudite, et l'absence de jouissance du corps avait sa contrepartie "naturelle" dans l'accumulation du Capital, de l'Argent, devenant ainsi très justement signe de la grâce divine, de la "prédestination", puisqu'il était de fait le fruit d'une ascèse (on peut voir à ce sujet les études de Max Weber sur l'Ethique protestante et le Capitalisme). D'où la rupture avec l'Eglise Catholique, liant encore l'Argent et le Diable (dans l'optique des anciennes religions, apeurées de l'apparition de ce nouveau Dieu qu'est l'Argent).

Il est faux de dire, comme Marx, que l'argent est "amoral"; au contraire, comme toute divinité, il fonde une "morale": cette morale est celle de l'éthique protestante primitive; elle est fondée sur le Travail comme culte et sur la Richesse comme récompense, comme signe divin; le tout fondé évidemment sur l'ascèse, la privation, etc. Le monde moderne assouplit peu à peu ces lois morales sévères, mais ~~l'assouplissement~~ l'assouplissement n'est que de façade; la "jouissance" des biens matériels n'est qu'une contrepartie à un travail de plus en plus acharné, généralisé à l'ensemble de la population (l'instruction et la compétition ouvertes à tous ceux qui veulent "travailler"), travail que les "biens de consommation" servent d'ailleurs à améliorer, à rendre toujours plus efficace. Simplement, il est maintenant permis de "jouir" de sa richesse, ainsi que le suggèrent les publicités; mais il est bien évident que la jouissance que serait l'occupation de la majeure partie du temps à des activités "vivantes", sexuelles, reste fondamentalement interdite. D'où la réaction de rejet des "hippies", rejet fondamental de la morale du Travail et de la recherche du Phallus-Argent. Recherche de la jouissance à sa base même, hors du système symbolique castrateur.

LA LOI, LE MEURTRE ET LE SADISME

La Loi conditionne tout notre rapport à l'existence, à la conscience de Soi, à l'Etre. En fait, l'homme ne peut être, acquérir un droit à l'existence, qu'en rapport avec ce signifiant omniprésent qu'est le Phallus, la Loi. Il ne lui est pas reconnu d'existence en dehors de celle qui lui est reconnue par la Loi.

Ceci fonde entièrement ce qu'on a pu caractériser comme rapport sadien entre les individus. Le rapport sadien est de fait pour celui qui l'instaure le seul moyen de s'éprouver comme Loi, donc comme existant. Ce qui importe au "sadique" (et nous verrons que la plupart d'entre nous peuvent être considérés comme sadiques ou masochistes, dans la mesure où nous avons tous à faire avec la Loi), c'est de s'éprouver lui-même comme Loi, et ce à travers principalement ce qui fonde la Loi, c'est-à-dire la destruction, la programmation, l'utilisation du corps. Ceci apparaît très clairement dans l'oeuvre de Sade lui-même, où perpétuellement il est question soit de l'emprise directe d'un individu tout-puissant sur de jeunes filles "vertueuses", ce qui donne à l'emprise fantasmatique de Sade l'apparence d'un combat avec Dieu, l'autre Loi, ou de l'ordonnancement par l'auteur de "figures" qu'il fait exécuter pour sa seule jouissance à des "figurants", complètement dépersonnalisés, entièrement soumis à la loi du Maître qui ainsi se retrouve comme existant, comme tout-puissant, et y trouve la jouissance perdue, réservée au Phallus, à la Loi. C'est en s'éprouvant soi-même comme Loi que l'on peut jouir, dit le sadique, parce que c'est la Loi seule qui possède la jouissance. Il s'agit en fait chez lui d'une identification réussie, et c'est probablement la raison pour laquelle la "perversion" sadique est la plus susceptible de "sublimation", ou peut-être plus exactement d'intégration pure et simple, dans toutes les activités de l'armée, de la police, de la finance, de l'éducation, etc... Pouvoir s'éprouver comme Loi, comme support de la Loi, voilà quel est le ressort de la structure sadique. Et ce n'est pas un hasard si la plupart (la totalité ?) des "gouvernants" expriment de fait des pulsions sadiques plus ou moins bien sublimées. Etre la Loi, faire la Loi, voilà le désir profond du politicien ou du grand financier, désir lié à la perte de son existence pulsionnelle profonde et à la vénération de ce qui est reconnu comme être, la Loi, le Phallus qu'il faut alors essayer d'être, ou tout au moins de représenter.

La structuration masochiste, toujours coexistante à la structure sadienne, est son corollaire. Qu'y voyons nous en effet ? Le sujet a besoin, pour sa jouissance, d'un objet qu'il puisse ériger comme Loi, comme Phallus, et avec qui il puisse faire un "contrat", c'est-à-dire partager la puissance qu'il lui reconnaît, ou participer par un contact intermettentiel de cette puissance. Ce qui rapproche le masochisme du sadisme,

c'est qu'ils s'articulent tous deux sur un rapport à la Loi, l'un pour tenter de la représenter, l'autre pour s'en faire jouer la représentation. Dans tous les cas, il s'agit bien d'un théâtre, et Genêt a très bien montré comment, dans son rapport masochiste aux "durs" représentant la Loi, il prenait son plaisir de leur connerie, de cette liberté interdite qu'il éprouvait à se moquer "en dedans" des représentants sadiens de la Loi. Dans tout couple de cet ordre, on retrouve le vieux schéma de l'opposition entre le phallique et le sexuel, le "mac" jouant à fond le stéréotype social de l'Homme, du représentant de la Loi, jouant à "être la loi" en étant "hors la loi" et la "frappe" jouant à être le sexe libre, toujours persécuté, mais néanmoins profondément sûr de sa plus grande liberté instinctuelle, mais malgré tout obligé perpétuellement de se rabattre sur la Loi dont il éprouve un besoin vital : on ne peut "être" hors d'un rapport à la Loi.

C'est parce qu'on est soi-même annulé, enclulé symboliquement par le Père, par la Loi sociale, qu'on tend soi-même à enculer l'autre, l'annuler, comme si le seul moyen d'existence possible était de devenir soi-même cette Loi détestée, de rejeter perpétuellement l'humiliation sur l'autre plus faible, pour éviter de prendre conscience de la sienne propre. Il s'agit là toujours au sens propre d'une projection, telle qu'on a pu la percevoir clairement dans les mécanismes paranoïaques. Parce qu'on encule l'autre, on n'est pas soi-même un enclulé. Il est de plus en plus évident que les hommes subissant le plus l'oppression sont les plus aptes à la retransmettre sur d'autres, sur lesquels ils disposent d'un pouvoir. Tant il importe de s'éprouver soi-même comme Loi. Un enclulé comme Genêt n'a qu'une envie, qu'un désir profond, c'est de trahir ces macs qu'il admire pour ainsi démontrer son existence, leur faire ainsi subir sa loi. Mais sa jouissance la plus profonde est finalement de faire jouer à l'autre le rôle de la Loi, pour ainsi s'en différencier et éprouver son existence en tant que corps, en tant que vestige de corps, opposée au stéréotype des représentants figés de la Loi, qui ont totalement perdu leur corps autonome pour le conformer aux représentations.

Tout ce qui met en oeuvre la Loi, toute cérémonie a un caractère sado-masochiste. On peut ici évoquer les différents cérémoniaux qui ont parcouru l'Histoire récente : cérémonial de l'Inquisition, cérémonial militaire, nazi, cérémonial des Tribunaux, des exécutions capitales, etc : tous ces cérémoniaux sont analogues au cérémonial sadique : ce sont des mises en scène destinées à montrer la toute-puissance de la Loi et de ceux qui s'en font les représentants : la Loi a droit de regard permanent sur la vie même de ceux qui lui sont assujettis. Le sadisme, c'est bien cela : une cérémonie démontrant la toute-puissance du Phallus. Tortures, sévices ont le même rôle; ils sont de fait indispensables au cérémonial : la toute-puissance du "Führer" ne peut s'exprimer sans le sacrifice de millions d'hommes, ou celle des Etats-Unis sans le sacrifice de Noirs d'abord, de Vietnamiens ensuite.

Le meurtre est indispensable à l'affirmation de la puissance de la Loi : meurtre du plus faible, du moins "civilisé", de l'enfant, meurtre rituel des prisonniers dans les civilisations amérindiennes, meurtre symbolique du Christ dans les cérémonies chrétiennes, meurtre quotidien du corps, négation du corps des enfants pour assurer la domination du système de valeurs. Toute la civilisation est bien fondée sur le meurtre, Freud ne s'est pas entièrement trompé, il a seulement confondu qui tue qui : car c'est bien le Père, la Loi, le Phallus qui tue et qui ne cesse pas de tuer, car en fait son existence, sa puissance sont fondés entièrement sur le meurtre. Si la culpabilité ressentie envers les parents fait que l'on peut croire que c'est l'enfant qui désire tuer le Père, en fait c'est manquer de voir le meurtre quotidien accompli par la société des Pères, par la Loi, sur ce qui n'est pas encore suffisamment châtré, ce qui échappe encore à la Loi. Ce meurtre est un fait objectif; qu'on ne puisse l'éviter est pour l'instant un fait également objectif. Le meurtre est nécessaire à la prévalence de la Loi, et il ne peut pour l'instant se concevoir d'humanité sans Loi. Il n'y a donc pas d'humanité sans meurtre; l'humanité est fondée sur le meurtre.

Il n'y a pas de Loi sans meurtre, sans Terreur. Du moins est-ce ainsi que la Loi humaine apparaît : la contrainte est toujours présente dans le discours du Pouvoir. La mise en place du Phallus, de l'organe symbolique signifiant, est une mise en place sur le meurtre total ou partiel de toute la spontanéité vivante du corps. Il faut toujours des "martyrs" pour signifier la gloire du Phallus, du Signe sacré, du Fétiche. Les martyrs ne meurent pas en vain : ils sont absolument nécessaires à la constitution de la Loi sans laquelle il ne peut y avoir d'humanité.

Il est temps ici de faire justice de cette idée de Freud selon laquelle "la névrose est le négatif de la perversion". Il n'y a pas de négatif de fait, puisque la névrose et la perversion, c'est souvent exactement la même chose, le même comportement, mais dans des contextes différents. Le "sadisme" est catalogué comme "perversion" dans sa forme "diabolique", quand l'individu qui s'y adonne veut devenir lui-même la Loi; il peut être qualifié de "névrose" dans sa forme divine, lorsque celui qui s'y adonne se veut le représentant de la Loi sociale, et peut torturer en jouissant de la considération de tous. Il y a d'ailleurs infiniment moins de sadiques déviants que de sadiques parfaitement intégrés, et cela est vrai pour toutes les formes de perversion.

Est-il possible de dépasser l'état actuel de nos sociétés dans lequel toute la vie est capitalisée par la Loi ? Dans lequel l'ordre est fondé sur la terreur et le meurtre perpétuels ? Ce sont des questions auxquelles il est difficile de répondre : aucune civilisation ne s'est fondée sur autre chose que le meurtre.

LA LOI ET L'ORDRE, DU BIOLOGIQUE AU SOCIAL

La castration, la création du Phallus comme symbole général de la Loi participent du même processus que l'ensemble des créations des structures ordonnées, de la vie, à partir du moins ordonné, des potentialités d'énergie brute. Tout comme une cellule se construit en utilisant l'énergie de systèmes moins organisés, la société humaine se construit en utilisant l'énergie des systèmes relativement moins organisés que sont les organismes individuels. L'existence des organismes individuels dépend évidemment de la structure organisée, tout comme la production des enzymes nécessaires à la vie ne se fait pratiquement pas en dehors de la structure cellulaire, disposant du code nécessaire à la transmission de l'information sur la structure des dits enzymes.

Toute Loi suppose principalement un transfert énergétique, une relation économique. L'élément qui dispose de l'information, l'élément structurant, l'élément code, recrée une structure dans laquelle chaque élément a une place précise, participe à la perpétuation du code, à la transmission de l'information. On peut dire que le codage de la Loi phallique est un sur-codage par rapport aux codages génétiques déjà existants; sur-codage qui implique ses hiérarchies, l'attribution de rôles à différents éléments, et un transfert permanent d'énergie des éléments les plus "bruts" aux éléments les plus "codants".

L'humanité suit ainsi un développement déjà inscrit dans les cellules les plus primitives: elle poursuit le développement de relations d'ordre, d'une hiérarchie, d'un système organisé de plus en plus gigantesque. Cela est aidé (plus exactement est corrélatif de) par la néoténie de l'animal humain, c'est à dire sa progressive régression à un stade de plus en plus foetal, de plus en plus libéré de la spécialisation physique. Ce qui permet une spécialisation dans un ensemble organisé aux multiples éléments: chaque élément humain peut ainsi être façonné dans le but de son utilisation dans un ensemble extrêmement large, puisque chaque humain est de naissance polyvalent.

On ne peut dire dans l'état actuel des connaissances pour quelle "raison" se forment des systèmes organisés. L'explication par l'entropie-néguentropie est finaliste, elle postule que la "vie" se défend contre la désorganisation de l'entropie par une organisation rétroactive, en "feed-back". En fait, tout ce que l'on peut dire, au niveau de la Logique, est qu'il est inéluctable qu'un système organisé, à partir du moment où, pour des raisons mal connues (le hasard peut-être) il a été amené à se constituer, soit capable de se répliquer en asservissant les systèmes moins organisés dans le but de sa propre conservation.

Il semble bien que l'ordre se crée à partir d'une progressive perte d'énergie, pour cette simple raison que les états de très haute température (très haute énergie) sont incompatibles avec l'existence de matière très différenciée, d'atomes complexes, d'organisation stable de la matière. Les systèmes "vivants" se caractérisent surtout par le fait qu'ils sont aptes à utiliser de l'énergie, extérieurs pour se perpétuer; ils sont capables de tirer parti des ressources énergétiques existantes, "figées" dans des structures complexes, elles mêmes extrêmement ordonnées.

Il est bien évident que cette "création d'ordre" est indispensable pour tirer parti des ressources énergétiques : l'exploitation de l'Uranium est inconcevable hors de sociétés hyper-organisées, de même que l'utilisation des photons solaires dans la cellule nécessite l'utilisation de toute une machinerie chimique (l'A.T.P.).

La création de l'"ordre" se fait finalement en deux temps : un premier temps de "refroidissement", permettant une structuration moléculaire, et un deuxième temps "vivant", utilisant la perte d'énergie extérieure à la structure elle-même pour construire de nouveaux ensembles. L'entropie crée des systèmes plus organisés dans un premier temps (molécules complexes) qui deviennent peu à peu capables dans un deuxième temps d'utiliser l'entropie qui leur est extérieure pour créer d'autres systèmes de plus en plus organisés. En définitive, l'ordre est bien fonction de l'entropie : les structures "froides" sont toujours plus organisées que les structures "chaudes", exception faite des structures "vivantes" qui ont besoin d'une température "optimale" pour se perpétuer (et peut-être s'agit-il d'ailleurs d'un souvenir phylogénétique, dans la mesure où les structures vivantes sont probablement nées dans un milieu qui était continuellement à la température actuelle du corps, température qui est restée celle nécessaire à l'accomplissement des réactions chimiques, alors même que l'environnement avait baissé de température. Les premiers éléments vivants ne devaient pas être plus "chauds" que leur environnement.). Si l'homme produit de la chaleur, ce n'est pas un signe d'évolution, c'est bien une contrainte.

Le problème de l'Energie est bien le principal problème de l'humanité : c'est bien parce qu'elle a besoin de se maintenir le plus possible à chaleur constante qu'elle est obligée de s'ordonner de plus en plus, de se structurer pour tirer parti de ressources énergétiques nouvelles, d'inventer les codes nouveaux permettant l'utilisation de ces ressources (code technique et code socio-culturel à la fois). Le problème peut être considéré comme étant le même pour une cellule primitive : l'A.D.N. véhicule le code répondant à la question de l'organisation d'une structure permettant d'utiliser de l'énergie extérieure (photons).

L'un des problèmes majeurs de l'homme en société est de pouvoir concilier ses tendances sexuelles et les nécessités de la réflexion. On a remarqué que les facultés intellectuelles n'étaient jamais excitées en même temps que les pulsions sexuelles et sociales, parce qu'elles participent de deux systèmes différents : le cortex en ce qui concerne la pensée réfléchie, l'hypothalamus et le système limbique en ce qui concerne le désir sexuel et social. Cette distinction explique d'ailleurs pourquoi toutes les sociétés se sont fondées sur un interdit du sexe, une restriction des activités sexuelles et du plaisir que l'homme est susceptible d'y trouver. Cette restriction permet en effet de laisser plus de place à la réflexion. Le problème est que cette restriction du sexuel, dans la mesure où elle doit s'accroître au même rythme que le développement intellectuel humain, en vient à devenir insupportable : névroses, psychoses, tension généralisée sont le lot des sociétés modernes. Il devient donc urgent de penser d'autres types de développement que celui dans lequel nous sommes encore pour l'instant engagés.

L'évolution humaine se fonde encore sur l'Interdit, la castration. L'acte sexuel est en permanence interdit, la castration se veut une opération définitive. On peut penser que cette situation est héritée d'un passé très ancien, passé au cours duquel l'homme était encore si peu prêt à abandonner ses possibilités de jouissance érotique libre que des mesures extrêmes pouvaient s'imposer, en vue de permettre un développement des capacités réflexives. Si l'homme répugnait à faire fonctionner son cortex, ses capacités d'association, il était nécessaire de "couper" ses capacités réflexes de jouissance sexuelle. De nos jours, cette "coupure" primitive s'est perpétuée, quoiqu'il n'y ait plus de castration-circoncision physique. L'acte sexuel demeure interdit, et même tellement interdit que cela entraîne tous les troubles dont nous avons fait mention. Plus même que le rapport sexuel, c'est tout le rapport direct, émotionnel, hypothalamique au corps qui demeure interdit. Il est interdit d'avoir un corps fonctionnant de manière réflexe, de laisser libre cours à l'"instinct". Le contrôle du cortex sur l'affectif et sur l'instinct doit toujours dans nos sociétés être maintenu, sous peine d'asile psychiatrique.

Une telle situation est à la longue désastreuse. D'autant plus désastreuse que la tendance générale de la biologie et de la pharmacologie est de restreindre encore la part de l'affectif, de l'instinctuel, pour accroître d'autant le contrôle du système cortical sur le système émotif et réflexe. Certains auteurs préconisent très sérieusement de généraliser l'usage d'inhibiteurs du système réflexe, dans le but de "réduire les tensions" apportées par les frustrations imposées par la société. La castration chimique est en bonne place pour remplacer la castration physique et morale utilisée dans le passé, et qui tend à perdre aujourd'hui de son efficacité.

L'ennui, c'est qu'avec cette castration nouveau style, si effectivement l'humanité goûtait les joies du bonheur chimique, de l'équilibre retrouvé par l'élimination des sombres désirs de sexe et de violence, elle perdrait radicalement ce qui l'a fait jusqu'aujourd'hui évoluer, sa créativité. La créativité humaine est en effet fondée sur une dialectique incessante entre le désir (désir sexuel et désir de domination sociale) et les impératifs de la Culture. La création est toujours le fruit d'une sublimation, et cette sublimation ne peut s'ériger que sur la base d'une sexualité entière (ce que savent depuis des temps immémoriaux tous les initiés de toutes les religions, philosophies, etc).

Quelle solution peut-on alors proposer ? C'est qu'effectivement les biochimistes, ou du moins certains d'entre eux, font miroiter l'espoir d'une société enfin délivrée de ses conflits, harmonieuse, dans laquelle la lutte et l'agressivité auraient disparu. Et il est vrai que le prix dont il faut payer la sublimation, l'angoisse, l'agressivité inconsciente permanente, la frustration sexuelle, est très lourd à payer. On ne peut donc qu'être amené à cette solution radicale que serait un dépassement de la sublimation dans sa forme actuelle.

C'est qu'en effet il n'est pas évident que la castration doive être continue. Aujourd'hui, toutes les activités humaines sont à la fois portées par le désir inconscient (héritage instinctuel) et par la rationalisation consciente. Il y a une perpétuelle interférence entre les deux domaines, à tel point qu'on peut se demander parfois s'ils ne se confondent pas. Les activités "intellectuelles" sont souvent des moyens détournés d'accomplir un désir inconscient, et de même les activités instinctuelles sont complètement investies par l'intellect, par le contrôle totalitaire qui tend à les bloquer, les dévier, à empêcher les décharges énergétiques dont le corps a besoin. Il n'est pas possible d'avoir des activités intellectuelles "pures" ni des activités instinctuelles "pures". L'interaction est continue.

Or, il apparaît qu'il peut être possible de dissocier entièrement les deux domaines dans le temps. On doit pouvoir transformer cette interaction continue du Culturel sur l'Instinctif en dissociation de deux éléments distincts, ayant l'un avec l'autre des rapports conscients. On peut remarquer que l'activité intellectuelle inhibe le sexuel et le désir de domination sociale, et qu'inversement la prédominance de l'"instinctif" inhibe l'intellect. Cette inhibition de l'une ou l'autre des entités (sexe et culture) est jusqu'à présent considérée comme un caractère permanent : on "est" intellectuel, ou on "est" instinctif. Or, on devrait pouvoir considérer le mode intellectuel et le mode instinctif comme une succession d'états pouvant être adoptés dans le temps par la même personne. En d'autres termes, il faut que l'homme puisse apprendre à inhiber "sur commande" l'un ou l'autre de ses deux systèmes, système cortical et système limbique.

Ce "passage" à volonté ne semble pas pouvoir être apporté par l'utilisation continuelle de drogues. Il dépend beaucoup plus d'une conception du temps social : le conditionnement à l'une ou l'autre des activités (activité instinctive ou activité intellectuelle) peut être fort long, demander pour être complet plusieurs jours, ou peut-être plus pour certains individus : il faut donc que soit possible le passage régulier à une vie entièrement instinctuelle, végétative, ce qui est évidemment impossible pour l'instant dans notre société fondée sur le travail quotidien. Dans nos sociétés, c'est évidemment le système associatif intellectuel qui fonctionne en priorité par rapport au système instinctif, puisque la contrainte est quotidienne et que l'essai de vivre une vie instinctuelle, plus proche du corps, se solde souvent par un rejet de la part de la société, par l'empêchement de l'accès au Savoir.

Il est possible d'envisager une éducation qui ne soit pas fondée sur l'exclusion du sexuel pour promouvoir l'intellectuel. Cette "éducation" serait celle du passage progressif au maniement des objets culturels, passage qui serait toujours mis en rapport avec la conservation intégrale des capacités de jouissance instinctuelles. Il est temps de tenter de sortir de l'obscurantisme dans lequel nous baignons encore quand il s'agit des questions sexuelles et instinctuelles : la liberté sexuelle n'est certainement pas, comme on voudrait le faire croire, synonyme d'anarchie. Elle n'est synonyme d'anarchie que dans une société qui en a fait un élément tellement refoulé que toute manifestation sexuelle apparaît comme une rébellion. En fait, on peut penser que la sexualité peut très bien être intégrée à la vie sociale, intellectuelle, sans toujours lui apparaître comme contradictoire.

Cette "éducation", ce rapport nouveau entre le sexuel et le culturel n'existent pas pour l'instant. On ne peut extrapoler ce qui existe actuellement pour définir ce que pourrait être un mode non castrateur d'acquisition des connaissances, une vie qui ferait la part du sexuel et du culturel. Le préalable d'une transformation des moyens d'acquisition des connaissances est le développement de micro-groupes qui, quoique ayant passé leur enfance dans un système répressif, tentent de concilier une vie instinctive et une vie intellectuelle aussi riches l'une que l'autre. De ces expériences découleront de nouvelles méthodes d'acquisition de la connaissance, fondées sur un tout autre rapport au savoir, qui ne sera plus vécu comme la récompense d'une castration instinctuelle, mais qui sera superposé au domaine instinctuel comme une acquisition indispensable à la survie de l'humanité, mais sans interférer avec lui, à plus forte raison sans le barrer. Actuellement, l'acquisition du savoir dépend au moins autant des capacités d'auto-répression et de soumission que des capacités intellectuelles réelles, génétiquement programmées. Il y a probablement dans le système social humain une énorme perte due au fait que des individus génétiquement intelligents refusent de laisser broyer leur sexualité pour participer du système des connaissances.

STRUCTURES ET ENERGIE

L'un des problèmes les plus intéressants à étudier de la science moderne est celui des rapports entre les structures et l'Energie. Le problème a été lancé quand on s'est aperçu que les systèmes vivants ne suivaient pas la loi générale de l'entropie, le principe de Carnot, ou deuxième principe de la Thermodynamique, qui veut que tout système évolue spontanément vers un minimum énergétique, ou, pour l'exprimer de manière plus "moderne", tend à évoluer vers l'état statistiquement le plus probable. On peut également exprimer ce principe sous la forme de principe de Boltzmann, à savoir que tout système tend spontanément vers la situation la moins ordonnée. Sont donc liées, et principalement dans la formulation de Boltzmann, l'énergie du système et l'évolution vers un état de désordre. Perte d'énergie = perte d'ordre. Or, on assiste dans l'évolution des systèmes vivants à un tout autre phénomène, qui est que l'utilisation d'énergie entraîne une progressive structuration des systèmes. On a donc pu appeler "néguentropie" le phénomène de la vie, puisqu'il y a bien là de la création d'ordre à partir d'une dépense énergétique, laquelle devrait, selon les principes de la Physique, accroître le désordre.

Cette "contradiction" avec le principe de Carnot, qui fait couler tant d'encre, semble n'être que tout à fait apparente. C'est qu'en effet le principe de Carnot n'existe expérimentalement qu'en fonction d'un système donné, clos de surcroît; il est évident que deux matériaux de même "ordre", deux gaz par exemple, tendent s'il sont réunis dans un système clos à égaliser leur pression et leur température; mais il n'est pas évident que cette loi puisse s'appliquer à des événements d'un ordre différent, c'est à dire en l'occurrence à des systèmes vivants. Un système vivant est précisément capable de maintenir une température supérieure à celle qui lui serait dévolue par le principe de Carnot; mais plutôt que de voir là une exception à ce principe, il faudrait pouvoir voir que le principe ne s'applique que pour des matériaux de même ordre.

Ainsi le principe de Boltzmann semble ne pas pouvoir être généralisé d'un état de la Matière à un autre. Il y a effectivement un certain ordre pour chaque état de la matière, mais l'évolution ne se fait pas dans le sens du plus grand désordre : on a toujours jusqu'ici confondu l'entropie avec le désordre, sous prétexte que l'évolution vers l'égalisation (des pressions, des températures, etc) était toujours un pas vers la mort, l'indifférenciation, etc. C'est là manquer de voir que le principe de la thermodynamique est absolument nécessaire à la construction même des éléments ordonnés, dans la mesure où ils l'utilisent constamment comme réservoir d'énergie pour se former. Le principe de la Thermodynamique n'est absolument pas créateur de désordre, comme le dit Boltzmann, mais créateur d'ordre dans la mesure où il rend perpétuellement disponible une énergie aux structures capables de l'utiliser ~~pour~~ en créant des relations ordonnées productrices d'énergie et en utilisant les nombreuses relations ordonnées existant dans la "nature". L'énergie sur terre est d'ailleurs entièrement fournie par le deuxième principe de la Thermodynamique, et

l'entropie ne peut se fonder de toutes façons que sur un "ordre" préalable, une "néguentropie". Le système vivant n'a pas là un statut particulier, il ne fit qu'utiliser l'entropie autour de lui, l'entropie du milieu, apportée en premier lieu par le rayonnement solaire; mais toutes les constructions atomiques participent de toutes façons du même phénomène, elles sont toutes créatrices d'ordre, elles sont toutes fondamentalement contradictoires au principe de la Thermodynamique : au contraire même de ce principe, les structures une fois constituées tendent à se perpétuer. Bref, il ne peut y avoir d'entropie sans la constitution préalable d'une relation d'ordre, laquelle fournit en permanence de l'énergie grâce précisément au principe de Carnot, mais se reconstitue perpétuellement au moins tout autant qu'elle se perd pour fournir de l'énergie. En fait, il y a là une dialectique incessante, car l'énergie dépensée du fait des différences de potentiel ~~xxxx~~ énergétique est perpétuellement reconstituée par des créations d'ordre nouvelles qui réalimentent la machine.

Dire que le système évolue vers l'entropie, l'égalisation, la mort, c'est imaginer le système comme un ensemble ordonné au départ qui ne pourrait que ~~xxxx~~ "perdre" de l'énergie, alors que tout le système où nous vivons, de la particule élémentaire à l'être vivant, est en perpétuelle organisation, créant de toujours nouvelles relations d'ordre d'où il puise des énergies toujours nouvelles. Cela vient probablement du fait que l'homme ne se considère pas encore comme élément essentiel dans la nature, mais comme une espèce de parasite dilapidant des ressources données d'avance. Or il est spécifique de l'espèce humaine de savoir "inventer" perpétuellement de nouvelles relations d'ordre, de les trouver et de les utiliser. En fait, la relation d'ordre spécifique de l'espèce humaine se construit peu à peu en utilisant les autres relations d'ordre existantes, au niveau de la "matière", pour en retirer l'énergie dont elle a besoin. L'espèce humaine elle-même participe du même processus, elle est créatrice d'ordre en utilisant des ordres moins évolués qu'elle, où elle puise sa nourriture et son énergie. L'ordre est toujours utilisable en énergie, toujours susceptible de se transformer en énergie; et l'énergie elle-même est nécessaire à la constitution de l'ordre. L'énergie peut, à la lettre, se transformer en ordre; ce qui est exprimé par Einstein dans l'expression $E=mc^2$, où l'Energie est mise en rapport avec la Masse : on peut retirer une très grande énergie d'une masse qui nous paraît faible, mais la relation peut aussi être inversée : $m = E/c^2$, ce qui veut dire qu'il faut une très grande énergie pour construire une masse apparemment faible. La masse est un concentré d'énergie, une énergie "figée", structurée dans un champ de rapports équilibrés, fixes tant qu'il n'y a pas l'apport d'une énergie extérieure qui déséquilibre le système.

Dans ces conditions, le dit principe d'entropie n'a plus grand sens : dans la mesure où la "perte" d'énergie a pour conséquence de créer un ordre, ce qui a toujours finalement pour conséquence la possibilité d'une restitution ultérieure de cette énergie, on ne peut dire que le monde physique obéit à un principe de désorganisation alors que le monde "vivant" obéirait à un principe d'organisation contradictoire.

Le "désordre" lié au principe d'égalisation des intensités dans un ensemble fermé est de fait entièrement "récupéré" dans la réalité par ce fait que le dit "désordre" entraîne l'apparition d'une énergie, liée à la perte de l'ordre, à la tendance au retour à l'égalisation, et que cette énergie peut elle même être utilisée pour créer de l'ordre. La tendance à l'égalisation est donc continuellement récupérée par une tendance à l'ordonnement qui l'utilise. Principe d'entropie et création d'ordre sont donc aussi intimement liés que la poule et l'oeuf.

L'énergie ne se disperse pas, ne meurt pas, elle se transforme. Une onde énergétique (solaire, lumineuse, ou autre) est potentiellement immortelle. Elle peut se transformer en une onde d'une autre nature, en chaleur par exemple, mais la chaleur elle-même est une onde; l'augmentation de l'agitation moléculaire provoquée par la chaleur ne peut être estimée perdue, puisqu'elle se transmet à d'autres systèmes voisins; bref, au niveau énergétique, rien ne se perd, rien ne se crée. Dépenser de l'énergie, c'est aussi la transmettre à un autre niveau. Il n'y a que des transformations de l'énergie fondamentale, sous forme de quanta (?) ou autre, qui prend la forme structurée d'atomes, de molécules, d'assemblages de cellules, de sociétés humaines; l'énergie fondamentale étant toujours présente, toujours prête à être utilisée pour créer d'autres relations ordonnées.

L'homme utilise l'énergie sous ses deux formes, la forme directe (photons solaires, etc) et la forme indirecte, celle des atomes, plus une quantité de formes intermédiaires, dont celle des plantes et des animaux. Son principal acquit par rapport aux animaux est d'avoir su trouver des sources d'énergie dont ceux-ci étaient incapables de profiter, utilisant seulement des formes d'appropriation de l'énergie directe, ou par l'intermédiaire d'autres formes vivantes.

L'énergie et la masse sont donc intimement liées. Une dépense d'Energie peut avoir pour résultat de créer indirectement une Masse, une structure, de même que toute structure est susceptible de "rendre" l'Energie qu'elle a emmagasiné. L'"information" est un élément relativement nouveau dans l'échelle de la constitution de structures de plus en plus complexes, mais elle ne diffère en rien de la Masse, puis que nous avons vu que la Masse n'est rien d'autre que de l'Energie structurée. L'information qui relie des éléments entre eux est donc constitutrice de Masse, de Structure, mais elle n'est pas un élément particulier qu'il faut distinguer de la "matière". Ou alors il faut admettre que c'est une "information" qui relie entre elles diverses intensités d'énergie inversement polarisées pour en constituer des atomes, sur lesquels est fondée toute l'évolution ultérieure de la matière et du vivant, ou plus généralement des structures, dans la mesure où on peut se demander s'il est opportun, du moins du point de vue du développement structurel, de séparer comme on le fait généralement la matière du vivant, l'énergie de l'information, etc. Une des théories en vogue affirme que l'acquisition d'information

nécessite une "perte" énergétique. Faux problème, si l'on considère que l'information est structurante, et que toute structure est en définitive un produit d'énergie, mais un produit absolument réversible, capable de se retransformer en énergie en se détruisant.

La structure "vivante" complexe est capable d'utiliser un apport d'énergie extérieure pour se développer, pour à la fois se maintenir et se transformer. C'est bien cet apport d'énergie extérieure qui se fait le véhicule d'une "information" nouvelle, laquelle en retour permettra avec le développement du système la découverte de sources d'énergie nouvelles, et leur exploitation dans le but d'accroître encore la structuration et le développement, la transmission d'une masse accrue d'information. L'information est la structure, le message est le code; il n'est pas possible de différencier ces éléments; à la limite, l'information est elle aussi une forme d'énergie transformée, puisqu'elle est constituante d'une structure et que toute structure est de l'énergie transformée.

Il est grand temps, dans le domaine des sciences dites "humaines", de dépasser ainsi un certain nombre de distinctions considérées comme irréductibles, comme par exemple celle entre Energie et Information, pour élaborer des équivalences, des principes de transformation. Avant Einstein, il n'y avait aucun rapport entre la Masse et l'Energie, qui étaient deux entités considérées comme absolument, "essentiellement" différentes. Or la Physique moderne nous a appris que cette prétendue "différence" était simplement la marque d'une ignorance. Il se trouve qu'à beaucoup d'égards, les sciences humaines se trouvent encore dans une étape où elle distinguent des catégories "essentielles" pour poser leur irréductibilité, et l'impossibilité des rapports d'une catégorie à l'autre. Il est temps de voir que les systèmes vivants et humains n'échappent pas plus que les systèmes "matériels" à des principes d'équivalence. Vouloir le nier, c'est encore une fois poser que le "phénomène humain" ne suit pas des lois "naturelles", qu'il constitue une "exception" (à la loi de l'entropie, par exemple), bref, dans ces conditions, pourquoi ne pas pousser plus loin et faire appel à un hasard divin ? Nous posons au contraire comme hypothèse fondamentale que la structuration humaine participe du même type d'évolution que celui de la structuration des éléments à partir d'une énergie fondamentale.

L'ORDRE CAPITALISTE

Nous pouvons faire un tableau général de l'évolution de la hiérarchie entre les sociétés animales et les sociétés humaines, et de l'évolution de la hiérarchie dans la société humaine au cours du développement historique.

Toute société de mammifères évolués connaît une hiérarchie à l'intérieur de chaque territoire. La hiérarchie semble absolument nécessaire à la survie du groupe animal évolué : elle semble avoir pour fonction principale d'assurer un comportement unifié de la part de tous les membres du groupe. Ainsi, dans les sociétés de primates, qui sont les plus proches des sociétés humaines, les regards de tous les membres du groupe sont en permanence fixés sur la personne du chef : c'est lui qui décide de la direction à prendre, du comportement à adopter en cas de conflit, etc. L'unification du comportement dans la société animale se fait par simple imitation du comportement de l'animal dominant. Dans les sociétés de Babouins, où les dangers sont permanents (le Babouin vivant dans la savane et non dans la forêt plus sécurisante), c'est le chef qui assure la quasi-totalité des fonctions de défense du groupe contre les prédateurs qui pourraient l'attaquer; les autres mâles, qui lui sont entièrement soumis, ne font que le seconder. Ils n'ont absolument aucune autonomie.

La hiérarchie correspond donc ainsi à une nécessité de cohérence du comportement du groupe. Le groupe entier tend à devenir ainsi un relais de la conscience du chef, qui seul a droit à une existence totale et, souvent, aux rapports sexuels. Une telle structure ne peut exister que si elle est programmée génétiquement; et en effet les éthologistes ont pu constater l'existence de rituels innés de domination et de soumission chez un grand nombre d'animaux, y compris chez l'homme. L'homme, dans tout rapport social, utilise un code entièrement inconscient lui permettant de se situer dans une hiérarchie (cf George McIay et Humphrey Knipe, L'homme dominant, Paris, Laffont, 1972). Le code en question consiste en mimiques qui sont tout autant programmées génétiquement chez l'homme que les mimiques d'agression et de soumission du chien ou du chympanzé.

Cependant, si elle se fonde sur les mêmes bases innées chez l'homme que chez les animaux, et pour les mêmes raisons d'assurer la cohérence du groupe, la hiérarchie prend chez l'homme des formes très différentes, liées à la castration et à l'existence d'une Loi abstraite, qu'il nous faut examiner.

C'est que chez l'homme, la position hiérarchique est directement fonction d'un certain rapport au Code, à la Loi, au Dieu, au Nom du Père, etc (au Phallus). La hiérarchie dans le système humain n'implique pas seulement une imitation du chef et une obéissance, elle implique une coopération, une union étroite des individus et une division du travail.

La société humaine est la seule où est organisée une dépossession du corps propre de l'individu, où l'individu ne pourra s'agir qu'en fonction totale du système : le travail est exigé des hommes en échange de leur participation au système social. Cette situation n'existe en aucun cas chez les animaux supérieurs : on a pu constater qu'un Chympanzé de rang inférieur qui a attrapé une proie n'est jamais obligé de la partager avec des congénères de rang supérieur, même si ceux-ci lui demandent une part du festin. Chez l'homme, il en va tout autrement : le système entier est fondé sur l'exploitation, c'est à dire sur une spécialisation des tâches qui a pour but d'assurer une efficacité plus grande de la société.

La castration est nécessaire pour passer de la hiérarchie simple à la hiérarchie exploitante, car cette dernière implique une perte du corps, la transformation du corps en machine spécialisée, la perte de l'autonomie libidinale et l'investissement des idéaux sociaux. La transformation du corps en machine, indispensable au fonctionnement social, ne peut s'effectuer indépendamment d'une castration, d'une coupure de l'autonomie libidinale. Et, à ce niveau, la Loi ne souffre pas d'exception : la constitution d'une machine intellectuelle ou organisatrice demande sans doute plus de sacrifices libidinaux que la constitution d'une machine primaire, manuelle, de production directe.

La castration est donc ce qui colore de façon particulière la hiérarchie chez l'homme, elle n'est pas ce qui la crée. Les individus les plus haut placés dans la hiérarchie sont ceux qui sont dans le plus grand rapport d'intimité à la Loi, au Phallus, mais ils ne le sont pas : la Loi dépasse toujours l'homme; même s'ils symbolisent le Phallus, cela ne les dispense pas d'avoir subi la castration, au contraire : cette fonction de représentation est des plus lourdes, ce qui fait d'ailleurs qu'elle ne peut être remplie que par des individus particulièrement doués, particulièrement capables de sacrifices. La fonction de domination dans nos sociétés humaines est toujours une forme de prêtrise : elle a rapport au Sacré, au Phallus.

On peut dire que le privilège sexuel réservé au mâle dominant dans les sociétés animales est transformé en un privilège sexuel sublimé : c'est dans le rapport aux objets sublimés (le Phallus, l'Argent) que l'homme dominant est privilégié. La jouissance du noble est dans son blason, celle du capitaliste dans son capital. Cette jouissance dans le rapport avec l'objet sacré ne veut absolument pas dire que l'homme dominant peut s'assurer une jouissance directement sexuelle; au contraire le rapport privilégié avec l'objet sublimé implique presque nécessairement une renonciation à la sexualité libre, directe, non sublimée.

La hiérarchie est donc absolument nécessaire pour la perpétuation d'un système vivant; elle prend néanmoins des formes particulièrement agressives dans la société numaine qui valent la peine d'être analysées.

Les sociétés "despotiques" se caractérisent par une relative stabilité des relations hiérarchiques. Le "sang" est en principe prédominant, ce qui n'empêche pas des luttes pour le passage d'un "état" à un autre. La société bourgeoise, fondée non plus sur le sang mais sur la "prédestination" dans ses formes originelles, est une société tout aussi inégalitaire que la société féodale, mais en principe beaucoup plus mouvante et également, parce que plus mouvante, beaucoup plus agressive. La situation de toute société commerçante est beaucoup plus conflictuelle qu'une société hiérarchique simple. Ainsi, les Mélanésiens qui pratiquent le système d'échange "Kula" sont-ils beaucoup plus agressifs que les Australiens qui ne connaissent pas de telles relations d'échange. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas d'échange chez les Australiens, il y en a effectivement de tribu à tribu, sous forme de troc, mais celui-ci ne prend en aucun cas la forme conflictuelle que prend l'échange kula dans la société mélanésienne : c'est que l'échange n'y est pas considéré comme le lieu d'une relation de pouvoir, il n'est pas investi en tant que tel.

Les sociétés "bourgeoises", ou "capitalistes", se caractérisent par le fait que les relations de pouvoir passent par la médiation de relations d'échange. Toute relation d'échange dans la société occidentale est une relation de pouvoir, et est donc à ce titre fortement investie. L'affirmation de soi passe par les relations d'échange, par la capacité de "gagner" plus d'argent (ce qui est aussi "gagner" sur le plan des rapports de domination), car il est posé au départ que de toutes façons l'argent peut acheter l'autre, c'est-à-dire établir des rapports de domination.

Toutes les relations "économiques" dans la société ont donc pour fonction à la fois d'assurer la circulation des biens et de signifier des rapports de domination : or il n'est pas dans nos sociétés de rapports qui ne soient pas économiques (à l'exception peut-être des rapports sexuels, mais les tentatives de récupération sont très importantes). Il est évident qu'une société fondée sur ce type de rapports ne peut être qu'inflationniste : la course au pouvoir généralisée implique que chacun tente d'avoir toujours plus d'argent, ce qui ne peut qu'augmenter la masse des liquidités. Le but avoué de chaque individu est d'accroître sa masse propre de liquidité, de franchir une marche dans l'échelle sociale, et d'accéder ainsi fantasmatiquement à une jouissance qui reste fondamentalement interdite.

L'homme du XX^e siècle est donc placé dans un univers entièrement structuré par l'argent, par les rapports de domination signifiés par l'argent. Cette signification par l'argent des rapports de domination a pour intérêt évident d'être entièrement reliée au champ économique, qui prend ainsi une place prépondérante dans les activités humaines. On sait que les sociétés "socialistes" ont eu beaucoup de mal à tenter de dépasser le système capitaliste; elles n'ont pu y arriver qu'en fondant la priorité de l'économique comme un dogme, comme une religion. Que ce soit l'argent ou la décision centralisée qui signifie les rapports de domination, les sociétés capitalistes ou socialistes vivent toutes dans un monde où c'est l'économique qui a la première place, et c'est à travers des rapports économiques que se signifie la domination. Il n'y a pas, de fait, d'économie "neutre"; toute économie est "politique", organisationnelle. Les lois de l'économie ne peuvent être envisagées indépendamment des rapports de domination qu'elles soutiennent. L'échange "égal" n'existe nulle part : dans tout échange s'exprime un rapport de forces.

Il faut bien voir que si la possession de l'argent est actuellement le signe d'une domination, que si les rapports de domination se fondent effectivement sur l'argent, cela est cependant l'effet d'une croyance, croyance dans le caractère sacré, efficace, de l'argent. On peut dire que la croyance à la valeur de l'argent est une croyance "réaliste", car la structure de l'argent est absolument nécessaire à la perpétuation du système social; plus exactement, comme la croyance à la valeur de l'argent est partagée par l'ensemble de la société comme un code, l'argent acquiert une valeur "réelle". Cependant, cette "valeur", pour "réelle" qu'elle soit, ne l'est que pour une époque donnée, dans un système donné; la "valeur" du Sang, de l'"Honneur", si elle était effectivement réelle dans le système féodal, n'a plus aucune réalité aujourd'hui; le "droit divin" du Roi nous apparaît aujourd'hui comme une croyance dénuée de tout fondement réel. De même, le système de l'argent est un système relatif, fondé sur une croyance qui est susceptible de s'effondrer. La croyance est nécessaire à l'existence du système social; tout système possède ainsi un Signe absolu, qui sert à structurer l'ensemble du système; ce signe acquiert une valeur "réelle" du fait qu'il structure, ordonne l'ensemble des relations dans le système.

La croyance dans le Signe, la "réalité" du Signe, est fondée chez l'homme biologiquement par l'opération de la castration, qui en coupant la possibilité de jouissance réelle, sexuelle, entraîne l'investissement du Signe (Phallus) comme jouissance. Le Signe est le symbole du Corps perdu, de la jouissance perdue, et c'est par là qu'il acquiert sa réalité et son pouvoir structurant.

BIBLIOGRAPHIE

- ALTHUSSER Louis : Pour Marx, Paris, Maspero, 1968
- BAKAN David : Freud et la tradition mystique juive, Paris, Payot, 1964
- BAKOUNINE Michel : La liberté, Paris, J.J. Pauvert, 1965
- BARDO THODOL, Le livre des morts thibétain, Paris, Adrien Maisonneuve
- BARTHES Roland : Le degré zéro de l'écriture, Paris, Seuil, 1964
- BHAGAVAD-GITA, Paris, A. Maisonneuve, 1942
- BOHR Nils : Physique atomique et connaissance numaine, Paris, Bibliothèque "Médiations".
- CAILLOIS Roger : Instincts et société, Paris, bibl. "Médiations"
- CALAME-GRIAULE Geneviève : Ethnologie et langage. La parole chez les Dogon. Paris, Gallimard, 1965
- CHARON Jean : De la Physique à l'homme, Paris, Gonthier, coll. "Médiations"
- CHOISY Maryse : La guerre des sexes, Paris, Publications premières, 1970
- COOPER David : Mort de la Famille, Paris, Seuil, 1972
- Psychiatrie et anti-psychiatrie, Paris, Seuil, 1970
- DELEUZE Gilles
et GUATTARI Félix : L'anti-Oedipe, Paris, ed. de Minuit, 1972
- DEVEREUX Georges : Essais d'ethnopsychiatrie générale, Paris, Gallimard, 1970
- DE WAELEHENS Alphonse : La psychose, Paris, Nauwelaerts, 1972
- DEUTSCH Hélène : La psychologie des femmes, Paris, P.U.F., 1969
- La psychanalyse des névroses, Paris, Payot,
- DOLTO Françoise : Le cas Dominique, Paris, Seuil, 1971

- DROSCHER Vitus B. : Le langage secret des animaux, Gérard & co., Verviers, 1971
- EINSTEIN Albert : De la relativité, Paris, Gauthier-Villars, 1956
- ELIADE Mircea : Religions australiennes, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1972
- Le chamanisme et les techniques archaïques de l'extase, Paris, Payot, 1950
- Mythes, rêves et mystères, Paris, Gallimard, 1957
- ENCAUSSE Gérard : Traité méthodique de science occulte, Paris, Dangles
- Le Tarot des bohémiens, Paris, Dangles
- La Cabbale, Paris, Dangles
- FERENCZI Sandor : Thalassa, psychanalyse des origines de la vie sexuelle, Paris, P.B. Payot, 1966
- FOUCAULT Michel : Histoire de la folie, Paris, Plon, 1961
- FREUD Sigmund : Etudes sur l'hystérie (en collaboration avec J. BREUER), Paris, P.U.F., 1956
- "Ecrits choisis", d'après Auswahl aus Freud's Schriften, Psychoanalytischer Verlag, Wien édition "pirate" en France.
- L'interprétation des rêves, Paris, P.U.F., 1926
- Trois essais sur la théorie de la sexualité, Paris, Gallimard, 1967
- Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient, Paris, Gallimard, 1930
- Cinq psychanalyses, Paris, P.U.F., 1954
- La technique psychanalytique, Paris, P.U.F., 1953
- Métapsychologie, Paris, Gallimard, 1968
- Introduction à la psychanalyse, Paris, Payot, 1966
- Essais de psychanalyse, Paris, P.B. Payot

- FREUD Sigmund : Inhibition, symptôme et angoisse, Paris, P.U.F., 1951
- Two short accounts of psychoanalysis, Harmondsworth, Penguin books, 1962
- Le rêve et son interprétation, Paris, Gallimard, 1925
- Abrégé de psychanalyse, Paris, P.U.F., 1949
- Essais de psychanalyse appliquée, Paris, Gallimard, 1933
- Moïse et le monothéisme, Paris, Gallimard, 1948
- Délire et rêve dans la Gradiva de Jensen, Paris, Gallimard, 1949
- Psychopathologie de la vie quotidienne, Paris, Payot, 1948
- Totem et Tabou, Paris, P.B. Payot, n° 77
- L'avenir d'une illusion, éd. du département de psychanalyse de la faculté de Vincennes
- Malaise dans la Civilisation, Vienne 1929
- GHYKA Matila : Philosophie et mystique du nombre, Paris, Payot, 1971
- GOVINDA (Lama Anagarika) : Les fondements de la mystique thibétaine, Paris, Albin Michel, 1960
- GREEN André : Sexualité et Idéologie chez Marx et Freud, article paru dans "Études Freudiennes" n° 1 & 2, p. 187
- GRÉER Germaine : La femme eunuque, Paris, Laffont, 1971
- HEGEL : La Raison dans l'Histoire, Paris, Plon, 1965
- Préface de la "Phénoménologie de l'Esprit", Paris, Aubier, 1966
- Science de la Logique
- JAMES E.D. : Le culte de la Déesse-Mère, Payot, 1960

- JENSEN Adolphe E. : Mythes et cultes chez les peuples primitifs, Paris, Payot, 1960
- JUNG Carl : Psychanalyse et Alchimie
Métamorphoses de l'âme et ses symboles, Genève, Librairie de l'Université, 1953
- KLEIN Mélanie : La psychanalyse des enfants, Paris, P.U.F., 1959
Envie et gratitude et autres essais, Paris, Gallimard, 1968
L'amour et la haine (en collaboration avec Joan RIVIERE), Paris, P.B. Payot n° 112
- KRAPPE A.H. : La genèse des mythes, Paris, Payot, 1952
- LACAN Jacques : Ecrits, Ed. du Seuil, 1971
Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1973
- LAING Ronald D. : Raison et violence, P.B.P. 1971
Le Moi divisé, Paris, Stock, 1968
La politique de l'expérience, Paris, Stock, 1969
- LANGTON Edouard : La démonologie, Paris, Payot, 1959
- LAO TSE : Tao te king, Paris, Adrien Maisonneuve, 1953
- LECLAIRE Serge : Démasquer le réel, Paris, Seuil, 1971
Psychanalyser, Paris, Seuil, 1969
- LENINE : Cahiers sur la dialectique de Hegel, Paris, Gallimard, 1967
Que faire ?, Paris, ed. Sociales, 1969
L'Etat et la Révolution, Paris, ed. Sociales, 1969
L'impérialisme, stade suprême du capitalisme, ed. du Progrès, Moscou, 1969
- LEVI STRAUSS Claude : Anthropologie structurale, Paris, Plon, 1958
La pensée sauvage, Paris, Plon, 1962
- LABORIT Henri : L'homme imaginant - Essai de biologie politique, U.G.E. 10-18, 1970

- MALINOWSKI B. : La sexualité et sa répression dans les sociétés primitives, Paris, P.B. Payot
- MANNONNI Maud : Le psychiatre, son "fou" et la psychanalyse, Paris, Seuil, 1970
- MAC LUHAN M. : La galaxie Gutenberg, Montréal, H.M.H., 1967
- MACLAY George & KNIPE Humpfrey : L'homme dominant, Paris, R. Laffont, 1973
- MAO TSE TOUNG : Petit Livre Rouge, Pékin, Editions en langues étrangères
De la contradiction, Pékin, Editions en langues étrangères
- MARCUSE Herbert : Raison et Révolution,
Eros et Civilisation, Paris, Ed. de Minuit, 1963
L'homme unidimensionnel, Paris, ed. de Minuit, 1968
Vers la libération, Paris, Ed. de Minuit, 1969
- MARX Karl : Economie et Philosophie (manuscrits de 44), in "L'Economie", Ed. de la Pléiade, Gallimard 1968
Le Capital, Ed. de la Pléiade, Gallimard, 1968
L'idéologie allemande, Paris, Ed. Sociales, 1968
La Guerre civile en France, Paris, Ed. Sociales, 1968
Les luttes de classe en France, Ed. Soc. , 1970
Critique des programmes de Gotha et d'Erfurt, Ed. Soc., 1966
- MARTINO (de) Ernesto : Le monde magique, Verviers, Gérard & Co, 1971

MENDEL

- MENDEL Gérard : La révolte contre le Père, P.B.Payot 1968
La crise des générations, Paris, Payot, 1969
Pour décoloniser l'enfant, P.B.P.
Sociopsychanalyse (1) & (2), P.B.P.
- MILLET Kate : La politique du mâle, Paris, Stock, 1971
- MORRIS Desmond : Le singe nu, Paris, Grasset, 1968
Le zoo humain, Paris, Grasset, 1970
Hommes et singes, Verviers, Gérard & Co, 1971
- NIETZSCHE Frédéric : Ainsi parlait Zarathoustra, Paris, Aubier
Ecce Homo, Paris, Mercure de France, 1909
Par delà le Bien et le Mal, Paris, Aubier, 1951
Généalogie de la Morale, coll. "Idées"
- NEILL A. S. : Libres enfants de Summerhill,
La liberté - pas l'anarchie, P.B.Payot
- NYANATILOKA : La parole du Bouddha, A. Maisonneuve, Paris, 1948
- PERROUX François : Economie et Société, Paris, P.U.F., 1960
- PROUDHON : Oeuvres choisies, Paris, Gallimard, 1967
- REICH parle de FREUD, Paris, Payot, 1972
- REICH Wilhelm : Matérialisme dialectique et psychanalyse,
"édition pirate".
La révolution sexuelle, Paris, Plon, 1968
La fonction de l'orgasme, Paris, L'Arche, 1952
L'analyse caractérielle, Paris, Payot, 1971

- ROHEIM Géza : Origine et fonction de la Culture, Paris, Gallimard, 1972
- Psychanalyse et Anthropologie, Paris, Gallimard, 1972
- Magie et Schizophrénie, New York, I.U.P., 1962
- DE ROSNAY Joël : Les origines de la vie, Paris, Seuil, 1966
- SCHWEITZER Albert : Les grands penseurs de l'Inde, P.B.P.
- SUZUKI D.T. : Essais sur le bouddhisme Zen, Paris, Albin Michel
- TEILHARD DE CHARDIN Pierre : Le phénomène humain, Paris, Seuil, 1955
- TOURAINÉ Alain : La société post-industrielle, Paris, Denoël, 1969
- VAN LAWICK - GOODALL Jane : Les Chympanzés et moi, Paris, Stock, 1971
- WATTS Alan : Amour et connaissance, New York, Pantheon Books, 1958
- WEBSTER H. : La magie dans les sociétés primitives, Paris, Payot, 1952
- WHYTE Lancelot : L'inconscient avant Freud, Paris, Payot, 1971
- WILHEM Richard : Yi King, le Livre des Transformations, Paris, Librairie Médicis, 1968

- BATAILLE Georges : La part maudite, Paris, Ed. de Minuit, 1949
L'érotisme, Paris, Ed. de Minuit, 1957
- MORIN Edgard : Le paradigme perdu : la nature humaine, Paris,
Ed. du Seuil, 1973
Journal de Californie, Paris, Seuil, 1970
- SCHACHT Joachim : Anthropologie culturelle de l'argent, Paris,
Payot, 1973
- WEBER Max : L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme,
Paris, Plon, 1964
- MEAD Margaret : L'un et l'autre sexe, Paris, Gonthier, 1966

REVUES

- "Esprit", Oct. 70 : Les Etats-Unis en révolution (avec Sylvia CRANE, Jean-Marie DOMENACH, Bob FITCH, Barrington MOORE, Edgar MORIN, Ian YOUNG)
- "Les Temps Modernes", Nov. 66 : Problèmes du Structuralisme, avec Jean POUILLON, Marc BARBUT, A.J. GREIMAS, Maurice GODELIER, Pierre BOURDIEU, Pierre MACHEREY, Jacques EHRMANN.
- "Aletheia", Mai 66 : Le structuralisme, avec Claude LEVI-STRAUSS, Roland BARTHES, Maurice GODELIER.
- "Etudes Freudiennes", Nov. 69 : "Du côté du psychanalyste", en particulier André GREEN, "Sexualité et Idéologie chez Marx et Freud", p. 187

"La Recherche"

- vol. 1, p. 214 : CHANGEUX J.P., L'inné et l'acquis dans la structure du cerveau
- vol. 1, p. 401 : MONOD Jacques, Les frontières de la biologie
- vol. 1, p. 423 : TAYLOR B.N., LANGENBERG D.N. et PARKER W.H., Les constantes physiques fondamentales
- vol. 2, p. 326 : CHOMSKY Noam, Théorie linguistique et apprentissage
- " , p. 443 : R.A. HINDE & J.G. STEVENSON, Les motivations animales et humaines
- " , p. 726 : LEVINE Irène, Les débuts de la fonction sémiotique chez l'enfant
- " , p. 825 : MASTERS Roger D. : Gènes, langage, évolution
- " , p. 845 : SIGNORET Jean-Pierre : Le comportement sexuel des Mammifères
- " , p. 941 : GUINIER André : Ordre et désordre dans la Matière
- vol. 3, p. 129 : PANOFF Michel : La naissance de l'anthropologie économique
- " , p. 723 : LEROI GOURHAN André : Les hommes préhistoriques
- " , p. 547 : PRIGOGINE Ilya : La thermodynamique de la vie

SOMMAIRE

<u>INTRODUCTION</u>	2
§1 : Signification du travail théorique	2
§2 : Analyse de Marx (conclusions résumées)	7
§3 : Analyse de Freud (conclusions résumées)	11
§4 : Le signifiant Phallus (Introduction)	15
 ANA	
PREMIERE PARTIE : <u>ANALYSE DE MARX</u> (Pour un changement de base du matérialisme dialectique)	20
Ch. 1 : BLOCAGE DU MATERIALISME DIALECTIQUE	20
A) <u>Nécessité et Besoin : la fin du "Capital"</u>	20
§1 : Analyse de texte	20
§2 : Positions actuelles par rapport au changement social	22
B) <u>L'idéologie allemande</u>	23
§1 : Analyse de texte	23
§2 : L'humain et le social	25
C) <u>L'"Ebauche d'une critique de l'Economie Politique"</u>	26
§1 : Essence humaine et rapports sociaux	26
§2 : Rapports sociaux et rapports sexuels	29
§3 : Essence religieuse, essence humaine et rapports sociaux	31
Ch. 2 : LE CORPS ET LE MATERIALISME DIALECTIQUE	33
A) <u>Le sexuel, fondement d'une théorie matérialiste</u>	33
§1 : Sexualité et répression : Wilhelm Reich	33
§2 : Le dépassement du matérialisme dialectique classique	35

B) <u>Recherche de lois d'évolution générales</u>	36
§1 : La différenciation	36
§2 : Les modèles généraux abstraits	37
C) <u>Les modèles généraux abstraits : l'Argent et le Plaisir</u>	39
§1 : Le modèle général bourgeois	39
§2 : Le modèle général du plaisir	41
Ch. 3 : LE "DEPASSEMENT" DE L'OEUVRE DE MARX	45
A) <u>Marx, Hegel, et le système de références bourgeois : l'Economie Politique</u>	45
§1 : Situation historique de Marx	45
§2 : Marx et la théorie hégélienne	47
B) <u>Dépassement de l'économie et dépassement du système bourgeois</u>	50
§1 : La recherche du dépassement de la rationalité bourgeoise	50
§2 : Une rationalité du plaisir et des besoins humains	51
C) <u>Le langage et le réel</u>	53
§1 : Langage idéologique et besoins réels	53
§2 : La recherche du réel	56
DEUXIEME PARTIE : <u>ANALYSE DE FREUD</u>	59
Ch. 1 : PSYCHANALYSE ET JOUISSANCE	59
A) <u>Analyse critique du texte de Freud</u>	59
§1 : L'interdit de la jouissance totale	59
§2 : L'"Introduction à la Psychanalyse"	63
B)	

B) <u>L'analyse anthropologique : Géza Róheim.</u>	69
§1 : Les sociétés australiennes et la castration	69
§2 : La société mélanésienne et l'échange	73
C) <u>Le sexe et l'argent dans les sociétés occidentales modernes</u>	78
§1 : Sexualité et échange	78
§2 : Fondements des relations d'échange	80
Ch. 2 : <u>SEXE, PHALLUS ET POUVOIR</u>	83
A) <u>Sexe et pouvoir chez Freud</u>	83
§1 : Sublimation et activité sociale	83
§2 : Freud, la jouissance et le pouvoir	85
§3 : Le Phallus comme organe de pouvoir	86
B) <u>Transformations du Phallus et processus civilisateur</u>	92
§1 : Caractères généraux des systèmes phalliques	92
§2 : Le développement historique	96
TROISIEME PARTIE : <u>LE SIGNIFIANT PHALLUS</u>	101
Ch. 1 <u>PSYCHOSE ET PHALLUS</u>	101
A) <u>Psychose et psychanalyse</u>	101
§1 : Blocage de la théorie freudienne	101
§2 : "Triangulation" et "fuite schizoïde"	102
§3 : La distinction pénis-phallus	103

B) <u>La structure phallique : le système social des significations</u>	105
§1 : Significations sociales, jouissance et existence	105
§2 : Le signifiant Phallus : le Nom du Père et le rapport au corps	107
§3 : La Psychanalyse et l'ordre symbolique	109
 Ch. 2 : PHALLUS ET SYSTEME SOCIAL	 113
A) <u>Le Phallus et le Maître</u>	113
§1 : L'expérience mystique et le Zen	113
§2 : Le rapport au Savoir, le Corps du Maître et la paranoïa	115
§3 : La Jouissance et la Mort	118
B) <u>Castration et développement social</u>	120
§1 : Sexe et Initiation	120
§2 : La castration primitive : genèse du Phallus	122
§3 : La castration et l'énergétique humaine	124
§4 : Le retour au Corps	126
 Ch. 3 : LE PHALLUS CAPITALISTE: LE PRELEVEMENT DE LA PLUS VALUE	 128
A) <u>Transformations du système de significations phallique</u>	128
§1 : Phallus-Totem et système "kula"	128
§2 : Le Capital comme Phallus : le "Corps du Capital"	130
§3 : Capital-Phallus et Travail-Castration	132

B) <u>La production du Capital comme production de "Sacré"</u>	134
§1 : Capital et Sacrifice (genèse du Capital)	134
§2 : Production et échange dans les sociétés mélanésiennes	136
§3 : Phallus et Sacrifice : la production du Sacré	141
§4 : La sublimation capitaliste	143
 <u>CONCLUSION</u>	 145
- Du marxisme comme métaphysique	145
- Structure hiérarchique et évolution	149
- Le rapport au Père, la Religion et la Paranoïa	155
- L'homme clivé	159
- Travail et Phallus-Argent	164
- La Loi, le meurtre et le sadisme	167
- La loi et l'ordre, du biologique au social	170
- Structures et Energie	175
- L'ordre capitaliste	179
 <u>Bibliographie</u>	 183
 <u>Sommaire</u>	 194

